This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

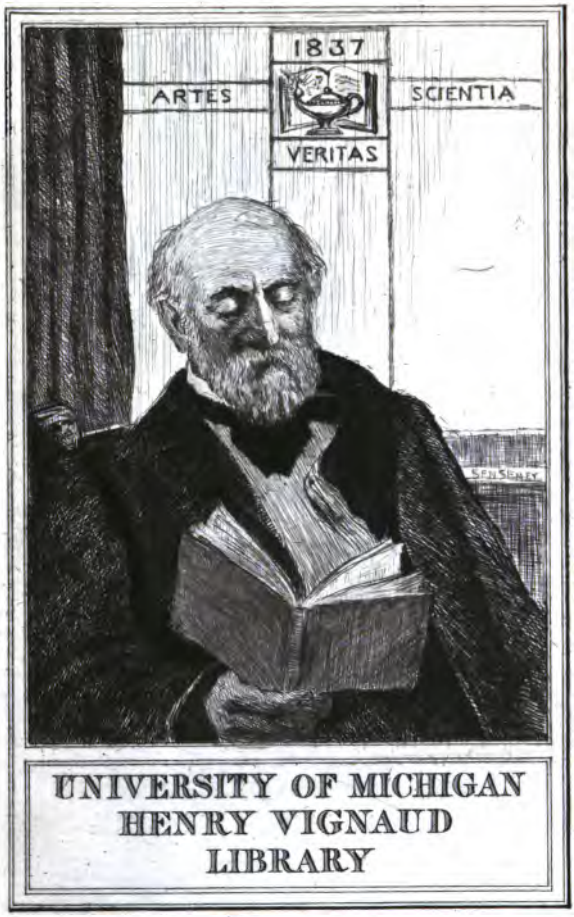
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`


1837
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
UNIVERSITY OF MICHIGAN
HENRY VIGNAUD
LIBRARY

DS
62
.L5724
1869

MANUEL

D'HISTOIRE ANCIENNE

DE L'ORIENT

JUSQU'AUX GUERRES MÉDIQUES

PAR

FRANÇOIS LENORMANT

Sous-Bibliothécaire de l'Institut.

Troisième édition, revue, corrigée et considérablement augmentée.

TOME DEUXIÈME :

ASSYRIENS — BABYLONIENS — MÈDES — PERSES

PARIS

MAISONNEUVE ET Cᵉ, ÉDITEURS

15, QUAI VOLTAIRE

1869

MANUEL
D'HISTOIRE ANCIENNE
DE L'ORIENT

Paris. — JULES BONAVENTURE, imprimeur,
quai des Grands-Augustins, 55.

MANUEL

D'HISTOIRE ANCIENNE

DE L'ORIENT

JUSQU'AUX GUERRES MÉDIQUES

PAR

FRANÇOIS LENORMANT

Sous-Bibliothécaire de l'Institut.

TOME DEUXIÈME:

ASSYRIENS — BABYLONIENS — MÈDES — PERSES

PARIS

A. LEVY FILS, LIBRAIRE-EDITEUR

RUE DE SEINE, 29.

1869

Vignaud lith.

LIVRE QUATRIÈME

Les Assyriens et les Babyloniens.

CHAPITRE PREMIER

L'EMPIRE PRIMITIF DE CHALDÉE.

SOURCES PRINCIPALES :

Écrivains classiques. Les fragments de Bérose, réunis dans le tome II des *Fragmenta historicorum graecorum* de la collection Didot. — Hérodote, livre I.— Diodore de Sicile, livre II.— Eusèbe, *Chronique*, livre I, chapitres XIV et XV.—Le Canon des rois de Babylone, dans l'*Almageste* de l'astronome Ptolémée.

Collections de monuments assyriens. Botta, *Monument de Ninive*, Paris, 5 vol. in-fol. — Layard, *Monuments of Nineveh*, Londres, 1851, in-fol.; *Monuments of Nineveh, second series*, Londres, 1853, in-fol. *Nineveh and its remains*, Londres, 1851, 2 vol. : *Discoveries in the ruins of Nineveh and Babylon with travels in Armenia, Kurdistan and the desert*, Londres, 1853.— Loftus, *Travels in Chaldæa and Susiana*, Londres, 1856. — Victor Place, *Ninive et l'Assyrie*, Paris, in-fol. en cours de publication.

Collections de textes cunéiformes : Botta, *Inscriptions de Khorsabad*, Paris, 1848.—Layard, *Inscriptions in the cuneiform character from Assyrian monuments*, Londres, 1851, — Rawlinson et Norris, *Cuneiform inscriptions of Western Asia*, Londres, 1861 et 1866, 2 vol in-fol.

Travaux des savants modernes sur le déchiffrement de l'écriture et la langue : Botta, *Mémoire sur l'écriture cunéiforme assyrienne*, Paris, 1849. — De Saulcy, *Recherches sur l'écriture cunéiforme assyrienne*, Paris, 1849, autographié. — Hincks : *On the Khorsabad inscriptions*, Dublin, 1850.

427178

On the Assyrio-Babylonian phonetic characters, Dublin, 1859; *On the personal pronoms of the Assyrian and other languages*, Dublin, 1854; *On Assyrian verb* dans le *Journal of sacred litterature* de juillet 1855, plus un grand nombre de dissertations dans les Mémoires de l'Académie Irlandaise, dans les Transactions de la Société Royale de littérature et dans le Journal de la Société asiatique de Londres. — Rawlinson, *On the inscriptions of Assyria and Babylonia*, Londres, 1851; *Babylonian translation of the great persian inscription at Behistun*, Londres, 1851. — Oppert, *Etudes assyriennes, Inscription de Borsippa*, Paris, 1857; *Expédition en Mésopotamie*, tome II; *Eléments de la grammaire assyrienne*, Paris, 1860; *Commentaire de la grande inscription du palais de Khorsabad*, Paris, 1865.—Ménant, *Des Ecritures cunéiformes*, 2e édition, Paris, 1864; *Exposé des éléments de la grammaire assyrienne*, Paris 1868. — Norris, *Assyrian dictionary*, Londres, en cours de publication.

Travaux des savants modernes sur l'histoire. — De Saulcy, *Mémoire sur la chronologie des empires de Ninive, de Babylone et d'Ecbatane*, Paris, 1849. — Guigniaut, article *Chaldée*, dans l'*Encyclopédie moderne*.— Heeren, *Politique et commerce des peuples de l'antiquité*, trad. française, t. II. — — Georges Rawlinson, *The five great monarchies of ancient eastern world*, Londres, 1862-1868, 3 vol. — Henri Rawlinson, *Note on the early history of Babylonia*, Londres, 1856; *On the orthography of some of the late royal names of Assyrian and Babylonian history*, Londres, 1856, et de nombreux articles dans l'*Athenæum* et dans le Journal de la Société asiatique de Londres. — *Inscription of Tiglathpileser I, King of Assyria, as translated by sir H. Rawlinson, Fox Talbot, esq., Dr Hincks, and Dr Oppert*, Londres, 1857.—Oppert, *Rapport au Ministre de l'instruction publique*, Paris, 1857; *Expédition en Mésopotamie*, tome I; *Les inscriptions des Sargonides*, Paris, 1862; *Histoire des empires de Chaldée et d'Assyrie, d'après les monuments*, Paris, 1865; Articles Babylone et Babyloniens dans la deuxième édition de l'*Encyclopédie du XIXe siècle; La chronologie biblique fixée par les éclipses des inscriptions cunéiformes*, Paris, 1868. — Oppert et Ménant, *Les Fastes de Sargon*, Paris, 1865. — Ménant, *Les briques de Babylone*, Caen, 1859; *Inscriptions de Hammourabi, roi de Babylone*, Paris, 1863.—Brandis, *Ueber den historischer Gewinn aus der Entzifferung der Assyrischen Inschriften*, Berlin, 1856. — F. Lenormant, *Essai sur un document mathématique chaldéen et sur le système métrique de Babylone*, Paris, 1868, autographié.

§ 1. — Le bassin de l'Euphrate et du Tigre.

I. — L'immense étendue de déserts qui traverse d'ouest en est tout l'hémisphère oriental du globe, depuis l'Océan Atlantique jusqu'à la Mer Jaune, interrompu une première fois, à la frontière de l'Afrique et de l'Asie, par la vallée du Nil, est interrompu de nouveau, vers

le centre de son développement en largeur par un second oasis, plus vaste que celui de l'Égypte, mais non moins fertile, qui marque précisément le point où le désert change de nature géologique, et d'une plaine basse devient un plateau très-élevé. A l'ouest de cette terre privilégiée, les solitudes de l'Afrique et de l'Asie sont des mers de sable, qui dépassent à peine le niveau de l'Océan, quand elles n'y sont pas inférieures; à l'est, au contraire, dans la Perse, le Kerman, le Séïstan, la Tartarie chinoise et la Mongolie, le désert consiste en une série de plateaux étagés, qui ont de 3,000 à 10,000 pieds d'élévation.

Ce sont les deux grands fleuves de l'Euphrate et du Tigre, qui forment, en l'enveloppant de leurs eaux, ce vaste oasis, appelé des anciens Sémites Naharaïn et des Grecs Mésopotamie, et que désigne également le nom, employé seulement dans les plus anciens récits de la Bible, de pays de Sennaar. Les deux fleuves, d'un volume environ égal, prennent leur source tout près l'un de l'autre dans les flancs du mont Niphatès (le Keleschin d'aujourd'hui) en Arménie; mais ils coulent d'abord dans deux directions absolument opposées, et ils débouchent dans la plaine aux deux extrémités de la chaîne du mont Masius (le Karadjeh-dagh actuel), le Tigre à l'est et l'Euphrate à l'ouest. A partir de ce moment, ils vont en se rapprochant graduellement jusqu'au 34° de latitude, où ils se mettent à couler parallèlement pendant 80 lieues; puis ils se réunissent en un même lit, actuellement appelé Schat-el-Arab, et se jettent dans le golfe Persique.

II. — Par la constitution géologique de son sol, aussi bien que par l'aspect de ses campagnes et leur fertilité, la Mésopotamie se divise en deux parties bien distinctes, celle du nord et celle du sud, dont la limite se trouve

au point où les deux fleuves commencent à avoir un cours parallèle, à la hauteur de Hit sur l'Euphrate et de Samarah sur le Tigre. Toute la partie septentrionale, partagée à son tour en deux par le fleuve Chaboras (le Khabour moderne), qui, sorti du mont Masius, coule du nord au sud, et va se jeter dans l'Euphrate à Karkémisch, séparant l'Assyrie, à l'orient, de la Mésopotamie araméenne ou Osrhoëne des Grecs, à l'occident; toute la partie septentrionale, disons-nous, constitue une grande plaine de formation secondaire, qui n'est fertile que là où existent des sources et des cours d'eau abondants, comme dans l'Osrhoëne et les environs du mont Singar, mais qui dans le reste de son étendue participe encore des déserts voisins, et a toujours dû être comme eux stérile et impropre à la culture. La portion méridionale, au contraire, c'est-à-dire la Babylonie et la Chaldée, est une plaine encore plus basse, entièrement formée par les alluvions modernes (dans le sens géologique du mot) des deux fleuves. Ils ne sont plus alors qu'à une journée de distance l'un de l'autre, et le pays offre l'aspect d'une immense prairie, qui n'a besoin que d'être arrosée pour donner des récoltes prodigieuses. Les chaleurs de l'été dans cette région paraissent excessives, même aux Orientaux; mais les hivers sont tempérés et délicieux. L'Euphrate et le Tigre voient leurs eaux grossir périodiquement chaque année, et inondent les terres basses, quoiqu'ils n'y apportent pas de limon comme le Nil; pourtant ces irrigations naturelles, dirigées par l'art comme elles l'étaient dans l'antiquité, feraient encore de la Chaldée le jardin de l'Asie. Le riz et l'orge y rendaient jadis jusqu'à deux cents pour un; aujourd'hui, les canaux étant négligés, le produit n'est que le dixième de l'ancien. Le pays manque d'arbres autres que les dattiers, qui y forment de véritables forêts, quelquefois d'une énorme étendue.

III. — On voit par cette esquisse quelle analogie de conditions naturelles le bassin de l'Euphrate et du Tigre, surtout dans la Chaldée, sa partie méridionale, présente avec l'Egypte. C'est de même un présent du fleuve, une terre d'une incomparable fécondité produisant presque sans travail au milieu de déserts. La nature elle-même a préparé les deux contrées pour être le théâtre où les premières sociétés humaines pourraient se constituer et entrer dans la voie de la civilisation. Aussi est-ce dans les plaines arrosées par les deux grands fleuves de l'Asie occidentale que se sont successivement rencontrées toutes les races de l'ancien monde, et que, depuis Nemrod jusqu'aux successeurs de Mahomet, elles se sont disputé l'empire de l'Asie. L'Egypte et la Mésopotamie ont été les deux plus antiques foyers de culture, presque aussi antiques l'un que l'autre, bien que la priorité appartienne à Babylone plutôt qu'à Memphis; elles ont été également les deux rivales aux mains desquelles s'est toujours trouvée placée alternativement la domination de l'Asie occidentale. L'Euphrate et le Nil communiquent librement par des chemins faciles et propices au passage des grandes armées. Toutes les fois que l'Egypte s'est trouvée entre les mains d'un homme énergique, elle a prétendu soumettre la Mésopotamie à son pouvoir, comme si une loi inévitable ne permettait pas la coexistence de ces deux empires rivaux, munis des mêmes ressources et placés dans des conditions analogues. Un Thoutmès III ou un Séti à Thèbes, comme un Saladin au Caire et un Méhemet-Ali à Alexandrie, n'ont pas eu de plus constante préoccupation que de diriger leurs troupes sur l'Euphrate et d'en tenter la conquête. De même, toutes les fois qu'un pouvoir fort s'est élevé sur les rives de ce fleuve, à Bagdad aussi bien qu'à Babylone ou à Ninive, il a menacé l'Egypte et cherché à l'asservir. L'histoire de l'Asie antique et celle de l'Asie musulmane

se composent presque exclusivement des oscillations de l'antagonisme politique des empires de l'Egypte et de la Mésopotamie, interrompues seulement lorsque la puissance militaire de l'Occident européen est entrée en lice avec sa supériorité morale, comme au temps de la conquête d'Alexandre et au temps des Croisades.

§ 2. — Population primitive de la Chaldée

I. — La Bible nous reporte au bassin de l'Euphrate et du Tigre pour nous faire assister au début de l'histoire des sociétés humaines. « Les peuples, dit la Genèse, étant « venus de l'Orient, trouvèrent une campagne dans le « pays de Sennaar, et ils y habitèrent. » C'est là que les Livres Saints leur font construire Babel, la première grande ville post-diluvienne, et placent l'histoire de la confusion des langues ainsi que de la dispersion des peuples. On a vu plus haut ce récit, qui existait, nous l'avons montré, dans les traditions babyloniennes comme dans l'histoire mosaïque.

Après la dispersion des Noachides, d'abord agglomérés dans les immenses plaines de Sennaar, il resta dans le pays un noyau très-considérable de races diverses et mélangées. C'est ce qui ressort du récit de la Bible, et ce qu'attestaient aussi les traditions babyloniennes recueillies soigneusement à l'époque des Séleucides par l'historien Bérose, prêtre chaldéen, qui traduisit en grec les annales de son pays. « Il y eut d'abord à Babylone, « dit-il, une grande quantité d'hommes de nations di- « verses, qui avaient colonisé la Chaldée. »

II. — Aussi haut que les monuments nous fassent remonter, nous distinguons dans cette population très-mêlée qui couvrait le sol de la Babylonie et de la Chal-

dée, deux éléments principaux, deux grandes nations, les Soumir et les Accad, qui habitaient le nord et le sud de la contrée. Dès qu'un empire monarchique est constitué dans ces parages, le premier titre des souverains est celui de « roi des Soumir et des Accad, » titre qui a été conservé par tradition dans les protocoles officiels des rois assyriens et babyloniens jusqu'à la fin de de leur empire, bien qu'il n'eût plus alors de signification réelle. Les Accad occupaient les districts les plus méridionaux ; ils avaient pour centre une ville qui reçut d'eux le nom même d'Accad, et qui paraît avoir été la même que Nipour, la moderne Niffar. La position des Soumir était plus septentrionale; ils avaient aussi une ville de leur nom, la *Sumere* qu'Ammien Marcellin [1] mentionne sur le Tigre, non loin de Ctésiphon.

De ces deux grands peuples constituant le fond de la population de la Chaldée, l'un était de la race de Cham et du rameau de Kousch. La présence des Kouschites dans la Chaldée et la Babylonie est attestée par la Bible, par Bérose et par le témoignage unanime de l'antiquité. C'est à eux, nous l'avons déjà dit, qu'a dû appartenir en propre la langue de la famille dite *sémitique*, à laquelle les savants ont donné le nom d'*assyrien*. Cette langue était commune à Babylone et à Ninive, et nous la trouvons en usage dans la Chaldée aussi haut qu'il nous soit donné de remonter à l'aide des monuments originaux. Nous avons établi que la plupart des peuples chamites, particulièrement tous ceux des rameaux de Kousch et de Chanaan, parlaient des idiômes analogues. Enfin, c'est vainement que l'on chercherait dans les annales primitives de Babylone et des pays environnants un événement à la suite duquel les Sémites y soient tout d'un coup devenus assez prépondérants pour imposer leur langue.

L'autre élément principal de la population originaire des rives du Bas-Tigre et du Bas-Euphrate appartenait à la race touranienne. Il parlait une langue de la famille ouralo-finnoise, que nous trouvons employée dans une partie des inscriptions les plus anciennes des monarques chaldéens, et dont les monuments prouvent que l'usage se maintint jusqu'au temps de Nabuchodorossor.

III. — L'existence d'une antique civilisation touranienne et la présence de peuples de cette race dans la Chaldée est un des faits les plus nouveaux et les plus inattendus qui soient sortis du déchiffrement des inscriptions cunéiformes et de l'étude des monuments originaux du monde chaldéo-assyrien. Il est cependant incontestable, et jette une précieuse lumière sur l'histoire la plus ancienne de l'Asie.

Nous avons fait voir plus haut que les Touryas étaient une des races qui s'étaient répandues les premières dans le monde, avant les grandes migrations sémitiques et aryennes, et qu'en Asie comme en Europe ils avaient couvert une immense étendue de territoire. Du Tigre à l'Indus ils occupaient alors, au nord des Kouschites, tous les pays qui furent ensuite conquis par les Iraniens, et ils tenaient la plus grande partie de l'Inde. Quand les Sémites d'un côté, les Aryâs de l'autre, eurent opéré leurs migrations et se furent établis sur les terres qu'ils ne devaient plus quitter, il resta toujours entre eux, pour les séparer, une zône de populations touraniennes, s'avançant comme un coin jusqu'au golfe Persique et occupant les montagnes qui séparent la Perse du bassin de l'Euphrate et du Tigre.

La Médie n'était pas, comme on se l'est souvent figuré, uniquement peuplée par la race indo-européenne; au contraire, la majeure partie de ses habitants appartenait, alors comme aujourd'hui, à la race de Touran. Le nom

même de « Médie » est un mot purement touranien, qui signifie *pays*, *contrée*. Il suffirait à lui seul pour prouver, si bien d'autres indications positives ne venaient le démontrer, que le fond de la population de cette contrée a toujours, jusqu'à notre temps, appartenu à la race tartaro-finnoise, quoiqu'à dater d'une certaine époque la classe dominante et aristocratique fût de race aryenne. Et cette Médie touranienne ne cessa que très-tard de lutter, avec des chances diverses, contre le dualisme de la religion de Zoroastre.

Plus au sud, les Touraniens formaient une notable portion de la population de la Susiane, sur la rive gauche du Tigre dans son cours inférieur, et pendant longtemps leur langage y fut prédominant. Ce curieux pays, placé à la limite commune de toutes les races diverses de l'Asie occidentale, les voyait, du reste, toutes confondues et enchevêtrées sur son sol. On y rencontrait en même temps les Elamites de la race de Sem, les Susiens proprement dits et les Apharséens issus de la famille touranienne, les Uxiens, rameau des Aryas, et les Cosséens descendus de Cham par la branche de Kousch, conservant tous leur nationalité distincte et superposés les uns aux autres comme le sont aujourd'hui les populations d'origines diverses qui peuplent la Hongrie.

Les Touraniens de la Chaldée formaient le dernier anneau de la chaîne et se rattachaient à ceux de la Susiane.

Le centre primitif d'où tous les peuples de Touran avaient rayonné dans le monde était vers l'orient du lac d'Aral. Là, depuis une époque extrêmement ancienne, ils étaient en possession d'une civilisation propre, caractérisée par un sabéisme grossier, une tendance éminemment matérialiste, un défaut complet d'élévation morale, mais en même temps un développement

extraordinaire de certaines connaissances, par de grands progrès dans certains côtés de la culture matérielle, tandis que d'autres restaient à un état rudimentaire. Cette civilisation étrange et incomplète exerça sur une très-notable portion de l'Asie une prépondérance absolue, à laquelle l'historien Justin [1] attribue quinze cents ans de durée. Tous les Touraniens de l'Asie l'emportèrent avec eux dans les diverses contrées où ils se fixèrent, car pour ceux de l'Europe ils paraissent s'être, au moins le rameau que représentent encore aujourd'hui les Esthoniens, séparés beaucoup plus tôt, avant toute civilisation. Cette culture particulière fut introduite par les Soumir sur les bords du Tigre, par les Dravidiens dans l'Inde. Ce fut elle aussi que les *Cent familles*, premier noyau de la nation chinoise, portèrent au milieu des Miao-Tseu et des autres populations autochthones du Céleste-Empire, et qui devint le point de départ du développement de civilisation de la Chine, si à part de celui des autres nations du monde.

Au reste, les nations touraniennes qui se maintinrent, comme nous venons de le faire voir, entre le monde aryen et le monde sémitique, dans la Médie, la Susiane et la Chaldée, n'appartenaient pas au même rameau de la race de Touran. Nous en avons la preuve par la différence de leurs idiomes. La langue médique, dont les monuments sont assez nombreux et dont les caractères essentiels ont été établis par les recherches de Westergard, de M. de Saulcy et de M. Norris, est décidément une langue turque. Celle des tribus touraniennes de la Chaldée, dont la clef a été donnée par les travaux de M. Oppert et à laquelle nous avons proposé ailleurs de donner le nom de *chaldéen*, présente au contraire des analogies bien plus étroites avec les idiomes du groupe

[1] II, 3.

ouralo-finnois ; beaucoup des mots de son vocabulaire et la plupart de ses formes grammaticales sont particulièrement voisins du finlandais. Quant au susien, beaucoup plus imparfaitement connu, le peu qu'on en sait paraît participer à la fois du groupe ouralo-finnois et du groupe dravidien. On est en droit de supposer qu'il fournira un jour le nœud de jonction, longtemps cherché des savants, entre ces deux groupes linguistiques dont la parenté originaire est certaine. Ceci s'accorde parfaitement avec la situation géographique des Susiens ; car ils devaient confiner dans l'origine aux Dravidiens, qui paraissent s'être étendus primitivement sur l'Ariane et la Perse, et qui, plus tard, chassés par les Aryâs de ces contrées comme des bassins de l'Indus et du Gange, finirent par être refoulés dans la péninsule de l'Hindoustan, bien loin des autres peuples issus comme eux de Touran.

IV. — Des Soumir et des Accad il est facile de discerner quels étaient les Touraniens et quels étaient les Kouschites. Leur position géographique respective suffirait à le déterminer. Les Accad étaient les plus méridionaux ; ils touchaient à la mer et continuaient cette chaîne de populations kouschites qui s'étendaient depuis le détroit de Bab-el-Mandeb jusqu'au Malabar, tenant tout le littoral du golfe Persique et de la mer des Indes, sur laquelle elles créèrent les premières navigations dès les débuts de l'âge historique. Les Soumir, au contraire, par leur position septentrionale sont rattachés aux Touraniens et formaient une prolongation de leur territoire. Mais si ces deux nations étaient les plus importantes et les plus nombreuses dans la Chaldée et la Babylonie, si elles y constituaient le fond principal de la population, elles n'y étaient pas seules ; d'autres races s'y trouvaient mêlées à elles un peu partout, sans

avoir une région exclusive et aussi bien déterminée. Il y avait dans le pays des Sémites en assez grand nombre, à l'état nomade et à l'état sédentaire. C'étaient d'abord les Assyriens, dont le noyau principal sortit du pays de Sennaar à une époque dont le rédacteur de la Genèse avait conservé le souvenir, et dont une portion paraît être restée en arrière, mêlée aux Soumir et aux Accad. C'étaient aussi les Taréchites ou descendants d'Héber et de Tharé, qui habitaient autour de la ville d'Our et n'en partirent pour aller s'établir à Harrân, point de départ de la vocation d'Abraham, que lorsque ce patriarche était déjà né. Enfin un assez grand nombre de familles de la race d'Aram, qui tenait la partie nord-ouest de la Mésopotamie, entre le Chaboras et l'Euphrate, s'étaient établies de très-bonne heure à Babylone et dans le pays qui en dépendait, à tel point que leur langue y était déjà d'un usage vulgaire et général, concurremment avec l'assyrien, dès le neuvième ou le dixième siècle avant l'ère chrétienne.

Certaines expressions des plus anciens protocoles royaux semblent ne pouvoir s'expliquer qu'en admettant dans la population de la Chaldée quatre éléments d'origines diverses, comme ceux dont nous venons de constater l'existence en Susiane. Il faudrait donc admettre qu'on y rencontrait aussi, du moins à partir d'une certaine époque, quelques tribus aryennes, sans qu'on puisse déterminer encore les points précis où elles avaient fixé leurs demeures. Nous verrons du reste tout à l'heure que les Aryas eurent un moment de prédominance guerrière dans l'histoire primitive de Babylone.

V. — Ce fut la fusion des génies et des institutions propres à ces populations si diverses, réunies sur le même territoire, qui donna naissance à cette grande civi-

lisation de Babylone et de la Chaldée, appelée à jouer un rôle si considérable sur toute l'Asie antérieure, qu'elle pénétra de son influence. Les deux éléments kouschite et touranien y eurent la plus grande part, mais il est bien difficile de déterminer ce qui, dans cette création mixte que nous n'apercevons que toute constituée, vint des Soumir et vint des Accad. On a pourtant des raisons de penser que la religion, l'astronomie et la culture industrielle furent l'apport des Kouschites. C'est ce qu'indiquait la tradition babylonienne, qui plaçait le berceau de ses croyances religieuses sur le rivage du golfe Persique, et qui faisait sortir des eaux de cette mer le dieu-poisson Oannès pour révéler aux hommes les lois sacerdotales.

Quant aux Touraniens, c'est par eux que fut apporté à Babylone et en Assyrie le singulier système d'écriture que l'on appelle cunéiforme, chaque caractère y étant composé d'un assemblage de traits ayant chacun la forme d'un coin ou d'un clou. Les belles recherches de M. Oppert ont établi ce fait d'une manière désormais incontestable.

L'écriture cunéiforme a été déchiffrée seulement dans les dernières années, et nous en expliquerons plus loin le mécanisme d'une manière détaillée. Les caractères qui la composent représentent ou des valeurs idéographiques ou des valeurs syllabiques; le plus souvent même ils sont, suivant la place où on s'en sert, susceptibles des deux emplois. Ils offraient à l'origine le dessin grossier ou l'image symbolique, bien altérée depuis, de l'objet concret ou de l'idée abstraite exprimée ou rappelée par la syllabe qui constitue leur valeur phonétique, non dans la langue assyrienne, mais dans l'idiome des Touraniens de la Chaldée. Ainsi l'idée de « dieu » se rend en assyrien par le mot *ilou*, mais le caractère qui représente idéographiquement cette notion, et qui avait pri-

mitivement la forme d'une étoile, se prononce *an* quand il est employé comme signe syllabique, parce que, dans la langue *chaldéenne*, « dieu » se disait *annap*. Ainsi encore, le caractère qui signifie « oreille » se trouve dans d'autres cas avec la prononciation *pi*, parce que les Touraniens de la Chaldée exprimaient cette idée par le mot *pil* (magyar : *fül*). Le même signe veut dire « poisson » et représente la syllabe *ha*, parce que « poisson » se disait *hal* (finlandais : *hal*); un autre réunit les valeurs de « deux » et de la syllabe *kas*, « deux » se disant *kas* (magyar : *ket*); un troisième s'emploie à la fois pour rendre « nez » et le son *ar*, car, toujours dans le même idiome, le « nez » était désigné par le mot *ar* (magyar : *orr*). Ces exemples suffisent, mais nous pourrions les multiplier indéfiniment.

L'écriture cunéiforme est donc d'origine touranienne, et elle constitue l'apport principal des Soumir dans la civilisation babylonienne. Aussi ce peuple est-il souvent désigné par un groupe idéographique composé des deux caractères « langue » et « flèche, » qui le caractérise bien évidemment comme ayant été par excellence et à l'origine « le peuple dont la langue s'écrivait avec des « caractères en forme de têtes de flèches, » c'est-à-dire des caractères cunéiformes. Les Soumir ou Touraniens de la Chaldée inventèrent-ils ce système d'écriture sur les rives du bas Tigre ou bien l'apportèrent-ils d'une autre région, où il s'était constitué avant leur migration définitive ? On conçoit que c'est une question à laquelle il serait téméraire de prétendre donner, dans l'état actuel de la science, une réponse complétement affirmative. Cependant, lorsqu'on étudie les signes constitutifs de l'écriture cunéiforme en essayant de remonter aux images d'objets matériels que ces signes représentaient originairement, la nature même de ces objets semble conduire, comme lieu d'origine de l'écriture, à une autre

région que la Chaldée, à une région plus septentrionale, dont la faune et la flore étaient notablement différentes, où par exemple ni le lion, ni aucun des grands carnassiers de race féline n'étaient connus, et où le palmier n'existait pas non plus.

VI. — Faut-il voir un rameau des Soumir ou Touraniens du Nord de la Chaldée, leur tribu dominante dès l'origine, ou bien une autre nation touranienne, dans les *Chaldéens* proprement dits, dont l'établissement est encore enveloppé des plus grandes obscurités? Ce qui est certain, c'est que ces Chaldéens se superposèrent également aux deux grands éléments constitutifs de la population du pays, sans doute par voie de conquête, et qu'ils restèrent depuis lors à l'état de caste supérieure et savante, en possession à la fois du sacerdoce et de la suprématie guerrière. Ils n'appartenaient ni à la race de Sem, comme les Assyriens, ni à la race de Cham, comme les Accad ou Kouschites du bas Euphrate. Mais ils étaient établis déjà au milieu des Accad au temps d'Abraham, où la grande ville d'Our s'appelait déjà « Our des Chaldéens, » et antérieurement encore, quand la tribu sémitique d'où devaient sortir les Hébreux fut désignée par le nom d'Arphaxad, qui signifie, nous l'avons déjà dit, « limitrophe du Chaldéen. » Leur patrie originaire paraît avoir été les montagnes au nord-est de la Mésopotamie, où les géographes classiques signalent des populations du nom de *Chaldæi*, *Carduchi*, *Gorduæi*, et où habitent encore les tribus kurdes. Les Chaldéens surent fonder leur domination politique et leur ascendant moral d'une manière assez forte pour qu'il se maintînt à travers toutes les révolutions que le pays eut à subir. Ils eurent le talent de s'assimiler complétement avec la population au-dessus de laquelle ils s'étaient constitués et demeurèrent à l'état d'aristocratie domi-

nante. Ils adoptèrent sa langue et sa culture, amalgamée avec la leur propre, et conservèrent leur situation de supériorité. Mais tout en adoptant dans l'usage ordinaire et dans leurs rapports avec le reste de la population l'idiome sémitique commun à Babylone et à Ninive, ils ne cessèrent pas pour cela de se servir entre eux, jusqu'à la fin de l'indépendance de Babylone, de leur idiome propre, appartenant à la famille ouralo-finnoise, cet idiome *chaldéen* dont nous avons déjà parlé, qui a été celui des premiers inventeurs de l'écriture cunéiforme et qui paraît avoir été celui des Soumir. Les lois constitutives de la société babylonienne étaient rédigées dans cet idiome. On en possède au Musée Britannique quelques fragments, relatifs à l'organisation de la famille, qui se présentent à nos regards en double texte, *chaldéen* touranien et assyrien sémitique. Lorsqu'on étudie comparativement ces deux versions, on constate que le texte original et primitif est le texte touranien, tandis que le texte assyrien n'est qu'une traduction postérieure, où il est facile de relever plusieurs solécismes.

§ 3. — Origine des États d'Assyrie et de Chaldée. — Nemrod. — Premier empire Kouschite.

I. — Les populations si diverses qui se trouvaient juxtaposées sur le sol de la Babylonie et de la Chaldée, durent vivre d'abord séparément les unes des autres. Il y eut certainement une époque primitive de morcellement des tribus, de petites royautés locales, et quelques souvenirs s'en étaient conservés dans les traditions babyloniennes, comme par exemple celui de ce Saryukin, roi de la ville d'Agani, qui apparaît dans quelques textes comme un héros de légende et presque

un demi-dieu. Mais l'histoire ne commence réellement dans le bassin du Tigre et de l'Euphrate, comme du reste aussi en Egypte, qu'au moment où se forma dans la Chaldée et la Babylonie un État unique, réunissant toutes les tribus sous son sceptre, Etat constitué dès une époque si antique qu'elle paraissait déjà légendaire à l'auteur de la Genèse. Dans cet État, le premier régulièrement organisé du monde, entre toutes les races diverses qui le peuplaient, la prépondérance et la domination appartinrent d'abord aux Chamites du sang de Kousch.

« De Kousch, dit la Genèse, naquit Nemrod, qui com-
« mença à être puissant sur la terre,

« Et fut un fort chasseur devant le Seigneur. De là
« vint le proverbe : un fort chasseur devant le Seigneur
« comme Nemrod.

« L'origine de son empire fut Babel, Erech, Accad et
« Chalanné, dans le pays de Sennaar.

« De ce pays sortit Assur, qui bâtit Ninive et les rues
« de cette ville, et Calach,

« Et aussi Resen, entre Ninive et Calach, qui est la
« grande ville. »

De cet inappréciable passage du livre inspiré ressortent plusieurs faits d'une importance capitale pour l'histoire primitive de la Mésopotamie. Nous y voyons d'abord que les Sémites de la race d'Assur demeurèrent longtemps mêlés aux Kouschites de la Chaldée, et n'en sortirent qu'à une époque déjà historique, sans doute pour se soustraire à leur domination, émigrant vers le nord, où ils formèrent un nouvel État, distinct du premier et fondèrent les villes assyriennes. Cette habitation prolongée les uns avec les autres explique comment Assyriens et Babyloniens avaient même langue et même culture, malgré la différence de leurs origines.

Le texte de la Genèse nous révèle aussi l'existence

d'une tétrapole ou confédération de quatre cités dominantes sur le reste du pays, qui avait servi de base à l'empire de Nemrod. Ces quatre cités étaient : 1° Babylone ; 2° Erech, l'Orchoé des géographes classiques, la Warkah de nos jours, située sur la rive gauche de l'Euphrate, à quarante lieues au sud de Babylone, et dont le nom religieux était « la ville de la lune ; » 3° Accad, l'ancien centre des tribus des Accad, appelée aussi Nipour et « la ville du seigneur du monde, » dont le site se trouvait assez exactement au milieu de la Chaldée proprement dite, sur les bords du fameux Canal-Royal ; 4° Chalanné, « la demeure d'Oannès, » appelée également Our, mot *chaldéen*, qui signifiait « la ville » par excellence, et désignée de plus par les noms religieux de « la ville du dieu qui veille sur la « lune » et « la ville de la maison du monde ; » les ruines en portent aujourd'hui le nom de Mougheïr et sont situées près du premier confluent du Tigre et de l'Euphrate, à quelque distance du fleuve et sur sa rive droite. Toutes les quatre paraissent avoir eu concurremment le rang de capitales pendant toute la durée du premier empire de Chaldée, et les rois y résidaient alternativement. La tétrapole, du reste, avait un caractère sacré en même temps qu'un rôle politique ; ses quatre villes étaient dans les idées des Chaldéens une image terrestre des quatre régions du ciel ou des quatre points cardinaux, de même que pour les Egyptiens les deux parties, supérieure et inférieure, de l'Egypte, étaient une image céleste des deux hémisphères du monde. De là le titre de « roi des quatre régions, » qui fait partie essentielle du protocole des vieux rois chaldéens et a été plus tard abandonné par les monarques assyriens. Au lieu des « quatre régions, » il est quelquefois question des « quatre langues, » ce qui semble indiquer aussi un rapport établi entre le

nombre des villes de la tétrapole et celui des éléments constitutifs dont la réunion formait la population du pays.

II. — La fondation de l'État kouschite du bas Euphrate dut à peu de chose près coïncider avec l'établissement d'un autre rameau des fils de Cham en Egypte et avec l'apparition des premiers germes de civilisation sur les bords du Nil. Les fragments de Bérose mentionnent cette première dynastie, à laquelle ils donnent quatre-vingt-six rois (ce qui suppose environ quinze siècles de durée), et dont ils appellent le fondateur Evéchoüs. Dans le dernier élément de ce nom, il semble que l'on reconnaisse celui de Kousch. Peut-être l'appellation conservée par Bérose était-elle un surnom traditionnel du chef de la dynastie chamite, qui aurait signifié quelque chose comme « le fils de Kousch [1], » de même que le nom donné par la Genèse à ce personnage, Nemrod, est une épithète sémitique signifiant « le rebelle. » Evéchoüs, toujours suivant Bérose, eut pour successeur Chomasbélus, nom dont la forme originale Samas-bel, « le serviteur du dieu Bel, » paraît se restituer avec un grand degré de vraisemblance.

III. — Nous ne savons rien, du reste, par les sources littéraires sacrées ou profanes, de l'histoire des princes successeurs de Nemrod, ni de celle des premiers temps de l'Assyrie. Ce qu'il est seulement permis d'entrevoir à travers les traditions plus ou moins fabuleuses des annales babyloniennes conservées par Bérose, c'est que la Chaldée et l'Assyrie eurent d'abord une existence distincte. Les Assyriens-Sémites occupèrent la plaine stérile qui s'étend au sud des montagnes de l'Arménie,

[1] Evéchoüs ne serait-il pas l'assyrien *Avil-Kousch*, « l'homme de Kousch » ?

entre le Chaboras et le Tigre, et la région montueuse située au-delà du Tigre, jusqu'à la Médie. Ce fut dans cette dernière région, sur la rive gauche du fleuve, qu'ils fondèrent Ninive. La civilisation matérielle avec tous ses raffinements paraît s'être développée chez eux moins vite que dans la Chaldée ; habitants d'un sol plus rebelle et d'un climat moins énervant, ils restèrent toujours plus rudes, mais en même temps plus virils et plus guerriers que leurs voisins du sud. Toutes les vraisemblances paraissent aussi indiquer que les Assyriens ne formèrent pas à l'origine un empire unique, une grande monarchie, mais bien une confédération de tribus avec des chefs essentiellement militaires. Leurs principales villes, Ninive, Résen, Calach, Assur ou Elassar, et Singar, dont le plus grand nombre se trouvaient à l'orient du Tigre, eurent certainement, dans les temps primitifs, chacune son roi séparé.

Les Chamites de Babylone, au contraire, s'étendirent librement dans les campagnes fécondes de la Chaldée, jusqu'au golfe Persique. Leur domination y fut marquée par cette culture industrielle et ces progrès scientifiques, liés à des idées et à des traditions superstitieuses et mythologiques, que l'on a reconnus partout où les Kouschites ont porté leurs établissements, et qui constituent leur part dans l'histoire du développement de l'humanité : agriculture, exploitation des métaux usuels et précieux, commerce par terre et par mer. La population s'accrut rapidement sur un sol fertile ; les villes se multiplièrent, les arts et les sciences commencèrent à se développer ; l'astronomie prit naissance sous un ciel splendide ; en même temps s'établit, sur les ruines des croyances primitives que la révélation avait enseignées aux ancêtres de la race humaine, le culte du soleil et des autres corps célestes, qui devait servir de fondement à la religion de ces contrées.

Les Assyriens avaient déjà emporté une partie de cette culture avec eux lors de leur migration vers le Nord. Ils continuèrent à demeurer sous l'influence directe et presque exclusive des Babyloniens, qui les avaient précédés dans les voies de la civilisation et qui furent leurs instituteurs en tout ce qui s'y rapporte. Aussi de très-bonne heure, et sans doute même antérieurement à l'époque où des monarques chaldéens conquirent l'Assyrie par la force des armes, il n'y eut plus en réalité, malgré la diversité des origines, qu'une seule nation, de nature mixte, celle des Chaldéo-Assyriens, dans toute l'étendue des plaines baignées par le Tigre et l'Euphrate. A dater de ce moment, cette grande et nombreuse nation se montre encore quelquefois à nous divisée en deux empires. Ninive et Babylone n'obéissent pas toujours au même sceptre. Mais une invincible tendance à l'unité se manifeste désormais en elle, et le plus souvent ses deux portions sont réunies sous l'autorité d'un seul monarque. Les changements principaux qui s'opèrent dans la longue série des rois Chaldéo-Assyriens se réduisent aux fluctuations du centre de gravité de leur puissance, qui oscille entre la Babylonie et l'Assyrie. Déplacé, tantôt du midi, où il avait pris naissance, au nord, tantôt du nord au sud, l'empire de la Mésopotamie s'appelle, suivant ces changements, *empire chaldéen* ou *empire assyrien*. Mais le culte, les mœurs, le langage et l'étendue de ces deux royaumes alternants restent essentiellement les mêmes.

§ 4. — Dynasties de l'empire chaldéen suivant Bérose.

I. — Après une durée pour l'appréciation de laquelle nous n'avons aucune donnée, la première dynastie

kouschite ou accadienne de Babylone fut renversée par une invasion étrangère, un peu plus de deux mille cinq cents ans avant notre ère. Les envahisseurs étaient les Aryas de race japhétique, et cet événement paraît avoir coïncidé avec la grande migration par laquelle les populations iraniennes, issues de Japhet, quittant leur patrie primitive des bords de l'Oxus, se dirigèrent à l'ouest pour chercher de nouvelles demeures dans la Médie et la Perse, tandis qu'un autre rameau de la même grande race descendait sur l'Inde.

Bérose qualifie de Mèdes, c'est-à-dire d'appartenant au rameau iranien, ceux qui vinrent en Mésopotamie, et, après avoir détrôné les rois kouschites, régnèrent à Babylone pendant 224 ans. Il rattache à cette conquête un nom célèbre dans les traditions de l'Orient, celui de Zoroastre, chef des Bactriens, conquérant et législateur tout à la fois, et dont les doctrines religieuses, propagées par la guerre, laissèrent dans les contrées voisines du Tigre et de l'Euphrate, et particulièrement en Perse et en Médie, une si profonde empreinte. Que Zoroastre en personne soit venu à Babylone, c'est ce qui ne paraît guère vraisemblable, et sans doute l'intervention de son nom à cette époque dans les traditions historiques chaldéennes indique seulement que les envahisseurs aryens professaient déjà la religion dualiste, sur laquelle nous reviendrons avec détail plus tard. Au reste, si les souvenirs traditionnels des anciens Perses nous apprennent que les doctrines de Zoroastre furent répandues par lui dans la Bactriane, qui devint le berceau de cette croyance, antérieurement à la migration des Iraniens vers la Perse, elles ne nous enseignent rien de positif ni sur la patrie de Zoroastre lui-même, ni surtout sur l'époque précise où il vécut.

II. — Mais le règne des Aryas à Babylone et dans la

Mésopotamie dut bientôt finir. Leur domination ne put jamais s'établir autrement que d'une façon éphémère dans l'Asie en deçà du mont Zagrus; elle prit fin pour toujours en Chaldée et pour quelques siècles en Médie, par la défaite de l'élément aryen, sur lequel l'élément touranien, son antagoniste de temps immémorial, reprit le dessus.

Après la dynastie mède ou aryenne, Bérose enregistrait une nouvelle dynastie, qui l'avait supplantée. Malheureusement les fragments, tels qu'ils sont parvenus jusqu'à nous, ne donnent ni la durée ni l'origine de cette famille de princes, qui compta onze rois. Les savants, à l'exemple de MM. Rawlinson et Oppert, sont depuis un certain temps d'accord pour admettre qu'elle régna un peu plus de deux siècles et occupa le trône des environs de l'an 2300 à ceux de l'an 2100 avant l'ère chrétienne. Quant à sa patrie, des preuves d'une valeur décisive indiquent qu'elle était élamite ou susienne et qu'elle s'était implantée par la conquête. C'est en effet à cette époque même que la Bible nous montre Chodorlahomor, roi d'Elam, maître de tout le bassin du Tigre et de l'Euphrate; il a pour vassaux Amraphel, roi de Sennaar, c'est-à-dire de la Chaldée; Arioch, roi d'Elassar, la principale des villes assyriennes à ce moment, et Targal, « roi des nations; » suivi par eux, il se met en campagne vers l'occident, conquiert momentanément toute la Syrie jusqu'aux frontières de l'Egypte, pille les villes de Sodome et de Gomorrhe, emmène Loth prisonnier et est enfin battu par Abraham. Le nom de Chodorlahomor appartient incontestablement à l'idiome des Touraniens de Suse et se compose d'éléments que nous retrouvons beaucoup plus tard dans les noms propres fournis par les inscriptions indigènes de cette contrée. Quant au nom du « roi des nations, » le texte hébraïque des Massorètes l'écrit Tidal et la version grecque des Septante

Targal; cette dernière forme doit être préférée sans hésitation, car elle fournit le mot *Tourgal* qui, dans un des antiques idiomes touraniens révélés par les inscriptions cunéiformes (le chaldéen), signifie « grand chef » Les « nations » à la tête desquelles ce personnage se trouvait placé étaient probablement des tribus scythiques ou touraniennes menant encore la vie nomade.

Tels sont les arguments dont on s'est jusqu'ici servi pour établir que la troisième dynastie de Bérose était élamite ou susienne. Mais le fait est aujourd'hui prouvé d'une manière définitive par un témoignage précis, inscrit dans les textes cunéiformes, qui nous apprend le nom du fondateur de cette dynastie et la date de son établissement. Assourbanipal, le dernier des conquérants assyriens, dit dans deux inscriptions avoir pris Suse mille six cent trente cinq ans après que Chodornakhounta, roi d'Elam, avait fait la conquête de la Babylonie. Il trouva dans la ville des statues de dieux enlevées à Erech par Chodornakhounta et les rétablit dans le lieu où elles avaient été primitivement placées. C'est en 660 avant Jésus-Christ qu'Assourbanipal prit Suse. La date de la conquête de Babylone par Chodornakhounta et de l'établissement de la dynastie élamite dans la Chaldée est donc celle de 2295 avant Jésus-Christ.

III. — Une nouvelle dynastie succède à celle-ci dans les listes de Bérose. Les chiffres de l'historien, qui paraissent avoir une très-haute valeur et être basés sur une chronologie à la fois savante et régulière, en placent l'avénement à 2017 avant notre ère. Cette dynastie est indiquée comme proprement chaldéenne. Bérose lui donne quarante-neuf rois et 458 ans de durée. Elle conduit jusqu'à la conquête de la Mésopotamie par les pharaons égyptiens de la XVIII[e] dynastie. Les fragments que nous ont transmis les chronographes byzantins

n'ont pas conservé, du reste, un seul nom des princes que l'historien de Babylone avait inscrits dans cette partie de son canon.

§ 5. — Noms royaux fournis par les inscriptions.

I. — Les ruines de la Chaldée n'ont encore été explorées que d'une manière très-imparfaite. Il n'a pas été possible d'y faire de fouilles suivies et sur une grande échelle. Mais les résultats des voyages de M. Loftus et du colonel Taylor permettent d'avoir la conviction que les vieilles cités des rives du bas Euphrate ne rendront pas, le jour où on pourra les explorer à fond et les fouiller sérieusement, moins de trésors que celles de l'Égypte. Elles renferment, en effet, un très-grand nombre de monuments, et quelques-uns gigantesques, remontant jusqu'à l'âge de l'empire primitif de Chaldée.

Les inscriptions rapportées en Europe, et qui sont pour la plupart estampées sur les briques, nous ont fourni jusqu'à présent une cinquantaine de noms royaux appartenant à cet empire. Ils ne forment pas une série continue, mais doivent au contraire être répartis sur une assez longue suite de siècles. Les variations paléographiques qu'on observe dans l'écriture des inscriptions amènent à y discerner plusieurs époques diverses, dont quelques-unes semblent notablement éloignées les unes des autres. En général, les noms que l'on connaît se réunissent par petits groupes de deux ou trois, laissant entre eux d'énormes lacunes que des découvertes ultérieures viendront successivement combler.

Dans cet état des choses, il est encore impossible de classer les noms royaux relevés jusqu'à présent dans les ruines d'Our, d'Erech, de Larsam (aujourd'hui Senkereh), la Larancha de Bérose, de Nipour (aujourd'hui

Niffar) et de Sippara, l'Héliopolis des géographes grecs (aujourd'hui Soufeïra), en leur assignant leur place précise dans les quatre dynasties indiquées par Bérose. Mais on peut déjà déterminer dans une certaine mesure leur plus au moins d'antiquité respective et poser quelques jalons d'histoire monumentale concordant avec les données que le prêtre chaldéen avait réunies pour l'instruction des Grecs du temps des Séleucides.

II. — Le plus ancien monarque de Chaldée dont nous possédions des inscriptions est Ourcham (?), dont le nom signifie « lumière du soleil. » Il a été connu de l'antiquité classique, qui le considérait comme tellement légendaire qu'Ovide [1] a placé dans sa famille l'histoire mythologique de Clytie et de Leucothée ; c'était, dit-on, le septième roi de l'empire. Ses inscriptions nous offrent le type le plus antique que l'on connaisse jusqu'à présent de l'écriture cunéiforme, celui où se retrouve le mieux le dessin des figures hiéroglyphiques originaires. Ses monuments présentent tous les caractères d'une prodigieuse ancienneté, qui ne le cède pas à celle des monuments égyptiens de la IIIe ou de la IVe dynastie. Il fut l'auteur de la grande pyramide d'Our ou Chalanné, qui, nous l'avons déjà vu, disputait à celle de Borsippa la gloire d'avoir été la Tour des Langues. Enfin, certaines de ses constructions tombaient déjà en ruines au temps de la dynastie élamite, dont un des rois, Pournapouryas Ier, restaura celles qu'il avait élevées à Larsam en l'honneur du Soleil. Toutes ces données nous amènent à placer hardiment Ourcham au début même de l'empire, dans la dynastie kouschite ou accadienne de Nemrod, plutôt vers son commencement que vers sa fin. Grâce aux découvertes

[1] *Metamorph.* IV, v, 212.

les plus récentes de la science, la figure de ce vieux roi, de fabuleuse, est redevenue pleinement historique. Il fut le roi constructeur par excellence dans l'ancien empire chaldéen : c'est lui qui éleva dans Our, outre le grand temple pyramidal, qui était dédié à Sin, le dieu de la lune, l'enceinte fortifiée de la ville; dans Nipour un temple à la déesse du firmament, et un autre à Bilit Taauth, la mère des dieux; dans Erech un second temple à Bilit; dans Sippara enfin et dans Larsam des sanctuaires monumentaux en l'honneur du Soleil. Son nom, estampé sur les briques des constructions, a été retrouvé dans les décombres de toutes les villes de la Basse-Chaldée ; mais on ne découvre aucun souvenir de ce règne important au nord de Babylone. Ilgi, fils d'Ourcham, acheva la construction du temple de Sin à Our.

C'est à très-peu de distance de ces deux princes qu'il faut placer Sagaraktiyas, que le roi d'origine élamite Kourigalzou Ier considérait déjà comme très-antique. Ce fut le monarque qui bâtit à Sippara le temple le plus considérable de cette ville sacrée, longuement mentionné par Bérose, sur l'emplacement où l'on prétendait que le roi mythique Xisuthrus avait, au moment du déluge, caché en terre les tables contenant le récit des premiers temps de l'humanité et la révélation des mystères de la cosmogonie. Un vase d'albâtre portant le nom de son fils Naram-Sin (celui qui exalte le dieu de la lune) offre un type d'écriture aussi archaïque que celui des inscriptions d'Ourcham.

Un roi qui peut presque le disputer comme antiquité à Naram-Sin et à son père est Sin-Saïd (le dieu de la lune est son seigneur), qui exécuta des travaux considérables à Erech. L'analogie étroite de formation des noms semble devoir faire rattacher à la même race royale tout un groupe de princes, évidemment, du reste,

postérieurs de plusieurs générations. Tous y ont, comme élément principal de leur nom propre, le nom du dieu Sin, le grand dieu de la ville d'Our, dont le culte paraît avoir été tout à fait propre à la race de Kousch, car elle le porta partout où elle alla, et qui ne joua plus qu'un rôle secondaire dans le panthéon des âges postérieurs de la Chaldée. Ce sont Irsou-Sin, Rim-Sin, Amar-Sin, Sin-inoun, Sin-habal..., qui tous ont laissé des vestiges monumentaux dans la ville d'Our. On remarquera que tous les noms que nous venons de passer en revue, à part celui de Sagaraktiyas, appartiennent à la langue assyrienne et y ont un sens facilement reconnaissable. Les noms royaux que nous rencontrerons dans les époques postérieures de l'existence de l'empire ont un tout autre caractère. Or, nous avons essayé déjà d'établir que cet idiome, de la famille improprement nommée *sémitique*, était la langue nationale des Kouschites de la monarchie de Nemrod.

Sous les rois primitifs que nous venons d'énumérer, le centre de la vie politique de l'empire, son foyer et son berceau, se montre à nos regards dans la partie méridionale de la Chaldée, près du golfe Persique, au cœur même du pays exclusivement kouschite ou accadien. La grande ville, la capitale politique, celle où les souverains résident constamment et que chacun d'eux s'étudie à embellir par des édifices nouveaux, est Our. Babylone était alors bien évidemment soumise à sa suprématie dans les choses de gouvernement, mais elle était la ville sainte, la ville savante, la métropole religieuse. De même que les quatre cités de la tétrapole, dont nous avons parlé plus haut, primaient toutes les autres villes du pays, Our primait le reste de la tétrapole.

II. — L'invasion des Mèdes aryens n'a pas dû laisser

beaucoup de monuments; comme les Pasteurs chananéens par rapport aux Égyptiens, ils étaient encore des barbares en regard de la civilisation chaldéenne. Aussi leur époque sera probablement marquée toujours par une lacune dans la série monumentale. Du moins on n'a encore rencontré, dans les inscriptions jusqu'à présent découvertes, aucun nom royal d'une physionomie aryenne, tels que devaient être ceux des princes de la dynastie médique. Il n'en est pas de même de la dynastie élamite ou susienne qui les renversa.

Nous n'avons pas d'inscriptions de Chodorlahomor ni de Chodornakhounta, mais nous en possédons d'un roi que l'analogie de nom rapporte bien évidemment à la même famille et dont l'appellation appartient à la langue susienne, Chodormabog. Il s'intitule dans une inscription d'Our « vainqueur de l'Occident, » et dans un autre texte son fils dit de lui : « Mon père a augmenté l'empire de la ville d'Our. » C'était donc un conquérant comme Chodorlahomor, dont il suivait les traditions guerrières. Chodormabog eut un fils qui lui succéda sur le trône et qui portait le nom purement assyrien de Zikar-Sin (le serviteur du dieu de la lune); la dynastie se nationalisait avec le temps et adoptait la langue du pays.

A la même race royale doivent sans doute être également rapportés deux rois dont les noms sont susiens, Pournapouryas I^er^ et son fils Kourigalzou I^er^, qui furent tous deux des princes constructeurs. Mais ils paraissent y être un peu plus anciens, antérieurs même à Chodorlahomor et à l'établissement de la souveraineté de la dynastie élamite sur l'Assyrie. En effet, Kourigalzou, voulant mettre à couvert la frontière septentrionale de la Chaldée, du côté des Assyriens, y bâtit une forteresse importante, désignée encore quinze siècles après, sous Saryukin, comme la clef du pays; on l'appelait Dour-Kourigalzou, « le château de Kourigalzou, » et des

ruines très-considérables en subsistent encore aujourd'hui dans la localité d'Akarkouf, à l'ouest de Bagdad.

III. — Nous arrivons maintenant à des princes dont la date est certaine, le roi Ismidagan (Dagon l'entend) et ses fils, Goungoun et Samsi-Bin, qui occupèrent le trône après lui. Sous ces princes la domination des monarques de Chaldée embrassait toute l'Assyrie; l'étendue donnée à l'empire par la dynastie élamite se maintenait. On a trouvé de leurs inscriptions à Our, où ils avaient encore leur résidence royale; mais en même temps le temple du dieu Oannès à Elassar (aujourd'hui Kalah-Scherghât), sur le haut Tigre, en pleine Assyrie, avait été édifié par Ismidagan, qui faisait ainsi acte de souveraineté dans ce pays. C'est Teglathphalasar Ier qui nous l'apprend dans les récits officiels de son règne, en racontant qu'il releva ledit temple 701 ans après sa première construction. Teglathphalasar Ier, nous le verrons plus loin, régnait en 1100 avant J.-C.; la donnée chronologique fournie par son inscription reporte d'une manière précise vers l'année 1800 le règne d'Ismidagan. Ce monarque appartient donc avec certitude à la dynastie proprement chaldéenne de Bérose. Le temps où il vécut fut celui où l'ancien empire atteignit l'apogée de sa puissance, grâce à la réunion de l'Assyrie et de la Chaldée, car c'est le temps même où Manéthon nous montre en Égypte le premier roi de la dynastie régulière des Pasteurs, Set-aa-pehti Noubti, effrayé du développement de cet empire et se fortifiant dans Avaris, par crainte d'une attaque partie des bords de l'Euphrate.

C'est également à l'âge culminant de la force et de la prospérité du premier empire chaldéen, lorsqu'il embrassait toute la Mésopotamie, mais cinq règnes au moins après Ismidagan, que doit être placé Hammou-

rabi, le mieux connu actuellement des rois de cet empire, grâce au travail spécial qu'un assyriologue français, M. Ménant, a consacré à ses inscriptions. Hammourabi fut un roi puissant, qui éleva des constructions nombreuses dans les diverses parties de ses états, principalement dans la Chaldée et dans l'Irâk. Il paraît avoir résidé plutôt à Babylone qu'à Our. L'œuvre capitale de son règne, la plus grande et en même temps la plus bienfaisante, fut la création du fameux canal Royal de Babylone, artère principale et centre du système d'irrigation de la haute Chaldée, que Nabuchodorossor répara plus tard et dont Hérodote parle comme d'une des merveilles de la Babylonie; ce Canal reçut d'abord le nom du roi son créateur. « J'ai fait, dit ce « prince dans une inscription, creuser le Nahar-Ham- « mourabi (canal de Hammourabi), la bénédiction des « hommes de la Babylonie..... J'ai dirigé les eaux de « ses branches sur les plaines désertes, je les ai fait « déverser dans les fossés desséchés; j'ai donné ainsi « des eaux perpétuelles aux peuples..... J'ai réparti les « habitants du pays des Soumir et des Accad dans des « bourgs étendus; j'ai changé les plaines désertes en « terres arrosées, je leur ai donné la fertilité et l'abon- « dance; j'en ai fait une demeure de bonheur. » L'inscription à laquelle nous empruntons ces passages est le plus ancien texte que nous possédions écrit phonétiquement en langue assyrienne, comme le sont toutes les inscriptions postérieures des monarques d'Assyrie ou de Babylone. Les textes monumentaux des rois plus anciens, et encore une partie de ceux de Hammourabi lui-même, sont composés presque exclusivement de signes idéographiques, et le petit nombre de formes grammaticales qu'on y trouve écrites phonétiquement montrent que les uns devaient être lus dans l'idiome chaldéen touranien, les autres dans l'idiome assyrien

sémitique; la différence de style qui les distingue ainsi des textes postérieurs en rend l'interprétation fort difficile.

Hammourabi avait été immédiatement précédé par une reine; c'est le seul règne de femme que nous constations dans la suite des divers empires du bassin de l'Euphrate. Ce renseignement nous est fourni par un fragment de liste royale en écriture cunéiforme, inscrit sur une tablette de terre cuite que possède le Musée Britannique. Il enregistre après Hammourabi treize noms de souverains sur l'histoire desquels nous n'avons aucune donnée; tous sont purement chaldéens dans le sens le plus restreint du mot, c'est-à-dire touraniens, ce qui confirme l'indication de Bérose sur l'origine de cette dynastie; quelques-uns se rapprochent beaucoup des noms que nous trouvons plus tard dans les inscriptions de Suse; mais le fait n'a rien de surprenant, les Chaldéens proprement dits et la population dominante dans la Susiane étant également de sang touranien. La tablette accompagnait ces noms de leur traduction en assyrien; malheureusement elle est très-mutilée. La série de rois fournie ainsi après Hammourabi par la liste de Londres doit nous mener bien près de la fin de la dynastie chaldéenne, qui tombe en 1559 avant J.-C., d'après les chiffres de Bérose.

§ 6. — Monuments de l'empire primitif de Chaldée.

I. — L'époque du premier empire de Chaldée a laissé dans la portion la plus méridionale du bassin de l'Euphrate et du Tigre des vestiges monumentaux nombreux et des proportions les plus grandioses. Les ruines d'Our, d'Erech, de Sippara, de Nipour et de Larsam remontent pour la plus grande partie à cet âge si reculé. Les rois babyloniens de la dernière époque, Nabucho-

dorossor et ses successeurs, n'ont guère fait que réparer les temples et les enceintes de ces villes; mais ils ne les ont pas construits.

La pierre manque absolument dans les plaines d'alluvion de la Chaldée; il faudrait la faire venir de loin et à grands frais. Aussi toutes les constructions des rois du premier empire, comme celles de la Tour de Babel, comme celles de Babylone à toutes les époques, étaient exclusivement faites en briques. C'est sur ces briques que l'on estampait le nom du roi qui élevait l'édifice, et la plupart des inscriptions que nous possédons des princes chaldéens de la première époque sont des légendes de cette espèce. Le plus ordinairement la masse intérieure des maçonneries est en briques simplement séchées au soleil, auxquelles de distance en distance un lit de roseaux entrelacés et noyés dans le bitume vient prêter plus de cohésion; c'est le procédé décrit par Hérodote quand il parle de la construction des murs de Babylone. Quelquefois aussi des chaînes de briques cuites sont placées à diverses hauteurs dans la maçonnerie pour donner plus de solidité à l'ensemble. Le massif en briques crues est presque constamment, sauf de rares exceptions, enveloppé d'un revêtement en briques cuites, destiné à le protéger contre l'action des pluies et à l'empêcher de s'ébouler.

II. — Les édifices sacrés de cette époque reproduisent tous le même type. C'est une pyramide à étages, composée d'une série de hautes terrasses carrées superposées, en retraite les unes sur les autres sur toutes leurs faces, de telle façon que celle d'en bas occupe une très-grande surface, tandis que celle du sommet est fort étroite. C'est ainsi que la Tour de Babel était déjà disposée, et c'est le même type que reproduisent les plus antiques parmi les pyramides d'Égypte, celle de Sakka-

rah, par exemple. Cette donnée des constructions sacrées était en rapport avec la nature essentiellement astronomique du culte chaldéen dès sa prèmière origine. On croyait ainsi se rapprocher des corps célestes, objets de l'adoration publique, et on créait de véritables observatoires pour en suivre le cours. Sur la plate-forme supérieure s'élevait une petite chapelle ou chambre carrée, richement ornementée, dans laquelle était l'image de la divinité du temple. Le revêtement de chacune des terrasses superposées était en briques d'une dimension et d'une couleur différentes de celles des autres. Quelquefois, comme au grand temple de Our, l'étage inférieur, qui supportait le poids de l'ensemble et réclamait une solidité toute spéciale, était contrebutté par de puissants contreforts en briques cuites, disposés avec une grande intelligence.

Construits avec les mêmes matériaux, qui se désagrègent si facilement, les palais et les habitations de l'époque primitive, dans les villes de la Chaldée, n'ont laissé sur leur emplacement que des amas de décombres informes où l'on ne peut reconnaître aucune disposition d'édifice. On est cependant parvenu à y constater, grâce aux fouilles du colonel Taylor, que les salles étaient longues et étroites, presque comme de vrais couloirs, car on ne peut donner qu'une très-faible portée à des voûtes en pisé ou en briques crues. Les parois intérieures en étaient revêtues d'un épais enduit de mortier, dans lequel étaient fichés des cônes en terre cuite de couleur, présentant au dehors leur section inférieure et dessinant sur la muraille des losanges, des chevrons ou des damiers. On y voit aussi de distance en distance des saillies semi-circulaires qui ressemblent à des colonnes engagées, mais sans bases et très-probablement aussi sans chapiteaux.

Les tombeaux du même âge, dont on a observé un

grand nombre à Our, se composent d'une petite chambre longue de sept pieds, large de trois et demi et haute de cinq, maçonnée en briques cuites. On y remarque des essais de voûte pointue formée par une série d'assises avançant en encorbellement les unes sur les autres, système dont on trouve également des exemples dans quelques monuments de l'Égypte et dans les constructions pélasgiques de la Grèce.

III. — Les poteries exhumées de ces tombeaux sont en général grossières, et la plupart ont été modelées à la main, sans l'aide du tour. Cependant cet utile appareil était déjà connu, car on rencontre en même temps des vases plus soignés, qui portent la trace de son emploi.

Les ustensiles également recueillis dans les sépultures prouvent que les Chaldéens, dès le temps de leurs plus anciens rois, étaient maîtres des secrets de la métallurgie de l'or, du bronze, du plomb et même du fer, secrets dont la connaissance avait été apportée à leur civilisation par l'élément kouschite. Mais, bien que connus et habilement travaillés, les métaux étaient encore peu répandus chez eux; aussi continuaient-ils à faire grand usage d'instruments en silex taillé et poli, couteaux, têtes de flèches, haches et marteaux. Le métal le plus usuel était le bronze; c'est en bronze que sont tous les ustensiles et tous les instruments métalliques. Quant au fer, il était encore assez rare pour être regardé comme un métal précieux; au lieu d'en faire des outils, on le réservait pour en faire des bracelets et d'autres parures grossières.

IV. — Pour ce qui est des arts plastiques proprement dits, de ceux qui ont pour objet l'imitation de la nature vivante et spécialement de la figure humaine, nous

n'avons ni sculpture, ni peinture babylonienne ou chaldéenne d'ancienne date, à part une figurine de bronze d'une déesse portant la légende royale de Chodormabog, que possède le Musée du Louvre, et une statuette fragmentée en albâtre, du Musée Britannique, représentant le dieu Nébo. Mais un certain nombre de ces cylindres de pierres dures à gravure en creux qui servaient de cachets, cylindres de travail babylonien avec des inscriptions en caractères cunéiformes d'un type archaïque, doivent remonter aux temps de l'empire chaldéen. Le fait est au moins certain pour deux, celui d'abord que possédait Ker-Porter et qu'il a fait graver dans la relation de ses voyages; c'était, en effet, le propre sceau du roi Ourcham; puis pour le cylindre de son fils Ilgi, qui est un des plus précieux trésors du Musée Britannique.

L'art y est le même que dans les pierres gravées babyloniennes de temps très-postérieurs, jusqu'à Nabuchodorossor et à la domination des Perses, et il s'y montre pour le moins aussi avancé.

V.— Nous avons déjà dit que la science astronomique s'était constituée chez les habitants de la Chaldée à l'état d'une véritable science dès les temps les plus reculés, et que ses premiers progrès remontaient jusqu'à l'époque presque légendaire de Nemrod. Dès les temps les plus anciens où nous fassent remonter les monuments, l'astronomie était, à Babylone et dans la Chaldée, beaucoup plus avancée qu'elle ne le fut jamais en Égypte. Tous les progrès que l'on pouvait réaliser dans cette science avec le simple secours des yeux et sans l'aide d'instruments d'optique perfectionnés avaient déjà été accomplis par les Chaldéens. Ils avaient même reconnu le déplacement annuel du point équinoxial sur l'écliptique, dont on attribue d'ordinaire la découverte à l'astronome grec Hipparque. Mais, faute d'instruments

précis, ils l'avaient mal calculé, comme le fit du reste également Hipparque. Ils avaient cru observer que la précession annuelle était de 30 secondes, tandis qu'elle est en réalité de 50. C'est sur cette base qu'ils avaient admis une grande période astronomique de 43,200 années solaires, qui représentait, d'après leur manière de calculer, la période totale de la précession des équinoxes (laquelle est en réalité de 26,000 ans), et dont les divisions, appelées *sare*, *nère* et *sosse*, servaient de fondement à leurs comptes chronologiques.

La science des nombres, indispensable à toute astronomie un peu savante, était aussi fort avancée chez ce peuple. On pourrait déjà l'induire avec certitude de l'établissement de ces périodes; mais on en a de plus la preuve matérielle et positive par une tablette de terre cuite découverte dans les ruines de Larsam et conservée au Musée Britannique, qui contient une liste des carrés des nombres fractionnaires depuis $\frac{1}{60}{}^2$ jusqu'à $\frac{60}{60}{}^2$ ou $\frac{1}{60}$ calculés avec une parfaite exactitude.

§ 7. — Époque de la prépondérance égyptienne et des rois arabes.

I. — Nous avons montré que, du XXIII^e^ siècle environ avant l'ère chrétienne jusqu'au XVIII^e^, l'empire de Chaldée, dont le siége était à Our, avait embrassé toute la Mésopotamie et compris les Assyriens au nombre de ses peuples. Ce grand développement de puissance ne dura pas plus de trois à quatre siècles, et l'Assyrie échappa à la domination des Chaldéens pour revenir à son état antérieur. L'histoire de la Mésopotamie est alors pendant quatre cents ans écrite sur les monuments de l'Égypte.

Lorsque, dans la seconde moitié du XVII^e^ siècle,

Thoutmès Ier, vainqueur de la Syrie, franchit l'Euphrate à Karkémisch, et, le premier entre les Pharaons, fait fouler à ses légions le sol de la Mésopotamie, il n'est plus question d'un empire unique englobant tout le bassin des deux grands fleuves asiatiques. L'Assyrie, dans les bulletins des campagnes égyptiennes, se montre à nous avec une existence politique séparée de la Babylonie; elle ne forme même plus un seul royaume. Les Rotennou (appellation égyptienne des Assyriens) sont une confédération de petits Etats gouvernés par des princes égaux entre eux, dont aucun ne paraît exercer une suzeraineté sur les autres; et cette confédération étend son influence sur l'Osrhoëne ou Mésopotamie araméenne, ainsi que sur les plaines qui s'étendent de l'Euphrate à l'Anti-Liban; les princes syriens de ces dernières contrées font partie de la ligue et y figurent au même rang que les chefs assyriens. Quant au successeur des puissants monarques tels qu'Ismidagan et Hammourabi, il n'est plus qu'un simple « roi de Babel, » l'égal des rois de Ninive, d'Assur (Elassar) et de Singar.

II. — Thoutmès Ier n'avait fait que pousser une pointe hardie au delà de l'Euphrate; il n'y avait pas établi de domination sérieuse. Vers le milieu du XVIe siècle, dans les grandes guerres dont nous avons donné plus haut le récit d'après les inscriptions hiéroglyphiques, Thoutmès III soumit au sceptre égyptien toute la Mésopotamie, depuis Ninive jusqu'à Babylone, et y installa des garnisons dans les places fortes pour assurer l'obéissance du pays. Nous avons expliqué de quelle manière il organisa l'administration des contrées asiatiques conquises par ses armes. Les Pharaons n'en firent pas des provinces directement administrées par des gouverneurs égyptiens; ils conservèrent partout les petites royautés locales, en les réduisant à l'état de vasselage. Seule-

ment, ils leur imposèrent de payer un tribut, de fournir des contingents militaires; les princes locaux durent recevoir l'investiture du roi d'Égypte et furent obligés d'envoyer leurs fils à la cour de Thèbes pour y recevoir une éducation tout égyptienne et y demeurer comme ôtages jusqu'au moment où ils seraient à leur tour installés sur le trône. Comme de raison, le Pharaon suzerain se réservait le droit de détrôner et de remplacer par d'autres les princes vassaux qui se révolteraient ou dont la fidélité lui deviendrait suspecte. C'était, on le voit, le système que les Romains renouvelèrent plus tard dans l'administration des royaumes *alliés*.

III. — Ce furent évidemment les campagnes de Thoutmès III qui renversèrent du trône les derniers descendants de la dynastie chaldéenne. En effet, l'an 1559, date assignée par Bérose à la fin de cette dynastie, tombe précisément dans son règne; on serait même en droit de regarder la date de 1559 comme identique avec l'an 31 de Thoutmès, année où nous savons par les annales inscrites sur la muraille de Karnak que ce prince prit Babylone. Bérose dit que les princes chaldéens furent remplacés par neuf rois arabes, qui régnèrent 245 ans, c'est-à-dire de 1559 à 1314. Plusieurs savants ont cherché à assimiler ces rois arabes aux Khétas des monuments égyptiens; mais, quelle que soit l'autorité de ceux qui l'ont proposée, nous ne saurions admettre cette assimilation. En 1559 avant J.-C., il n'était encore aucunement question des Khétas ou Héthéens, qui n'apparaissent avec un rôle prépondérant dans les affaires de l'Asie antérieure qu'un siècle plus tard. De plus, le territoire des Khétas et les limites de leur puissance sont parfaitement déterminés par les textes historiques de l'Égypte; ils s'étendirent quelquefois assez loin vers le sud, le long de l'Euphrate, mais ils ne franchirent

pas ce fleuve, et l'on ne parle jamais de Khétas dans la Mésopotamie, où sont toujours les Rotennou.

Pour nous, les rois arabes de Bérose ne sont et ne sauraient être autres que les princes sémites installés à Babylone par les rois d'Égypte à la place de la dynastie chaldéenne pour y représenter leur autorité. Ils commencent, comme nous venons de le voir, juste au moment où les Egyptiens se rendent pour la première fois maîtres de Babylone ; ils durent précisément autant que la suprématie réelle des Égyptiens au delà de l'Euphrate, pendant la fin de la XVIII^e^ dynastie et toute la XIX^e^ ; enfin, leur pouvoir se termine en 1314, c'est-à-dire au moment même où les annales de l'Égypte enregistrent une révolte générale de l'Asie antérieure coïncidant avec l'avénement de la XX^e^ dynastie, révolte que le dernier conquérant égyptien, Rhamsès III, réprima sévèrement dans la Syrie et la Haute-Mésopotamie, mais qu'il ne paraît pas avoir osé poursuivre jusqu'à Babylone.

Remarquons cependant que les découvertes les plus récentes de l'assyriologie ne paraissent pas permettre de faire, avec Bérose, occuper par les rois arabes toute l'époque de la suprématie égyptienne, tout l'intervalle entre 1555 et 1314. A la fin de cette période et antérieurement à 1314 — nous le montrerons tout à l'heure — les inscriptions assyriennes nous font connaître quelques rois de Babylone dont les noms appartiennent à la langue des Chaldéens touraniens. Il faut donc admettre que dans le XV^e^ siècle avant notre ère, peut-être à la faveur des troubles qui marquèrent en Égypte la fin de la XVIII^e^ dynastie, une famille royale *chaldéenne* s'était substituée sur le trône de Babylone à la famille *arabe*, mais en continuant à reconnaître la suzeraineté pharaonique.

IV. — Nous avons quelques doutes sur l'exactitude de la désignation de ces rois comme *Arabes*, terme qui, du reste, dans l'antiquité classique, avait le sens le plus vague et le plus étendu, et s'appliquait quelquefois à tous les Sémites. Il nous semble plus conforme aux vraisemblances de supposer que les princes installés à la tête du gouvernement de Babylone par les Pharaons devaient être Chananéens d'origine. Et précisément le livre de l'*Agriculture nabatéenne*, livre écrit en arabe au xe siècle, qui, au milieu d'un fatras de données sans valeur sérieuse, contient quelques extraits précieux de traditions indigènes ou plutôt d'ouvrages aujourd'hui perdus qui avaient été composés sous les successeurs d'Alexandre, mentionne à cette époque même de l'histoire de Babylone une dynastie de rois chananéens qui, « après de longs combats, » aurait renversé et supplanté la dynastie chaldéenne. Le chronographe byzantin George le Syncelle donne, on ne sait d'après quel historien, six noms de rois qu'il attribue à cette dynastie dite arabe; leurs formes purement babyloniennes sont de nature à inspirer des doutes sérieux sur l'exactitude du renseignement. Cependant nous devons remarquer qu'un de ces noms, Nabou (le Nabius du Syncelle), a été trouvé estampé sur des briques d'Erech et de Babylone, qui paraissent au savant M. J. Oppert appartenir effectivement au temps des rois arabes de Bérose. Le Musée Britannique possède une statue mutilée, en basalte noir, du roi Nabou, et le Louvre plusieurs inscriptions du même prince. Ces monuments appartiennent encore à une époque archaïque, mais les titres du roi diffèrent complétement de ceux des monarques de l'empire primitif; leur modestie semble indiquer un prince qui ne jouissait pas de la plénitude de la souveraineté et se trouvait soumis au vasselage d'un suzerain plus puissant.

V. — C'est au même âge que nous rapportons une précieuse tête en pierre calcaire revêtue de couleurs qui a été découverte à Babylone et que possède le musée du Louvre. Cette tête, d'un travail grossier, mais empreint d'un accent énergique et d'une assez grande réalité dans le type, représente bien évidemment un Egyptien. On y remarque une intention manifeste d'imiter le style des œuvres de l'Egypte, et du reste l'art pharaonique à cette époque de domination a laissé des monuments dans plusieurs parties du bassin de l'Euphrate. Les conquérants thébains, leurs inscriptions nous l'apprennent, y avaient élevé des stèles commémoratives de leurs victoires, et sans doute le progrès des explorations en fera découvrir quelques-unes. On a retrouvé les ruines de la forteresse construite par Thoutmès III à Karkémisch pour assurer le passage de l'Euphrate, et dans ces ruines un grand nombre de petits objets de fabrication égyptienne, portant des légendes hiéroglyphiques. On en a exhumé sur d'autres points et jusqu'à Babylone même.

Il est certain qu'à cette époque l'art égyptien exerça une puissante et souveraine influence sur l'art assyro-chaldéen, jusqu'alors dans une enfance qui touchait à la grossièreté. Plus tard l'art de l'Assyrie parvint à se soustraire entièrement à cette influence et prit une physionomie tout à fait originale, inspirée par des principes diamétralement opposés à ceux de la plastique égyptienne. Mais l'action de l'Egypte, qui avait devancé de bien des siècles les Assyriens et les Babyloniens dans la voie de l'art véritable, se prolongea quelque temps encore après que la domination eut cessé. Nous en avons la preuve par certains monuments, surtout par les précieux plats de bronze ciselés, aujourd'hui conservés au Musée Britannique, que les fouilles de M. Layard ont fait découvrir à Calach dans le palais du

roi Assournazirpal et qui, certainement antérieurs à ce roi, peuvent-être rapportés au XI^e^ ou au XII^e^ siècle avant l'ère chrétienne. Le travail de ces plats offre déjà aux regards un faire particulier, qui n'est pas celui de l'Egypte. Mais l'ornementation en est tout égyptienne, ainsi que les figures et les symboles qui y sont représentés. C'est l'art égyptien traduit et imité par des mains assyriennes.

CHAPITRE II

LE PREMIER EMPIRE ASSYRIEN.

§ 1. — Fondation du premier empire assyrien. — Fables sur cet empire. — Ninus et Sémiramis.

I. — Nous voici arrivés à l'époque où doivent être placés les débuts de l'empire assyrien. C'est alors que les écrivains grecs font apparaître dans l'histoire les noms fabuleux de Ninus et de Sémiramis. Diodore de Sicile nous a laissé, d'après Ctésias, un brillant tableau du règne de ces deux personnages. Les progrès de la science, l'étude directe des monuments assyriens et de leurs inscriptions, permettent aujourd'hui d'affirmer de la manière la plus positive que ni Sémiramis ni son époux Ninus n'ont jamais existé, que leur histoire est une pure légende, une fable sans fondement réel qu'il faut rayer désormais des annales de l'Asie. Mais elle a eu tant de cours pendant vingt siècles, il y est fait si souvent allusion dans la littérature classique, que nous ne saurions la passer sous silence avec le mépris qu'elle mériterait et

qu'il nous faut la rapporter ici, tout en la déclarant d'un bout à l'autre apocryphe.

II. — Suivant le récit légendaire que Ctésias fit le premier connaître aux Grecs, la Babylonie venait d'être démembrée à la suite d'une invasion d'Arabes, lorsque Ninus, le chef des Assyriens, entreprit de délivrer le pays de ces barbares. Avant d'attaquer la Babylonie, il organisa un corps d'armée composé de jeunes gens d'élite et les prépara par des exercices multipliés à toutes les fatigues et à tous les dangers de la guerre. Ensuite il fit alliance avec un chef arabe, jaloux comme lui de la fortune de Babylone, et avec une forte armée il assaillit les Babyloniens.

« Leur pays, continue le récit extrait de Ctésias, avait beaucoup de villes bien peuplées ; mais les habitants, inexpérimentés dans l'art de la guerre, furent facilement vaincus et soumis au tribut. Ninus emmena prisonniers le roi et ses enfants, et les mit à mort. De là il marcha sur l'Arménie et épouvanta les indigènes par le sac de quelques villes. Barzanès, le roi de cette contrée, se voyant hors d'état de résister, alla au-devant de l'ennemi avec des présents et lui offrit sa soumission. Ninus le traita généreusement, lui laissa son royaume et n'exigea de lui qu'un contingent de troupes auxiliaires. Le roi de Médie, attaqué ensuite, voulut résister ; mais, abandonné des siens, il fut fait prisonnier et mis en croix. En dix-sept ans, Ninus se rendit ainsi maître de toutes les contrées comprises entre la Méditerranée et l'Indus.

« Au retour de ces expéditions, et pour donner à ses États une capitale digne de lui, il reconstruisit Ninive, qu'il appela de son nom. Cette ville eut la forme d'un quadrilatère oblong. Ses côtés les plus longs avaient 150 stades et les plus courts 90 ; de telle sorte que la

totalité de l'enceinte était de 480 stades (89 kilomètres) ! Les tours qui la défendaient étaient au nombre de 15,000 et avaient chacune 70 mètres d'élévation ! Outre les Assyriens, qui formaient la partie la plus riche et la plus puissante de la population, Ninus admit dans sa capitale un grand nombre d'étrangers, et bientôt Ninive devint la plus grande et la plus florissante cité du monde.

« Ces travaux ne firent pas perdre à Ninus ses goûts guerriers ; il entreprit la conquête de la Bactriane, qu'il avait déjà vainement tentée. C'est dans le cours de cette guerre que se montre pour la première fois Sémiramis, qui allait bientôt attacher à son nom une si grande célébrité. Elle était fille de Dercéto ou Atergatis, déesse de la nature génératrice, dont le culte avait son siége principal à Ascalon. Dercéto avait exposé le fruit de son amour clandestin pour un jeune mortel, et un berger du nom de Simas avait recueilli et élevé cet enfant. Oannès, gouverneur de la Syrie, avait ensuite épousé Sémiramis pour sa beauté et elle l'avait suivi à l'armée royale dans la guerre de Bactriane. Un acte de bravoure lui valut le rang de sultane-reine. Ninus, après avoir battu les Bactriens en rase campagne, assiégeait inutilement leur capitale lorsque Sémiramis, travestie en guerrier, trouva moyen d'escalader la forteresse, et, par un signal élevé sur le mur, avertit de son succès les troupes de Ninus, qui emportèrent la place. Ninus, émerveillé d'une telle bravoure, l'enleva à Oannès et en fit son épouse ; il mourut quelque temps après, et laissa Sémiramis souveraine de l'empire.

« Sémiramis, une fois en possession du pouvoir suprême, donna l'essor à son génie naturellement entreprenant. Jalouse de surpasser la gloire de ceux qui l'avaient précédée, elle conçut le dessein de bâtir une ville dans la Chaldée. Vivement frappée des avantages de la

situation de Babylone, elle voulut en faire une des capitales de l'empire assyrien.

« L'enceinte de la ville, dit toujours Diodore de Sicile d'après Ctésias, fut formée par un mur de 360 stades de longueur (66 kilomètres), flanqué de beaucoup de tours; l'Euphrate passait au milieu. Telle fut la magnificence de l'ouvrage que la largeur des murs suffisait au passage de six chars de front. Quant à la hauteur, Ctésias la portait à 86 mètres, tandis que d'autres écrivains grecs l'estiment à 25 mètres seulement et disent que la largeur n'était que celle de deux chars. Les mêmes auteurs estiment le circuit à 365 stades, par la raison que Sémiramis aurait voulu imiter le nombre des jours de l'année. Ces murs furent faits de briques crues enduites d'asphalte. Les tours, d'une hauteur et d'une largeur proportionnées, ne furent qu'au nombre de 250... Le premier travail étant fini, Sémiramis choisit l'endroit où l'Euphrate était le plus étroit et elle y jeta un pont de la longueur de cinq stades. Par des moyens ingénieux, on fonda dans le lit du fleuve des piles espacées de douze pieds, dont les pierres furent jointes avec de fortes agrafes de fer, scellées elles-mêmes par du plomb fondu, qui fut coulé dans leurs mortaises. L'avant-bec de ces piles eut la forme d'un angle qui, divisant l'eau, la fit glisser plus doucement sur ses flancs obliques et modéra ainsi l'effort du courant contre l'épaisseur des massifs. Sur ces piles on étendit des poutres de cèdre et de cyprès, avec de très-grands troncs de palmiers, de manière à former un tablier de trente pieds de large... La reine fit ensuite construire à grands frais, sur chaque rive du fleuve, un quai dont le mur eut la même largeur que celui de la ville, pendant une longueur de 160 stades (près de 30 kilomètres). En face des deux entrées du pont, elle fit élever deux châteaux flanqués de tours et entourés d'une triple enceinte de murailles...

Sur les briques encore crues qui servirent à ces constructions, on moula des figures d'animaux de toute espèce, coloriés de manière à représenter la nature vivante. Sémiramis exécuta encore un autre ouvrage prodigieux : ce fut de creuser, dans un terrain bas, un grand bassin ou réservoir carré... Ce travail fait, on dériva le fleuve dans le bassin, et aussitôt on se hâta de construire dans son lit, mis à sec, une galerie couverte qui s'étendait de l'un à l'autre château. La construction fut achevée en sept jours, au bout desquels, le fleuve étant ramené dans son lit, Sémiramis put passer à pied sec par-dessous l'eau, de l'une à l'autre de ses forteresses. Elle fit poser aux deux extrémités de cette galerie des portes de bronze, qui, prétend Ctésias, subsistèrent jusqu'au temps des Perses. Enfin elle bâtit au milieu de la ville le temple du dieu Bel.

« Sémiramis, après avoir achevé ces ouvrages dans la Babylonie, entreprit une expédition contre les Mèdes, qui s'étaient révoltés. Elle soumit de nouveau ce pays et y laissa des monuments immortels de son passage. Arrivée en face du mont Bagistan, elle y fit construire une maison royale. Une des parois de la montagne est formée de rochers taillés à pic d'une hauteur effrayante ; elle fit graver sur ce roc son image entourée de celles de cent de ses gardes, avec une inscription racontant ses exploits. Diodore lui attribue aussi la fondation d'Ecbatane, où les rois d'Assyrie, dit-il, vinrent dans la suite passer chaque été. Comme la ville manquait d'eau et qu'il n'y avait aucune source dans le voisinage, elle amena à grands frais et à l'aide de travaux prodigieux une eau pure et abondante dans tous les quartiers. Pour cela elle perça le mont Oronte et y creusa un canal de trois mètres de largeur sur treize mètres de profondeur, qui communiquait avec un lac situé de l'autre côté de la montagne. »

De la Médie, Sémiramis se dirigea vers la Perse et parcourut toutes les autres contrées qu'elle possédait en Asie. En Arménie, elle éleva, près du lac de Van, une ville avec un palais immense. Partout où elle allait, dit Ctésias, elle perçait les montagnes, brisait les rochers, pratiquait de grandes et belles routes. Dans les plaines, elle érigeait des collines qui servaient de tombeaux à ses généraux morts pendant l'expédition ou de fondement à des villes nouvelles.

Toujours suivant le même auteur, elle soumit également l'Egypte et la plus grande partie de l'Ethiopie. Elle entreprit aussi une expédition contre l'Inde, dont les richesses excitaient ses convoitises. Stratobatis, roi des Indiens, instruit des immenses préparatifs de la reine de Babylone, mit sur pied des forces considérables, puis défia Sémiramis elle-même, dans une lettre où il lui reprochait les débauches de sa vie privée, et la menaçait de la mettre en croix dans le cas où il serait vainqueur. Sémiramis n'en attaqua pas moins le monarque indien. Mais les éléphants de Stratobatis lui assurèrent la victoire. L'armée de Sémiramis fut mise en fuite et détruite aux deux tiers.

A la suite de cet échec, elle rentra dans ses états d'où elle ne sortit plus. Elle poursuivit l'exécution de ses grands travaux; et telles furent l'activité et la renommée de cette reine qu'après elle, suivant Strabon, tout grand ouvrage en Asie lui fut attribué par la voix populaire. Alexandre trouva, raconte-t-on, son nom inscrit sur les frontières de la Scythie, alors considérée comme la borne du monde habité. C'est cette inscription dont le texte prétendu nous a été conservé par Polyen et dans laquelle Sémiramis, parlant d'elle-même, se serait exprimée ainsi :

« La nature m'a donné le corps d'une femme ; mais « mes actions m'ont égalée au plus vaillant des hommes.

« J'ai régi l'empire de Ninus qui vers l'Orient touche au « fleuve Hinaman (l'Indus), vers le sud au pays de « l'encens et de la myrrhe (l'Arabie Heureuse), vers le « nord aux Saces et aux Sogdiens. Avant moi, aucun « Assyrien n'avait vu de mers; j'en ai vu quatre, que « personne n'abordait, tant elles étaient éloignées. J'ai « contraint les fleuves de couler où je voulais, et je ne « l'ai voulu qu'aux lieux où ils étaient utiles : j'ai rendu « féconde la terre stérile en l'arrosant de mes fleuves. « J'ai élevé des forteresses inexpugnables, j'ai percé « avec le fer des routes à travers les rochers impraticables. J'ai frayé à mes chariots des chemins que les « bêtes féroces elles-mêmes n'avaient pas parcourus. « Et au milieu de ces occupations, j'ai trouvé du temps « pour mes plaisirs et pour mes amours. »

Cependant, ayant appris que son fils Ninyas lui tendait des embûches, elle prit le parti d'abdiquer. Loin de punir le conspirateur, elle lui remit l'empire, ordonna à tous les gouverneurs d'obéir au nouveau souverain, et disparut, changée en colombe. On l'adora comme une déesse.

III. — Telle est la légende que Ctésias a le premier propagée chez les Grecs. Nous le répétons, elle ne contient pas un seul mot authentique; les monuments assyriens la démentent sur tous les points. Les personnages de Ninus et de Sémiramis n'appartiennent en aucune façon à l'histoire réelle ; ils n'ont jamais existé. Ninus, son nom même l'indique suffisamment, est une personnification collective de la ville de Ninive et de sa puissance, sous le nom de laquelle les récits populaires ont groupé tous les exploits, toutes les conquêtes des rois des différentes dynasties assyriennes, et même, car ces récits amplifient toujours, des conquêtes que n'a jamais faites aucun monarque de Ninive. De même

que les expéditions militaires ont été réunies autour du nom de Ninus, bien qu'on en ait aussi attribué à Sémiramis, la légende a surtout gratifié cette reine fabuleuse de la gloire de tous les travaux utiles ou gigantesques exécutés aux époques les plus diverses par des souverains asiatiques, quelle qu'en fût l'origine. Elle lui a attribué toutes les constructions de Babylone, depuis celle de la Tour de Babel, dont ne diffère pas le temple de Bel, jusqu'à celles du temps de Nabuchodorossor et de ses successeurs ; elle a placé de même sous son nom les travaux du roi Déjocès à Ecbatane, et l'exécution des grandioses sculptures du mont Bagistan dans la Médie (aujourd'hui Behistoun), qui datent du règne de Darius, fils d'Hystape.

Le nom de Sémiramis a été emprunté à une reine véritablement historique, qui vivait cinq siècles après l'époque où la légende plaçait la Sémiramis fabuleuse, Sammouramit, femme de Binlikhous III, reine qui fit exécuter quelques travaux importants à Babylone, mais à laquelle aucun autre trait du récit de Ctésias ne peut s'appliquer. Mais, en réalité, ce que nous devons reconnaître dans la fameuse Sémiramis, avec tous les savants modernes, c'est un des personnages mythologiques de la religion des bords de l'Euphrate. La légende la caractérise bien, du reste, comme une déesse, quand elle en fait la fille de Dercéto et quand elle raconte sa métamorphose finale et son culte. Et en effet, tous les traits fondamentaux de son caractère et des aventures qu'on lui attribuait concordent pour montrer en elle une forme héroïque de la grande déesse de la religion de Babylone, qui réunissait en elle les deux attributions, en apparence opposées, d'être à la fois voluptueuse et guerrière, et dont un des principaux symboles était la colombe. Avec son époux Ninus, le guerrier, et son fils Ninyas, le prince efféminé caché dans le fond de son

harem, Sémiramis reproduit exactement sur la terre la triade suprême du culte babylonien. Et la conception n'en était pas propre aux Chaldéo-Assyriens; ils l'avaient empruntée, comme la plus grande partie de leur religion, aux Kouschites, car le même groupe de personnages mythiques se trouve placé par la tradition populaire en tête des dynasties primitives, partout où la race de Kousch a inauguré la civilisation, dans l'Inde aussi bien que dans la Mésopotamie.

IV. — Au reste, la légende de Ninus et de Sémiramis ne fait son apparition que fort tard. Elle n'est pas assyrienne ou babylonienne, mais bien exclusivement perse. Bérose, qui travaillait sur les archives officielles de l'Assyrie et de la Chaldée, ne l'a pas connue, non plus qu'Hérodote, qui savait toujours si bien se renseigner; et qui, ayant été de sa personne à Babylone, s'était fait raconter par les Chaldéens l'histoire de leur pays. C'est à la cour de Perse que Ctésias, médecin du roi Artaxerxe Mnémon, avait entendu faire ce récit, qu'il admit avec la plus entière crédulité, et qu'il s'empressa de faire connaître à ses compatriotes comme préférable aux données d'Hérodote. Il faut le reconnaître, c'était bien mal s'adresser pour des renseignements en pareille matière que de s'adresser aux Perses, car ce peuple a toujours été et est encore maintenant, avec ses proches voisins les Indiens, celui dans le monde qui a le moins le sens de l'histoire. Le sens historique manque absolument dans les fameuses annales gravées sur le rocher de Behistoun, où Darius indique les jours et les mois des principaux événements de son règne, mais oublie d'en noter les années; le même défaut se manifeste chez les Persans modernes, seul peuple dont le grand poëte soit en même temps l'unique historien, et qui n'ait pas d'autre récit de son passé qu'un *Livre des rois*

dont la valeur historique est encore bien au-dessous de celle de nos chansons de geste du moyen-âge. Cette infirmité scientifique m'a souvent frappé dans des conversations avec des Persans qui passaient pour des lettrés de leur pays, et qui sur l'histoire moderne de l'Asie avaient les idées les plus étranges. Quelle valeur pouvaient avoir les renseignements fournis sur ses ennemis vaincus par une nation qui dans sa propre histoire a oublié de très-bonne heure le nom du grand Cyrus, fondateur de son empire, et présente comme liés par une étroite parenté des personnages qui ont vécu à dix-sept siècles de distance?

V. — La légende adoptée à la cour de Perse sur Ninus et Sémiramis, et en général sur l'ensemble de l'histoire de l'empire d'Assyrie, avait d'ailleurs en partie sa source dans un intérêt facile à démêler. On s'en rendra compte par la fin de l'histoire.

Ninyas, disait-elle, succéda à sa mère. Ce prince n'eut pas les mœurs guerrières de ses prédécesseurs; uniquement occupé de ses plaisirs, il mena au fond de son palais une vie pacifique et obscure; il se bornait à assurer la sécurité de son empire et à maintenir ses sujets dans l'obéissance, en tenant sur pied une armée nombreuse, levée annuellement dans toutes les provinces. Il rassemblait ses troupes près de Ninive, donnait à chaque nation un gouverneur très-dévoué à sa personne, puis, à la fin de l'année, il congédiait ses soldats, que d'autres, en nombre égal, venaient remplacer. Ce renouvellement incessant de l'armée empêchait qu'il ne se formât des relations trop intimes entre les chefs et les soldats, et prévenait tout complot contre le souverain. D'un autre côté, en se rendant invisible, il voilait à tous les regards sa vie voluptueuse; et, comme s'il eût été un dieu, personne n'osait en mal parler. Ses successeurs, jusqu'à

Sardanapale, l'imitèrent; aussi, ces rois sont-ils restés ensevelis dans la plus complète obscurité. Mais pendant treize cents ans ils se succédèrent tranquillement, sans que leur pouvoir fût jamais contesté ni que l'étendue de leurs domaines reçût aucune atteinte.

La politique des monarques perses avait un intérêt capital à faire ainsi remonter jusqu'à la plus haute antiquité l'exemple d'un empire maintenu sur les nations de l'Asie par l'obéissance qu'inspirait le nom d'un souverain, fût-il enseveli dans ses plaisirs et invisible au fond de son palais; maintenu aussi par une politique ombrageuse qui ne permettait pas à ses sujets de contrées diverses d'acquérir une expérience complète du métier des armes et de se connaître dans les camps, mais envoyait dans chaque province les agents de son pouvoir absolu. Comme ils se prétendaient substitués aux droits de l'empire assyrien, en prêtant à cet empire un semblable caractère, ils donnaient à leur propre domination, fondée sur la force des armes, l'autorité d'une tradition bien des fois séculaire et un caractère de véritable légitimité. Cette intention devient encore plus manifeste si l'on a soin de remarquer l'étendue que la légende rapportée par Ctésias attribuait aux domaines de l'empire assyrien, et la durée qu'elle assignait à cet empire. Les conquêtes de Ninus et de Sémiramis excèdent de beaucoup la réalité de celles d'aucun monarque de l'Assyrie, même des plus puissants, mais elles embrassent précisément toute l'étendue de l'empire des Achéménides depuis le règne de Darius fils d'Hystaspe. Quant à la question de durée, le lecteur, par ce qui précède, est déjà en état de juger à quel degré est absurde et contraire à l'histoire cette tradition d'un empire remontant à treize siècles au-delà de l'insurrection qui renversa Sardanapale, d'une dynastie dont la vingtième génération vivait au temps de la guerre de Troie,

n'ayant éprouvé ni démembrement ni révolte de ses provinces, n'ayant pas même eu besoin de se montrer en armes à ses sujets. Mais le nombre de siècles ainsi indiqué représente précisément, à bien peu de chose près, la somme totale de la durée des dynasties d'origines diverses qui se succédèrent depuis l'établissement de la dynastie proprement chaldéenne jusqu'à la destruction de Ninive par les Mèdes et les Babyloniens sous Sardanapale. Ainsi toute l'histoire de la Mésopotamie était présentée par les rois de Perse pour l'instruction de leurs sujets comme celle d'un seul et même empire, dont l'unité et l'autorité n'auraient jamais été contestées et dont ils auraient eux-mêmes été les héritiers et les successeurs. C'est de cette manière que chez tous les peuples l'intérêt politique a bien souvent fait écrire l'histoire officielle.

§ 2. — Première dynastie assyrienne.

(XV^e^-XI^e^ siècles.)

I. — Nous nous trouvions obligé de parler des récits légendaires de Ctésias pour en rejeter et pour en montrer le caractère entièrement fabuleux. Mais en voici bien assez sur ce sujet; il est grand temps de revenir à l'histoire réelle, telle qu'elle nous est enseignée par l'étude des monuments originaux des rois assyriens.

Les savants modernes qui se sont occupés de l'histoire d'Assyrie placent généralement, d'après les données de Bérose confirmées par un passage d'Hérodote, la fondation de l'empire ninivite en 1314 avant Jésus-Christ; mais les renseignements fournis par Bérose se rapportent à Babylone et non à l'Assyrie même. La date de 1314 est donc celle du moment où les rois assyriens devinrent

maîtres de la Babylonie, non celle de leur commencement à Ninive. Et en effet des monuments positifs ne nous permettent plus aujourd'hui de douter que la monarchie assyrienne n'ait débuté dans le xv^e^ siècle avant notre ère, pendant que la suprématie de l'Egypte s'étendait sur tout le bassin de l'Euphrate et du Tigre.

Les commencements, comme ceux de toute chose ici-bas, en furent modestes. A l'avénement de la dynastie ce dut être simplement le petit royaume de Ninive, tel qu'il existait dans la confédération de Rotennou. Loin de débuter par des conquêtes du genre de celles que l'on attribuait à Ninus, il ne s'agrandit que peu à peu, absorba graduellement les autres petits États de même race, ses voisins, réunit ainsi en un seul corps de nation toute l'Assyrie, puis, gagnant encore du terrain, s'étendit du côté de la Chaldée en tendant à embrasser la Mésopotamie entière dans un même ensemble monarchique. L'historien arménien Moïse de Khorène nous a conservé à ce sujet un précieux document, qui devait provenir d'une source ancienne et authentique; c'est une liste de noms qu'il a pris pour ceux des premiers rois d'Assyrie : Ninus, Chalaos, Arbelus, Anebos, Babios. Malgré quelques altérations, on reconnaît dès le premier coup d'œil ces noms pour être, non pas ceux d'hommes, mais ceux de villes importantes et bien connues, énumérées dans l'ordre de leur incorporation aux états des monarques assyriens : Ninive, Calach, Arbèles, Nipour et Babylone. Ainsi cet inappréciable fragment, conservé par un historien qui n'en comprenait plus la véritable signification, nous fait assister pour ainsi dire aux progrès de l'empire et à l'extension successive de ses limites.

II. — L'histoire des premières époques de la royauté ninivite et de ses relations avec Babylone est racontée

dans une précieuse tablette du Musée Britannique, fragment d'un manuel historique à l'usage des étudiants assyriens, dont une partie seulement a été publiée et dont rien n'a été encore traduit, mais que nous avons étudiée soigneusement sur l'original à Londres, et dont nous allons résumer les principales données.

Le récit ne commence malheureusement pas avec la monarchie, dont nous ignorons le fondateur; mais le premier prince dont il parle régnait vers 1450 avant Jésus-Christ et était encore très-voisin de l'établissement de la royauté assyrienne. Il s'appelait Assourbelnisisou et fit un traité avec Karatadas, roi de Babylone. Ce traité fut confirmé entre son successeur Bousour-Assour et Pournapouryas, roi de Babylone. Vint ensuite, sur le trône de Ninive, Assouroubalat, qui paraît avoir régné vers 1400. Il maria sa fille à Pournapouryas, et son petit-fils, Karahardas, monta fort jeune sur le trône de Babel. Mais il fut bientôt assassiné par un certain Nazibougas, qui usurpa le sceptre. Alors les Assyriens firent une expédition en Babylonie sous la conduite d'Assouroubalat, mirent à mort Nazibougas et placèrent sur le trône Kourigalzou, second fils de Pournapouryas. Ces deux noms ont une physionomie toute élamite, et nous les avons déjà vus parmi les successeurs de Chodornakhounta; mais la communauté d'origine touranienne entre les Chaldéens de Babylone et les Susiens explique cette présence de noms semblables des deux côtés.

Nos connaissances présentent ici une courte lacune, de un ou deux règnes seulement; puis nous nous trouvons en présence de quatre rois dont les noms sont inscrits sur divers monuments, mais dont nous ignorons les faits et gestes, Bellikhous, Poudiel, Binlikhous Ier et Salmanassar Ier. Celui-ci eut pour fils Teglath-Samdan Ier qui — plusieurs textes assyriens nous l'affirment — fut le conquérant de la Babylonie et de la Chaldée. Senna-

chérib, dans une de ses inscriptions, nous dit qu'il régnait six cents ans avant lui, ce qui nous reporte aux environs de 1300 avant Jésus-Christ et coïncide pleinement avec la date de 1314 donnée par Bérose pour l'établissement de l'autorité des princes assyriens à Babylone.

III. — La métropole de la Chaldée dépendit donc de la suprématie des Assyriens à partir de Teglath-Samdan. Mais elle ne fut, ni alors, ni jamais, sous les rois d'Assyrie, traitée comme une simple ville de province, soumise à un gouverneur nommé par le roi. Elle garda ses princes particuliers, qui se succédèrent héréditairement et furent seulement vassaux du roi de Ninive. Ce fut, du reste, le système constant de la monarchie assyrienne pour le gouvernement des pays conquis, que de conserver les royautés locales en les réduisant à l'état de vasselage et en les tranformant pour ainsi dire en satrapies héréditaires. Le système allait même plus loin, et l'un de ses principes, continué plus tard par les Perses, était le respect absolu de l'hérédité régulière du pouvoir et de la légitimité monarchique dans les familles royales des contrées conquises. Lorsqu'un roi vassal se révoltait, son suzerain d'Assyrie le traitait personnellement avec la dernière rigueur; il n'était pas rare qu'il le fît empaler ou écorcher vivant; mais c'était toujours le fils et l'héritier légitime du vaincu qu'il instituait à sa place. Avec un semblable système, qui au lendemain d'un exemple terrible sur un révolté remettait l'autorité à son fils, sans s'inquiéter des ferments de haine et de vengeance que son cœur pouvait renfermer, les rébellions devaient se renouveler fréquemment, l'unité de l'empire devait dépendre uniquement du plus ou moins de fermeté de la main qui, au sommet, en tenait les rênes; la soumission de certaines provinces devait être toujours à recom-

mencer, car périodiquement elles essayaient de se soustraire à la domination dès qu'elles apercevaient un indice de faiblesse dans le pouvoir suprême. Aussi, pour nous restreindre actuellement à ce qui regarde en particulier Babylone et la Chaldée, si la grande cité fut de bonne heure soumise à la suzeraineté de Ninive, sa soumission ne fut jamais qu'imparfaite et précaire. A chaque instant, dans le cours des annales assyriennes, nous voyons les princes de Babylone se soulever et chercher à reconquérir leur pleine indépendance ; toujours châtiés, ils recommencent toujours.

Il y avait, du reste, entre les vassaux et les suzerains une curieuse querelle de titres, que les monuments nous révèlent. Les rois ninivites s'intitulaient « vicaires des dieux à Babylone, » et ils ne voulaient pas permettre aux princes qui régnaient dans cette ville de s'en dire souverains. Ceux-ci, sur leurs propres monuments, prenaient toujours le nom de « rois de Babylone, » mais à Ninive on ne les appelait officiellement que « rois de Kar-Dounyas, » ou de la basse Chaldée.

Mais si Teglath-Samdan, en prenant Babylone, y maintint un roi particulier, il changea bien évidemment la famille de ces rois. Car, à partir de lui, leurs noms, au lieu d'être chaldéens touraniens comme ceux que nous avons enregistrés tout à l'heure, ont un caractère purement sémitique et sont empruntés à la langue dite assyrienne.

IV. — Teglath-Samdan eut pour successeur son fils Belchodorossor. Babylone se révolta sous ce prince et le monarque chaldéen Binbaladan, après avoir chassé les étrangers de ses domaines, envahit à son tour l'Assyrie. Belchodorossor fut tué dans la lutte et les Babyloniens emportèrent de nombreux trophées, entre autres le sceau royal de Teglath-Samdan. Binbaladan est connu par

plusieurs inscriptions comme ayant construit les vastes fortifications de Nipour, dont il faisait un des boulevards de la Babylonie.

C'est alors qu'arriva au trône un prince du nom de Adarpalassar (Adar — l'Hercule assyrien — a donné un fils), dont il est dit dans une inscription « qu'il organisa « le pays d'Assur et qu'il institua le premier les armées « d'Assyrie. » Binbaladan, ayant voulu envahir de nouveau l'Assyrie au commencement du règne d'Adarpalassar fut vaincu dans une grande bataille sous les murs d'Elassar. Ce roi, comme ses prédécesseurs, devait n'avoir pas encore secoué complétement la suprématie égyptienne, qui, même depuis la cessation des grandes campagnes pharaoniques, continuait à s'étendre sur l'Assyrie, en tendant chaque jour davantage à devenir nominale. Nous avons vu plus haut, par un texte positif, que sous Ramsès XII, vers 1150, le roi d'Égypte percevait encore, plus ou moins régulièrement, un tribut de la Mésopotamie ; mais nous avons vu aussi que presque immédiatement après, toute suprématie cessa, et même toute prétention de ce genre, à la suite de l'usurpation du grand-prêtre Her-Hor. Le roi d'Assyrie sous lequel eut lieu cet événement dut être Assourdayan, fils et successeur de Adarpalassar ; c'est en effet, à la cessation des derniers vestiges de vasselage étranger que s'appliquent naturellement les expressions qui le caractérisent dans l'inscription où tous ces princes sont mentionnés : « *Il porta le sceptre suprême*, il illustra la nation de Bel... « *et obscurcit ce qui était avant lui.* » Nous savons, en outre, que ce prince envahit la Babylonie à son tour pour venger son grand-père, et fit reconnaître son autorité suprême dans tout ce pays, d'où il enleva un énorme butin.

Son fils Moutakkil-Nabou (confiant dans le dieu Nébo lui succéda ; puis vint Assourisisi, (le dieu Assour élève

sa tête), « roi puissant, dit l'inscription, qui attaqua les « contrées rebelles, qui annexa les pays de toute la « terre. » Nous savons d'ailleurs qu'il réprima la révolte d'un prince de Babylone nommé Nabuchodorossor, qui par deux fois essaya d'envahir l'Assyrie ; mais les expressions que nous venons de citer prouvent qu'en outre il agrandit l'empire par de nouvelles conquêtes. Son fils, Teglathphalasar Ier, fut aussi un conquérant et exerça glorieusement le pouvoir. Une longue inscription tracée sur un prisme de terre cuite, dont on a trouvé quatre exemplaires dans les fondations d'un temple d'Elassar (Kalah-Scherghât), raconte les campagnes de la première partie de son règne ; elle est devenue célèbre dans la science, parce que c'est elle dont la Société asiatique de Londres s'est servie pour l'épreuve qu'elle a proposée aux principaux assyriologues, MM. le général Rawlinson, Fox Talbot, le docteur Hincks et Oppert, pour vérifier la valeur de leur méthode, leur en demandant à chacun séparément une traduction ; et toutes, ajoutons-le en passant, se sont trouvées concordantes. Le récit de cette inscription est aussi en désaccord avec la vie attribuée par Ctésias aux successeurs du fabuleux Ninyas, qu'avec la géographie politique qui résulterait pour leur époque des légendes dont il s'est fait l'écho. Nous y voyons Teglathphalasar commencer, l'année même de son avénement, par vaincre les Moschiens, voisins du Pont-Euxin, qui étaient descendus, leurs cinq rois en tête, au secours de la Commagène révoltée contre la domination assyrienne et subjuguer de nouveau ce dernier pays. Il guerroye ensuite dans les districts arméniens situés au-dessus des sources du Tigre ; la même année, conduisant encore d'autres troupes dans une direction opposée, il franchit le petit Zab, pénètre dans les montagnes et soumet quelques tribus de la Chalonitide et de la Médie occidentale. Ses efforts militaires

sont ensuite dirigés vers le nord-est; il raconte ses combats contre un grand nombre de tribus absolument obscures qui paraissent avoir occupé les environs du lac d'Ourmiah et la région frontière entre l'Arménie et la Médie; à la suite de ces combats il parvint à pénétrer jusqu'à la « mer Supérieure, » c'est-à-dire à la mer Caspienne. Enfin, la quatrième année de son règne, Teglathphalasar entreprend la conquête « des pays d'Aram, qui ne reconnaissaient pas Assour, mon Seigneur. » Le premier de sa race, il franchit l'Euphrate, s'empare de Karkémisch, impose un tribut aux Khatti, les Khétas des monuments égyptiens, les Héthéens septentrionaux de la Bible, et pénètre jusque dans la chaîne de l'Amanus (Koumani). Au milieu de ces grandes guerres, il n'oublie pas les travaux de la paix; par ses ordres, les édifices religieux de la ville d'Elassar, où il faisait sa résidence habituelle, sont rebâtis avec magnificence, entre autres le grand temple d'Oannès, jadis construit par Ismidagan, que le roi Assourdayan avait fait raser pour le réédifier à nouveau, mais dont les travaux étaient demeurés interrompus pendant soixante-dix ans.

Le prisme s'arrête à la quatrième année de son règne, mais l'inscription, en partie encore inédite, d'un obélisque fragmenté que possède aussi le Musée Britannique, nous montre Tegtathphalasar Ier entrant quelques années après avec son armée dans le Liban et devenant maître d'Aradus. Il monte sur un vaisseau de cette cité pour aller à la pêche maritime, chose qu'aucun roi d'Assyrie n'avait encore faite, et il enregistre au nombre de ses exploits les plus saillants, qu'il a tué un dauphin de sa main. Au bruit de ses succès, les princes de Tanis qui devaient s'allier aussi à Salomon, lui adressent une ambassade pour rechercher son amitié. « Le roi d'Égypte, « dit l'inscription, lui envoya comme cadeau extraordi-

« naire un crocodile de son fleuve et des baleines de la « grande mer. »

A ces guerres lointaines succédèrent de graves démêlés avec Babylone, qui sont racontés dans la tablette du Musée Britannique sur les relations entre les deux pays. Mardochidinakhé, roi de Babylone, se révolta et proclama son indépendance. Teglathphalasar, pour essayer de le réduire, envahit d'abord la Chaldée; mais il fut repoussé, et Mardochidinakhé, vainqueur dans les premiers combats, entra en Assyrie, où il prit d'assaut la ville de Hékali. Le grand Sennachérib se vante, dans une inscription, d'avoir rapporté à Ninive, après une défaite des Babyloniens, les statues des dieux que Mardochidinakhé avait enlevé de Hékali quatre cent dix-huit ans auparavant, c'est-à-dire vers 1100 avant Jésus-Christ.

Teglathphalasar, après cette défaite, ne put reprendre l'offensive qu'au bout de quelques années, mais alors avec de grands succès, car il prit successivement Dour-Kourigalzou, Sippara et Babylone. Son fils aîné, Assourbelkala, termina enfin la guerre par une paix dans laquelle Nabousapikzir, successeur de Mardochidinakhé, reconnut de nouveau la suprématie politique de Ninive sur Babylone. Cet Assourbelkala est l'auteur de la dédicace d'une statue mutilée de déesse qui a été retrouvée à Ninive et que possède le Musée Britannique.

V. — Il eut pour successeur son frère cadet, Samsi-Bin II, dont on ne sait qu'une chose : c'est qu'il répara un des principaux temples de Ninive. Vint ensuite Assourrabamar, prince malheureux, qui, vers 1080 ou 1070, fut vaincu dans une bataille décisive par le roi des Héthéens, et perdit toutes les conquêtes de Teglathphalasar Ier, au delà de l'Euphrate. Ce fut là ce qui permit, peu de temps après, la formation de l'empire de

David et de Salomon. Mais la dynastie à laquelle appartenait Assourrabamar ne se releva pas de l'humiliation de ce désastre. Au bout de peu de temps, l'intendant des jardins royaux Belkatirassou (le dieu Bel a fortifié ma main), le Bélitaras des auteurs grecs [1] se mit à la tête d'une conspiration, renversa son maître et devint le chef d'une nouvelle famille de rois [2].

§ 3. — Premiers princes de la dynastie de Bélitaras. — Assournazirpal.

(1070-905.)

I. — Belkatirassou, autrement dit Bélitaras, est appelé « l'origine de la royauté » dans une inscription émanée d'un de ses descendants, laquelle nous fait connaître la série des premiers successeurs de ce chef de dynastie. Salmanassar II régna immédiatement après lui, et fut le premier fondateur du magnifique palais de la ville de Calach (aujourd'hui Nimroud), reconstruit un peu plus tard par Assournazirpal.

Son successeur s'appela Irib-Bin. Assouridinakhé (le dieu Assur a donné des frères) vint ensuite, puis un troisième Salmanassar et un prince du nom d'Assourédilili (Assur est l'arbitre des dieux). De ces rois nous ne connaissons aucun fait précis ni aucune date : ce furent eux, nous pouvons le conjecturer avec une entière confiance, qui s'emparèrent de la Médie et la réunirent à l'empire

[1] On peut, en traduisant l'idéogramme « main » par un autre synonyme, d'un emploi plus rare, il est vrai, lire *Belidiarassou*, ce qui serait encore plus voisin du Bélitaras des écrivains grecs.

[2] Agathias (édition de Paris, 1660), p. 62.

assyrien. Il est en effet certain que cette contrée n'était pas encore soumise sous Teglathphalasar Ier, et nous allons la voir maintenant, sous tous les princes postérieurs, énumérée parmi les dépendances de la monarchie.

Avec Binlikhous II, la chronologie devient certaine : les Assyriens avaient un magistrat spécial qui donnait son nom à l'année, comme les archontes à Athènes et les consuls à Rome ; or nous possédons une liste presque complète de ces éponymes avec l'indication des régnes auxquels ils correspondaient, à partir de Binlikhous II, liste tracée en caractères cunéiformes sur des tablettes de terre cuite qui font partie des collections du Musée Britannique. Binlikhous régna vingt ans, de 956 à 936 avant notre ère, son fils Teglath-Samdan II six ans, de 935 à 930. Le annales de ce dernier prince nous manquent, mais les rois postérieurs le citent comme un grand guerrier ; il fit entre autres une campagne vers les sources du Tigre, au milieu des montagnes, et y dressa une stèle commémorative de son passage.

II. — Si nous ne possédons pas de documents du règne de ce monarque, en revanche, ceux de son fils Assournazirpal (le dieu Assur protége son fils), abondent. Le grand palais de Calach (Nimroud), avec ses salles magnifiques décorées de sculptures et sa grande pyramide qui servait à observer les astres et au sommet de laquelle un sanctuaire leur était consacré, monument fouillé par le voyageur anglais M. Layard, a été rebâti par ce prince; partout on y rencontre ses traces, ou, comme il le dit lui-même, « la gloire de son nom. » Dans toutes les grandes collections de l'Europe, on possède de ses bas-reliefs, ordinairement défigurés par une bande d'inscriptions qui passe sur le corps des personnages et contient partout le même texte. De gigantesques taureaux à face

humaine et des lions non moins colossaux portent ses textes gravés au-dessous de leurs jambes ; une stèle, actuellement à Londres, renferme le récit de ses campagnes ; le même récit se retrouve, encore plus développé, sur un immense monolithe qui formait le seuil du temple de Adar-Samdan, l'Hercule assyrien, à Calach ; c'est la plus longue de toutes les inscriptions assyriennes connues.

Seul parmi les monarques asiatiques, Assournazirpal nous a laissé sa statue, que possède le Musée Britannique. Il est debout ; d'une main il tient une faux et de l'autre une massue. Sur sa poitrine, on lit :

« Assournazirpal, grand roi, roi puissant, roi des lé-
« gions, roi d'Assyrie, fils de Teglath-Samdan, grand roi,
« roi puissant, roi des légions, roi d'Assyrie, fils de Bin-
« likhous, grand roi, roi puissant, roi d'Assyrie.

« Il posséda les terres depuis les rives du Tigre jus-
« qu'au Liban ; il soumit à sa puissance les grandes
« mers et tous les pays depuis le lever jusqu'au coucher
« du soleil. »

II. — Le fils de Teglath-Samdan II monta sur le trône le 2 juillet 930, jour marqué par une éclipse partielle de soleil vue à Ninive, laquelle est à plusieurs reprises mentionnée sur ses monuments et fut regardée comme un augure particulièrement favorable pour le règne qui s'ouvrait. Il porta le sceptre pendant vingt-cinq ans, de 930 à 905. Son règne fut la première affirmation de la puissance assyrienne de la nouvelle dynastie dans ses vues sur la domination de l'Asie et surtout des contrées occidentales.

Le récit officiel des guerres de ce prince jusqu'à la vingtième année de règne, gravé sur le monolithe de Calach, peint en traits saisissants le caractère belliqueux et féroce d'un prince qui ne manqua jamais de faire écor-

cher vivants ses vassaux révoltés, et qui disait dans l'inscription d'une stèle élevée sur l'emplacement d'une ville rasée par lui : « Sur les ruines ma figure s'épanouit, « dans l'assouvissement de mon courroux je trouve ma « satisfaction. »

Il n'y eut pas une seule année de son règne qui ne fut marquée par une expédition militaire. La plupart eurent lieu dans les montagnes de l'Arménie, dans la Commagène et dans le Pont, où dominaient alors les Moschiens, enfin dans la Médie et probablement dans une portion de la Perse occidentale. Mais les noms de tribus et de districts qui paraissent se rapporter à ces dernières régions, ne se laissent pas encore assimiler à des localités connues d'ailleurs, et par conséquent il est impossible, dans l'état actuel de la science, de déterminer jusqu'où il porta ses armes dans l'est. D'autres campagnes eurent pour théâtre les bords de l'Euphrate, dont il soumit toute la rive droite, l'Irâk-Araby de nos jours, divisé alors en plusieurs royaumes florissants. Assournazirpal eut aussi à réprimer, surtout dans les premières années de son règne, des révoltes nombreuses dans le nord de l'Assyrie et dans la Basse-Chaldée ; il les punit avec une impitoyable rigueur.

En 925, il vainquit Nabobaladan, roi de Babylone, son frère Zabdan et son général Belbaladan, qui avaient eu l'audace de se soulever et de fournir des secours aux gens du pays de Soukhi, sur la rive orientale de l'Euphrate. Le châtiment qui suivit cette audace fut tel que Babylone ne remua plus de tout le reste du règne.

Franchissant l'Euphrate, Assournazirpal réduisit à l'obéissance toute la Syrie septentrionale, le pays des Khatti ou Héthéens, la chaîne de l'Amanus (Koumani), et le bassin de l'Oronte (Aranta). Bien qu'il se dise maître du Liban et qu'il raconte que dans l'année qui correspond à 916 avant Jésus-Christ, après être descendu en personne

dans la Phénicie jusqu'au bord de la Méditerranée, il reçut un tribut des villes de Tyr, Sidon, Byblos et Aradus, il ne paraît pas avoir subjugé réellement les cités phéniciennes et avoir fait dans ce pays autre chose qu'une pointe momentanée. De ce côté, il n'osait pas s'aventurer trop avant ; les royaumes de Juda et d'Israël étaient encore très-puissants et pouvaient en se coalisant lui opposer une résistance redoutable ; ainsi Josaphat et Achab, ses contemporains, avaient pu l'un et l'autre soutenir avec succès la guerre contre les Araméens du royaume de Damas, qu'Assournazirpal, du reste n'attaqua pas non plus.

§ 4. — De Salmanassar IV à Binlikhous et Sammouramit.

(905—828.)

I. — Les exploits de ce prince guerrier furent encore surpassés par ceux de son fils Salmanassar IV, qui régna de 905 à 865. C'est à partir du règne de ce prince que l'histoire assyrienne commence à se trouver dans une connexion étroite et constante avec l'histoire biblique, aux récits de laquelle elle apporte la plus précieuse et la plus éclatante des confirmations. Salmanassar fut le constructeur du grand palais central à Calach (aujourd'hui Nimroud), fouillé par M. Layard. C'est là que l'on a trouvé les inscriptions qui nous ont fait connaître ses annales et dont la plus importante est celle d'un obélisque de basalte, actuellement au Musée Britannique, où sont énumérées sommairement toutes les campagnes entreprises par lui-même ou par ses ordres. Il fortifia, comme gardienne de l'Assyrie proprement dite du côté de la Chaldée, toujours remuante et disposée à l'insur-

rection, la ville d'Assur ou Elassar (aujourd'hui Kalah-Scherghât), ainsi que le démontrent les inscriptions des briques des murailles, qui portent son nom, et le texte gravé sur le piédestal d'une statue, malheureusement mutilée.

La plupart des expéditions de Salmanassar V, qui se succèdent d'année en année, sont dirigées, comme celles de son père, tantôt au nord, dans l'Arménie et le Pont, tantôt à l'orient, dans la Médie, toujours assez mal soumise, tantôt au sud, dans la Chaldée, où les révoltes se renouvellent à chaque instant, tantôt enfin à l'ouest, vers les pays syriens et la région de l'Amanus. Mais de ce côté il pousse plus loin que ses prédécesseurs, et c'est alors qu'il se trouve entrer en rapports avec les personnages bibliques. La partie de ses annales qui a trait aux campagnes où il se rencontra avec les rois de Damas et d'Israël a pour nous un intérêt tout particulier, bien plus grand que celui qui s'attache aux guerres poursuivies dans d'autres directions. Aussi, après avoir simplement indiqué ces dernières, citerons-nous ce que Salmanassar, dans ses relations officielles, dit lui-même de ses campagnes dans la Syrie méridionale.

« Dans ma sixième campagne (900), je m'avançai vers « les villes des rives du Balikh » (le fleuve Bélias des géographes classiques, qui part des environs d'Edessé et va se jeter dans l'Euphrate en amont de Thapsacus), « je tuai Giammou, le chef de leur ville... Je traversai « l'Euphrate dans un bac et je perçus un tribut des « rois de Syrie.

« Dans ces jours, Ben-hidri de Damas, Sakhoulina de « Hamath, et les rois de Syrie et ceux des rivages de la « mer se fièrent à leurs pieds rapides et vinrent à moi « pour me livrer bataille. Avec l'aide d'Assur, le grand « maître, mon seigneur, je combattis contre eux, je les « vainquis. Je leur pris leurs chars, leur cavalerie,

« leurs armes de guerre, et je mis hors de combat « vingt mille cinq cents de leurs soldats. »

C'est à l'occasion de cette bataille, livrée à Karkar, que la stèle découverte aux sources du Tigre, en énumérant les forces des confédérés, mentionne « dix mille « hommes d'Achab d'Israël, » témoignage précieux de l'intimité momentanée d'Achab et de Ben-hidri, que signalaient les récits de la Bible. Parmi les princes ligués contre les Assyriens on remarque encore les noms de Matanbaal, roi d'Arvad, Adonibaal, roi de Sidon, Baasa, fils de Rohob, roi d'Ammon et par conséquent vassal d'Achab, enfin un scheikh arabe du nom de Djendib.

» Dans ma dixième campagne (896), dit une autre « inscription, je franchis l'Euphrate pour la huitième « fois, je détruisis les villes de Sangar, de Karkémisch, « je les démolis, je les brûlai par le feu... Ben-hidri de « Damas, Sakhoulina de Hamath et douze rois des bords « de la mer eurent confiance dans leurs...; ils s'avan- « cèrent vers moi pour me livrer bataille. Je combattis « avec eux et les vainquis. Je capturai leurs chars, leur « cavalerie, leurs armes. Ils s'enfuirent pour sauver leurs « vies.

« Dans ma onzième campagne (895), je sortis de Ni- « nive, je franchis, pour la neuvième fois, l'Euphrate « dans un bac... Je me tournai vers le mont Amanus, « j'attaquai le pays de Iarak. Je descendis vers Hamath, « j'occupai Astamakou et quatre-vingt-neuf autres « villes; j'y fis un massacre général, j'en emmenai les « habitants captifs. Dans ces jours, Ben-hidri de Damas, « Sakhoulina de Hamath et douze rois de la côte eurent « confiance dans leurs...; ils s'avancèrent vers moi « pour me livrer bataille, et je les mis en fuite; dix « mille soldats tombèrent sous les coups de mes armes; « je capturai leurs chars, leur cavalerie et leurs appro- « visionnements de guerre.

« Dans ma quatorzième campagne (892), » continue le roi plus loin, « je fis un recensement de mes vastes « territoires sans nombre; je franchis l'Euphrate par « un gué avec cent vingt mille hommes. Alors Ben-hidri « de Damas, Sakhoulina de Hamath et les douze rois de « la côte, haute et basse, qui avaient compté leurs ar- « mées innombrables, s'avancèrent vers moi. Je les « combattis et les mis en fuite; j'enlevai leurs chars, « leur cavalerie, je pris leurs armes. Ils s'enfuirent « pour sauver leur vie. »

Ces guerres de Syrie avaient été interrompues, en 898 et 897, par une intervention à Babylone. Le roi particulier de cette grande cité et de toute la Chaldée, Mardochinaddinsou, fût détrôné par son frère bâtard, Mardochbelousati. Salmanassar marcha vers le Bas-Euphrate pour rétablir Mardochinaddinsou. La guerre dura deux ans et l'opération décisive fut le siége d'une ville de Gananat, dont on ne sait pas la situation précise. Ce fut seulement dans la deuxième année que Salmanassar entra à Babylone et détrôna l'usurpateur.

La seizième campagne de Salmanassar IV (890) ouvre une nouvelle période de combats; le roi franchit le Zab ou Zabat pour porter la guerre aux peuples des montagnes de la Haute-Médie, puis au-delà chez les nations scythiques qui bordaient le midi de la mer Caspienne. Toutefois il n'abandonne pas pour cela les contrées de l'ouest, où il va se trouver désormais en lutte avec le roi qu'une révolution, provoquée par l'influence du prophète Elisée, a fait asseoir sur le trône de Damas à la place de Ben-hidri.

« Dans ma dix-huitième campagne (886), » lisons-nous sur l'obélisque de Nimroud, « je franchis l'Eu- « phrate pour la seizième fois. Hazaël, roi de Damas, « vint à ma rencontre pour me livrer bataille. Je lui

« pris onze cent vingt-un chars et quatre cent soixante-
« dix cavaliers, avec son camp.

« Dans ma dix-neuvième campagne (885), je traversai
« l'Euphrate pour la dix-huitième fois; je marchai vers
« le mont Amanus, et j'y coupai des poutres de cèdre.

« Dans ma vingt-et-unième campagne (883), je tra-
« versai l'Euphrate pour la vingt-deuxième fois; je
« marchai vers les villes de Hazaël de Damas. Je reçus
« des tributs de Tyr, de Sidon et de Byblos. »

C'est évidemment à la suite de cette campagne que Jéhu, roi d'Israël, dont Hazaël ravageait cruellement les provinces, mendia l'appui de Salmanassar contre ce redoutable ennemi. L'inscription de l'obélisque dit que le roi d'Assyrie reçut un tribut de Jéhu et l'appelle à cette occasion « fils d'Amri, » car la grande renommée du fondateur de Samarie faisait considérer par les Assyriens tous les rois d'Israël comme ses descendants. Un des bas-reliefs du même monument représente Jéhu se prosternant à terre devant Salmanassar, comme s'il se reconnaissait son vassal.

Les annales de Salmanassar ne parlent plus après cela ni des rois de Damas, ni de ceux d'Israël. Elles enregistrent comme la vingt-septième campagne (877) une grande guerre en Arménie, qui amène la soumission de toutes les parties de ce pays qui résistaient encore au monarque assyrien. Dans la trente-et-unième campagne (873), la dernière qui soit mentionnée sur l'obélisque, le roi envoie de nouveau le général en chef (*tartan*) de ses armées en Arménie, où il livre au pillage cinquante villes, dont celle de Van; pendant ce temps il se rend de sa personne en Médie, soumet une partie des districts du nord de cette contrée, qui s'étaient mis en état de rébellion, châtie ceux qui environnent le mont Elvend, où fut bâtie plus tard Ecbatane, et enfin s'en va guerroyer chez les Scythes de la mer Caspienne.

II. — La chronologie officielle des Assyriens termine le règne de Salmanassar IV en 870, date de sa mort. Mais pendant les deux dernières années son pouvoir fut annulé, réduit aux deux seules villes de Ninive et de Calach. Son second fils, Assourdaninpal, à la suite d'événements qui demeurent inconnus pour nous, leva contre son père l'étendard de la révolte, prit le titre royal et fut aussitôt soutenu par vingt-sept villes, des plus importantes de l'empire, qui se déclarèrent en sa faveur. Un monument nous a conservé la liste de ces villes, parmi lesquelles nous voyons figurer Arrapkha, capitale de la province d'Arrapachitis, Amida (aujourd'hui Diarbekir), Arbèles, Elassar et toutes les places des bords du Tigre. Une guerre s'engagea entre le père et le fils rebelle; l'armée passa du côté de ce dernier; il se fit reconnaître par toutes les provinces et tint Salmanassar jusqu'à sa mort confiné dans la capitale, où il le bloquait étroitement.

III. — Salmanassar étant mort en 870, son fils Samas-Bin continua la lignée légitime. Il parvint à réprimer rapidement la révolte de son frère Assourdaninpal et à le dépouiller de l'autorité qu'il avait usurpée. Du reste, le monument dans lequel il nous fait connaître les exploits des premières années de son règne ne donne aucun détail sur cette guerre civile; il se borne, après avoir énuméré les villes qui étaient les foyers originaires du parti d'Assourdaninpal, à dire simplement : « Avec l'aide des grands dieux, mes maîtres, je les sou-« mis à mon empire. »

L'usurpation du second fils de Salmanassar et une guerre civile de cinq ans avaient amené bien des désordres dans l'empire et ébranlé la fidélité de bien des provinces. Les premières années de Samas-Bin furent occupées à tout faire rentrer dans l'ordre. Dans le récit qui

nous en a été conservé et qui ne va que jusqu'à l'an 4 du règne, nous voyons ce prince réduire et châtier d'une manière terrible l'Osrhoëne ou Mésopotamie araméenne qui avait fait défection, ramener à l'obéissance les districts montagneux où le Tigre et l'Euphrate prennent naissance, puis l'Arménie proprement dite. Dans la quatrième année, il marche contre Mardochbalatirib, roi de Babylone, qui avait profité des désordres de l'Assyrie pour se déclarer indépendant, et que soutenaient les Susiens ou Elamites; il le défait complétement et le force à fuir dans le désert, tue beaucoup d'hommes de son armée dans le combat, prend deux cents chars de guerre et fait sept mille prisonniers, dont cinq mille sont égorgés sur le champ de bataille, pour servir d'exemple. Malheureusement nos renseignements s'arrêtent à cette date, et nous ne savons absolument rien sur le plus grand nombre des années de Samas-Bin, ainsi que sur ses entreprises contre l'ouest de l'Asie, la Syrie et la Palestine, qui durent succéder alors aux campagnes qui avaient pour but de rétablir l'autorité royale dans toutes les anciennes provinces de l'empire. Ce prince demeura en effet sur le trône jusqu'en 857. En 859 et 858, il avait dû réprimer une grande révolte de Babylone et de la Chaldée.

IV. — Binlikhous III, qui vint après, régna vingt-neuf ans, de 857 à 828. Une inscription émanée de lui et gravée dans les premières années de son règne, en décrivant l'étendue de son empire, dit qu'il gouvernait, d'un côté, « depuis les pays de Silouna, qui est au soleil le-« vant, les pays d'Elam, l'Albanie (au pied du Caucase), « Kharkhar, Arazias, Misou, la Médie, Giratbounda « (portion de l'Atropatène dont il est fréquemment fait « mention dans les inscriptions cunéiformes), les pays « de Mounna, Parsoua (la Parthyène), Allabria (l'Hyrca

« nie), Abdadana (le pays d'Hécatompyle), Namri (les « Scythes Caspiens), jusqu'à toutes les tribus d'Andiou « (tribus scythiques ou touraniennes), dont le site est « lointain, le pays montagneux dans son ensemble jus- « qu'à la mer du soleil levant (la mer Caspienne); de « l'autre côté, à partir de l'Euphrate, la Syrie, la Phé- « nicie entière, les pays de Tyr, de Sidon, de la de- « meure d'Amri (Samarie), d'Édom, des Philistins, jus- « qu'à la mer du soleil couchant (la Méditerranée). » A tous ces pays il dit qu'il « imposa la prestation des « tributs. »

« Je marchai, dit-il encore, contre le pays de Syrie, » et je pris Marih, roi de Syrie, dans Damas, la ville de « sa royauté. La crainte immense d'Assur, son maître, « l'entraîna, il embrassa mes genoux et fit sa soumis- « sion. »

Binlikhous III fut un prince guerrier; chaque année de son règne fut marquée par une expédition. Nous en avons l'indication sommaire dans une tablette chronologique du Musée Britannique, contenant un fragment (qui va de la fin du règne de Samas-Bin à celui de Teglathphalasar II) d'un canon des éponymes où les principaux événements étaient mentionnés année par année. Presque toutes eurent pour théâtre l'Arménie méridionale et le pays de Van, qui n'était maintenu dans l'obéissance que par de continuelles démonstrations guerrières, puis les pays du nord de la Médie jusqu'à la mer Caspienne; d'autres aussi furent dirigées au delà de la Parthyène, vers l'Ariane et ses diverses contrées, qui étaient pour les Assyriens l'extrême Orient. Nous ignorons, du reste, comment on appelait cette région dans la langue assyrienne, car elle est toujours désignée par un groupe idéographique dont la prononciation n'est pas connue. Après la défaite de Marih, roi de Damas, la soumission des provinces occidentales ne fut

plus troublée pendant tout le règne, car on n'y indique aucune campagne. L'année 849 fut marquée par une grande peste en Assyrie, 834 par un jubilé religieux dont la nature précise n'est malheureusement pas indiquée, enfin 833 par l'inauguration solennelle d'un nouveau temple du dieu Nébo dans la capitale.

V. — Mais le monument le plus intéressant du règne de Binlikhous III est la statue de Nébo, l'un des grands dieux de Babylone, découverte par M. Loftus et actuellement au Musée Britannique. L'inscription gravée sur la base de cette statue mentionne l'épouse du prince et la nomme « la reine Sammouramit. » C'est la seule Sémiramis historique, celle dont parle Hérodote, qui la place fort exactement un siècle et demi environ avant Nitocris, la femme de Nabopolassar, roi de Babylone. « Sémiramis, « ajoute le père de l'histoire, fit faire ces digues magni- « fiques qui retiennent l'Euphrate dans son lit et l'em- « pêchent d'inonder la campagne autour de Babylone. » Mais comment Hérodote et la tradition babylonienne, dont il est le fidèle rapporteur, ont-ils attribué ces utiles travaux à la reine et non à son mari Binlikhous ? On a supposé d'abord, pour résoudre ce problème, que Sammouramit avait gouverné pendant quelque temps seule, comme reine régnante, après la mort de son époux. Mais cette conjecture est absolument démentie par la table des éponymes du Musée Britannique, où l'on voit qu'il n'y eut jamais de règne de Sammouramit seule. Dans notre opinion, l'unique explication possible serait celle qui consisterait à regarder Binlikhous et Sammouramit comme les Ferdinand et Isabelle de la Mésopotamie. La tendance de Babylone et de la Chaldée à former un État séparé de l'Assyrie allait en se prononçant toujours davantage ; au temps de Binlikhous elle était déjà bien puissante, et le jour n'était pas éloigné où en effet la sé-

paration allait s'opérer d'une manière définitive, en entraînant la chute de Ninive. Dans une pareille situation des choses, n'est-il pas tout naturel qu'un roi d'Assyrie ait cherché à assurer son autorité en Chaldée par son mariage avec une fille du sang des princes de cette contrée, ses vassaux, qui lui apportait aux yeux du peuple de Babylone des droits légitimes à la possession du pays, en même temps que le bénéfice de l'affection qui s'attachait à la maison princière propre à la contrée? Sammouramit est donc pour nous une princesse babylonienne épousée par Binlikhous, qui aura régné de nom à Babylone, en même temps que son mari à Ninive, et que les Babyloniens auront enregistrée seule dans leurs annales nationales. Et en effet il faut que sa situation fût bien particulière et qu'on la regardât comme reine de son chef dans une partie de l'empire, pour l'avoir nommée en reine et sur le même rang que le roi dans les monuments officiels comme l'inscription de la statue de Nébo. C'est la seule princesse que mentionnent jamais les textes assyriens, chose toute naturelle, car, à moins d'une circonstance exceptionnelle comme celle que nous supposons pour Sammouramit, dans l'organisation de la vie de harem, telle qu'elle était établie chez les monarques assyriens et qu'elle s'est conservée jusqu'à nos jours, il ne saurait y avoir des reines, mais seulement des concubines favorites.

§ 5. — Assourlikhous ou Sardanapale. — Chute du premier empire d'Assyrie.

(828-789).

I. — Le développement exagéré qu'avait pris l'empire assyrien était un fait contre nature ; les monarques de

Ninive n'étaient aucunement parvenus à réunir en un seul corps de nation les peuples nombreux qu'ils avaient soumis par les armes et à étouffer en eux l'esprit d'indépendance; ils ne l'avaient même pas cherché. L'empire manquait absolument de cohésion ; son système administratif était si imparfait, le lien qui rattachait les diverses provinces entre elles et avec le centre de la monarchie était si fragile, qu'à chaque commencement de règne, pour ainsi dire, on voyait la révolte éclater, tantôt sur un point et tantôt sur un autre. Il était donc facile de prévoir qu'aussitôt qu'une main véritablement virile cesserait de tenir le gouvernail, aussitôt que le roi d'Assyrie ne serait plus un prince actif et guerrier, toujours en campagne, toujours à la tête de son armée, l'ensemble laborieusement créé par les conquérants du xe et du ixe siècle tomberait en dissolution, que l'édifice de l'empire s'écroulerait rapidement, et que cette immense monarchie s'évanouirait en fumée avec une facilité qui étonnerait le monde. C'est ce qui arriva après Binlikhous III.

II. — La tablette du Musée Britannique, dont nous parlions tout à l'heure, permet de suivre alors année par année les événements et les progrès de la dissolution de l'empire. Sous Salmanassar V, qui régna de 828 à 818, on fait encore quelques expéditions lointaines, par exemple vers Damas en 819; mais les forces de l'empire sont surtout occupées, pendant bien des années de suite, à contenir des pays jadis soumis, comme l'Arménie, où la révolte passe à l'état chronique; les guerres dans une même province s'éternisent, occupent quelquefois jusqu'à six campagnes (guerre d'Arménie de 827 à 822), ce qui prouve qu'on n'y obtient plus que des succès bien peu décisifs. Sous Assouredilili II, qui occupe le trône de 818 à 800, nous ne voyons plus de

conquêtes nouvelles; les insurrect[illegible]nsulté la ne se produisent plus seulement au[illegible]nt inpire; elles en gagnent le cœur e[illegible] jours davantage de Ninive. L'esp[illegible] dans les provinces; une grande ins[illegible] minente et la première occasion la[illegible] On en arrive à ce point qu'en 804 [illegible] Britannique enregistre comme un fait notable, dans la colonne des événements : « paix dans le pays. » On mentionne aussi sous ce règne deux grandes pestes, en 811 et 805, et le 13 juin 809 (30 sivan de l'éponymie des Bourelsalkhi), une éclipse presque totale de soleil vue à Ninive.

La révolution ne tarda pas à venir. Assourlikhous avait reçu le sceptre en 800 et était revenu résider à Ninive, que son prédécesseur avait quittée pour habiter Elassar; c'est le Sardanapale des Grecs, type à jamais fameux du prince voluptueux et efféminé. La tablette du Musée Britannique n'enregistre sous son règne que deux expéditions très-peu importantes, en 795 et 794; à toutes les autres années nous trouvons la mention : « paix dans le pays, » qui prouve que l'on ne faisait rien et que les travaux de la guerre étaient abandonnés. Sardanapale s'était en effet plongé tout entier dans les débauches du harem et ne sortait plus de son palais, renonçant à toute vie virile et guerrière. Il régnait ainsi depuis sept ans, et le mécontentement allait toujours croissant, le désir d'indépendance se propageait parmi les provinces soumises, le lien de leur obéissance se relâchait chaque année davantage et devenait plus près de se rompre, quand Arbace, chef des contingents mèdes de l'armée et Mède de nation lui-même, eut l'occasion de voir au fond du palais de Ninive le roi vêtu en femme, le fuseau à la main, cachant derrière les clôtures du harem la lâche oisiveté de sa vie voluptueuse. Il jugea que l'on aurait

Ninive tient raison d'un prince aussi dégradé, qui serait seul capable de renouveler les traditions vaillantes de ses ancêtres ; le temps lui parut donc venu, pour les provinces que la force des armes retenait seule, de secouer définitivement le joug du despotisme assyrien. Arbace communiqua ses pensées et ses projets au prince alors placé à la tête de Babylone, le Chaldéen Phul, surnommé Balazou (le terrible), ce que les Grecs ont rendu par Bélésis ; celui-ci y adhéra avec un empressement que l'on pouvait attendre de cette nation des Babyloniens dont on avait vu les soulèvements se renouveler périodiquement. Arbace et Balazou se concertèrent avec les autres chefs des contingents étrangers, avec les princes vassaux des pays qui aspiraient à l'indépendance ; tous résolurent de renverser Sardanapale. Arbace s'engagea à soulever les Mèdes et les Perses, tandis que Balazou insurgerait Babylone et la Chaldée. Au bout de l'année, les chefs rassemblèrent leurs soldats au nombre de quarante mille en Assyrie, sous prétexte de relever, selon l'usage, les troupes qui y avaient fait le service l'année précédente. Une fois là, les soldats se mirent en état de rébellion ouverte. La tablette du Musée Britannique nous apprend que ce fut à Calach que commença l'insurrection, en 792. Immédiatement le désordre fut tel, qu'il n'y eut plus, à dater de cette année, de désignation d'éponyme.

III. — Sardanapale, tiré brusquement de ses débauches par un péril qu'il n'avait pas su prévoir, se montra tout à coup plein d'activité et de courage ; il se mit à la tête des troupes proprement assyriennes, qui lui restaient fidèles, affronta les rebelles et les battit complétement à trois reprises successives. Déjà les conjurés commençaient à désespérer du succès, lorsque Phul, appelant la superstition au secours d'une cause qui paraissait perdue, leur déclara que s'ils voulaient tenir

encore cinq jours, les dieux, dont il avait consulté la volonté en observant les astres, leur assureraient infailliblement la victoire.

En effet, quelques jours après, un corps considérable que le roi avait appelé à son secours des provinces voisines de la mer Caspienne passa en arrivant du côté des insurgés et leur donna la victoire. Sardanapale alors se renferma dans Ninive, bien déterminé à s'y défendre jusqu'à la mort. Le siége dura deux ans, car les murs de la ville défiaient les machines et il fallait la réduire par la famine. Sardanapale ne redoutait rien, confiant dans un oracle qui avait déclaré que Ninive ne serait jamais prise, à moins que le fleuve ne devînt son ennemi. Mais la troisième année il tomba des pluies si abondantes que les eaux du Tigre inondèrent une partie de la ville et renversèrent une muraille de ses fortifications sur une étendue de 20 stades. Alors le roi, persuadé que l'oracle était accompli, désespéra de son salut, et pour ne pas tomber vivant aux mains de l'ennemi, il fit dresser dans son palais un immense bûcher, sur lequel il plaça son or, son argent, ses vêtements royaux ; puis, s'enfermant avec ses femmes et ses eunuques dans une chambre construite au milieu du bûcher, il disparut dans les flammes.

Ninive ouvrit ses portes aux assiégeants ; mais cette soumission tardive ne sauva pas l'orgueilleuse cité. Elle fut pillée, livrée aux flammes, puis rasée avec un soin haineux dans lequel on peut voir quelles colères les implacables sévérités des conquérants assyriens avaient amassées dans le cœur des peuples qu'ils avaient soumis. Les Mèdes et les Babyloniens ne laissèrent pas pierre sur pierre des remparts, du palais, des temples ou des maisons de la cité qui pendant deux siècles avait dominé sur toute l'Asie antérieure, à tel point que les fouilles des explorateurs modernes sur l'emplacement

de Ninive n'ont pas encore fait retrouver *un seul pan de mur* antérieur à la prise de la ville par Arbace et Balazou. Ce que nous possédons de la première Ninive se réduit à une statue brisée. L'histoire n'offre pas un second exemple d'une destruction aussi radicale. L'empire assyrien fut renversé comme sa capitale, et les peuples qui avaient pris part à la révolte formèrent des États indépendants, les Mèdes sous Arbace, les Babyloniens sous Phul ou Balazou, les gens de Suse sous le prince Soutrouk-Nakhounta. Quant à l'Assyrie, réduite à la condition d'esclavage où elle avait tenu les autres contrées, elle devint pour quelque temps une dépendance de Babylone.

Ce grand événement s'accomplit en l'an 789 avant l'ère chrétienne.

CHAPITRE III

LE SECOND EMPIRE ASSYRIEN.

§ 1. — Règne de Phul. — Rétablissement de l'empire assyrien.

(789-721.)

I. — Ninive renversée, tandis que les Mèdes, contents pour le moment d'avoir reconquis leur indépendance, se retiraient dans leurs montagnes sans plus se soucier des affaires de la Mésopotamie, le Chaldéen Phul-Balazou, autrement dit Bélésis, s'empara de l'Assyrie, qu'il rendit pour quelque temps dépendante de Babylone, et s'assura également de la possession des provinces occidentales de la monarchie assyrienne, c'est-à-dire des pays araméens de l'un et de l'autre côté de l'Euphrate.

On n'a encore retrouvé aucune inscription de ce prince et les historiens classiques ne rapportent aucun de ses actes après la prise de Ninive. Aussi tout ce que nous savons de son histoire se réduit au récit de la Bible sur l'invasion qu'en 770 il fit dans le royaume d'Israël. Manahem venait d'y monter sur le trône, qu'il avait souillé du meurtre de son prédécesseur; mais des factions ar-

dentes et redoutables lui disputaient encore le pouvoir. Incapable, au milieu de ces troubles civils, de repousser une invasion étrangère, il ne put détourner l'orage qui le menaçait qu'en se reconnaissant tributaire de Phul, auquel il paya mille talents ; en échange de cette humiliation, il obtint l'appui du monarque assyrien, qui l'aida à s'affermir sur le trône.

II. — Mais la domination des Chaldéens sur l'Assyrie ne put pas se maintenir au delà de la fin du règne de Phul, qui mourut en 747. Les Assyriens étaient de beaucoup la plus belliqueuse des populations de la Mésopotamie; c'était un peuple essentiellement viril et militaire, chez lequel, au VIII^e^ siècle, l'esprit des grandes guerres des deux siècles précédents ne s'était pas encore éteint, malgré le désastre de Sardanapale. Il n'avait été écrasé que par une coalition des Mèdes, des Susiens et des Babyloniens, descendus en masse devant sa capitale avec l'irrésistible ardeur d'une haine sans bornes. Mais lorsque les Mèdes et les Susiens furent rentrés dans leurs frontières, où ils se tinrent tranquilles, satisfaits d'avoir rasé la ville orgueilleuse qui les avait longtemps opprimés, lorsque les Assyriens n'eurent plus en face d'eux que les Babyloniens, qui les avaient momentanément asservis, ceux-ci étaient trop faibles, trop amollis, trop peu doués de puissance et d'énergie guerrière en regard de leurs voisins du nord, pour que leur domination pût se maintenir longtemps. L'esprit d'indépendance se réveilla rapidement dans les populeuses cités assyriennes, si jamais il s'y était éteint, et quarante-cinq ans après la ruine de Ninive une insurrection générale chassa les Babyloniens de l'Assyrie. La maison royale des descendants de Belkatirassou ne s'était pas entièrement éteinte avec Assourlikhous et sur son bûcher. Il en était resté des princes cachés quelque part

dans le pays; ce fut l'un d'eux, Teglathphalasar II, que les Assyriens soulevés placèrent à leur tête. Évidemment la révolte dut commencer aussitôt à la mort de Phul, en 747. Mais elle ne triompha pas du premier coup; les Babyloniens ne pouvaient abandonner leur conquête sans résistance. Il y eut une lutte qui se prolongea plusieurs années, et ce fut seulement du 13 du mois d'aïr (en mai) de l'an 744 que Teglathphalasar, définitivement vainqueur, put compter son avénement au trône. Cette année même, l'usage exclusivement assyrien des éponymes fut rétabli; car du temps de Phul on avait compté les dates à la manière babylonienne, par années de règne.

III. — L'Osrhoëne et le nord de la Syrie avaient été si complétement écrasés par les conquérants assyriens du x^e^ et du ix^e^ siècles, que ces contrées n'étaient plus en état d'avoir une vie propre et d'aspirer à l'indépendance. Désormais satellites de Ninive, elles changeaient de maître au gré des révolutions de l'Assyrie et elles obéissaient à quiconque y régnait. Après la chute d'Assourlikhous ou Sardanapale, elles avaient passé sous le joug de Phul; le royaume d'Assyrie étant rétabli, elles reçurent docilement leurs lois de Teglathphalasar. Au reste, la tablette chronologique de Londres nous apprend que l'année même de son avénement ce prince se rendit jusqu'à l'Euphrate pour faire reconnaître son autorité dans les provinces de l'ouest.

En 742, Teglathphalasar, pour achever de réorganiser l'administration de son empire, fit faire un dénombrement de la population. La même année, il battit les Arméniens, qui avaient secoué en même temps que les Mèdes le fardeau de la suprématie ninivite, et cette victoire est qualifiée de « massacre » dans la tablette du Musée Britannique. Au printemps de 741, il se rendit en

Syrie pour soumettre la ville d'Arpad, qui seule refusait de lui obéir; le siége en dura trois ans, de 741 à 739. La présence du roi d'Assyrie dans le voisinage du royaume d'Israël y amena une révolution; Phacée fut renversé momentanément par Manahem II, client de Teglathphalasar, qui, dans une inscription de la huitième année du règne de ce dernier prince (737), est compté parmi ses tributaires. Mais en 734 Phacée, profitant de ce que le monarque ninivite était occupé à guerroyer en Arménie, s'empara de nouveau de la couronne, se déclara indépendant de l'Assyrie et noua avec Rasin, roi de Damas, une alliance pour résister à sa puissance.

Achaz, roi de Juda, sérieusement menacé par Phacée et Rasin, implora le secours de Teglathphalasar, qui saisit avec empressement ce prétexte pour venir châtier les deux princes, qu'il regardait comme des rebelles. Il accourut à la tête d'une nombreuse armée, prit Damas, tua son roi Rasin et raya de la carte le royaume de Syrie, enleva à Phacée la moitié de son territoire, et le réduisit pour le reste au plus humiliant vasselage, le condamnant à payer un tribut très-considérable. C'est dans cette guerre, prolongée pendant trois ans (de 733 à 731) que nous voyons enployer pour la première fois par Teglathphalasar le barbare système des transplantations en masse de populations vaincues dans des contrées éloignées de leur sol natal, système qui semble avoir été inconnu aux rois assyriens du premier empire, mais que ceux du second, et après eux les Babyloniens, pratiquèrent constamment et qui leur paraissait sans doute propre à empêcher les révoltes. L'aristocratie du royaume de Damas fut transportée en Arménie, sur les bords du fleuve Cyrus; les tribus israélites de Ruben, de Gad et de Manassé emmenées captives en Assyrie. Des colonies militaires assyriennes et chal-

déennes les remplacèrent dans leurs foyers. Quant à Achaz, roi de Juda, il paya cher le service que lui avait rendu le roi d'Assyrie en le débarrassant de ses ennemis; il dut, lui aussi, se reconnaître vassal de Teglathphalasar, auquel il alla rendre hommage à Damas, et il s'engagea envers lui à un tribut, qui fut payé jusqu'à sa mort et à l'avénement d'Ézéchias.

Dans l'intervalle entre les deux campagnes de Syrie, en 736, Teglathphalasar, laissant de côté la Médie proprement dite, qu'il n'osait pas attaquer, et prenant pour base d'opérations l'Atropatène, dont ses précédentes guerres l'avaient rendu maître, entreprit une grande expédition dans les pays qui, pour les Assyriens, constituaient l'extrême Orient, c'est-à-dire dans la contrée nommée Ariane par les géographes classiques. Il y pénétra plus loin qu'aucun de ses prédécesseurs et parvint jusqu'à la frontière de l'Inde. Et en effet, dans une inscription de la fin de son règne, il nomme parmi les pays qui lui payaient tribut, après les petits États scythiques des bords de la mer Caspienne, ceux de Parsouas (la Parthyène), Zikrouti (la Sagartie carmanienne), Nissa (le *Nisâi* du Zend-Avesta, la Nisæa des géographes classiques), Ariarma (l'Arie) et Arakouttou (l'Arachosie), sur l'identification desquels il n'est pas possible de se méprendre.

IV. — Salmanassar VI succéda à Teglathphalasar en 727. Nous n'avons pas de monuments de son règne, à part des étalons de poids en bronze, transportés à Londres, et nous n'en connaissons la durée précise que par les tables des éponymes conservées au Musée Britannique. Les seuls événements que nous connaissions du temps de ce prince nous sont racontés par la Bible. Osée, parvenu au trône d'Israël en 730 par le meurtre de Phacée, avait commencé son règne en se soumettant au même

tribut que son prédécesseur. Mais au bout de quelques années, ayant conclu avec le roi éthiopien Schabak, devenu maître de l'Égypte en 725, une alliance offensive et défensive contre l'Assyrie, il se crut assez fort pour se déclarer indépendant. Salmanassar, voulant couper court à cette révolte avant que le conquérant éthiopien n'eût eu le temps de réaliser les promesses qu'il avait faites à Osée, rassembla son armée en hâte et fondit sur le royaume d'Israël. Il s'empara de la personne d'Osée et l'enferma en prison, se rendit sans difficulté maître du territoire exigu que son prédécesseur avait laissé à Israël, et vint mettre le siége devant Samarie, la capitale, en décembre 724. Cette ville, devenue le dernier rempart de la nationalité israélite, se défendit avec une énergie désespérée. Salmanassar dut renoncer à l'enlever de vive force et se résoudre à la réduire par un blocus; mais il ne vit pas succomber Samarie. Un peu plus d'un an après le commencement du siége, en 722, il mourut; nous ne savons pas si ce fut en Assyrie, où il serait retourné, laissant ses généraux devant la place, ou bien sur le territoire du royaume d'Israël.

§ 2. — Saryukin.

I. — Salmanassar en mourant ne laissait qu'un fils en bas âge. Le *tartan*, ou général en chef de ses troupes, nommé Saryukin, qui descendait aussi, par une autre branche, de l'ancienne famille royale, s'empara alors du pouvoir et ceignit la couronne. Mais son avénement ne fut pas sans difficultés; il avait des compétiteurs, et six mois se passèrent entre la mort de Salmanassar et le début de son pouvoir. Un prodige céleste, la fameuse éclipse de lune du 19 mars 721, la même qui joue un

rôle important dans la construction des tables de l'astronome grec Ptolémée, exerça sur l'élection de Saryukin une influence dont nous ne nous rendons pas un compte exact; dans ses inscriptions il est souvent question « des « princes qui, devant Harrân, interprétèrent l'éclipse « en sa faveur et écrivirent leur adhésion au milieu des « sacrifices offerts à Oannès et à Dagon. » Il ne gouverna, du reste, pendant les trois premières années, que comme tuteur et co-régent du jeune Samdanmalik (Samdan — l'Hercule assyrien — est roi), fils de Salmanassar. Les tables des éponymes du Musée Britannique nous apprennent que ce fut seulement à partir de 718 que Saryukin régna seul; mais il comptait ses années à partir de 721.

Cet usurpateur fut un grand roi, un conquérant redoutable, qui rendit à l'empire d'Assyrie toute son ancienne gloire, avec l'étendue qu'il avait eue avant le désastre d'Assourlikhous, et même l'accrut de territoires nouveaux, qui n'avaient jamais été soumis à Ninive. Grâce aux longues inscriptions du palais de Khorsabad, fouillé par M. Botta, son règne est connu dans tous ses détails et mieux que ceux de plus d'un empereur romain.

II. — « Voici ce que j'ai fait, » dit Saryukin dans la plus longue des inscriptions où il raconte ses annales, « depuis le commencement de mon règne jusqu'à ma « quinzième campagne.

« J'ai défait, dans les plaines de Kalou, Khoumbani-« gas, roi d'Elam.

« J'ai assiégé, pris, occupé la ville de Samarie et em-« mené en captivité 27,280 personnes qui l'habitaient... « J'ai changé les établissements antérieurs du pays et « institué au-dessus d'eux mes lieutenants. »

La chute de Samarie et l'anéantissement du royaume d'Israël eurent lieu, comme nous l'avons dit plus haut,

en juillet 721. Les habitants de la capitale, ainsi que les principales familles de l'aristocratie éphraïmite, furent transportés à Calach, qui depuis la ruine de Ninive était devenue la résidence habituelle des rois, sur les rives du fleuve Chaboras, et dans quelques villes de Médie récemment reconquises. A leur place, Saryukin établit dans le pays des colonies de captifs des provinces du bas Tigre, tombés en son pouvoir pendant la guerre contre le roi d'Elam. La Bible, complétement d'accord avec l'inscription, nous apprend que le pays d'Israël ne fut pas alors reconstitué en royaume tributaire, mais en province directe, occupée militairement et gouvernée par un fonctionnaire assyrien.

« Hanon, roi de Gaza, et Sebeh (Schabak), sultan « d'Égypte, se réunirent à Raphia pour me livrer ba- « taille; ils vinrent en ma présence, je les mis en dé- « route. Sebeh s'enfuit... Je pris de ma main Hanon, « roi de Gaza.

« J'imposai des tributs au Pharaon d'Egypte, à Sam- « sié, reine d'Arabie, à Yatâamir le Sabéen, de l'or, des « aromates, des chevaux, des chameaux. »

Nous passons ici ce que dit l'inscription de la conquête de contrées qui doivent appartenir à l'intérieur de l'Asie Mineure, mais que l'on n'est pas encore parvenu à identifier à des noms connus dans la géographie classique, comme celles de Sinoukhta et de Khoulli. Saryukin avait accordé la Cilicie au roi de ce dernier pays; mais comme il s'était ensuite révolté, il fut interné en Assyrie avec tous les grands de sa cour.

« Yaoubid d'Hamath n'était pas le légitime maître du « trône... Il excita contre moi les villes d'Arpad, de « Simyra, de Damas et de Samarie, et se prépara à la « bataille. J'emmenai toutes les troupes du dieu Assur; « j'assiégeai dans la ville de Karkar, qui s'était décla- « rée pour le rebelle, lui et ses guerriers; je pris Karkar

« et la réduisis en cendres. Je le pris lui-même, je lui « fis arracher la peau, je tuai les chefs des rebelles « dans chacune de ces villes et j'en fis des lieux de dé- « solation.....

« Tant qu'Iranzou de Van vivait, il était soumis et dé- « voué à mon empire, mais la mort l'enleva. Ses sujets « placèrent son fils Aza sur le trône. Urzaha l'Arménien « intrigua avec les peuples du mont Mildis (le Niphatès « des Grecs), de Zikarta (la Sagartie médique), de « Misiandi (les Matiens de la géographie classique), « avec les grands de Van, et les entraîna à la défec- « tion. Ils abandonnèrent le corps de leur maître Aza « sur les sommets des montagnes. Ullousoun de Van, « son frère, qu'ils avaient mis sur le trône, s'inclina de- « vant Urzaha et lui donna vingt-deux places fortes avec « leurs garnisons. Dans la colère de mon cœur, je « comptai toutes les armées du dieu Assur, et je m'a- « vançai pour attaquer ce pays. Ullousoun de Van, « voyant mon approche, sortit avec ses troupes et se « tint en lieu sûr dans les ravins des hautes montagnes. « J'occupai Izirti, la ville de sa royauté, les villes « d'Isibia et d'Armit, ses redoutables forteresses; je les « réduisis en cendres. Je tuai tout ce qui appartenait à « Urzaha l'Arménien; je pris de ma main deux cent cin- « quante membres de sa famille; j'occupai cinquante- « cinq villes murées... et les réduisis en cendres. Les « vingt-deux villes fortes d'Ullousoun, dont Urzaha était « devenu maître, je les incorporai à l'Assyrie. »

Saryukin raconte ensuite comment il ravagea, toujours en Arménie, les États de Mitatti, roi de Zikarta ou de la Sagartie, et pilla vingt-trois de ses villes, comment il s'empara de la personne de Sagadatti, roi du mont Mildis, et le fit écorcher vivant, scène représentée dans les bas-reliefs du palais de Khorsabad. Vient après le récit d'autres campagnes dans l'Arménie, où le roi Urzaha

demeure encore pendant plusieurs années son ennemi le plus irréconciliable, fomentant sans cesse de nouvelles défections parmi les princes vassaux, jusqu'au jour où, vaincu, il est obligé de se donner la mort pour ne pas tomber aux mains de Saryukin ; dans la Médie, dont beaucoup de districts reviennent sous le joug assyrien ; dans la Parthyène, où la grande ville de Sourgadia est prise d'assaut ; dans l'Albanie du Caucase ; dans les montagnes de la Cilicie et dans la Pisidie, dont une des villes, Pappa, voit ses habitants transportés à Damas. Le même système de transplantation des vaincus est, du reste, appliqué dans toutes les conquêtes de Saryukin.

« Azouri, roi d'Azoth, s'obstina à ne plus fournir son « tribut ; il envoya aux rois ses voisins des messages « hostiles à l'Assyrie. Je méditai une vengeance et je le « remplaçai par un autre ; j'élevai, à sa place, son frère « Akhimit à la royauté. Mais le peuple, avide de révolte, « se lassa du gouvernement d'Akhimit, et éleva Yaman, « qui ne fut pas maître légitime du trône. Dans ma co- « lère... je marchai contre Azoth avec mes guerriers, « qui ne se séparaient pas des vestiges de mes sandales.

« Yaman apprit de loin mon approche et s'enfuit au « delà de l'Egypte, du côté de Méroé, et jamais on ne « revit plus sa trace. J'assiégeai, je pris Azoth... ; j'en- « levai comme captifs ses dieux, sa femme, ses fils, ses « filles, ses trésors, le contenu de son palais et les habi- « tants de son pays. Je rebâtis de nouveau ses villes et « j'y plaçai les hommes que mon bras avait conquis « dans les pays du soleil levant ; je mis au-dessus d'eux « mon lieutenant pour les gouverner, et je les traitai « comme des Assyriens. »

Cette guerre d'Azoth, qu'une autre inscription fixe à l'an 710, est aussi mentionnée par la Bible.

« Le roi de Méroé demeure dans un pays désert. » Il ne faut pas confondre ce prince avec l'Éthiopien Schabak,

dont la capitale était à Napata. Ce prince, nous apprennent d'autres documents de Saryukin, avait fourni un asile à Yaman, ce qui explique son intervention subite dans le récit de l'inscription. Il paraît que le roi d'Assyrie fit des préparatifs de guerre contre lui, et que malgré les distances qui pouvaient paraître de nature à le mettre à couvert, il voulut détourner l'orage. « ... Depuis les jours les plus reculés, ses pères n'avaient « jamais envoyé d'ambassadeurs aux rois mes ancêtres « pour demander paix et amitié, et pour reconnaître la « puissance de Mérodach. Mais la terreur immense qu'in- « spirait ma majesté agit sur lui, et la crainte tourna « autrement ses intentions. Il reconnut la grandeur du « dieu Adar, dirigea ses pas vers l'Assyrie, et se pro- « sterna devant moi. »

Vient ensuite le récit d'une révolte de la Commagène, sévèrement châtiée, et d'une guerre civile en Albanie au sujet de la succession à la couronne, dans laquelle Saryukin intervient et place un des prétendants sur le trône.

« Mérodach-Baladan, fils d'Yakin » (sans doute le Kinzirus du canon des rois de Babylone conservé par l'astronome grec Ptolémée), « roi de Chaldée, ne respectait « pas la mémoire des dieux...; il éluda leurs préceptes « et négligea sa dévotion. Il s'était adjoint pour l'assis- « ter Khoumbanigas, roi d'Elam. Il avait excité contre « moi toutes les tribus nomades (de l'Irâk-Araby). Il se « prépara à une bataille et se porta en avant. » Saryukin continue son récit en disant comment il rassembla toutes ses forces pour combattre Mérodachbaladan. Celui-ci, prenant peur, évacua Babylone et se replia sur la Basse-Chaldée, auprès d'une forteresse construite par son père sous le nom de Dour-Yakin. Là une bataille sanglante s'engagea, que l'inscription raconte en grands détails; elle se termina par la défaite du roi chaldée n et

ses alliés, qui s'empressèrent de faire leur soumission le soir même. « Mérodachbaladan, continue Saryukin, « abandonna dans son camp les insignes de sa royauté, « la tiare d'or, le trône d'or, le parasol d'or, le sceptre « d'or, le char d'argent...; clandestinement il se sauva. « J'assiégeai, j'enlevai la ville de Dour-Yakin. Je pris « comme dépouilles et captifs, lui-même et sa femme, « ses fils, ses filles, l'or, l'argent, tout ce qu'il possé- « dait... Je rendis responsable de leur péché chacune « des familles et chacun des hommes qui s'étaient sous- « traits à ma domination. Je réduisis la ville en cendres; « je minai et détruisis ses murailles. » La guerre avait eu lieu dans l'hiver, et Saryukin rentra triomphalement à Babylone en février.

Cette bataille de Dour-Yakin, revanche de la destruction de Ninive, qui replaçait Babylone sous la domination assyrienne dont Phul l'avait délivrée, eut lieu en 709, d'après le canon chronologique conservé par Ptolémée. Saryukin, après avoir détrôné Mérodachbaladan, ne rétablit pas à Babylone un prince vassal, comme l'avaient fait les autres monarques d'Assyrie, mais bien un simple satrape à la nomination royale, appelé Naboupakidili. Les captifs faits antérieurement dans la Commagène furent établis dans la Basse-Chaldée et dans la Susiane, ou pays d'Elam. En retour, ceux que l'on enleva de ces contrées allèrent rejoindre les colonies déjà envoyées quelques années auparavant sur le territoire du royaume d'Israël.

« Les sept rois du pays de Iatnan (l'île de Cypre), « qui à sept jours de navigation au milieu de la mer « du soleil couchant ont établi leur demeure, et dont « personne parmi les rois mes pères, en Assyrie et en « Chaldée, n'avait entendu prononcer le nom, avaient « appris mes hauts faits en Chaldée et en Syrie, et « ma gloire qui s'était étendue de loin jusqu'au mi-

« lieu de la mer. Ils abaissèrent leur orgueil et s'humi-
« lièrent eux-mêmes; ils se présentèrent ensemble de-
« vant moi à Babylone, portant des métaux, de l'or, de
« l'argent, des vases, du bois d'ébène, et les fabrica-
« tions de leur pays; ils s'inclinèrent devant moi. »
Cette soumission générale de l'île de Cypre au monarque assyrien est placée par une autre inscription à l'an 708. On a découvert il y a quelques années, dans cette île, à Larnaca, l'ancienne Citium, une grande stèle de granit à inscription cunéiforme qui représente le roi Saryukin.

III. — La grande inscription à laquelle nous avons emprunté toutes ces citations, et qui est connue dans la science sous le nom de *Fastes de Saryukin*, n'enregistre que les victoires du roi et passe complétement sous silence le grave échec qu'au milieu de ses prospérités il essuya devant Tyr. Une autre inscription le transforme en succès, mais n'y consacre qu'une phrase, ne voulant pas insister sur ce souvenir pénible pour l'orgueil royal. A la suite du récit de la bataille de Raphia, on y lit : « Arbitre
« des combats, je traversai la mer de Jamnia dans des
« vaisseaux comme un poisson. J'annexai Koui et Tyr. »
Or, voici comment les annales de Tyr, citées par l'historien juif Josèphe, racontaient les choses; et ici c'est plutôt elles qu'il faut croire. « Elouli régna trente-six ans.
« Il réduisit à l'obéissance avec sa flotte les gens de Ci-
« tium, qui s'étaient révoltés. Peu après, le roi d'Assy-
« rie à la tête de son armée parcourut toute la Phénicie,
« dont il se retira quand les villes eurent fait leur sou-
« mission. Sidon, Acco, Palætyr et la plupart des autres
« villes abandonnèrent alors Tyr et se donnèrent au roi
« d'Assyrie. Mais Tyr refusa de se soumettre, et le roi
« revint pour lui faire la guerre, ayant reçu des autres
« Phéniciens soixante grands navires et huit cents

« rameurs. Les Tyriens, avec douze navires seulement, « battirent sa flotte et lui firent cinq cents prisonniers, « d'où rejaillit sur eux un grand honneur. Alors le roi « bloqua leur ville par terre et intercepta les aqueducs « qui amenaient l'eau, espérant déterminer par là leur « soumission. Mais les Tyriens, ayant creusé des puits « dans l'intérieur de leur ville, résistèrent cinq ans. » Au bout d'un aussi long temps d'un siége inutile, les Assyriens durent se retirer.

IV. — En 711, au milieu de ses succès militaires, Saryukin entreprit de construire, « pour remplacer Ninive », qui ne s'était pas encore relevée de ses ruines, à seize kilomètres de l'emplacement de cette ancienne capitale, une grande et nouvelle ville, à laquelle il donna le nom de Dour-Saryukin (le château de Saryukin). C'est la localité appelée aujourd'hui Khorsabad, où les premières œuvres connues de l'art assyrien ont été trouvées et dont le palais magnifique, tout entier l'œuvre de Saryukin, a été déblayé dans les travaux successifs de deux de nos compatriotes, M. Botta et M. Victor Place. Les plus belles sculptures en sont conservées au Musée du Louvre, dont elles font l'ornement. Nous reviendrons un peu plus loin sur les ruines de cette ville et de son palais, dont la construction fut achevée en 706. Pour le moment, nous citerons seulement ce qu'en dit Saryukin lui-même dans l'inscription de ses Fastes. Il y a là des détails sur certaines parties de la structure d'un palais assyrien, qui sont précieux à recueillir. « Au pied des Mousri, pour « remplacer Ninive, j'ai élevé, d'après la volonté divine « et le vœu de mon cœur, une ville que j'ai appelée Dour- « Saryukin. Nisroch, Sin, Samas, Nébo, Ao, Adar et leurs « grandes épouses, qui règnent éternellement en Méso- « potamie, ont béni les merveilles splendides, les rues superbes de la ville de Dour-Saryukin.... J'ai bâti dans

« la ville un palais couvert en peaux de cétacés, avec des « boiseries en santal, ébène, sapin, cèdre, cyprès, pis- « tachier sauvage, un palais d'une incomparable splen- « deur, pour le siége de ma royauté.... J'y ai écrit la gloire « des dieux. Au-dessus j'ai bâti une charpente en bois de « cèdre. J'ai revêtu les poutres de bronze.... J'ai fait un « escalier en spirale sur le modèle de celui du grand « temple de Syrie qu'on nomme Bethilanni.... J'ai scul- « pté avec art des pierres de la montagne. Pour décorer « les portes, j'ai fait des enjolivements dans les linteaux « et les montants; j'ai placé au-dessus des traverses en « pierre de gypse.... Mon palais renferme de l'or, de « l'argent, des vases de ces deux métaux, des couleurs, « du fer, les produits de nombreuses mines, des étoffes « teintes en safran, des draps bleus et pourpres, de l'am- « bre gris, des peaux de cétacés, des perles, du bois de « santal et d'ébène, des chevaux d'Egypte, des ânes, des « mulets, des chameaux, du butin de toutes sortes. »

V. — En 706 les travaux de Dour-Saryukin étaient terminés, et le 22 du mois de tasrit (en octobre) avait lieu la cérémonie solennelle de la consécration religieuse de la nouvelle ville, de son palais et de ses temples. Deux ans après, en 704, le 12 du mois d'ab (en août), Saryukin fut assassiné; on ignore par qui, peut-être fut-ce par des conspirateurs chaldéens, car aussitôt après le meurtre Babylone s'insurgea, sous la conduite d'un certain Agisès. Celui-ci fut bientôt mis à mort à son tour par un second Mérodachbaladan, probablement fils du vaincu de la bataille de Dour-Yakin, lequel prit le commandement des Babyloniens. Pendant ce temps, en Assyrie, Sennachérib, fils de Saryukin, succédait à son père.

§ 3. — Sennachérib.

(704-681.)

I.— Sennachérib, ou plus exactement Sinakhérib (Sin — le dieu de la lune — a multiplié les frères), est le plus célèbre des conquérants assyriens, grâce aux récits concordants d'Hérodote et de la Bible. Nous possédons la narration officielle de ses guerres jusqu'en 684, dans une énorme inscription en 480 lignes d'écriture très-serrée, tracée sur les six faces d'un prisme de terre cuite que possède le Musée Britannique, sans compter un grand nombre d'autres textes fort importants aussi pour l'histoire. Nous allons, comme pour les Fastes de Saryukin, en rapporter les passages les plus saillants ; ils montreront ce que fut le règne d'un prince qui disait avec tant de superbe : « J'ai réduit sous ma puissance tous ceux « qui portaient haut la tête. »

« Dans ma première campagne, je vainquis Mérodach-« baladan, roi de Chaldée, et les armées d'Elam, dans le « voisinage de Kis. Au milieu de la bataille, il s'éloigna « furtivement.... Les chariots, les chevaux, qui étaient « dans la mêlée, se tournèrent contre lui ; seul, il s'é-« chappa vers son palais de Babylone. Mais j'ouvris son « trésor, j'y saisis de l'or, de l'argent, son mobilier, ses « vêtements, sa femme, ses hommes, ses grands, les « esclaves mâles et femelles, les domestiques du palais, « les soldats ; je les fis sortir et je les vendis comme es-« claves. Avec l'aide d'Assur, mon seigneur, j'assiégeai « 79 grandes villes fortes de la Chaldée, et 820 petites « bourgades des environs.... Les tribus d'Ourbi, d'Aram, « de Kaldou, qui se trouvaient dans les villes d'Erech, de « Nipour, de Kis, de Chalanné et de Cutha, je les fis

« sortir, je les vendis comme esclaves. » Le canon chronologique de Ptolémée nous fait savoir qu'après cette victoire Sennachérib établit à Babylone, non plus un simple satrape, comme avait fait son père, mais un prince vassal, qu'il appelle Bélibus. C'était un jeune Ninivite, élevé dans le palais royal.

Dans le cours de sa deuxième campagne, Sennachérib tourna ses armes contre les tribus belliqueuses du nord et de l'est, en Arménie, en Médie, en Albanie, chez les Parthes et en Commagène; il y remporta des victoires signalées.

II. — « Dans ma troisième campagne, je marchai vers « la Syrie. Elouli était roi des Sidoniens; la grande ré- « putation de ma majesté l'avait terrifié, et il s'était enfui « sur les îles au milieu de la mer et avait abandonné son « pays. Les villes de la grande Sidon et de la petite Si- « don, Betzitti, Sarepta, Ecdippa, Acé, les grandes villes, « les citadelles, les places de pélerinage et de dévotion, « les temples, tout avait été terrifié par la gloire d'Assur, « mon maître; ils se rendirent à moi. J'instituai Ethbaal « sur le trône de la royauté. Je lui imposai le tribut et « la dîme de la suzeraineté.

« Ethbaal de Sidon, Abdilit d'Aradus, Mitenti d'Azoth, « Pedouil d'Ammon, Chamosnadab de Moab, Molo- « chram d'Edom, les rois de la Phénicie entière appor- « tèrent avec lui en ma présence de nombreux tributs « et s'inclinèrent devant moi.

« Mais Sidka d'Ascalon ne se soumit pas à moi; j'en- « levai ses dieux de la maison de ses pères, je l'emmenai « captif, lui, sa femme, ses fils et ses filles, ses frères, « rejetons de sa race, et je les conduisis en Assyrie....

« Les vicaires, dignitaires et habitants de Migron, « avaient trahi le roi Padi, inspiré d'amitié et de zèle

« pour l'Assyrie, le protégé de Adar, et ils l'avaient livré « à Ezéchias de Juda....

« Mais leur cœur redoutait les rois d'Egypte : car les « archers, les chars, les chevaux du roi d'Ethiopie, des « multitudes innombrables, se réunirent et marchèrent « contre moi. Leurs chefs disposèrent l'ordre de bataille « en vue de la ville d'Eltheca et inspectèrent leurs servi- « teurs. Dans l'adoration du dieu Assur, mon maître, « je combattis avec eux et je les mis en fuite. Les con- « ducteurs des chars et les fils du roi d'Egypte, ainsi « que les conducteurs des chars du roi de Méroé, furent « atteints vivants par ma main au milieu de la bataille. « J'assiégeai et je pris les villes d'Eltheca et de Thamna, « et j'enlevai leurs captifs.

« Alors je revins vers Migron ; je dégradai les vicaires « et les dignitaires qui s'étaient révoltés, et je les tuai ; « je mis en croix leurs cadavres sur les enceintes de la « ville ; je vendis comme esclaves les hommes de la « ville qui avaient commis des violences et des crimes. « Quant à ceux qui n'avaient pas commis de crimes ou « de péchés, et qui ne méprisaient pas leurs maîtres, je « prononçai leur absolution. Je fis sortir Padi, leur roi, « de Jérusalem et je le réintégrai sur le trône de sa « royauté. Je lui imposai le tribut qui est la reconnais- « sance de ma suzeraineté.

« Mais Ezéchias de Juda ne se soumit pas. Il y eut « 44 villes murées et un nombre infini de bourgs que « je combattis en domptant leur orgueil et en affrontant « leur colère. Aidé par le feu, le massacre, les combats « et les tours de siége, je les emportai, je les occupai ; « j'en fis sortir 200,150 personnes grandes et petites, « hommes et femmes, des chevaux, des ânes, des mulets, « des chameaux, des bœufs et des moutons sans nombre, « et je les emmenai comme butin. Quant à lui, je l'en- « fermai dans Jérusalem, la ville de sa puissance, comme

« un oiseau dans sa cage. J'investis et je bloquai les forts « au-dessus d'elle ; ceux qui sortaient de la grande porte « de la ville furent saisis et faits prisonniers. Je séparai « les villes que j'avais pillées de son pays, et je les donnai « à Mitenti, roi d'Azoth, à Padi, roi de Migron, et à Is- « mabaal, roi de Gaza.

« Alors la crainte de ma majesté terrifia cet Ezéchias « de Juda ; il donna congé aux hommes du guet et aux « troupes gardiennes qu'il avait assemblées pour la dé- « fense de Jérusalem. Il les envoya vers moi à Ninive, « la ville de ma souveraineté, avec 30 talents d'or et « 400 talents d'argent, des métaux, des rubis, des perles, « de grandes escarboucles, des selles en peau, des trônes « garnis de cuir, de l'ambre, des peaux de veaux marins, « du bois de santal, du bois d'ébène, le contenu de son « trésor, ainsi qu'avec ses filles, les femmes de son palais, « ses esclaves mâles et femelles. Il délégua son am- « bassadeur pour présenter ces tributs et faire sa sou- « mission. »

Les inscriptions de Sennachérib lui-même confirment, on le voit, d'une manière éclatante, le récit de la Bible sur la rançon qu'Ezéchias dut se résigner à payer pour sauver Jérusalem, devant laquelle le conquérant assyrien s'était présenté une première fois. Mais Sennachérib n'a pas tout dit, et ses annales se taisent sur le désastre qu'éprouva son armée dans sa seconde tentative sur la capitale de Juda. Il y passe si bien tout cet épisode de son histoire, qu'il ne mentionne même pas le siége de Lachis, pendant lequel il envoya sommer Ezéchias de lui rendre sa ville ; la soumission de Lachis est pourtant représentée dans un grand bas-relief du palais de Ninive même, que possède actuellement le Musée Britannique.

III. — Désireux de rendre à ses armes l'éclat qu'avait momentanément compromis leur échec devant Jérusa-

lem, Sennachérib, l'année suivante (699 avant Jésus-Christ), marcha contre Babylone, où de graves événements s'étaient accomplis pendant son absence. Bélibus avait été chassé par une insurrection que dirigeait encore Mérodachbaladan, évadé de sa prison. Cet indomptable champion de l'indépendance babylonienne se mit aussitôt en état de défense contre le monarque assyrien, de la part duquel il s'attendait à une guerre sans trêve. La Bible nous le montre sollicitant l'alliance d'Ezéchias après le désastre de Sennachérib devant Jérusalem. Malheureusement la partie de l'inscription de Londres qui avait trait à la campagne contre Mérodachbaladan est très-mutilée. On y voit seulement que Sennachérib poursuivit le prince babylonien jusque dans les marais de la Basse-Chaldée, où il le vainquit dans une grande bataille ; Mérodachbaladan s'enfuit alors dans l'Elymaïs et y mourut bientôt. « A mon « retour, dit Sennachérib, je plaçai sur le trône de sa « royauté (à Babylone) Assournadin, mon fils aîné, le « rejeton de ma bénédiction. » Ceci est également attesté par Bérose et par le canon de Ptolémée.

Cette guerre finie, Sennachérib en entreprit une autre, que la nature des lieux rendait fort pénible, dans les montagnes de l'est, vers les frontières de la Médie et de la Susiane. Il y prit un grand nombre de villes, « perchées comme des nids d'oiseaux, » dont l'assimilation avec des localités modernes est encore impossible. Poussant ses avantages plus avant, dans des contrées qui n'avaient pas encore senti le poids des armes assyriennes, Sennachérib attaque le pays de Dayi, dans lequel nous reconnaissons, avec sir H. Rawlinson, le territoire des *Dai*, signalés par Hérodote comme une des tribus de la Perse. Leur roi est appelé Maniya, nom dont le caractère iranien est manifeste. « J'enlevai, dit le roi, les hommes, les bêtes de somme,

« les bœufs, les moutons ; je détruisis les villes, je les « démolis, je les réduisis en cendres. »

IV. — Quelques années de paix succédèrent à ces terribles guerres. Sennachérib en profita pour mettre à exécution le projet qu'il avait conçu de rebâtir Ninive et d'y fixer le siége de sa puissance, à l'exemple des grands monarques du x^e^ et du ix^e^ siècle. Déjà cette ville fameuse commençait à se relever de ses ruines; des habitants étaient revenus se fixer sur son emplacement, mais elle n'avait plus rien de son éclat d'autrefois ; l'antique capitale n'était plus qu'une simple bourgade. Sennachérib en refit la reine de l'Asie, une cité assez magnifique pour rivaliser avec les splendeurs de Babylone. « J'ai relevé, dit-il dans une inscription, tous les « édifices de Ninive, ma royale cité.. J'ai reconstruit ses « rues anciennes, j'ai élargi les plus étroites, j'ai fait de « la ville entière une cité resplendissante comme le « soleil. » Dour-Saryukin, construite par son père, perdit son importance, et une grande partie de sa population vint s'établir à Ninive. Cependant elle continua à subsister, car trois siècles après Xénophon la mentionne sous le nom de Mespila. Au milieu de la capitale ressuscitée, Sennachérib rebâtit le palais royal « en albâtre et en cèdres, » avec une extrême magnificence. C'est le palais que les habitants actuels de la contrée appellent Koyoundjik et qui a été fouillé par le voyageur anglais M. Layard. Les principales sculptures en ont été transportées à Londres. En l'élevant, Sennachérib croyait à l'éternité de sa dynastie, et il adressait à ses successeurs, dans une inscription, ces paroles dont la destruction nouvelle de Ninive, bien peu de temps après, ont fait une amère ironie : « Ce palais vieillira et tom- « bera en ruines dans la suite des jours. Que mon suc- « cesseur relève les ruines, qu'il rétablisse les lignes

« qui contiennent l'écriture de mon nom. Qu'il restaure « les peintures, qu'il nettoie les bas-reliefs et qu'il les « remette en place ! Alors Assur et Istar écouteront sa « prière. Mais celui qui altérerait mon écriture et mon « nom, qu'Assur, le grand dieu, le père des dieux, le « traite en rebelle, qu'il lui enlève son sceptre et son « trône, qu'il brise son glaive. »

V. — Mais il fallut bientôt encore combattre Babylone, qui, toujours vaincue, se relevait toujours, et dont les insurrections incessantes étaient devenues la principale préoccupation des rois d'Assyrie. Assournadin, fils aîné de Sennachérib, qu'il avait installé comme prince dans cette ville, mourut en 693 ; il eut pour successeur dans la vice-royauté un certain Irigibel, qui mourut à son tour au bout d'un an, et fut remplacé par un personnage appelé Mesisimordach, que la forme de son nom révèle comme un Babylonien d'origine. Au commencement de l'année 688, un mouvement éclata dans le pays de Kar-Dounyas, la Characène de la géographie classique, c'est-à-dire la portion de la Chaldée la plus voisine de la mer ; la grande ville de Bet-Yakin en fut le foyer. Sennachérib accourut avec son armée pour étouffer la rébellion dès ses débuts. N'osant pas l'attendre dans leurs murailles, les habitants de Bet-Yakin émigrèrent en masse vers la Susiane, dont le roi Chodornakhounta leur avait promis appui. Le monarque assyrien les y poursuivit ; craignant d'aventurer ses troupes dans les marécages presque impraticables qui s'étendaient à l'est du canal de Gamboul, le Schat-el-Arab de nos jours, il aborda par mer le littoral de la Susiane voisin de la Chaldée et il y promena la dévastation.

Mais pendant ce temps Babylone s'insurgeait, d'accord avec le roi d'Elam, sur les derrières de Sennaché-

rib. Un certain Souzoub, fils de Gatoul, y fut proclamé roi. Lorsque le souverain d'Assyrie, vainqueur dans son expédition, reprit la route de Ninive, il trouva Souzoub qui lui barrait le passage; une bataille s'engagea. « Je « vainquis Souzoub, dit Sennachérib, je le pris de ma « main vivant; je l'épargnai comme un dépôt et un « signe d'alliance du dieu Ninip. Je le conduisis en « Assyrie. » Le rebelle babylonien fut interné sous bonne garde dans la ville de Lakhir.

Au printemps suivant Sennachérib marcha de nouveau contre la Susiane, dont le roi venait de favoriser les insurgés. Il ravagea toute la partie basse, la plaine où le Choaspès, l'Eulæus et le Pasitigre déploient leurs cours avant de se jeter dans le Tigre. Trente-quatre villes de ces cantons furent prises et livrées aux flammes. « Je fis, dit le conquérant, monter dans les vastes cieux « la fumée de leurs incendies comme celle d'un seul « sacrifice. Alors Chodornakhounta, roi d'Elam, ap- « prit la prise de ses villes et fut effrayé. Il fit monter « le reste de ses hommes dans les citadelles élevées « pour y résister. Lui-même abandonna sa capitale, « Madaktou (la Badaca des géographes classiques, sur « l'Eulæus), et il se retira vers Khaïlda, qui est dans « les montagnes. Je décrétai une expédition contre Ma- « daktou. » Mais au moment où cette entreprise décisive allait être tentée, Sennachérib se retira, les augures ayant été défavorables. Trois mois après, Chodornakhounta mourut et fut remplacé sur le trône par son frère Oumman-Minan.

VI. — En 685, Souzoub parvint à s'échapper de sa prison. Il passa d'abord quelques mois en Susiane, et, s'étant assuré le concours du nouveau roi, il reparut à Babylone. « Les Babyloniens, dit Sennachérib, lui con- « fièrent la royauté des Soumir et des Accad. Il ouvrit

« le trésor de la Pyramide ; l'or et l'argent des temples « de Bel et de Zarpanit, il le pilla pour le donner à « Oummân-Minan, roi d'Elam. Il lui fit dire : « Dispose « ton armée et organise tes forces ; marche vers Baby- « lone et viens nous secourir. » Ce Susien, dont j'avais, « dans une précédente expédition, attaqué et détruit les « villes, accepta le projet dans son cœur. Il imposa ses « villes, leva son armée et augmenta sa puissance par « des chars et des chevaux..... Ils vinrent pour com- « mettre des crimes comme une nuée de sauterelles « qui s'abat sur la campagne pour la dévaster..... Le « cœur rempli de courroux, je montai en hâte sur mon « char de bataille le plus élevé, qui balaye les ennemis. « Je pris dans mes mains l'arc puissant que le dieu Assur « m'a donné... Je me ruai comme le feu dévorant sur « toutes ces armées rebelles, comme le dieu Bin l'inon- « dateur. Par la grâce d'Assur, mon maître, je marchai « vers ma proie pour la détruire ; comme une tempête dé- « vastatrice, je versai la stupeur sur mes adversaires. « Par la protection d'Assur et l'ouragan de la bataille, « j'ébranlai la force de leur résistance, et je fis chan- « celer leur fermeté. L'armée des rebelles, à cause de « mes attaques terribles, se replia, et leurs chefs délibé- « rèrent, réduits au désespoir. » Sennachérib raconte alors comment il acheta la trahison du chef d'état-major de l'armée du roi d'Elam, nommé Khoumba-Oundasa, qui lui révéla les plans de son maître et lui donna les moyens de remporter une victoire facile sur l'armée combinée des Susiens et des insurgés chaldéens, qui comptait 150,000 hommes sous ses drapeaux. « Sur la « terre mouillée, les harnais, les armes prises dans mes « attaques, nageaient dans le sang des ennemis comme « dans un fleuve ; car les chars de bataille, qui enlèvent « hommes et bêtes, avaient dans leur course écrasé les « corps sanglants et les membres. J'entassai les ca-

« davres de leurs soldats comme des trophées, et je « leur coupai les extrémités. Je mutilai ceux que je pris « vivants, comme des brins de paille ; et pour punition, « je leur coupai les mains. » Parmi les prisonniers se trouvait Naboubalariskoun, fils de Mérodachbaladan, qui s'était joint à l'armée. Oumman-Minan et Souzoub échappèrent à grand'peine au vainqueur et se réfugièrent en Susiane.

VII. — En 684, Sennachérib dédia solennellement son nouveau palais de Ninive, le plus vaste de toute l'Assyrie. Il se croyait alors débarrassé de tout souci du côté de Babylone. Mais l'année suivante, Souzoub revint encore une fois dans cette ville, qui l'accueillit avec enthousiasme ; comme aux deux précédentes révoltes, le roi d'Elam lui avait fourni une armée de secours. Il fallut livrer encore une grande bataille, qui ruina définitivement cette fois la cause de Souzoub et livra Babylone au monarque ninivite. Exaspéré par cette persistance à renouveler la lutte, Sennachérib châtia Babylone d'une manière terrible. Malgré son caractère sacré, que les Assyriens respectaient presque autant que les Chaldéens, la ville fut mise à sac et en grande partie détruite par les flammes. Les monuments les plus augustes de la religion souffrirent eux-mêmes beaucoup de la fureur des soldats d'Assur. Sennachérib rapporta triomphalement à Ninive, comme les plus précieux trophées de son expédition, les statues des dieux que Mardochidinakhé avait enlevées de la ville de Hékali 418 ans auparavant, après avoir vaincu Teglathphalasar I^er^, ainsi que le sceau royal de Salmanassar I^er^, trophée des guerres antiques de Binbaladan. Mais quand le premier moment de sa colère fut passé, il n'osa pas pousser jusqu'au bout la vengeance contre une ville qui était la cité des dieux par excellence et lui enlever son

privilége antique de posséder un roi dépendant de celui de Ninive. Il installa donc sur le trône en 682, dans Babylone à demi ruinée, son quatrième fils, Assarahaddon (le dieu Assur a donné des frères).

Ce fut vers le même temps, à la fin de son règne, que les troupes de Sennachérib, suivant le récit de Bérose, eurent en Cilicie une collision sérieuse avec les Grecs, qui tentaient d'y fonder des colonies; les Assyriens furent vainqueurs et élevèrent une stèle commémorative de cet événement. Bérose ajoute que ce fut alors que fut fondée par Sennachérib, sur la côte de la Cilicie, la ville de Tarse, dont d'autres auteurs attribuaient l'origine à un Sardanapale.

Sennachérib, après vingt-trois ans de règne, en 681, fut assassiné dans le temple du dieu Nisroch par ses deux fils, Adarmalik et Assoursarossor.

§ 4. — Assarahaddon et Assourbanipal.

(681-647.)

I. — Les deux assassins de Sennachérib ne tirèrent aucun profit de leur parricide. Assarahaddon (ou plus exactement Assourakhiddin) accourut de Babylone à Ninive, les contraignit de fuir en Arménie devant l'indignation publique, et monta sur le trône.

Assarahaddon (681-667) fut, comme son père, un prince guerrier, qui porta au loin les armes victorieuses de l'Assyrie. Nous connaissons avec détail tous les exploits militaires des premières années de son règne jusqu'en 672 (éponymie d'Atarel, préfet de Lakhir), date d'un prisme de terre-cuite du Musée Britannique, où ces événements sont énumérés dans leur ordre chronologique, mais sans que malheureusement les années de chacun soient indiquées.

La première campagne fut dirigée vers la Phénicie, dont la soumission, comme celle de Babylone, était toujours précaire. « J'ai attaqué la ville de Sidon qui « est au milieu de la mer, dit le roi dans le prisme de « Londres. J'ai mis à mort tous ses grands ; j'ai anéanti « ses murailles et ses maisons, je les ai jetées dans la « mer. J'ai anéanti l'emplacement de ses autels. Abdi- « milkout, le roi de la ville, avait fui ma puissance « jusqu'au milieu de la mer. Comme un poisson, j'ai « traversé les flots et j'ai abattu son orgueil. J'ai em- « porté tout ce que j'ai pu de ses trésors, de l'or, de « l'argent, des pierres précieuses, de l'ambre, des « peaux de cétacés, du bois de santal et d'ébène, des « étoffes teintes en pourpre et en bleu, tout ce que con- « tenait sa maison. J'ai transporté en Assyrie les « hommes et les femmes en nombre immense, les « bœufs, les moutons et les bêtes de somme. J'ai réparti « les habitants de la Syrie et du rivage de la mer, tous « dans des pays étrangers ; j'ai bâti en Syrie une for- « teresse que j'ai appelée Dour-Assarahaddon ; j'y ai « établi les hommes que mon arc a domptés dans les « montagnes et près de la mer du soleil levant (la mer «Cas ienne. »

C'est à la suite de cette campagne en Phénicie qu'Assarahaddon vint attaquer le royaume de Juda. Le roi Manassé, ayant voulu le combattre, fut vaincu, fait prisonnier et interné pour quelque temps à Babylone. Mais le monarque assyrien l'en fit bientôt revenir et le replaça sur le trône aux conditions d'un vassal ; aussi ses inscriptions enregistrent-elles Manassé parmi ses tributaires. Assarahaddon, vers le même temps, compléta la colonisation de l'ancien territoire d'Israël, en y établissant de nouveaux essaims de gens de la Basse-Chaldée et du pays d'Elam, réduits en captivité dans ses guerres.

II. — En effet, après deux campagnes sommairement indiquées, dont l'une eut pour théâtre le pays de Van, et dont l'autre, conduite sur les bords de la mer Noire, amena la soumission des Tibaréniens (*Tabal*), des Mosynœques (*Masnaki*) et des Cimmériens (*Gimirraï*), qui avaient déjà franchi le Caucase et commençaient alors leurs invasions en Asie Mineure, Assarahaddon dut tourner ses armes contre la partie de la Chaldée voisine du golfe Persique, qui fut plus tard la Characène et où Nabozirsimtat, second fils de Merodachbaladan, avait réussi à se créer un petit royaume indépendant. Il le vainquit, le détrôna et institua à sa place son frère puîné Nahidmardoch, à titre de vassal. Mais pendant ce temps une nouvelle révolte avait eu lieu dans la Babylonie. Un certain Samasibni en était le chef. Ne se sentant pas en état de se maintenir dans la grande cité, dont les fortifications étaient restées démantelées depuis sa dernière prise par Sennachérib, il s'était renfermé dans la ville voisine de Bet-Dakkourri, emportant avec lui les tablettes astrologiques des temples de Babylone et de Borsippa. « Moi, dit Assarahaddon, dans le respect du maître sublime « et de Nébo, j'ai restitué ces tablettes et les ai confiées « aux hommes de Babylone et de Borsippa. J'ai placé « sur son trône Nabousallim, fils de Balazou, qui res- « pectait les lois. »

« La ville d'Ad-Doumou, la ville de la puissance des « Arabes, qu'avait prise Sennachérib, roi d'Assyrie, le « père qui m'a engendré, je l'ai de nouveau attaquée et « j'en ai emmené les habitants captifs en Assyrie..... « Le délégué de la reine des Arabes s'en vint à Ninive « avec beaucoup de présents et s'inclina devant moi. Il « me supplia de lui rendre ses dieux. J'exauçai son « vœu ; je restaurai les images de ces dieux qui avaient « été détériorées. Je fis écrire sur ces images les éloges « d'Assur et la gloire de mon nom ; je les apportai et je

« les lui restituai. Je nommai à la royauté des Arabes « Tabouya, une femme de mon harem. Comme prix des « dieux que j'ai restitués à ce pays, j'ai augmenté le « tribut qu'on payait à mon père, de soixante-cinq cha- « meaux que je leur ai imposés en plus. » Nous reparlerons plus loin, dans le livre consacré à l'histoire des Arabes, de ce royaume que gouvernaient des reines, investies en même temps d'un sacerdoce. Disons seulement ici que sa capitale, Ad-Doumou, est le Douma de la Bible, le Daumat-el-Djandal des géographes arabes du moyen âge.

A la suite de cette campagne, Assarahaddon régla aussi les affaires du royaume arabe du Hedjâz, dont la capitale, nous le savons par les inscriptions d'Assourbanipal, était Yathrib, aujourd'hui Médine. Le roi, appelé Haçân, étant mort, il donna l'investiture à son fils Yâla, auquel il imposa un tribut considérable.

Vient ensuite le récit d'une autre expédition bien plus lointaine dans la péninsule arabique. Elle marque le point extrême où furent portées de ce côté les armes assyriennes, qui n'y firent, du reste, qu'une apparition. Le but de cette expédition fut un pays nommé Bâzou, situé dans le sud au delà de 140 schœnes (1,629 kilomètres) de désert et d'une chaîne de montagnes qu'on mettait quarante heures à traverser. C'est nécessairement, d'après ces indications de distances, un des districts intérieurs du Hadhramaut ou du pays de Mahra.

Revenu de cette lointaine campagne, Assarahaddon eut à soumettre une rébellion du roitelet du canton de Gamboul, dont les sujets « demeurent comme des pois- » sons au milieu des eaux et des marais, » sur la rive orientale du Schat-el-Arab. Puis il soumit, après une guerre longue et assez difficile, une partie des districts méridionaux de la Médie et pénétra jusque dans la Perse

occidentale, où il fit prisonniers les deux gouverneurs de villes Sithrapherne et Hypherne.

III. — Bien qu'il ait fait construire à Ninive un nouveau palais, « une maison des butins, » dans les fondations de laquelle a été découvert le prisme du Musée Britannique, Assarahaddon résidait plus habituellement à Babylone. Il avait une préférence marquée pour cette ville, dont il avait été vice-roi avant la mort de son père. Il en assurait d'ailleurs la soumission en y habitant, tandis qu'il était toujours sûr de la fidélité de Ninive et de l'Assyrie. Ce fut lui qui entreprit d'en faire la plus grande et la plus belle ville de l'Asie. Il en commença les gigantesques enceintes et il arrêta le premier plan des travaux qui, repris plus tard par Nabopolassar et Nabuchodorossor, devaient porter à un si haut point la splendeur de Babylone.

Dans le prisme de Londres nous trouvons l'énumération des rois qui lui payaient tribut dans les contrées de l'ouest à la date de 672. Ce sont d'abord, avec Manassé, roi de Juda, les princes phéniciens, sur lesquels nous aurons l'occasion de revenir plus loin, dans le livre où nous traiterons de l'histoire des fils de Chanaan; puis viennent les dix rois de l'île de Cypre; la plupart ont des noms grecs parfaitement reconnaissables, ce qui prouve que l'élément hellénique était dès lors dominant en Cypre, et s'y soumettait sans répugnance à la suzeraineté ninivite. Ce sont : Ægistus, roi d'Idalium; Pythagoras, roi de Citium; Cius (?), roi de Salamis; Ithodagon, roi de Paphos; Ariel, roi de Soli; Damas, roi de Curium; Romis, roi de Tamassus; Damus, roi d'Amathonte; Onaergès, roi de Liménium, et Baali, roi d'Oupri.

Assarahaddon étendit de ce côté son empire, en 672, par une nouvelle et bien importante conquête. Il reprit

les projets de son père sur l'Égypte, en profitant du mécontentement des petits princes qui gouvernaient alors chacune des cités du Delta, contre le roi éthiopien Tahraka, leur suzerain. Les troupes de ce dernier furent vaincues dans une bataille décisive, et Assarahaddon s'empara de toute l'Égypte jusqu'aux cataractes de Syène. Depuis lors il s'intitula, sur les monuments, « roi d'Égypte et d'Éthiopie » en même temps que « roi d'Assyrie » et « vicaire des dieux à Babylone. » Des garnisons assyriennes furent mises dans les principales villes de l'Égypte, à quelques-unes desquelles on imposa des noms nouveaux tirés de la langue d'Assur. Le pays fut divisé en vingt petites principautés, sous la suprématie du prince saïte Néchao, mis en possession de Memphis.

Cet état de choses dura jusqu'en 668. Alors Assarahaddon, gravement atteint de la maladie dont il devait mourir et se sentant hors d'état de porter plus longtemps le poids des grandes affaires de la monarchie, se décida à abdiquer la couronne en faveur de son fils aîné, Assourbanipal. Dans une proclamation qui est venue jusqu'à nous et qui porte la date du 12 aïr de l'éponymie de Marlarmi (mai 668), il annonça sa résolution à ses peuples et remit à Assourbanipal le gouvernement de Ninive et de tout l'empire, se réservant seulement sa chère Babylone, où il continua de régner. On possède au Musée Britannique le fragment d'une lettre écrite à cette époque par Assourbanipal à son père ; il y donne à Assarahaddon le titre de roi de Babylone et se qualifie lui-même de roi d'Assyrie. Mais dès l'année suivante, Assarahaddon mourut. Il eut son second fils, Samoulsamougin (le Saosdouchin du Canon de Ptolémée), pour successeur sur le trône de Babylone et de la Chaldée, qui demeura distinct de celui de Ninive, mais subordonné.

En 668, Tahraka, profitant des circonstances de la maladie et de l'abdication d'Assarahaddon, ainsi que de l'incertitude du changement de règne, avait reconquis toute l'Egypte sur les Assyriens.

IV. — Assourbanipal (667-647) fut un digne fils de son père, un rude batailleur, sous lequel les armes assyriennes ne déchurent pas de leur réputation. Il commença par tourner ses efforts contre l'Égypte, avant même la mort de son père, et inaugura son règne par trois expéditions successives sur les rives du Nil, qui toutes les trois l'amenèrent en vainqueur jusque dans Thèbes. A la seconde, il installa Néchao sur le trône de la cité d'Ammon; dans la troisième, il vint pour venger ce prince, mis à mort par Rot-Amen, beau-fils et successeur de Tahraka. Il donna alors à l'Égypte une administration tout assyrienne; mais, après son départ, ses officiers ne purent s'y maintenir, et sa troisième campagne ne fut en réalité qu'une razzia sur une énorme échelle. Cependant la suprématie assyrienne subsista quelque temps encore sur la Basse-Égypte, et les rois de la Dodécarchie, dans le Delta, payaient tribut à Ninive, tandis que les Éthiopiens de Piankhi dominaient dans la Haute-Egypte.

Nous avons déjà parlé de cette guerre avec plus de détails dans le livre consacré à l'histoire d'Égypte. C'est, du reste, la seule des campagnes d'Assourbanipal qui ait jusqu'à présent été l'objet des études des savants. Les textes historiques de ce prince, que le Musée Britannique possède en assez grand nombre, n'ont même pas été publiés; aussi serons-nous obligé d'en parler assez brièvement, d'après les notions sommaires que nous avons pu en prendre à Londres, sur les monuments originaux, et d'après les études plus approfondies qu'a faites de certaines parties notre maître et ami, M. Oppert.

La Phénicie s'était révoltée en même temps que Rot-Amen envahissait l'Egypte. Après sa troisième campagne sur les rives du Nil, en 666, Assourbanipal, revenant en Assyrie, châtia les vassaux indociles qui gouvernaient les cités chananéennes. Il prit d'abord Acco, puis Tyr, dont il reçut à merci le roi, nommé Baal. Aradus lui offrit plus de résistance; le siége en fut difficile et meurtrier; mais enfin la ville fut emportée et son roi, nommé Yakindou, se suicida pour ne pas tomber vivant entre les mains du vainqueur. Assourbanipal fit prisonniers les huit fils de Yakindou, dont il donne la liste. Mais il n'accorda la vie qu'à un seul, à l'aîné, Azbaal, qu'il institua roi d'Aradus. Les sept autres furent mis à mort. La Phénicie ainsi ramenée par force à l'obéissance, Assourbanipal marcha sur la Cilicie, qui s'était aussi révoltée. Une courte campagne suffit pour la réduire, et le roi de cette contrée, en signe de soumission, livra sa fille pour le harem du monarque ninivite. C'est à cette guerre qu'une tradition fort répandue dans l'antiquité rattachait la fondation de la ville de Tarse.

L'année suivante (665), Assourbanipal se trouvait à Ninive lorsqu'il reçut une ambassade de Gygès, roi des Lydiens, qui, voyant ses Etats envahis par les Cimmériens et ne sachant comment les repousser, se déclara vassal de l'Assyrie pour obtenir des secours contre d'aussi terribles ennemis. Un corps auxiliaire assyrien lui fut envoyé; grâce à l'appui de ces troupes, Gygès remporta la victoire et fit conduire les deux principaux chefs des Cimmériens prisonniers à Ninive. La suprématie de l'empire fut ainsi établie sur toute l'Asie Mineure, jusqu'à la mer Egée.

V. — Mais pendant ce temps s'amoncelait le plus formidable orage qui eût menacé la monarchie assyrienne depuis le désastre d'Assourlikhous. Le frère cadet d'As-

sourbanipal, Samoulsamougin, gouvernait, comme nous l'avons dit tout à l'heure, Babylone et la Chaldée. Il médita de renverser son aîné et de s'asseoir à sa place sur le trône de Ninive. Pour y parvenir, il noua une grande conspiration avec le roi de Susiane et la plupart des princes tributaires des pays méridionaux de la monarchie. En 663, il leva l'étendard de la révolte. Pour rendre la cause de son ambition nationale parmi les Chaldéens, il appela auprès de lui Nabobelsoum, le petit-fils du grand Mérodachbaladan, cet indomptable champion de l'indépendance babylonienne, et il lui donna, comme roi d'Assyrie, l'investiture du sceptre de Babylone. Téoumman, roi d'Elam, se déclara en sa faveur et vint en Babylonie avec une nombreuse armée pour le soutenir. Mathan, roi des Nabatéens, et Ywaitê, roi des Arabes du Hedjâz, se joignirent également à la révolte, et le dernier envoya des troupes au secours de Samoulsamougin, sous la conduite d'un scheikh nommé Aym, fils de Théir. Psamétik, prince de Saïs, saisit l'occasion pour renverser ses collègues de la Dodécarchie et pour rétablir la pleine indépendance de l'Egypte. Gygès ne se souciant plus des devoirs de vassal qu'il avait acceptés deux ans auparavant, lui fournit un appui efficace, et un corps de Lydiens contribua considérablement à chasser les quelques garnisons assyriennes qui demeuraient encore dans le Delta.

La situation était terrible; la révolte se montrait à la fois sur presque tous les points, avec un ensemble qui révèlait le concert préalable ; si on ne parvenait pas à l'arrêter rapidement, avant qu'elle n'eût gagné les provinces du Nord, l'empire était perdu. Assourbanipal fit face au danger avec énergie et sang-froid. Faisant la part du feu, il renonça à toute nouvelle tentative sur l'Egypte, et accepta de ce côté les faits accomplis par l'avénement de Psamétik. Du côté de la Lydie, ne pou-

vant pas aller lui-même punir la félonie de Gygès, ayant aussi besoin de concentrer toutes les forces assyriennes d'un autre côté pour étouffer la rébellion dans son foyer même, il appela les Cimmériens à se jeter de nouveau sur la contrée. Ceux-ci ne se firent pas prier ; ils dévastèrent toute la Lydie et s'emparèrent de ville de Sardes, mais non de la citadelle. Gygès fut tué au milieu de l'invasion. Son fils Ardys, en lui succédant, s'empressa de faire sa soumission à Assourbanipal, qui parvint à décider les Cimmériens à la retraite.

Ainsi délivré du péril des diversions qui auraient pu survenir du côté de la Lydie, Assourbanipal marcha contre son frère, afin d'étouffer au plus tôt la révolte dans son foyer même. La campagne paraît avoir été courte et décisive. Assourbanipal battit en plusieurs rencontres d'une manière complète l'armée des Chaldéens, ainsi que leurs auxiliaires, Téoumman, roi d'Elam, et Aym, fils de Théir, rejetant l'un sur la Susiane et l'autre sur l'Arabie. Il fit alors son entrée triomphale à Babylone. Samoulsamougin, effrayé, ne se sentit pas l'énergie de continuer la lutte ; il vint faire sa soumission et implorer la clémence de son frère. En général les rois d'Assyrie étaient en pareil cas impitoyables pour les rebelles vaincus ; c'était une règle d'Etat de les mettre à mort. Mais Assourbanipal sut ne pas oublier que celui qui était à ses pieds était son frère ; il lui pardonna et le replaça sur le trône de la grande cité babylonienne, où Samoulsamougin demeura jusqu'à la fin de ses jours, désormais invariablement fidèle à la suzeraineté ninivite. Il faut sans doute attribuer cette clémence fraternelle d'Assourbanipal aux prières et aux conseils de sa sœur Serouya-Edirat, qui paraît avoir exercé une grande influence sur lui et qui est nommée sur plusieurs monuments en compagnie des deux frères.

VI. — Mais si le roi de Babylone, premier auteur de la révolte, avait ainsi fait presque aussitôt sa soumission, il n'en était pas de même de ses alliés, qui se montraient résolus à continuer la guerre et que le roi d'Assyrie devait vaincre pour assurer la tranquilité de son empire. Voulant faire face au danger le plus sérieux, Assourbanipal se tourna contre la Susiane. Téoumman, entouré de ses quatre parents, Oummanibi, Tamaritou, Indabibi et Oummanaldas, qui commandaient aux quatre grandes divisions du pays, rassemblait en hâte de nouvelles troupes et se préparait à envahir la Chaldée. Il avait donné asile dans ses Etats à Nabobelsoum et à ses partisans, qui lui promettaient de faire soulever toutes les provinces du bas Euphrate aussitôt que son armée aurait passé la frontière. Assourbanipal le prévint et entra en Susiane. Après plusieurs engagements de moindre importance, une grande bataille fut livrée sur le bord du fleuve Oulaï (Eulæus). Elle se termina par la défaite des Susiens. Téoumman et son fils, encore très-jeune, furent faits prisonniers. Assourbanipal se présenta aussitôt devant Suse, dont la porte lui était ouverte, et installa sur le trône, comme vassal de l'Assyrie, Oummanaldas, qu'il avait pris dans un des premiers combats de la campagne et qu'il avait décidé à le servir.

De vastes tableaux, analogues à ceux qui se déploient sur les pylones des temples de l'Égypte et offrent de même des centaines de personnages dans leurs compositions, nous font assister à cette guerre heureuse ; ils viennent du palais de Koyoundjik et sont maintenant à Londres. C'est un drame complet, retracé de la manière la plus saisissante. On voit d'abord la bataille qui décida du sort de la contrée, bataille livrée à peu de distance en avant de Suse. Les guerriers élamites, malgré leur vive résistance, sont taillés en pièces et précipités dans l'Eulæus, dont les flots englou-

tissent un grand nombre d'entre eux. Dans le tableau suivant, Assourbanipal, profitant de sa victoire, marche droit vers Suse. On distingue ensuite la ville (désignée par son nom) avec ses remparts crénelés et ses maisons aux toits plats, au milieu d'une forêt de palmiers. Le monarque assyrien a fait arrêter son char non loin des portes, et deux de ses officiers présentent au peuple Oummanaldas, que dans sa volonté souveraine il impose au pays, à la place du roi qui a osé le combattre. Alors, tandis que l'Eulæus roule encore au pied des murailles les cadavres des derniers défenseurs de l'indépendance nationale, le peuple de la capitale, affolé de terreur et espérant fléchir à force d'avilissement un vainqueur irrité, sort en foule, hommes, femmes et enfants, avec des harpes, des flûtes et des tambourins, et salue de ses chants et de ses danses le nouveau chef installé par les étrangers. Pendant ce temps, et à quelques pas de la scène de fête, les chefs de l'armée vaincue expient dans les tortures le crime d'avoir osé défendre leur roi et leur pays; l'un est écorché vivant, les autres ont les oreilles coupées, les yeux crevés, la barbe et les ongles arrachés. Ces compositions aux figures très-nombreuses, traitées avec une extrême finesse, n'ont pas plus de perspective que les tableaux historiques égyptiens; mais on ne saurait se lasser d'y admirer la vie et le mouvement qui règnent dans tous les groupes, la vérité des types, l'heureuse naïveté des attitudes.

Téoumman fut décapité; une inscription monumentale que possède le Musée Britannique est consacrée à garder la mémoire de cet événement. Mais la guerre n'était pas finie pour cela. Elle continua dans les montagnes de la Susiane avec un grand acharnement jusqu'en 661. Oummanibi, Tamaritou et Indabibi, ceignirent successivement le diadème et luttèrent dans les parties les plus difficilement accessibles du pays contre les

Assyriens, tandis qu'Oummanaldas régnait à Suse sous la protection de ces derniers. Mais tous les trois tombèrent successivement sur les champs de bataille; la résistance nationale n'eut plus de chefs, et l'autorité d'Oummanaldas fut reconnue dans tout le pays. Assourbanipal se retira avec ses troupes en Assyrie, considérant la guerre comme terminée.

VII. — Cependant, à peine l'armée ninivite était-elle rentrée dans ses foyers, qu'Oummanaldas, qui avait accepté d'être un docile client des Assyriens, changea de rôle. Jetant le masque dont il s'était couvert depuis deux ans, pressé sans doute aussi par le sentiment national des Elamites, qui repoussaient énergiquement la domination étrangère, et n'avaient cessé la lutte que faute d'avoir un prince à leur tête, il rompit avec le monarque de Ninive, et fit de grands préparatifs militaires. Nabobelsoum et les patriotes chaldéens, qui se tenaient cachés dans les montagnes, furent appelés à la cour, et nouèrent d'actives correspondances avec leurs partisans dans le pays au sud de Babylone. Au printemps de 660, Assourbanipal dut entamer une nouvelle guerre en Susiane. Au lieu de pénétrer dans le pays en venant de la Chaldée, comme dans les campagnes précédentes, il y entra par le nord-ouest, en venant directement d'Assyrie.

On prit d'abord la ville de Rasi, capitale du district de Ras, située dans la partie septentrionale de la Susiane, entre les montagnes de la Mésobatène et le Tigre, puis la ville de Hamanou, située dans la même région, mais un peu plus au sud. Oummanaldas se trouvait avec ses troupes à Madaktou, la Badaca des géographes classiques : en apprenant la marche victorieuse des Assyriens, il prit peur et se réfugia dans Suse. L'armée assyrienne franchit, sans coup férir, le fleure Itité, le Choaspès de

Grecs, occupa Madaktou et Oundasi, autre ville située sur le même fleuve. De là, Assourbanipal marcha contre Suse. Oummanaldas n'avait pas osé l'y attendre et s'était retiré vers les montagnes avec le gros de son armée, laissant seulement une garnison dans sa capitale. Assourbanipal entra dans Suse de vive force et poussa aussitôt plus avant, poursuivant toujours Oummanaldas, qui continuait à se replier devant lui. Il prit ainsi les villes de Din, de Pidilma et de Boubilou, dont on ne saurait encore déterminer la situation précise, dans l'état si imparfait de nos connaissances sur la géographie de la Susiane. Le roi d'Elam s'était retiré dans les montagnes de Banoun. Les Assyriens l'y atteignirent et enlevèrent d'assaut la ville de Banoun; mais il parvint à leur échapper, ainsi que Nabobelsoum, qui ne l'avait pas quitté.

Alors Assourbanipal, lassé de cette poursuite sans résultats, adopta d'autres moyens pour contraindre le pays et son prince à la soumission. Il rentra dans Suse, et livra la ville au pillage de ses soldats. Les trésors royaux et les archives furent enlevés et transportés à Ninive. Les temples furent ouverts et systématiquement profanés; on en tira, pour les envoyer en Assyrie, les statues des dieux « qu'aucun œil n'avait vues », dit le prisme de Londres, ce qui semble indiquer que dans les temples de la Susiane les images divines étaient placées dans une sorte de *Saint des saints* inaccessible à la foule. Assourbanipal donne ici la liste des dieux dont il emporta les statues, et nous croyons devoir la reproduire, car c'est le seul document que l'antiquité nous ait légué sur les dieux nationaux du pays d'Elam. C'étaient : Soumoud, Bagamar, Partikira, Ammankasibar, Ansapata, Ragiba, Simgam, Karsa, Kirsamas, Soudami, Aipaksina, Dilala, Panindimri, Silagara, Napsou et Kindakourbou. Ces dieux, aux noms étranges, paraissent avoir présenté la

plus grande analogie avec les dieux de la Chaldée et de l'Assyrie, mais sous des appellations absolument différentes.

Quand il eut ainsi pillé et dévasté Suse, quand il eut détruit le temple qui, dans cette ville, contenait l'oracle que tous les gens d'Elam venaient consulter avec une grande dévotion, Assourbanipal se mit à parcourir le pays en y portant le fer et la flamme, brûlant les bourgs, les villages, toutes les habitations, détruisant les récoltes, coupant les plantations, faisant mettre à mort tous les troupeaux, réduisant en esclavage tous les habitants qu'il rencontrait. Ces effroyables exécutions durèrent sans interruption pendant un mois et vingt-cinq jours, et se répandirent sur une vaste étendue de territoire. Elles terrifièrent la population, qui, de tous les côtés, demanda la paix. Les soldats qui entouraient Oummanaldas désertèrent pour aller faire leur soumission. Lui-même entra en négociations avec le monarque assyrien. Nabobelsoum le Chaldéen, désespéré, craignant d'être livré, se fit tuer par son écuyer. Oummanaldas fit couper la tête du cadavre et l'envoya au roi d'Assyrie en implorant sa merci. Assourbanipal l'accueillit avec bienveillance, et après avoir pris des garanties de sa fidélité future, lui conserva le sceptre à titre de vassal.

Un petit bas-relief, conservé au Musée Britannique et provenant de Koyeundjik, représente Assourbanipal banquetant au milieu de ses femmes dans les jardins du harem de Ninive. La tête de Nabobelsoum, salée et préparée, est suspendue à l'un des arbres du jardin, en face du roi, de manière à ce qu'au milieu de la fête, il puisse assaisonner ses plaisirs du spectacle de la dépouille de son ennemi vaincu.

VIII. — Les guerres d'Elam étaient terminées. Les armes de l'Assyrie triomphaient de ce côté, et Assourbanipal sortait vainqueur de la crise qui avait mis un

moment sa puissance à deux doigts de l'abîme. Mais la révolte de l'Arabie et de la Nabatène subsistait toujours. Le roi d'Assyrie résolut de réduire à leur tour ces pays à l'obéissance, et de punir la conduite de leurs rois. Celui des Arabes, Ywaitê, fils de Nouray, avait profité des événements des dernières années, de la rébellion de la Chaldée et des guerres de Susiane, pour agrandir démesurément ses Etats sans opposition de la part de l'Assyrie ; grâce à ses généraux Aym et Abyatê, tous deux fils de Théir, qui guerroyaient pour lui, car il n'est nulle part indiqué comme ayant personnellement assisté à un combat, il s'était créé un vaste empire, qui ne comprenait plus seulement le Hedjâz, domaine héréditaire de ses ancêtres, mais la majeure partie de la péninsule arabique, les différentes parties du Nedjd, le Djebel-Schommer, le Djauf, le désert de Syrie, et même toute la rive occidentale de l'Euphrate dans son cours inférieur, formant ce qu'on appelle aujourd'hui l'Irâk-Araby.

La guerre commença en 659, et dura trois ans. La première campagne fut consacrée à reconquérir l'Irâk et à en reprendre successivement les villes. La plus importante était Hirata, sur l'emplacement, où fut plus tard Hîra, si célèbre dans l'histoire des Arabes aux premiers siècles de l'ère chrétienne. Dans la seconde campagne (658), l'armée assyrienne débuta par franchir le désert de Syrie et gagner le plateau central de l'Arabie ; elle parcourut ensuite ce plateau dans toute son étendue, en suivant un itinéraire que nous étudierons dans le livre qui sera consacré à l'histoire des Arabes. Dans ces contrées on prit un grand nombre de villes fortifiées ; enfin l'on parvint jusqu'au fond du Nedjd, à une cité appelée Corassid, où l'armée attendit l'ouverture de la troisième campagne. Dans celle-ci (637), le Nedjd étant complétement soumis, Assourbanipal attaqua le Hedjâz, portant ainsi ses coups au cœur même de la puissance

d'Ywaitê. De Corassid il gagna le littoral de la mer Rouge, où il vint assiéger et prendre successivement Djisda (Djeddah) et Yanbo. Enfin il mit le sceau à ses succès par la prise de la grande cité de Yathrib (aujourd'hui Médine). Ywaitê, désespérant de la fortune, demanda l'*aman* qui lui fut accordé; ses deux généraux, Aym et Abyatê, furent livrés à Assourbanipal et écorchés vivants par ordre de ce monarque. Des bas-reliefs du palais de Koyoundjik, transportés à Londres, représentent quelques épisodes de cette guerre d'Arabie, la défaite d'une tribu montée sur des chameaux et la surprise d'un douar, dont les guerriers sont égorgés dans leurs tentes.

Assourbanipal revint du Hedjâz en Syrie, et dans son retour châtia aussi les Nabatéens, dont le pays fut dévasté, la capitale prise par l'armée qui venait de vaincre les Arabes. Le roi Mathan obtint sa grâce en se jetant aux pieds du monarque ninivite.

Ce dernier acte du grand drame dont la révolte de Samoulsamougin avait donné le signal, fut court, et remplit seulement les derniers mois de 657.

En 655, Assourbanipal fut obligé de retourner encore une fois en armes dans le pays d'Elam, pour réprimer une révolte contre Oummanaldas, qui se montrait désormais un fidèle vassal. Toute indication nous manque jusqu'à présent sur les événements des huit dernières années de son règne.

VIII.—Les affaires de Lydie et la domination sur l'île de Cypre firent connaître des Grecs Assourbanipal. Tout concorde à montrer en lui le Sardanapale guerrier et conquérant dont parlent plusieurs historiens classiques, en le distinguant soigneusement du Sardanapale voluptueux et efféminé entre les mains duquel périt le premier empire de Ninive.

A propos de ce prince, les historiens grecs de l'époque

alexandrine ont commis deux erreurs assez curieuses pour être notées, et qui tiennent l'une et l'autre bien manifestement à des confusions dans la lecture d'inscriptions assyriennes, preuve qu'il y avait alors parmi les Hellènes quelques savants qui étudiaient l'écriture cunéiforme et ses monuments, ce qu'aucun ne fit pour les hiéroglyphes de l'Egypte.

Clitarque raconte que dans une inscription existant à Tarse, où l'on peut en effet admettre que ce prince ait passé dans le cours de ses expéditions et ait laissé un monument de son passage, Sardanapale se disait « fils « d'Anakyndaraxarès. » Mais ce prétendu nom patronymique n'est autre que le titre inscrit presque toujours à la suite du nom des monarques assyriens, « moi, au« guste roi d'Assyrie, » *Anaku nadu sarru Assur*, d'où un lecteur inexpérimenté a fait Anakyndaraxare, qu'il a pris pour un nom d'homme. D'autres écrivains disent que Sardanapale était surnommé Conosconcoléros ; ici encore c'est un titre royal qui a été regardé par erreur comme un nom propre. Les rois d'Assyrie s'intitulent très-habituellement « moi, le roi, vicaire du dieu « Assur, » et ce titre est presque toujours écrit idéographiquement, au moyen de signes qui, si on se trompait sur leur valeur et si on les prenait comme phonétiques, donneraient la prononciation *Kounousskounkilassour* ; de là le prétendu Conosconcoléros. Beaucoup des erreurs que les historiens grecs, surtout ceux de l'âge alexandrin, ont commises au sujet de l'histoire des monarques assyriens, doivent tenir à de fausses lectures de ce genre.

C'est Assourbanipal qui termina le magnifique palais de Ninive, commencé par Sennachérib ; les sculptures de la partie qu'il en fit élever sont les œuvres les plus fines et les plus achevées que nous connaissions jusqu'à présent de l'art assyrien. Il y avait établi une riche

bibliothèque, dont les débris, retrouvés par M. Layard, sont maintenant à Londres et ont puissamment servi au déchiffrement de l'écriture cunéiforme.

§ 5. — Fin du second empire d'Assyrie. — Ruine définitive de Ninive.

(647-606)

I. — Assouredilili III (647-625), fils et successeur d'Assourbanipal, réunit la couronne de Babylone à celle de Ninive, probablement en dépouillant Samoulsamougin, car il était maître de la grande cité chaldéenne quelques mois après son avénement, et il est peu vraisemblable que les deux fils d'Assarahaddon soient morts précisément dans la même année. Sous le règne de ce prince, qui est le Chiniladan des auteurs grecs, l'Assyrie remporta son dernier succès militaire. Un royaume unique avait succédé en Médie à la confédération anarchique de chefs locaux, qui avait offert à Saryukin et à son fils tant de facilités pour leurs conquêtes. Phraorte, monté sur le trône des Mèdes en 657, expulsa les Assyriens des positions qu'ils tenaient encore dans son pays, conquit la Perse et tous les pays iraniens situés en deçà de l'Hindou-Kousch et des déserts de la Carmanie. Ayant ainsi fait de la monarchie médique un vaste empire militaire, il se crut en mesure de reprendre l'œuvre d'Arbace et de détruire la puissance de Ninive. Il descendit donc sur l'Assyrie; mais Assouredilili vint à sa rencontre avec une nombreuse armée. Une grande bataille se livra au débouché des montagnes (635); Phraorte y fut tué et l'armée mède détruite.

Cependant l'empire assyrien touchait à sa fin; ses forces militaires tombaient en décadence, ses trésors s'épuisaient, et pendant ce temps ses voisins grandis-

saient. En 625, Cyaxare, roi des Mèdes et successeur de Phraorte, vainqueur de l'Asie Mineure qu'il avait conquise jusqu'au fleuve Halys, profitant de la mort d'Assouredilili et du trouble dans lequel elle avait jeté l'Assyrie, vint mettre le siége devant Ninive, tandis que le Chaldéen Nabopolassar soulevait Babylone, s'y faisait proclamer roi et y rétablissait l'indépendance. Ninive allait succomber lorsque l'invasion des Scythes vint pour quelques années encore la sauver, en tombant comme un torrent dévastateur sur le pays des Mèdes et en asservissant ce peuple pendant 19 ans.

II. — Saruc ou Assaracus, c'est-à-dire peut-être un nouvel Assarahaddon, dont nous ne possédons pas de monuments (625-606), prit alors le sceptre, et, grâce au répit accordé à Ninive par l'invasion des Scythes, gouverna tout ce temps assez tranquillement, mais gouverna un empire affaibli, abaissé, démembré, sans force et sans vie, qu'il n'essaya pas même de relever. Puis, quand Cyaxare fut parvenu à délivrer son royaume des hordes touraniennes, il revint sous les murs de Ninive, plus résolu que jamais à reprendre l'œuvre d'Arbace et à anéantir pour toujours la cité qui avait fait peser sur l'Asie un joug si dur et si implacable. Nabopolassar et ses Babyloniens lui fournirent leur concours avec la même ardeur que Phul avait apportée à soutenir Arbace. Après un siége long et meurtrier, Ninive succomba, et Assaracus, dans son désespoir, se tua, comme son prédécesseur Assourlikhous. Les vainqueurs détruisirent la ville, incendièrent ses palais et ses temples, et la splendide Ninive de Sennachérib, une des gloires de l'Asie, ne fut plus qu'un monceau de ruines (606).

Cet immense désastre, qui changea la face de l'Asie, n'est rappelé sur aucun monument connu, et il n'a pas

laissé la moindre trace dans les écrivains de l'antiquité classique (à part Bérose), lesquels ont confondu la prise et la ruine de Ninive avec la chute du premier empire assyrien en 788. Seul le peuple hébreu, par la voix de ses prophètes, nous a transmis le souvenir de cette grande destruction, où sa foi ardente et le sentiment de ses malheurs lui montrèrent le redoutable effet des vengeances divines.

« Jéhovah est un dieu jaloux et un dieu vengeur, « s'écrie le prophète Nahum ; Jéhovah fait éclater sa « vengeance et le fait avec fureur.

« Le destructeur vient contre toi, ô Ninive ! Il vient « assiéger tes forteresses. Assyrien, mets des sentinelles « sur le chemin, fortifie tes reins, rassemble le plus de « forces que tu pourras.

« Ce sera en vain ; car Jéhovah va punir l'insolence « avec laquelle tu as traité Jacob et Israël.

« L'ennemi fera marcher ses plus vaillants hommes ; « ils iront à l'attaque d'une course précipitée, ils se « hâteront de monter sur la muraille et ils prépareront « des machines où ils seront à couvert.

« Enfin ces portes par où les peuples entraient comme « des fleuves seront ouvertes. Le temple est détruit jus- « qu'aux fondements. Ninive est remplie d'habitants « comme une piscine remplie d'eau. Ils prennent la « fuite. Elle crie : « Demeurez ; » mais personne ne « tourne la tête.

« Pillez l'argent, pillez l'or ; ses richesses sont infi- « nies ; sa magnificence est au-dessus de tout ce qu'on « peut imaginer.

« Ninive est pillée, elle est dépouillée de tout, elle est « déchirée, les cœurs sèchent d'effroi, les genoux trem- « blent, les reins sont pénétrés de douleur, tous les vi- « sages sont noirs et défigurés.

« Où est maintenant cette caverne de lions ? Où sont

« ces viandis de lionceaux ? Où est cette caverne où se « retiraient le lion, la lionne et leurs petits, sans que « personne les y vînt troubler ?

« Je viens à toi, dit le dieu des armées ; je mettrai le « feu à tes chars de guerre et je les réduirai en fumée ; « l'épée dévorera tes jeunes lions ; je te mettrai hors « d'état d'enlever la proie de dessus terre, et on n'en- « tendra plus la voix insolente des ambassadeurs que « tu envoyais.

« O roi d'Assur ! tes généraux se sont endormis, tes « princes ont été ensevelis dans le sommeil, ton peuple « a été dispersé dans les montagnes, et il n'y a personne « pour le rassembler.

« Il n'y a point de remède à ta blessure, ta plaie est « mortelle ; tous ceux qui ont appris ce qui t'est arrivé « ont applaudi à tes maux. »

La malédiction des prophètes s'accomplit à la lettre. Deux siècles seulement après cette terrible catastrophe, Xénophon, qui traversa ces lieux avec les Dix Mille, ne prononce même pas le nom de Ninive, non plus que les historiens d'Alexandre. Une colonie du nom de Ninus fut établie par les Romains sur ses décombres ; les Sassanides la détruisirent. A dater de ce moment le souvenir de Ninive fut entièrement oublié sur les lieux mêmes où elle avait existé. La ville qui se bâtit au moyen âge sur la rive droite du Tigre, en face de l'emplacement de la cité royale de Sennachérib, reçut des Arabes le nom de Mossoul. C'est de nos jours seulement que la capitale de l'Assyrie devait être retrouvée, toute en ruines, sous le sol où elle était ensevelie depuis 2450 ans.

CHAPITRE IV

CIVILISATION, MŒURS ET MONUMENTS DE L'ASSYRIE.

§ 1. — Organisation politique et sociale.

I. — La monarchie assyrienne réalisait, sans doute à l'exemple de la première monarchie chamite de Babylone à laquelle elle devait une partie de sa civilisation, le type qu'ont reproduit depuis toutes les monarchies asiatiques, aussi bien celle des khalifes musulmans que celles des Perses Achéménides et Sassanides, type que la monarchie des Ottomans à Constantinople et l'empire de Russie offrent encore de nos jours en Europe comme une monstrueuse dénégation des progrès de la liberté et de la civilisation. C'était un despotisme sans limites et sans frein, traversé seulement de temps à autre par de sanglantes révolutions de palais.

Le roi cependant n'était pas en Assyrie, de même qu'en Égypte, considéré comme un dieu; les monuments de Ninive et des villes voisines ne nous offrent aucun vestige de ce culte religieux que les monuments

pharaoniques font voir rendu à la personne du souverain, on n'y trouve même pas de traces d'une apothéose après sa mort. Le roi était toujours regardé comme un homme ; même lorsque, dans les textes, le roi s'adresse aux dieux, le langage que l'on met dans sa bouche contraste avec celui que l'on trouve partout ailleurs dans le monde païen en pareil cas ; il est empreint à un degré remarquable du sentiment de la faiblesse humaine en présence de la divinité ; bien plus, de ce sentiment que le monarque est sujet au péché comme les autres hommes. On en aura un exemple dans la belle prière du roi Assourbanipal inscrite sur une tablette encore inédite du Musée Britannique [1].

« Que le regard de sollicitude qui brille dans ta face « éternelle dissipe mes angoisses, et que jamais n'ap- « prochent de moi le courroux et la fureur du dieu.

« Que mes manquements et mes péchés soient effacés « et que je me trouve réconcilié avec lui, car je suis « l'esclave de sa puissance, l'adorateur des grands « dieux.

« Que de ta face puissante vienne mon secours.

« Qu'il brille comme le ciel et me favorise en m'accor- « dant le bonheur et des richesses abondantes.

« Qu'il soit fécond comme la terre en bonheur et en « biens de toute sorte. »

Mais cet homme, qui se reconnaissait pour si peu de chose en présence des dieux, par rapport aux autres hommes, réunissait dans ses mains le double pouvoir spirituel et temporel ; il était à la fois souverain pontife et autocrate ; on l'appelait « le vicaire des dieux sur la terre, » et son autorité, tenue ainsi pour émanant d'une source divine, était absolue sur les âmes comme sur les corps.

[1] Cotée K 163. L'indication du dieu auquel était adressée cette prière a malheureusement disparu.

Les monuments nous font pénétrer dans la vie de la cour de Ninive, dont les représentations alternent avec celles des guerres qui agrandissent sans cesse l'étendue de la monarchie. Dans son palais, qui est en même temps une citadelle, le roi des rois est entouré d'une cour nombreuse, où les eunuques remplissent les premières fonctions. Le chef de ceux-ci (*rab saris*) exerce une surveillance générale sur tout ce qui vit à la cour : comme le *kizlar-aga* ou chef des eunuques noirs encore aujourd'hui à Constantinople, il est, après le souverain, le premier personnage de l'empire. Il suit le roi à la guerre, ainsi que le chef des prêtres et la cour entière, y compris les femmes, que l'on transporte à la suite de l'armée dans des *arabas* soigneusement fermés. Parmi les grands officiers de la maison royale figurent, en outre, le préfet du palais (*mil hekal*), le grand échanson (*rab saké*) et le chef des gardes, chargé des fonctions de grand-prévôt et de la direction des exécutions capitales. Ces officiers du palais, attachés directement à la personne du roi et à son service intime, sont en même temps les premiers personnages de l'État, les chefs du gouvernement. Avec le ministre d'État (*milik*), le général en chef des armées (*tartan*) et le « gouverneur du pays, » véritable ministre de l'intérieur, ils forment une sorte de conseil des ministres, qui dirige l'administration de l'empire sous la haute autorité du roi, souvent enseveli dans les voluptés du harem et indifférent aux affaires. Mais ils n'exercent pas leurs fonctions à titre héréditaire, comme dans une monarchie féodale; ils sont à la nomination exclusive et à la merci du souverain, dont le caprice va quelquefois les chercher dans les rangs inférieurs du peuple et peut aussi les précipiter en un instant du faîte des honneurs dans la poussière.

II. — Les nombreuses provinces de la vaste monarchie assyrienne étaient divisées en deux classes, celles que les agents du roi administraient directement et celles qui étaient simplement vassales. Nous avons déjà parlé de l'organisation de ces dernières, qui comprenaient la plupart des contrées conquises. Les provinces vassales conservaient, les inscriptions assyriennes nous l'attestent formellement, leur organisation traditionnelle et leurs lois particulières, révisées seulement quelquefois par le monarque suzerain; leur maison royale était maintenue sur le trône, mais obligée de reconnaître le roi des rois pour son maître, de lui payer annuellement un tribut considérable et de fournir un contingent nombreux à ses armées. Nous avons fait remarquer plus haut l'étrange respect que les rois d'Assyrie, surtout ceux du premier empire, avaient pour l'ordre légitime d'hérédité monarchique dans ces familles royales des pays vassaux, respect qui allait jusqu'à réinstaller presque constamment à la tête du pouvoir le fils et héritier naturel d'un vassal dont on venait de châtier la révolte en le faisant périr dans les plus atroces supplices. Ce n'était que dans des cas très-rares, après une série de rébellions incessamment renouvelées, après une haute trahison trop éclatante, que le roi d'Assyrie dépouillait une province jusque-là tributaire de ses priviléges, et, suivant la formule officiellement consacrée, « la traitait comme les Assyriens, » c'est-à-dire en faisait une province directement gouvernée par un simple préfet envoyé de Ninive, ainsi que Saryukin le fit pour le royaume d'Israël et tenta de le faire pour Babylone.

Les provinces directes comprenaient l'Assyrie même et quelques contrées conquises que l'on voulait tenir dans une sujétion plus étroite. Elles étaient gouvernées par des satrapes ou préfets, nommés et révoqués par le

roi et choisis parmi les officiers de la cour; tous n'étaient pas du même rang, suivant le plus ou moins d'importance de la province et de la ville qu'ils avaient à administrer; les quatre plus élevés dans la hiérarchie des honneurs paraissent avoir été le préfet de Ninive, celui de Calach, celui d'Elassar et celui d'Arbèles. On comptait après eux, dans la première classe, s'il est permis de s'exprimer ainsi, les préfets de Nisibe, d'Arrapkha, de Resen, de Lakhir, de Kirrour, de Gozan, de Reseph, de Mazamoua et de Karkémisch.

Un des principaux devoirs des satrapes ou préfets était le recouvrement des impôts, qu'ils percevaient, soit en argent, soit en nature, et sur le produit desquels ils faisaient un prélèvement pour eux-mêmes. Comme les satrapes de l'empire perse plus tard et les pachas turcs de nos jours, ils avaient le commandement des garnisons militaires de leur province, levaient et organisaient le contingent annuel pour l'armée. Ils étaient assistés d'un grand juge et d'un intendant des finances, à la suite desquels venaient une multitude de juges et de fonctionnaires subordonnés, répartis dans les divisions et subdivisions des provinces. Tout au bas de la hiérarchie, dans chaque bourg, était un administrateur local, qui ne pouvait rien sans l'assentiment d'une espèce de conseil municipal qu'il présidait.

III. — Pour les travaux de l'administration centrale, le gouvernement des provinces directes et les relations quasi-diplomatiques entre le pouvoir souverain et les principautés vassales, l'Assyrie n'avait pas un corps de scribes moins nombreux que l'Égypte, une bureaucratie aux rouages moins compliqués et moins savamment organisés. Dominant des populations de races absolument diverses, les monarques assyriens ne pouvaient ni avoir une seule langue officielle, ni rédiger leurs

actes et leurs pièces administratives dans tous les langages locaux des provinces conquises; il avait fallu faire un choix. Trois langues avaient été prises pour servir dans l'usage officiel, et à cette division correspondait l'existence de trois chancelleries distinctes, chargées de l'administration des trois grandes divisions ethnographiques de la monarchie. C'est le système que sont obligés d'adopter tous les empires qui, au lieu de se borner à une seule nation compacte et nettement délimitée, embrassent des mosaïques de peuples divers; c'est encore aujourd'hui celui qui préside à l'organisation bureaucratique de l'administration autrichienne. Dans l'empire d'Assyrie les trois chancelleries, dont l'existence nous est attestée par des textes et des monuments nombreux, étaient la chaldéo-assyrienne, la touranienne et l'araméenne. La première avait dans ses attributions les provinces centrales, celles du bassin de l'Euphrate et du Tigre, l'Assyrie et la Babylonie. Le domaine de la seconde embrassait tous les pays du nord et de l'est, où, somme toute, l'élément touranien, mêlé à certains autres très-divers, était le plus nombreux dans la population, et où le gouvernement assyrien le trouvait plus docile, plus soumis, moins désireux d'indépendance que l'élément aryen ou japhétique, et s'étudiait par suite à lui donner la prépondérance. Quant à la chancellerie araméenne, toutes les provinces occidentales lui étaient confiées, même la Phénicie, le royaume d'Israël et les tribus arabes, qui parlaient d'autres langues que le syriaque, mais recevaient les décrets du roi des rois dans cette langue. La race syrienne ou d'Aram avait, en effet, après avoir d'abord énergiquement résisté à la conquête ninivite dans l'Osrhoëne et le nord de la Syrie, fini par se donner complétement au grand empire mésopotamien, et elle apporta plus tard au service des Babyloniens, puis des Perses, le même

zèle qu'à celui des Assyriens. Aussi les Araméens étaient-ils devenus les agents dévoués et constants du grand empire dans toute la moitié occidentale du monde sémitique, et dans ces contrées l'extension de la puissance effective et guerrière de l'Assyrie était toujours accompagnée d'une extension de l'influence et de la langue araméenne. Quand les royaumes d'Israël et de Juda furent tombés sous les coups, l'un de Saryukin et l'autre de Nabuchodorossor, il suffit d'un très-petit nombre de générations pour que, sous le joug du grand empire, la population y perdît l'usage de l'hébreu pour adopter celui d'un dialecte syrien.

IV. — On a retrouvé, dans la salle des archives du palais de Koyoundjik, un certain nombre de pétitions au roi, tracées sur des tablettes de terre cuite. Malgré l'obséquiosité servile de leurs formules, ces documents prouvent que les Assyriens proprement dits, la population privilégiée de l'empire, avaient vis-à-vis de leurs princes une attitude d'une certaine liberté, et qu'ils savaient faire parvenir la vérité jusqu'à leurs oreilles. Voici comme exemple la traduction d'une tablette encore inédite du Musée Britannique [1], où est dénoncée une malversation du préfet du palais et du ministre d'Etat; elle paraît dater du règne d'Assourbanipal :

« Au roi mon seigneur, son serviteur suppliant Zikar-
« Nébo, salut.

« Au roi mon seigneur. Qu'Assur, Samas, Bel, Zar-
« panit, Nébo, Tasmit, Istar de Ninive, Istar d'Arbèles,
« les dieux grands, protecteurs de la royauté, accordent
« cent ans de vie au roi mon seigneur, et des esclaves
« et des épouses en grand nombre au roi mon seigneur!

[1] Cotée K 538.

« L'or que, dans le mois de tasrit, le ministre d'Etat et « le préfet du palais m'ont fait verser, trois talents d'or « pur et quatre talents d'or allié, pour exécuter l'image de « notre roi et de la mère du roi, n'a pas été donné (aux « ouvriers).

« Que le roi mon seigneur donne ordre au ministre « d'Etat et au préfet du palais de rendre l'or, de le don- « ner d'ici au mois de ..... à l'armée, et de le faire « exactement. »

Nous avons aussi des pétitions adressées aux fonctionnaires supérieurs de la cour; les formules n'y sont guère moins humbles qu'envers le roi lui-même. Une tablette inédite du Musée Britannique, émanée d'une femme que son nom semble indiquer comme Israélite, commence ainsi :

« A mon seigneur le préfet du palais, l'esclave sup- « pliante Sara. Que Bilit de Telit et Bilit de Babylone, « Nébo, Tasmit, Istar de Ninive et Istar d'Arbèles, lui « soient favorables pendant de longs jours; que le bien « moral et le bien matériel soient donnés à mon sei- « gneur! »

V. — Une institution propre à la monarchie assyrienne, et que ne connut pas la Chaldée, était celle des *éponymes*, entièrement analogue à ce qu'était devenue l'institution des consuls à Rome sous les empereurs. Tous les ans, le roi désignait un magistrat qui n'avait pas d'autre fonction que de donner son nom à l'année dans les fastes chronologiques. L'éponyme était toujours choisi dans les rangs supérieurs de l'administration. Les plus hauts officiers de la couronne étaient de droit appelés à cet honneur dans un ordre régulier pendant les premières années d'un règne. C'était le roi lui-même qui se réservait son éponymie initiale, au premier renouvellement d'année après son avénement. L'année

suivante, l'éponyme était le général en chef des armées, ensuite le chef des eunuques, puis le préfet du palais, puis le ministre d'État et enfin le « gouverneur du pays; » ce roulement nous donne évidemment l'ordre des préséances parmi les fonctionnaires les plus élevés de l'Assyrie. Une fois cette série d'éponymes de droit épuisée, le roi choisissait à sa volonté parmi les préfets de première classe. Tel était du moins l'état des choses dans le premier empire assyrien; sous le second empire il n'y eut plus de roulement régulier; le roi choisit dès la première année celui qu'il voulut parmi les individus susceptibles d'être appelés à l'éponymie, sans même plus se réserver régulièrement la sienne propre.

L'institution des éponymes, que quelques pays, comme le royaume de Saba dans le Yémen, adoptèrent à l'imitation de la monarchie ninivite, devait être, de même que celle des consulats romains sous l'empire, un dernier vestige traditionnel d'une époque où les tribus assyriennes étaient constituées en gouvernement républicain avec des magistrats annuels.

VI. — Nous n'avons pas de données suffisantes pour reconstituer l'organisation complète et la hiérarchie des fonctions sacerdotales et judiciaires. Quant à l'armée, dont le roi était le chef suprême et qu'il dirigeait souvent en personne dans ses expéditions, elle avait à sa tête le généralissime, appelé en assyrien *tartan*, qui paraît avoir été une sorte de ministre de la guerre. Elle se composait de deux éléments : les troupes proprement assyriennes qui en formaient le noyau le plus fidèle et la véritable force, puis les contingents des principautés vassales. Les Assyriens étant un peuple essentiellement guerrier et la nation dominante de l'empire, tous sans exception paraissent avoir été pendant un certain nombre d'années astreints au service militaire ; mais, à

moins qu'ils n'entrassent dans quelque corps permanent comme la garde du prince, ils ne semblent jamais avoir été retenus bien longtemps de suite sous les drapeaux. Chaque année on faisait un nouvel appel, plus ou moins nombreux suivant les circonstances et les besoins, mais dont le chiffre était en général réparti sur les diverses provinces de manière à n'arrêter dans aucune d'elles les travaux de l'agriculture. Quant aux contingents des pays vassaux, le gouvernement central en fixait seulement le chiffre et imposait au prince du pays de le fournir à une certaine date ; celui-ci le levait comme il voulait ou comme il pouvait. Chacun de ces contingents était commandé par des chefs de son pays. En guerre, le roi plaçait généralement à la tête de chacun des corps de son armée un des grands officiers de sa cour, les exploits militaires étant un des principaux moyens, chez un peuple belliqueux et sous l'autorité de princes presque tous préoccupés de conquêtes, de s'élever dans la hiérarchie politique et de parvenir aux fonctions du palais.

L'art militaire avait, du reste, fait de très-grands progrès chez les Assyriens, surtout en tout ce qui tient à l'art de l'ingénieur. Ce que nous connaissons de leurs fortifications, et par les ruines qui en subsistent et par les sculptures historiques des palais, révèle une grande science et une grande habileté dans les flanquements de tours et dans le commandement réciproque des divers ouvrages. Ils avaient aussi poussé très-loin la poliorcétique et la construction des machines de guerre. Dans les bas-reliefs qui représentent les siéges de forteresses par les monarques assyriens, nous les voyons employer le bélier protégé par une tortue roulante que recouvrent des peaux de bêtes constamment mouillées contre les projectiles incendiaires ; à côté sont de grandes tours roulantes en bois, chargées d'archers et de frondeurs et

dominant la crête du rempart ennemi ; tortues et tours sont poussées sur des chaussées en plan incliné que l'on a conduites jusqu'au pied des murailles de la place ; des mineurs, enfermés dans leurs galeries souterraines, sapent le pied des remparts ; d'autres renversent la contre-escarpe maçonnée du fossé pour remplir avec ses débris le fossé lui-même ; des archers habiles, protégés chacun par un soldat qui tient devant lui une sorte de mantelet ou de grande targe d'osier à hauteur d'homme, revêtue de cuir, se sont avancés jusqu'au bord du fossé et de là tirent aux créneaux pour éloigner les défenseurs ou lancent par-dessus la muraille des flèches environnées d'étoupes enflammées qui doivent mettre le feu aux maisons ; enfin des fantassins appliquent de grandes échelles articulées aux remparts et se préparent à donner l'assaut, sous la protection des tours mobiles et des archers.

VII. — Il n'y avait en Assyrie ni castes, ni classes rigoureusement délimitées dans la population, ni aristocratie héréditaire et constituée d'une manière stable. L'égalité sociale y régnait, mais cette égalité qu'établit et aime le despotisme parce qu'elle facilite son action, cette égalité où le niveau commun est donné par le joug qui pèse sur tous, et où il n'y a entre les hommes d'autre hiérarchie que celle des fonctions où les appelle la volonté sans contrôle et souvent le caprice du maître. Il n'y avait même pas dans l'empire une distinction constante et tranchée entre les Assyriens et les peuples subjugués. Souvent des hommes de ces peuples se trouvaient appelés par la volonté royale aux plus éminentes fonctions, et les grandes charges de la cour, qui donnaient part à la direction suprême des affaires de l'Etat, n'étaient pas exclusivement remplies par des Assyriens. C'est ainsi qu'un peu plus tard, à Babylone, le prophète

Daniel fut ministre de Nabuchodorossor, après avoir reçu le nom babylonien de Beltasossor, et que les trois jeunes israélites Hananiah, Misaël et Azariah, après une métamorphose semblable, furent faits intendants des constructions de la cité royale. L'organisation de la triple chancellerie conduisait, du reste, par une pente naturelle, à ce résultat, en attirant au centre du gouvernement, pour y occuper des postes administratifs d'une certaine importance, des hommes des contrées soumises, qui avaient ainsi l'occasion de faire preuve de leurs talents sur un théâtre favorable.

VIII. — Les écrivains classiques ne nous fournissent pas sur les lois assyriennes des renseignements aussi détaillés que sur celles de l'Egypte. En matière criminelle nous savons seulement que la procédure était sommaire, la loi draconienne et les peines atroces; la torture était admise pour arracher des aveux aux accusés, et la peine de mort ne s'appliquait presque jamais sans des raffinements de cruauté que l'Egypte, par exemple, ne connut pas. La simple décapitation était rare et passait pour un traitement plein de douceur; dans certains cas on mettait en croix, dans d'autres on empalait, dans d'autres enfin le condamné était écorché vif. Les cadavres des suppliciés étaient privés de sépulture et exposés à la dent des animaux sauvages. Pour des fautes de moindre importance que celles qui méritaient la mort, la mutilation d'un ou de plusieurs membres était une peine très-habituelle, ainsi que celle de crever les yeux.

Nous en savons un peu plus long sur les lois civiles, grâce à plusieurs contrats de vente ou de louage de propriétés foncières ou d'esclaves, qui sont parvenus jusqu'à nous, tracés sur des tablettes d'argile que l'on passait ensuite au four pour les conserver. Les plus anciens

de ces contrats datent des temps les plus élevés de l'empire primitif de Chaldée, du règne de Sin-Saïd; les plus récents de l'époque grecque, et on y lit les noms des rois Séleucides Séleucus Philopator, Antiochus Epiphane et Démétrius Nicator. On en possède donc de toutes les périodes de l'énorme durée de la civilisation chaldéo-assyrienne. Nous y apprenons de combien de garanties civiles et religieuses la propriété territoriale était environnée en Assyrie. La transmission ne pouvait en avoir lieu que par des formules solennelles et d'un caractère sacré, ainsi que par un acte reçu par un officier public et auquel intervenaient un certain nombre de témoins. Quand il y avait lieu de déposer une somme en garantie de l'exécution du contrat, elle était remise dans le trésor d'un temple, dont les prêtres étaient présents à l'acte. Un cadastre, soigneusement établi et tenu au courant des mutations, servait de contrôle à l'état de possession des terres et de base à la répartition des impôts. Les canaux d'irrigation, multipliés dans tout le pays et source principale de sa prospérité agricole, étaient l'origine d'un grand nombre de servitudes et d'obligations réciproques entre les propriétaires, et leur régime devait servir de point de départ à la majorité des procès civils portés devant les tribunaux de l'Assyrie.

Comme chez tous les peuples antiques, non-seulement les biens, mais la personne même du débiteur répondaient de sa dette envers le créancier. Celui qui était déclaré insolvable devenait l'esclave de son créancier, qui pouvait le vendre ou l'employer à son service, et l'esclave à perpétuité, car en Assyrie la loi ne limitait pas, comme chez les Hébreux, à un certain nombre d'années la servitude du citoyen tombé dans les fers d'un créancier impitoyable. Une portion des esclaves en Assyrie se composait donc d'Assyriens, réduits à cette condition par l'impossibilité d'acquitter leurs dettes. Le

reste était des captifs étrangers saisis dans les guerres et vendus à l'encan, ou bien amenés du dehors par les marchands d'esclaves qui affluaient à Ninive et dans les grandes villes. Les peuples du Caucase, à cette époque reculée comme aujourd'hui, avaient déjà l'habitude de vendre eux-mêmes leurs fils et leurs filles, après les avoir élevés dans cette intention. La vente des esclaves en Assyrie était soumise aux mêmes formalités que celle des fonds de terre ; il fallait de même un acte authentique et la présence de témoins. Un de ces actes a été publié et traduit par M. Oppert.

IX. — La polygamie était admise dans tous les rangs de la société, mais les riches seuls avaient les moyens de la pratiquer. Le harem royal était élevé à la hauteur d'une institution d'Etat et avait un monstrueux développement. Les inscriptions trouvées dans l'intérieur du harem de Saryukin au palais de Khorsabad, et relatives à la dédicace de ce bâtiment, contiennent à ce sujet les plus étranges détails, tellement étranges qu'il serait impossible de les reproduire ici. Les mariages étaient placés sous la protection spéciale du dieu Nisroch. La femme apportait dans le ménage un immeuble que son père lui constituait en dot. La célèbre pierre babylonienne de la Bibliothèque Impériale de Paris, connue sous le nom de *Caillou-Michaux*, contient l'acte constitutif d'un de ces immeubles dotaux, dont la propriété est placée sous la garantie des imprécations les plus terribles contre quiconque y porterait atteinte.

Une tablette du Musée Britannique contient un fragment de loi civile en double texte, chaldéen touranien et assyrien sémitique, sur les droits et devoirs réciproques du mari et de la femme, du père et des enfants, etc. On y voit que la constitution de la famille assyrienne était basée sur la puissance paternelle et

maritale aussi absolue que possible, et poussée jusqu'à sa dernière extrémité. Aucune garantie protectrice n'y est donnée aux êtres faibles. Le mari qui veut répudier sa femme doit seulement lui payer deux mines d'argent ; la femme qui trompe son mari ou qui veut se séparer de lui sera jetée dans le fleuve. Le maître n'est tenu à rien envers son esclave blessé ou malade ; mais l'intendant par la faute duquel un esclave meurt ou devient temporairement incapable de travail doit payer une indemnité au maître pour le tort fait à sa chose.

§ 2. — Mœurs et coutumes.

I. — Les Assyriens, que l'on a appelés avec assez de raison « les Romains de l'Asie antique, » étaient par essence un peuple rude et belliqueux. Leurs propres monuments nous les montrent petits de taille, mais trapus et vigoureux, avec des muscles qui indiquent une force extraordinairement développée ; leur nez est fort et busqué, leurs yeux sont grands, leur visage porte les caractères les plus accentués du type sémitique. Au moral, ils peuvent, par leurs qualités et leurs vices, être regardés comme un des types les plus complets de ce qu'a toujours été un peuple conquérant en Asie. Intrépides dans les combats, mais féroces au plus haut point, amoureux du sang et du pillage, pleins d'un dévouement exalté pour leurs princes, remplis d'un incommensurable orgueil et se croyant supérieurs à tous les autres peuples, infatigables dans les privations, enclins à la ruse et à la trahison, doués par excellence des instincts de la domination, actifs, persévérants, ils constituaient une de ces nations que la Providence semble avoir formées pour faire passer les autres pendant un

certain temps sous le joug, et pour servir de ministres de ses châtiments. La rudesse et l'énergie de leurs natures était telle qu'ils résistèrent des siècles entiers à l'influence énervante du luxe, qui, à la suite de tant de conquêtes, avait envahi leurs cités, où affluaient toutes les richesses du monde, et qu'après le désastre de Sardanapale il leur suffit d'un demi-siècle pour se relever et reprendre le cours de leurs conquêtes, plus terribles que jamais. Aucun autre peuple de l'Asie n'a su conserver aussi longtemps sa suprématie militaire et échapper de même pendant plusieurs siècles aux conséquences corruptrices de ses propres succès, en rencontrant des résistances aussi persistantes dans les peuples qu'il soumettait et en étant environné d'aussi redoutables voisins.

Les Assyriens étaient un peuple naturellement religieux, dans la vie duquel le culte des dieux tenait une grande place. Sans être aussi dévots que les Egyptiens, tout révèle chez eux une piété qui, mise au service d'une autre religion que leur dégradant polythéisme, eût pu être la source de grandes vertus. Ils étaient de plus une race intelligente autant que guerrière, apte aux occupations les plus variées et supérieure dans des ordres de choses très-divers.

II. — Le sol de l'Assyrie était et est encore extrêmement fertile partout où l'on peut amener de l'eau. L'agriculture, enseignée aux Assyriens par leurs voisins de Babylone qui avaient commencé par être leurs maîtres, était arrivée au plus haut degré de perfection dès une époque fort ancienne dans toute la Mésopotamie, aussi bien dans l'Assyrie que dans la Chaldée. Les méthodes les plus savantes y étaient en vigueur, basées à la fois sur une pratique remontant aux âges les plus reculés et sur une théorie ingénieusement raisonnée. Aucun autre peuple de l'antiquité n'alla plus loin dans

le domaine de l'art agricole, et sur bien des points de cet art les modernes ont réinventé, mais n'ont point dépassé ce que faisaient les Babyloniens et les Ninivites. Un système d'irrigations étendu à toute la contrée, et d'autant plus nécessaire qu'il n'y pleut presque jamais, était la première base de cette agriculture; il était poussé au plus haut point de perfection. C'était dans les plaines basses et facilement arrosables de la Chaldée que ce système avait pris naissance et avait été d'abord pratiqué; mais ensuite il avait été appliqué à l'Assyrie entière, où sa réalisation offrait cependant de plus grandes difficultés, réclamait plus de science et de travail. Tous les cours d'eau du pays y fournissaient leur tribut, et l'on peut dire que les Assyriens, sur leur territoire, ne laissaient pas perdre une seule goutte du précieux élément auquel est attaché, sous les climats orientaux, le secret de la fécondité du sol.

III. — Mais l'industrie n'était pas moins développée chez les Assyriens que l'agriculture. Là encore, au moins pour certaines fabrications, ils avaient été précédés par les Babyloniens et en avaient suivi les enseignements. Les étoffes d'Assyrie aux couleurs éclatantes étaient célèbres, dans tout le monde antique, et par la beauté de leurs teintures et surtout par les merveilleuses broderies de figures humaines ou symboliques, de processions d'animaux, de symboles divins, de fleurs, qui les couvraient. Dans les sculptures assyriennes tous les personnages importants, le roi et les dieux tous les premiers, ont des vêtements entièrement décorés de ces fameuses broderies, et nous pouvons juger par là de ce qu'était leur splendeur ; ce sont elles qui, apportées par le commerce, ont servi de types à la décoration des plus anciens vases peints de la Grèce.

Le travail des métaux était très-perfectionné en Assyrie. Les meubles incrustés ou revêtus de métal tenaient

une grande place dans le mobilier des palais. Le Musée Britannique possède un très-beau trône de bronze, trouvé au palais de Calach dans une salle dont les bas-reliefs représentaient le roi Assournazirpal assis sur un siége semblable. On employait, dans la décoration des salles, de longues frises composées de feuilles de bronze travaillées au repoussé et représentant des figures d'animaux ou de monstres fantastiques; les poutres saillantes des plafonds étaient aussi souvent revêtues de feuilles de bronze du même genre. On exécutait en grand nombre des vases de bronze, d'argent ou d'or soigneusement ciselés et couverts de sujets; ces pièces d'orfévrerie assyrienne étaient portées très-loin par le commerce. On voit par un passage des lettres de Thémistocle qu'elles étaient fort recherchées à Athènes au temps des guerres médiques, et l'on en a trouvé jusque dans les tombeaux de l'Etrurie.

Les Assyriens employaient les outils de fer et d'acier, mais ils ne paraissent pas les avoir fabriqués eux-mêmes. Sans doute ils les tiraient des provinces voisines du Caucase, où la métallurgie de l'acier par les Chalybes remontait aux âges les plus primitifs de l'humanité. Ce n'étaient pas, du reste, les seuls produits manufacturés d'un usage habituel chez eux qu'ils dussent au commerce étranger. Les étoffes teintes en pourpre ou en azur leur venaient de la Phénicie, ainsi qu'une partie des verreries; les mousselines diaphanes, de l'Egypte. Tous les ivoires sculptés que l'on a jusqu'à présent exhumés des ruines des palais assyriens, où on les employait en grand nombre à l'ornementation des meubles, paraissent de travail phénicien. L'Assyrie, du reste, exportait dans les pays avec lesquels elle était en relations de commerce autant de produits manufacturés qu'elle en importait. Si l'on a trouvé à Ninive un certain nombre d'objets évidemment fabriqués en Egypte, les sépultures des bords du Nil ont également fourni à

leurs explorateurs des œuvres de l'industrie assyrienne, surtout de petits meubles en bois précieux et des objets en terre émaillée.

La céramique émaillée, produite par un tout autre procédé que celle de l'Egypte, au moyen d'une glaçure silico-alcaline appliquée sur l'argile ordinaire au lieu de l'être sur une fritte sableuse, et susceptible de beaucoup plus d'applications variées, était en effet une des industries les plus florissantes et les plus développées dans la Mésopotamie, qui dès le temps de la XVIII[e] dynastie égyptienne acquittait une partie de son tribut au Pharaon en produits de ce genre. Elle avait été créée par les Babyloniens, mais elle avait fini par n'être pas moins développée en Assyrie qu'en Chaldée. Les revêtements de murailles en briques émaillées composant par leur réunion de véritables tableaux, scènes de guerre ou de chasse, images de divinités, processions d'animaux, étaient un des grands éléments de décoration dans l'architecture chaldéo-assyrienne ; Ctésias les décrit dans les palais de Babylone, le prophète Nahum dans ceux de Ninive, et on en a retrouvé des débris dans les édifices que l'on a fouillés, particulièrement à Khorsabad. L'usage s'en est conservé traditionnellement depuis l'antiquité dans cette partie de l'Asie, car les carreaux émaillés sont encore aujourd'hui le principal ornement des palais et des mosquées de la Perse, et le moyen âge a produit en ce genre à Ispahan de véritables merveilles.

Les Assyriens faisaient aussi des poteries peintes et des verres ; on voit au Musée Britannique un joli vase de cette dernière matière, portant le nom de Saryukin en caractères cunéiformes.

IV. — Le costume des Assyriens se composait d'une robe ouverte sur le côté, souvent bordée de franges et décorée de riches broderies, descendant jusqu'aux pieds et serrée à la taille par une large ceinture, exactement

semblable, en un mot, au *djubeh* des Orientaux de nos jours. Les gens du bas peuple et les soldats portaient la tunique plus courte, descendant seulement jusqu'aux genoux pour laisser la démarche libre. Le roi, en costume de cérémonie, mettait par-dessus la robe une sorte de longue dalmatique passée obliquement sur une seule épaule et splendidement ornementée, qui est également attribuée sur les monuments de l'art aux figures des dieux. Une haute tiare de forme conique surmontait sa tête et il avait à la main un long sceptre en bâton, presque de hauteur d'homme. Les insignes extérieurs de son pouvoir, quand il sortait en public, étaient ceux que les monarques asiatiques ont encore conservés de nos jours, le parasol et les grands chasse-mouches de plumes portés derrière lui par des esclaves.

Les Assyriens portaient tous les cheveux longs et bouclés à l'extrémité, la barbe en coin, soigneusement frisée et disposée par étages. Ils aimaient à se charger de bijoux, grandes boucles d'oreilles, anneaux, bracelets. Des soldats, les uns étaient revêtus d'une cuirasse en petites pièces de métal protégeant le torse et laissant passer au-dessous la tunique : c'étaient probablement les vélites ; les autres, de longues cottes de mailles descendant jusqu'aux pieds, avec un casque conique auquel était attaché un voile de mailles descendant sur la nuque et revenant encadrer le menton, comme en portent encore aujourd'hui les Circassiens.

Nous ne parlons pas du costume des Assyriennes, que l'on ignore presque entièrement, les auteurs classiques ne donnant aucun renseignement à son sujet, et les femmes ne figurant dans les sculptures des palais que parmi les populations vaincues et traînées en captivité. Cette absence de représentations féminines dans les œuvres de l'art assyrien était, du reste, une conséquence naturelle et presque forcée du confinement des femmes derrière les clôtures du harem. Nous n'y connaissons

qu'une seule exception : c'est un petit bas-relief tiré des appartements intérieurs d'Assourbanipal à Koyoundjik, qui retrace un repas du roi dans la demeure de ses femmes.

V. — Parmi les usages que l'Assyrie offre pour la première fois à nos regards et qui se sont conservés jusqu'à nos jours dans les cours de l'Asie, on ne saurait oublier ces grandes chasses où les monarques ninivites se plaisaient à entasser les victimes et à percer de leurs flèches les fauves du désert. Dans les plaines immenses de l'Assyrie, quelque bien cultivé que fût le pays, il y avait de vastes espaces, des steppes à perte de vue où, l'irrigation n'étant pas possible, la culture devait s'arrêter, qui par conséquent demeuraient inhabitées et désertes. Là pullulaient les lions, les onagres, les taureaux sauvages, les autruches ; Xénophon, qui traversa ces contrées avec les Dix Mille, nous l'atteste, et les monuments joignent leur témoignage au sien. Ce sont ces animaux que les rois allaient chasser en grande pompe, entourés de tout l'attirail d'une expédition militaire, comme le font encore les schahs de Perse et comme le faisaient au siècle dernier dans l'Inde les descendants du Grand Mogol. Les voyageurs qui ont assisté à ces chasses gigantesques, tels que Tavernier et Chardin, racontent que ce sont de véritables boucheries, où l'on tue les animaux par centaines, mais où le monarque ne court aucun danger. Un corps de troupes tout entier, répandu dans la campagne en rabatteurs, force, par ses cris et par un charivari le plus bruyant possible, les animaux, féroces ou inoffensifs, à se réfugier dans une enceinte préparée à l'avance où ils s'entassent en nombre énorme. Là le prince, embusqué en toute sécurité et protégé contre les bonds des lions ou des tigres par de puissantes palissades, choisit à loisir les animaux qu'il veut tirer et les abat sans avoir rien à craindre d'eux. Il est probable que les choses devaient dans la réalité se

passer de même en Assyrie. Mais la flatterie des artistes, dans les représentations de ces chasses, dont les monarques aimaient à couvrir les murailles de leurs palais, ont donné aux princes une attitude plus héroïque. Ils parcourent dans leur char les forêts et les steppes où les lions bondissent autour d'eux, ils luttent presque corps à corps avec les animaux les plus terribles, s'exposent à des dangers sans nombre de la part de ces monstres et font preuve de leur courage autant que de leur adresse. C'est plus noble, plus grandiose, plus épique; mais nous doutons fort que ces scènes soient conformes à l'exacte réalité.

Il est vrai que le secret de la comédie nous est révélé par plusieurs bas-reliefs d'Assourbanipal. Ce prince est un de ceux qui se sont montrés les plus fiers de leurs exploits de chasse. Il a fait représenter dans toutes les parties de son palais des épisodes de ses luttes contre les lions, accompagnées d'inscriptions explicatives qui précisent les faits. Sur un bas-relief du Louvre, on lit : « Dans une de mes chasses, un lion s'approcha de moi, « je le saisis par la crinière au-dessus des oreilles. En « invoquant Assur et Istar, la souveraine des combats, « j'ai traversé ses entrailles de ma lance, la parole de ma « main. » Sur un bas-relief du Musée Britannique: « Ce fut « dans une des excursions de Ma Majesté que je saisis le « lion par la queue. Avec l'aide de Adar et de Nergal, je « dispersai sa cervelle avec ma massue. » Il n'y a guère moyen de douter que le fait représenté à côté de ces inscriptions ne soit en effet arrivé. Mais un détail de quelques-uns de ces bas-reliefs diminue le mérite de ces exploits royaux. On y voit en effet des esclaves qui font sortir d'une cage le lion que va combattre le souverain. Il ne s'attaquait donc pas à ces terribles animaux en liberté, mais on lui amenait sur son terrain de chasse des lions préparés d'avance pour lui faire courir moins

de dangers, des lions auxquels on avait coupé les griffes et limé les dents ou dont on avait diminué les facultés de défense par quelque breuvage stupéfiant.

Dans tous les cas, les rois assyriens, quand ils faisaient rédiger leurs annales officielles pour les graver sur les parois des temples ou des palais, avaient autant de soin d'y mentionner le nombre de lions, de taureaux sauvages et même de sangliers qu'ils avaient tués de leur main, que d'y raconter leurs campagnes et les villes qu'ils avaient prises. C'était une manière pour eux de s'assimiler aux dieux destructeurs de monstres.

La plus curieuse inscription de ce genre est celle de l'obélisque de Teglathphalasar Ier au Musée Britannique. Nous en citerons les principaux passages : « Adar et « Nergal ont rehaussé sa force, et lui ont accordé la « gloire et la valeur. Monté sur des vaisseaux d'Aradus, « il a tué un dauphin dans la grande mer. Il a tué des « sangliers, des buffles sauvages dans la ville d'Arazik « qui est en face de la Syrie, aux pieds du Liban. Il a « pris vivants les petits des sangliers, il en a dispersé le « troupeau; il a tué les sangliers avec son arc, il a pris « des sangliers vivants qu'il a transportés dans sa ville « d'Elassar. Il a renfermé cent-vingt lions dans l'enceinte « de chasse; dans sa vaillance, monté sur son char, il « les a étendus à ses pieds avec sa lance. Il a pris des « lions dans des piéges à trappes... Il a pêché dans la « mer de l'occident et dans la mer de l'étoile du levant « avec des harpons de fer. Dans les pays d'Ebech, Ou- « rasi, Azamari, Ankarna, Pizitou, Kaziyara, les mon- « tagnes d'Assyrie et de Khana, sur les versants du « pays de Louleumi et dans les montagnes où sont les « sources des deux fleuves (l'Euphrate et le Tigre), il a « pris des chèvres sauvages, des chamois, des onagres « et des bouquetins. » Le prince qui faisait de ces faits de chasse de si glorieux exploits était bien le successeur de ce Nemrod dont on peignait la puissance en disant qu'il

avait été « un grand chasseur devant le Seigneur; » il en continuait la tradition.

§ 3. — Écriture.

I. — Nous avons déjà dit quelques mots de l'écriture *cunéiforme* des inscriptions de l'Assyrie et de la Babylonie, dont nous avons rapporté l'origine aux Soumir, c'est-à-dire à l'élément touranien de la population primitive de la Chaldée. Ce système est l'un des plus compliqués dont les hommes se soient jamais servis pour écrire leurs pensées. Le déchiffrement en présentait d'énormes difficultés; il est accompli maintenant, fondé sur des bases désormais certaines, et il doit être mis au nombre des plus magnifiques et des plus fécondes découvertes de ce siècle dans le domaine des sciences historiques.

La découverte, du reste, n'en est pas sortie tout armée du cerveau d'un seul homme, comme celle de la lecture des hiéroglyphes égyptiens. Plusieurs érudits ont part à la gloire qui s'attache aux premiers déchiffreurs de l'écriture cunéiforme, et au lieu d'être le résultat d'une illumination subite du génie, le succès a été ici la conséquence d'une longue série d'efforts répétés et patients. Avant même que la pioche des fouilleurs n'eût commencé à révéler au jour les palais ensevelis sous le sol de l'Assyrie, lorsqu'on ne possédait encore qu'un nombre imperceptible de monuments de cette étrange écriture, un des esprits les plus ingénieux de la science allemande dans notre siècle, Grotefend, sut poser pour l'étude quelques jalons que les progrès postérieurs n'ont pas fait changer; par une véritable divination, il parvint à lire dans quelques inscriptions provenant de Babylone le nom de Nabuchodorossor. Vinrent les grandes trou-

vailles de MM. Botta et Layard, les fouilles des palais de Khorsabad, de Nimroud et de Koyoundjik. Elles fournissaient à l'étude une masse énorme de documents. M. de Longpérier et M. de Saulcy les abordèrent les premiers, en firent jaillir des résultats importants, et, s'ils ne consommèrent pas la découverte définitive du déchiffrement, préparèrent merveilleusement le terrain à leurs successeurs. M. de Saulcy fut celui qui alla le plus loin ; il détermina les valeurs simples d'un grand nombre de signes, entrevit le premier le syllabisme de l'écriture et établit le caractère sémitique de la langue. Nul doute que s'il n'avait pas abandonné trop tôt ces études il eût gardé sur ses concurrents l'avance qu'il avait prise au début.

Le point de départ de la lecture des hiéroglyphes égyptiens avait été pour Champollion la fameuse *Pierre de Rosette*, qui contenait une partie d'un décret rendu sous les Ptolémées par les prêtres de l'Égypte, à la fois en hiéroglyphes et en grec. Un secours de cette nature était indispensable pour arriver à des résultats décisifs dans la lecture des caractères cunéiformes. Il fut fourni par l'inscription de Behistoun, immense texte où Darius, fils d'Hystaspe, a raconté toute sa vie et qu'il a fait graver sur un rocher de la Médie, à la fois dans les écritures et les langues des Perses, des Mèdes et des Assyriens. On lisait, depuis le commencement du siècle actuel, avec certitude l'écriture, aussi cunéiforme, et la langue des Perses ; la portion du monument de Behistoun écrite dans cet idiome devait donc jouer dans l'analyse et le déchiffrement des textes médique et assyrien du même monument un rôle identique à celui du texte grec dans l'inscription de Rosette. Aussi, à partir de la publication du monument de Behistoun, faite par M. le général Rawlinson, qui avait été en chercher la copie au travers de mille difficultés, l'étude des écritures cunéiformes prit

une nouvelle physionomie et se mit à marcher à pas de géant dans la voie du progrès.

Trois savants de premier ordre, M. le général Rawlinson en Angleterre, M. le docteur Hincks en Irlande, et M. Jules Oppert en France, la poursuivaient concurremment avec une noble émulation et un égal succès. Sur un grand nombre des points les plus essentiels, il leur est arrivé plus d'une fois d'atteindre le résultat en même temps, chacun de son côté, et de le publier au même moment, sans qu'il soit possible d'établir la priorité, ni pour l'un ni pour l'autre. Enfin, grâce à leurs efforts, en quelques années, la science de l'assyriologie s'est trouvée fondée, et le déchiffrement de l'antique système graphique de Ninive et de Babylone est devenu un fait acquis. A M. Oppert revient l'honneur, après ces premiers travaux décousus et un peu confus, d'avoir systématisé la découverte, d'avoir dégagé les faits essentiels et les lois qui en découlaient, d'avoir enfin, avant tout autre, établi la grammaire de l'écriture et de la langue des Assyriens. Ce sont ces grands et méritoires travaux que l'Institut de France, en 1863, a récompensés en lui décernant le prix qui, tous les dix ans, couronne la plus belle découverte faite dans le domaine des études de chacune de ses académies.

II. — Les savants ont donné le nom d'*anarien* au système cunéiforme des inscriptions de Ninive et de Babylone, par opposition avec le système cunéiforme *aryen* en usage chez les Perses. Il a fallu choisir un nom aussi général et aussi vague, parce que l'écriture qu'il désigne ne s'appliquait pas seulement à l'idiome des Chaldéo-Assyriens, mais pour le moins à cinq langues différentes appartenant même aux groupes les plus divers :

1° L'*assyrien*, langue de la famille sémitique qui était parlée également à Babylone et à Ninive ;

2° L'*arméniaque*, idiome aryen ou indo-européen, dont

se servaient les populations de l'Arménie au IXe et au VIIe siècle avant notre ère, et dans lequel sont conçues les nombreuses inscriptions cunéiformes gravées sur les rochers voisins de la ville de Van ;

3° Le *susien*, ou langue de toutes les inscriptions de Suse et du pays d'Élam, qui se rattache à la famille touranienne ;

4° Le *mède*, idiome touranien, du groupe turc, qui prévalait dans la Médie ; toutes les inscriptions officielles des Perses Achéménides sont rédigées à la fois en perse, en mède et en assyrien ;

5° Le *chaldéen*, autre idiome touranien, du groupe ouralo-finnois, qui avait été primitivement la langue nationale des Chaldéens avant leur établissement à Babylone comme caste supérieure, et dont ils conservèrent jusqu'à la fin de leur suprématie l'usage entre eux, comme nous l'avons déjà expliqué plus haut.

Il y avait peut-être, et même probablement, d'autres langues encore à l'expression desquelles le système de l'écriture cunéiforme anarienne avait été appliqué, mais celles-ci sont celles dont jusqu'à présent on a retrouvé des monuments.

III. — L'écriture cunéiforme anarienne, la science l'a aujourd'hui démontré, fut à son origine hiéroglyphique, c'est-à-dire composée d'images d'objets matériels, dont on peut arriver à restituer la forme dans un certain nombre de cas donnés. Une inscription tout entière tracée avec ces hiéroglyphes existe à Suse ; on le sait positivement, mais elle n'a pas encore été copiée et par conséquent elle ne se trouve malheureusement pas à portée de l'étude. Bientôt, et par une pente naturelle, la représentation figurée subit dans l'usage une transformation qui reproduisit le phénomène par lequel l'écriture hiératique égyptienne était sortie des hiéroglyphes et l'écriture chinoise actuelle des images qui en furent

l'origine. Le besoin de simplifier amena à remplacer l'image par quelques traits, qui, sans en rendre exactement la forme, en rappelaient du moins les apparences les plus caractéristiques. Les plus anciens monuments de Babylone et de la Chaldée, comme les briques, ont leurs inscriptions tracées avec ce type d'écriture, qui n'est pas encore cunéiforme, et que les savants ont appelé *hiératique*.

C'est de là que se forma la véritable écriture cunéiforme, dont la particularité distinctive est celle-ci que tous les signes, quelle que fût leur forme originaire, y ont été ramenés de gré ou de force à figurer une combinaison plus ou moins compliquée de traits en *clou* ou en *coin*, ou . La forme de cet élément générateur de toutes les figures des signes employés dans l'écriture cunéiforme devint chez les Assyriens un des symboles sacrés de l'intelligence divine, mais au début elle n'était que le résultat de la manière d'écrire. Les Assyriens et les Babyloniens ne traçaient les signes de leur écriture ni à l'encre avec le calame ou le pinceau sur le papyrus, des peaux préparées ou des bandelettes de toile, ni à la pointe sèche sur des planchettes, des feuilles de palmier ou des écorces d'arbre. Faute d'autres ressources facilement à leur portée, ils les dessinaient en creux sur des tablettes d'argile molle qu'ils faisaient cuire quand ils voulaient les conserver. Or l'élément tout particulier qui produit l'aspect original de l'écriture cunéiforme, le *clou*, n'est autre que le sillon tracé dans l'argile par le style triangulaire dont on se servait pour cet usage et dont on a trouvé de nombreux échantillons dans les ruines de Nine. Le clou s'exécute aussi en deux coups de ciseau, et il était plus facile et plus expéditif de graver sur pierre une écriture de ce genre que d'y sculpter des figures entières. L'écriture hiéroglyphique, ainsi transformée, se simplifia; on oublia peu à peu l'image qui

avait servi de prototype à chaque caractère, et on réduisit le nombre de traits cunéiformes qui composaient ces caractères, de telle façon qu'ils finirent par prendre l'aspect de combinaisons purement conventionnelles.

Ainsi, de l'*image hiéroglyphique* est sortie d'abord une écriture *hiératique;* de celle-ci la première écriture *cunéiforme*, dite *archaïque*. Elle était encore fort compliquée, mais elle se simplifia dans un quatrième type, qui fut le plus employé de tous, et au moyen duquel sont écrites la plupart des inscriptions assyriennes, celui que les érudits ont appelé *moderne*. Enfin ce dernier même, dans ses applications à l'usage journalier, prit une forme spéciale plus abrégée encore et d'un tracé plus rapide, que l'on nomme le type *cursif*. Les monuments de l'empire primitif de Chaldée n'offrent jamais que le type *archaïque* de l'écriture cunéiforme, qui paraît avoir été le seul connu alors. Au contraire, du temps des rois assyriens, dont nous avons des monuments en grand nombre, c'est-à-dire du x^e^ au viii^e^ siècle avant l'ère chrétienne, le type *cursif* servait pour les textes écrits sur l'argile molle, qui étaient comme les manuscrits de l'Assyrie et de la Chaldée; quant aux inscriptions monumentales, on y employait également, au choix du lapicide, le type *archaïque* ou le type *moderne*, comme chez nous on grave les inscriptions, tantôt en lettres gothiques et tantôt en lettres romaines.

Le type *archaïque* est le même dans tous les pays où l'écriture cunéiforme anarienne était en usage; le type *moderne* offre, au contraire, des différences paléographiques assez sensibles entre Ninive, Babylone et la Médie.

IV. — Comme toutes les écritures hiéroglyphiques, le cunéiforme anarien a débuté par l'idéographisme pur et en a gardé jusqu'à la fin de son existence de nombreux vestiges. Les signes d'idées de cette écriture,

comme ceux du système égyptien, étaient sans doute à l'origine, quand ils étaient des hiéroglyphes, les uns figuratifs, les autres symboliques. Mais il n'y en a qu'un bien petit nombre dans le tracé cunéiforme desquels on puisse retrouver l'ancienne représentation figurative, comme ceux-ci, par exemple :

soleil.

poisson.

pelle.

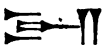
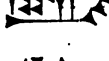
oreille.

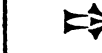
La grande majorité, dans l'état où nous les offrent les monuments, ne sont plus que de purs groupes conventionnels dont on devait connaître la signification d'une manière empirique.

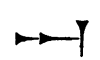
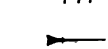
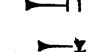
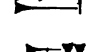
V. — A cet élément idéographique se joint et se mêle, de même que dans les hiéroglyphes de l'Egypte, un élément phonétique ou de peinture des sons, qui est en majorité dans tous les textes de l'époque assyrienne, en minorité dans ceux qui datent de l'âge de l'empire primitif de Chaldée. Mais cet élément n'est pas *alphabétique* comme chez les Égyptiens; il est *syllabique*, car aucun des peuples qui se servaient de l'écriture cunéiforme anarienne ne s'était élevé assez haut dans l'analyse philosophique du langage pour arriver à décomposer la syllabe et à y distinguer la consonne muette par elle-même du son vocal qui lui sert de motion. Le tableau suivant comprend le syllabaire essentiel de l'écriture cunéiforme anarienne, c'est-à-dire la série des signes de l'usage le plus habituel, qui représentent les syllabes *simples* ou formées d'une seule consonne et d'une seule voyelle; ce sont ceux qui constituent la base fondamentale de tout texte assyrien. Quant aux syllabes *complexes*, qui présentent un son vocal entre deux con-

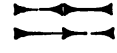
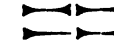
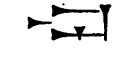
sonnes, on les rendait quelquefois par des signes spéciaux, mais plus souvent par la juxtaposition de deux signes de syllabes simples, l'un à voyelle désinente et l'autre à voyelle initiale ; ainsi *mat* s'écrivait *ma-at*, *bir bi-ir*, etc. Notre tableau est divisé en trois colonnes, qui présentent la forme du même caractère dans les trois variétés paléographiques du type moderne de l'écriture, le type dont les monuments sont les plus nombreux.

	Babylone.	Ninive.	Médie.
a			
i			
u			
â			
ê			
û			
ba			
bi			
bu			
ga			

gi			
gu			
da			
di			
du			
ha			
za			
zi			
zu			
kha			
khi			
khu			
akh			
ikh			
ukh			
thu			

ha			"
ki			
ku			
ak			
ik			
uk			
la			
li			
lu			
al			"
il			"
ul			
ma			
mi			
mè			"
mù			

am			"
im			
um			
na			
ni			
né			"
nu			
an			
in			
un			
sa			
si			"
sé			"
su			
as			
is			

us			"
pa			
pi			
pu			"
ap			
ip			
up		"	
qa			
qi			"
qu			"
ra			
ri			
ru			
ar			"
ir			
er			"

ur			"
úr			
scha			
schi			
schu			
sché			
schû			"
asch			
isch			
usch			"
ta			
ti			
tu			
at			
it			"
ut			

VI. — A bien peu d'exceptions près, les valeurs idéographiques et les valeurs phonétiques des signes de l'écriture sont exactement les mêmes, que le texte soit conçu en assyrien, en arméniaque, en susien ou en mède. Mais la plupart du temps les caractères sont susceptibles, suivant la place où on les emploie, d'avoir une double valeur, idéographique et phonétique, et alors dans toutes les langues qu'écrit ce système graphique, sauf dans celle des Chaldéens touraniens, le son affecté au signe dans son rôle phonétique se trouve sans aucune espèce de rapport avec la prononciation qui dans l'idiome parlé représentait sa signification idéographique. Prenons, par exemple, dans un texte assyrien le caractère ; idéographiquement il rend la notion de « dieu, » et alors s'articulait *ilou;* phonétiquement il peint la syllabe *an*. De même, le caractère comme idéogramme veut dire « père, » et se lisait *abou*, et en même temps il est le signe de la syllabe *at*.

L'explication de ce phénomène réside dans l'origine étrangère de l'écriture. Nous avons déjà dit que la science est arrivée à démontrer que le système cunéiforme anarien avait été inventé et introduit dans la Mésopotamie par un peuple de race touranienne ou ougro-finnoise, les Soumir, qui furent les premiers habitants d'une partie de la Chaldée. Chez ce peuple, la valeur phonétique et la valeur idéographique des signes se trouvaient en rapport, l'une avait amené l'autre ; la prononciation de chaque caractère comme phonétique était la syllabe initiale du mot représentant dans la langue sa signification comme idéogramme. notait la syllabe *an* parce qu'il voulait dire « dieu, » ce qui se prononçait AN*nap;* la syllabe *at* parce qu'il voulait

dire « père » et que cette idée était rendue par le mot ATTA. Quand l'écriture passa de ses inventeurs touraniens à d'autres peuples, Chaldéo-Assyriens, Arméniens, Susiens, etc., ceux-ci empruntèrent à la fois les valeurs phonétiques et les valeurs idéographiques, et comme ces dernières se trouvaient désormais répondre à des mots d'un son tout différent, l'accord fut rompu.

VII. — Mais là ne s'arrêtaient pas les complications de l'écriture cunéiforme anarienne. A ce premier fait, déjà passablement embarrassant, de la possibilité de se servir de presque tous les caractères dans deux emplois absolument en désaccord, l'un comme phonétique et l'autre comme idéogramme, il faut joindre le phénomène de la *polyphonie*, source de bien autres difficultés. Il consiste dans l'existence de deux ou trois valeurs différentes pour un même signe dans les cas où il est pris comme phonétique. Ainsi , qui signifie idéographiquement « donner l'onction » et alors correspond en assyrien au mot *naçak*, représente, comme phonétique, tantôt la syllabe simple *pa*, tantôt la syllabe complexe *khat*. Le fait est si étrange que sa première annonce n'a rencontré d'abord qu'incrédulité dans le monde scientifique ; mais il est établi sur des preuves tellement positives qu'il a bien fallu finir par se rendre à l'évidence et par l'accepter ; on a, du reste, signalé un fait analogue pour quelques caractères dans les hiéroglyphes égyptiens. Il dérive de ce que les caractères idéographiques, tout comme les mots de la langue parlée, étaient susceptibles de recevoir quelquefois plusieurs acceptions voisines, par exemple une acception concrète et une acception abstraite, ou bien une acception de substantif et une acception de verbe. Or, ces acceptions diverses correspondaient souvent dans la langue à des mots tout

différents comme son, d'où avaient découlé plusieurs valeurs phonétiques.

Nous ne saurions nous étendre plus longuement sur ce sujet, mais nous en avons assez dit pour faire voir combien était compliqué, rempli d'obscurités et prêtant à de nombreuses chances d'erreur dans la lecture, le système de l'écriture cunéiforme anarienne, en usage dans l'Assyrie et à Babylone depuis plus de trente siècles avant Jésus-Christ jusque sous la domination des Séleucides. Sans doute les Assyriens devaient se tirer d'affaire plus facilement que nous dans cette inextricable confusion, mais cependant elle était encore très-grande pour eux; nous n'en voulons pour preuve que le nombre des fragments de syllabaires et de vocabulaires grammaticaux tracés sur des tablettes d'argile, et destinés à révéler aux disciples des hiérogrammates d'Assourbanipal les arcanes du système graphique national, que l'on a trouvés en telle abondance dans les ruines de Ninive. Une bonne moitié de ce que nous possédons de monuments de l'écriture cunéiforme anarienne se composent de guide-ânes, qui peuvent nous servir à déchiffrer l'autre moitié, et que nous consultons exactement comme le faisaient, il y a deux mille cinq cents ans, les étudiants de l'antique pays d'Assur. Mais si ces débris des syllabaires, composés par les Assyriens eux-mêmes pour s'aider à lire leur propre écriture, fournissent de bien précieux secours à la science moderne pour le déchiffrement du système cunéiforme, ils prouvent quelle a été de tout temps la complication et l'obscurité de ce système, puisque, pour le bien comprendre et s'en servir régulièrement, au temps de son emploi le plus florissant et le plus étendu, le peuple même dont il était alors l'écriture exclusive et nationale avait un indispensable besoin de secours de ce genre.

§ 4. — Littérature et Sciences.

I. — Bérose nous apprend que les Babyloniens et les Assyriens possédaient des livres sacrés, au nombre de huit, qu'ils attribuaient au dieu Oannès, instituteur mythique de la première civilisation de la Basse-Chaldée. C'est de ces livres qu'il a tiré les précieux renseignements qu'il nous donne sur le système cosmogonique de Babylone ; c'est aussi de la même source, mais indirectement, que proviennent les notions si exactes sur la religion chaldéo-assyrienne qu'a conservées le philosophe grec Damascius.

Aucun fragment des livres d'Oannès n'est parvenu jusqu'à nous dans son texte original, non plus qu'aucun fragment des chroniques qui racontaient dans toute son étendue l'histoire de Ninive et de Babylone. Mais par leur développement insolite, certaines des inscriptions où les monarques assyriens ont raconté en détail les annales de leurs règnes équivalent réellement à des livres, et nous pouvons nous y faire une idée de ce qu'était le style proprement littéraire des Assyriens dans les matières historiques. Même au travers d'une traduction, comme le lecteur a pu l'observer par les fragments que nous en avons cités, ces documents ont une puissante et fière tournure. Le style en est grandiose, l'allure ferme et nerveuse, les métaphores hardies et saisissantes, la tournure de la pensée poétique ; un certain souffle d'épopée anime ces récits, dans lesquels se complaisait l'orgueil des souverains du grand empire.

II. — Tous les débris que nous connaissons de livres proprement dits de l'antiquité assyrienne ont été trouvés dans les fouilles de M. Layard, et proviennent de la bibliothèque fondée par le roi Assourbanipal dans une

des salles de son palais de Ninive. Singulière bibliothèque ! qui se composait exclusivement de tablettes plates et carrées en terre cuite portant sur l'une et l'autre de leurs deux faces une page d'écriture cunéiforme cursive très-fine et très-serrée, tracée sur l'argile encore fraîche. Chacune était numérotée et formait le feuillet d'un livre, dont l'ensemble était constitué par la réunion d'une série de tablettes pareilles, sans doute empilées les unes sur les autres dans une même case de la bibliothèque.

L'immense majorité des tablettes encore subsistantes de la bibliothèque d'Assourbanipal, lesquelles sont aujourd'hui conservées au Musée Britannique, contiennent les restes d'une vaste encyclopédie grammaticale, qui traitait des difficultés de l'écriture au moins autant que de la langue. Nous y voyons que la grammaire était parvenue chez les Assyriens à l'état d'une véritable science très-avancée, et dont on s'occupait beaucoup, conséquence naturelle et presque inévitable de la complication du système graphique, qui exigeait des études longues et approfondies. Nous y voyons aussi, par la formule placée au bas d'une tablette qui contient la fin d'un des traités de l'encyclopédie grammaticale, que la bibliothèque du palais de Ninive, dans la pensée même de son fondateur, devait être une bibliothèque publique : « Palais d'Assourbanipal, roi « du monde, roi d'Assyrie, à qui le dieu Nébo et la « déesse Tasmit (la déesse de la science) ont donné des « oreilles pour entendre et ouvert les yeux pour voir, « ce qui est la base du gouvernement. Ils ont révélé « aux rois mes prédécesseurs cette écriture cunéiforme, « la manifestation du dieu Nébo, du dieu de l'intelli- « gence suprême ; je l'ai écrite sur des tablettes, je l'ai « signée, je l'ai rangée, je l'ai placée dans mon palais « pour l'instruction de mes sujets. »

L'encyclopédie grammaticale rédigée par les ordres d'Assourbanipal était divisée en plusieurs traités. Nous avons les fragments de sept :

1° Un lexique de la langue chaldéenne touranienne avec le sens de ses mots en assyrien ; il devait servir à l'interprétation de certains traités de religion et de science que les savants ou les prêtres Chaldéens avaient sans doute rédigés dans leur langue particulière pour les rendre inaccessibles au vulgaire profane ; nous avons aussi remarqué plus haut que le texte original des lois civiles fondamentales était en langue chaldéenne ;

2° Un dictionnaire des synonymes de la langue assyrienne ;

3° Une grammaire de la même langue, avec les paradigmes des conjugaisons verbales ;

4° Un dictionnaire des signes de l'écriture cunéiforme anarienne, avec leurs significations idéographiques et l'indication de leurs valeurs phonétiques ;

5° Un autre dictionnaire des mêmes signes, mis en regard des hiéroglyphes primitifs dont ils dérivent ;

6° Un lexique des expressions particulières, et généralement idéographiques, employées dans les inscriptions de l'empire primitif de Chaldée ; ceci révèle une préoccupation archéologique fort remarquable, et nous savons en effet que les rois ninivites et babyloniens des derniers temps recherchaient activement, dans les temples qu'ils réparaient, les inscriptions de leurs antiques fondateurs ; nous avons ainsi sur un prisme de Nabonahid, conservé au Musée Britannique la traduction d'une inscription de Sagaraktiyas, qu'il avait découverte dans les fondations du grand temple de Sippara ;

7° Des tableaux en exemples pour enseigner les constructions grammaticales et l'équivalence des modes d'expression idéographiques et phonétiques.

Tous ces traités, dont les fragments sont d'un prix inestimable pour nous, ne brillaient pas par la méthode.

III. — Là ne se bornent pas les richesses de la bibliothèque du palais de Ninive. Les fragments des traités grammaticaux, publiés en fac-simile depuis plusieurs années par l'administration du Musée Britannique, sont ceux qui ont acquis la plus grande célébrité dans la science et dont on s'est le plus occupé, car ils fournissaient un secours inappréciable pour le déchiffrement de l'écriture cunéiforme. Mais les tablettes d'argile rapportées par M. Layard contiennent les restes de bien d'autres livres.

On y trouve, comme nous l'avons déjà dit, des fragments de lois. Le droit y était en outre représenté par un certain nombre de contrats entre particuliers qui ne pouvaient se trouver là qu'à titre de *formulæ juris privati*, sans compter les pièces administratives beaucoup plus nombreuses encore, cette bibliothèque servant en même temps de salle d'archives au palais. Les débris de tables des éponymes, embrassant presque sans lacune un espace de près de trois siècles, prouvent qu'il y avait aussi des livres de chronologie. On en distingue quatre exemplaires : les deux premiers contenant seulement la liste des personnages qui avaient donné leurs noms aux années, divisée par règnes ; les deux autres, infiniment plus précieux et auxquels nous avons fait plus haut de nombreux emprunts, où cette liste était accompagnée de l'indication sommaire des principaux événements de chaque année. Une tablette fragmentée est l'unique débris subsistant d'un manuel d'histoire de Ninive et de Babylone, où les annales des deux cités étaient disposées parallèlement; c'était surtout un résumé de leurs rapports politiques et diplomatiques aux diverses

époques. C'est à ce fragment que nous avons emprunté nos renseignements sur les plus anciens rois ninivites et leurs relations avec les rois babyloniens.

On a trouvé aussi des fragments mythologiques, jusqu'à présent non interprétés; dont quelques-uns sont publiés dans le recueil d'inscriptions du Musée Britannique; ce sont des listes des différentes épithètes d'un même dieu, de ses fonctions et de ses attributs; des tables indiquant toutes les localités où se trouvaient ses principaux temples; enfin, des documents infiniment importants sur les divinités étrangères. A côté, se trouvent des restes de collections d'hymnes, dont le style rappelle quelquefois celui des Psaumes. Viennent ensuite les restes d'une sorte d'encyclopédie ou de dictionnaire géographique, où se trouvaient énumérées les contrées, les villes, les montagnes, les fleuves connus des Assyriens, ceux d'un répertoire des noms propres en usage dans la contrée, enfin des documents statistiques d'un prix inestimable sur la hiérarchie des fonctions administratives, sur les diverses provinces de la monarchie, leurs productions et leurs revenus. Plusieurs tablettes contiennent les débris de listes des villes tributaires de l'Osrhoène, du Taurus, de la Syrie, de la Palestine, de l'Arabie, de l'Egypte, avec l'indication des sommes qu'elles payaient ou des contributions qu'elles fournissaient en nature, particulièrement en grains. Nous avons encore un catalogue des édifices importants de la Babylonie et de la Chaldée, classés par natures de monuments, temples, pyramides, citadelles fortifiées.

IV. — L'histoire naturelle est également représentée dans les débris de la bibliothèque du palais de Ninive. On y trouve des listes des plantes et des minéraux connus, des bois employés pour la construction ou l'ameu-

blement; des métaux, des pierres propres à l'architecture et à la sculpture. On remarque surtout avec intérêt le fragment d'une liste de toutes les espèces animales que connaissaient les Assyriens, classés méthodiquement par familles et par genres. Sans doute les grandes divisions de ce classement appartiennent à une science bien rudimentaire, mais on est étonné d'y voir que les Assyriens avaient déjà inventé une nomenclature scientifique, pareille dans son principe à la nomenclature linnéenne. En regard du nom vulgaire de l'animal dans la langue parlée est placé un nom savant et idéographique, composé d'un signe de genre invariable et d'une épithète caractéristique qui varie pour chaque espèce.

Par contre, on n'y trouve aucune trace se rapportant à une médecine raisonnée et scientifique. Cet art indispensable n'existait en réalité pas dans la civilisation chaldéo-assyrienne. Hérodote signale comme une des particularités les plus originales des mœurs de Babylone l'absence des médecins, dont le peuple entier faisait l'office. On s'abordait dans la rue pour se demander mutuellement des conseils sur les maux dont on souffrait. Des malades étaient portés sur la voie publique, et c'est là qu'on délibérait sur le traitement que la maladie semblait comporter. La médecine se confondait, du reste, avec la magie, si développée chez les Chaldéo-Assyriens; il ne paraît pas que le plus souvent on employât d'autres remèdes que les conjurations et les incantations, la maladie étant considérée comme le résultat de l'action d'esprits malins qui s'abattaient sur la personne. Une tablette contient une série d'incantations de ce genre contre les maux qui peuvent frapper la femme enceinte ou la nourrice; elles sont en double texte, chaldéen touranien et assyrien sémitique. D'autres formules, contre des maux divers ou contre la puis-

sance des charmes magiques, se lisent sur des tablettes ou sur des amulettes. On y reconnaît avec étonnement des acclamations qui demeuraient encore en usage dans la magie du moyen âge, sans qu'on en comprît alors le sens, comme la fameuse formule *hilka, hilka, béscha, béscha!* Ce sont, en effet, quatre mots purement assyriens, signifiant : « Va-t'en, va-t'en, mauvais, mauvais. » Ils pénétrèrent en Occident avec les magiciens chaldéens de la décadence romaine, et les adeptes des sciences occultes se les transmirent de génération en génération, comme des mots mystérieux dont la puissance était souveraine sur les esprits de ténèbres.

V. — Mais les sciences qui, après la grammaire, tiennent le plus de place dans ces fragments, dont une faible partie seulement a été publiée, sont les mathématiques et l'astronomie. La bibliothèque fondée par Assourbanipal contenait plusieurs traités d'arithmétique, dont les débris donnent à penser que ce fut à la civilisation de la Mésopotamie que Pythagore emprunta le système de la fameuse table de multiplication à laquelle son nom est demeuré attaché. Elle contenait aussi des catalogues d'observations stellaires et planétaires, dont les débris sont parvenus jusqu'à nous, entre autres des tables des levers de Vénus, de Jupiter et de Mars, et d'autres des phases de la lune, jour par jour, dans le mois. Nous avons déjà parlé, dans le chapitre précédent, de l'antiquité des progrès de la science astronomique à Babylone. Les Assyriens avaient été sur ce terrain les élèves des Babyloniens et leur science était la même. Les astronomes de la Mésopotamie antique étaient parvenus à déterminer le mouvement moyen journalier de la lune, dont le cours avait été pour eux le principe de la mesure du temps; et par la période de 223 lunaisons qu'ils connurent, ils étaient arrivés à prédire les éclipses de la

lune. La plus anciennement calculée, celle du 10 mars 721 avant Jésus-Christ, leur est due, et leurs calculs ne diffèrent des nôtres que de quelques minutes. Moins habiles à calculer les éclipses du soleil, qui offrent de plus grandes difficultés, ils n'osaient, dit Diodore, les prédire, et se contentaient de les observer et de les enregistrer. C'est ainsi que nous avons vu plus haut les deux éclipses solaires du 2 juillet 930 et du 13 juin 809 mentionnées sur les monuments.

Beaucoup de choses encore en usage dans l'astronomie nous viennent de la civilisation chaldéo-assyrienne et de sa science, à laquelle toute l'antiquité rendait un juste hommage. Telles sont la division de l'écliptique en douze parties égales constituant le *Zodiaque*, dont les figures ou catastérismes paraissent avoir également la même origine; la division du cercle en trois cent soixante degrés et de chaque corde du rayon en trois cent soixante degrés; celle du degré en soixante minutes, de la minute en soixante secondes et de la seconde en soixante tierces, ainsi que l'invention du mode de notation qui sert encore à marquer ces divisions du degré. Ce sont aussi les Chaldéo-Assyriens qui instituèrent la semaine de sept jours, consacrés aux sept corps planétaires qu'ils adoraient comme des êtres divins, et depuis un temps immémorial l'ordre de leurs jours n'a pas été changé. Inventeurs du gnomon, ils furent les premiers à diviser la journée en vingt-quatre heures, l'heure en soixante minutes et la minute en soixante secondes. Leurs grandes périodes de temps étaient calquées sur ce modèle. Le grand cycle de quarante-trois mille deux cents ans, qui était dans leur opinion celui de la précession des équinoxes, était regardé comme un jour de la vie de l'univers; il se divisait donc en douze sares ou heures cosmiques, de trois mille six cents ans, dont chacun comprenait six nères de 600 ans; le nère, à son tour, se

subdivisait en dix sosses ou minutes cosmiques, composées chacune de soixante ans, et l'année ordinaire se trouvait être ainsi la seconde de la grande période chronologique.

Tout cela reposait sur la méthode de numération des fractions particulière aux Chaldéo-Assyriens. Ils divisaient invariablement l'unité en soixante parties égales, divisées à leur tour en soixante, et ils continuaient à l'infini l'échelle des fractions inférieures, toutes sexagésimales les unes par rapport aux autres. C'était là bien évidemment le résultat d'une combinaison savante et d'une nature toute pratique, destinée à concilier les deux systèmes de division de l'unité qui depuis qu'il y a des hommes sont en lutte et se partagent les peuples, le système décimal et le système duodécimal. 60 a en effet pour diviseurs tous les diviseurs de 10 et de 12, et c'est, parmi les nombres que l'on pouvait choisir comme dénominateur invariable des fractions, celui qui compte le plus de diviseurs. La numération sexagésimale réglait l'échelle des divisions et des multiples dans le système métrique de Babylone et de Ninive, le plus savant et le mieux organisé de toute l'antiquité.

C'est en effet le seul, jusqu'à notre système métrique français, dont toutes les parties fussent scientifiquement coordonnées et qui reposât sur la conception fondamentale de l'engendrement de toutes les unités des mesures de superficie, de capacité et de poids par une unité première et typique de mesure linéaire, conception qui fut aussi celle que prit pour point de départ notre commission républicaine des poids et mesures. La coudée, de 525 millimètres de longueur, était la base de tout le système. On la divisait en 60 lignes, correspondant aux 60 minutes du degré. Multipliée par 360, c'est-à-dire par le nombre des degrés du cercle, elle produisait le stade (de 189 mètres), unité des mesures itiné-

raires. Le pied (de 0 m. 315) était à la coudée :: 3 : 5 et comprenait, par conséquent, 36 lignes. Le carré construit sur ce pied (0 m. c. 100) devint l'unité inférieure et fondamentale qui engendra toute l'échelle des mesures agraires ou de superficie. Le cube du pied était le métrète ou médimne (de 31 litres 50), pivot de tout le système des mesures de capacité, et le poids du pied cube rempli d'eau avait donné le talent (de 30 kil. 650 gr.), unité fondamentale des poids, dont la division par fractions sexagésimales produisait la mine (de 510 gr. 83) et la drachme (de 8 gr. 513). La plupart de ces mesures passèrent du bassin de l'Euphrate et du Tigre dans les différentes contrées de l'Asie antérieure et même chez les Grecs, souvent en conservant leurs noms, car μνα et ὀβολὸς sont des mots assyriens hellénisés, mais en s'altérant plus ou moins sur la route et surtout en perdant leur savante coordination.

VI. — Les Chaldéo-Assyriens connaissaient l'année solaire de trois cent soixante-cinq jours un quart, et ils en faisaient usage dans leurs calculs astronomiques. Mais leur année ordinaire, religieuse et civile, était une année lunaire, composée de douze mois alternativement pleins et caves, c'est-à-dire de 30 et de 29 jours. Cette année leur fut empruntée par les Hébreux antérieurement à l'époque de Moïse et probablement dès le temps d'Abraham. Les noms mêmes des mois juifs sont les noms des mois assyriens, ainsi qu'on le verra par le tableau suivant, où les deux calendriers sont mis en parallèle.

TABLEAU

DE L'ANNÉE ASSYRIENNE.

MOIS ASSYRIENS.		MOIS JUIFS.	NOMBRE DE JOURS.
NOMS RELIGIEUX.	NOMS VULGAIRES		
1. Mois du commencement.	Nisan.....	Nisan	0
2. — du taureau.....	Aïr	Iyar	29
3. — de la brique.....	Sivan	Sivan	30
4. — de la main	Douz	Tammouz ...	29
5. — du feu.....	Ab.	Ab.....	30
6. — de la citadelle.....	Ouloul	Eloul.....	29
7. — du rempart...	Tasrit	Tisri.....	30
8. — de la fondation.....	Arach-Samna	Marchesvan.	29
9. — de la nuée	Kisiliv	Kislev	30
10. — de la pluie.....	Tebit.....	Tebet.....	29
11. — de l'arpentage.....	Sabat	Sebat	30
12. — de la fin.....	Addar.....	Adar.....	30

La plupart des noms religieux ont trait à la saison de l'année où tombaient les mois; tels sont ceux de Ab, qui correspond aux plus grandes chaleurs; de Kisiliv et de Tebit, qui tombent dans les pluies de l'hiver. D'autres désignent les occupations principales; des prescriptions religieuses commandaient de mouler les briques pour la construction des édifices dans le mois de Sivan et d'en jeter les fondations dans le mois d'Arach-Samna, ainsi que de placer dans celui de Sabat les opérations d'arpentage des terres. Quant au nom symbolique d'Aïr, il paraît désigner le signe zodiacal où le soleil se trouvait à ce moment de l'année.

C'est encore à la civilisation chaldéo-assyrienne que

les Hébreux ont emprunté leur double manière de commencer l'année : l'année religieuse partant du 1er Nisan, vers l'équinoxe de printemps, l'année civile du 1er Tisri, vers l'équinoxe d'automne. Les éponymies (*limmou*) suivaient le système de l'année civile et commençaient au 1er Tasrit. Ce système avait, du reste, pour point de départ la croyance babylonienne, que le monde avait été créé à l'équinoxe d'automne.

La concordance de l'année lunaire, d'usage habituel, avec l'année solaire de 365 jours un quart était établie au moyen d'un cycle d'intercalation de 8 ans. La quatrième année on intercalait après Addar un mois appelé *Magrou sa Addari*, qui correspond au *véadar* des Juifs ; la huitième on en intercalait deux, l'un après Addar et l'autre, appelé *Magrou sa Oulouli*, après Ouloul; ce cycle octaétérique fut introduit chez les Grecs par Cléostrate de Ténédos et y demeura en usage jusqu'aux grands travaux de Méton et de Callippe. Nous ignorons de quelle manière les Chaldéo-Assyriens apportaient à ces inexactitudes la correction indispensable pour leurs calculs astronomiques.

§ 5. — Religion.

I. — Grâce aux savantes explorations dont les contrées voisines du Tigre et de l'Euphrate ont été le théâtre depuis vingt-cinq ans, nous avons sur la mythologie assyro-babylonienne des notions un peu plus précises que celles qui nous avaient été transmises par les Grecs. Toutefois il reste encore de grandes obscurités sur bien des points de cette religion, qui, sauf quelques différences, était commune aux deux grandes cités sémitiques de la Mésopotamie.

La religion de l'Assyrie et de Babylone était, dans ses

principes essentiels et dans l'esprit général qui présidait à ses conceptions, une religion de la même nature que celle de l'Egypte, et qu'en général toutes les religions du paganisme. Lorsqu'on y pénétrait au delà de l'écorce extérieure de polythéisme grossier qu'elle avait revêtue dans les superstitions populaires, et qu'on s'élevait jusqu'aux conceptions d'un ordre plus haut qui en avaient été le point de départ, on y retrouvait la notion fondamentale de l'unité divine, dernier reste de la révélation primitive, mais défigurée par les monstrueuses rêveries du panthéisme, qui confond la créature avec le Créateur et transforme l'être divin en un dieu-monde, dont tous les phénomènes de la nature sont les manifestations. Au-dessous de ce dieu suprême et unique, puisqu'il est le grand Tout dans lequel toutes choses se confondent et s'absorbent, sont échelonnés, dans un ordre d'émanation qui correspond à leur ordre d'importance, tout un peuple de dieux secondaires, émanés de sa substance, qui ne sont autres que ses attributs et ses manifestations personnifiées. C'est dans ces personnages divins secondaires et dans leur nature réciproque que se marquent surtout les différences entre les diverses religions païennes, dont le principe premier est toujours le même. Ainsi que nous l'avons fait voir plus haut, l'imagination des Egyptiens avait été surtout frappée par les péripéties successives de la course journalière et annuelle du soleil ; ils y avaient vu la manifestation la plus imposante de la divinité, celle qui révélait le mieux les lois de l'ordre du monde, et ils y avaient cherché leurs personnifications divines. Les Chaldéo-Assyriens, au contraire, adonnés d'une manière toute spéciale à l'astronomie, lurent dans l'ensemble du système sidéral et surtout planétaire la révélation de l'être divin. Ils considérèrent les astres comme ses vraies manifestations extérieures, et ils en firent

dans leur système religieux l'apparence visible des hypostases divines émanées de la substance de l'être absolu, qu'ils identifiaient avec le monde, son ouvrage.

II. — Le dieu suprême, le premier et unique principe d'où dérivent tous les autres dieux, était Ilou, dont le nom signifie « le dieu » par excellence. Sa conception était trop compréhensive, trop vaste, pour recevoir une forme extérieure bien déterminée et par conséquent les adorations habituelles du peuple; à ce point de vue, les Grecs lui avaient trouvé une certaine analogie avec leur Chronos, auquel ils l'assimilèrent. En Chaldée il ne paraît pas qu'aucun temple lui ait été spécialement dédié; mais à Ninive, et en général dans toute l'Assyrie, il recevait le nom exclusivement national d'Assour, d'où venait celui du pays (*Mat Assour*), et qui paraît dérivé lui-même de l'appellation aryenne de la divinité, *Asoura*. A ce titre il était le grand dieu du pays, le protecteur spécial des Assyriens, celui qui donnait la victoire à leurs armes. Les inscriptions le qualifient de « maître ou chef des dieux. » C'est lui qu'il faut reconnaître dans une représentation, très-rare sur les monuments assyriens et adoptée plus tard par les Perses pour figurer leur Ormuzd, représentation composée d'un buste humain coiffé de la tiare royale, sortant d'un cercle porté sur deux grandes ailes d'aigle ouvertes et la queue du même animal.

III. — Au-dessous d'Ilou, la source universelle et mystérieuse, venait une triade composée de ses trois premières manifestations extérieures et visibles, qui occupait le sommet de l'échelle des dieux dans le culte populaire. Anou, l'Oannès des écrivains grecs, le chaos primordial, première émanation matérielle de l'être divin; Bel, le démiurge, l'organisateur du monde; Ao,

appelé aussi Bin, c'est-à-dire le dieu « fils » par excellence, la lumière divine, l'intelligence qui pénètre l'univers, le dirige et le fait vivre. Ces trois personnifications divines, égales en puissance et consubstantielles, n'étaient pas placées sur le même degré d'émanation, mais regardées au contraire comme issues les unes des autres, Ao d'Oannès et Bel de Ao. Oannès, « le seigneur du monde inférieur, le seigneur des ténèbres, » était figuré sur les monuments sous la figure étrange d'un homme muni d'une queue d'aigle, et coiffé d'un énorme poisson dont la gueule ouverte se dresse au-dessus de sa tête et dont le corps couvre ses épaules; c'est sous cette forme, dit Bérose d'après les traditions babyloniennes, qu'à l'origine des choses il flottait à la surface des eaux du chaos. Bel, « le père des dieux, » était habituellement représenté avec une figure entièrement humaine, en costume de roi, la tiare munie de cornes de taureau, symbole de puissance. Mais ce dieu était aussi susceptible de plusieurs autres formes secondaires, dont la plus importante était celle de Bel-Dagon, au buste humain saillant d'un corps de poisson. Nous ne connaissons pas exactement le type figuré d'Ao ou Bin, « le guide intelligent, le seigneur du monde visible, le seigneur des connaissances, de la gloire, de la vie; » le serpent paraît avoir été son symbole principal.

A chacun des dieux de cette triade suprême correspondait une divinité féminine, qui en était le dédoublement, la forme passive, et, pour nous servir de l'expression même contenue dans plusieurs inscriptions, « le reflet. » Anat, l'Anaïtis des inscriptions grecques, la matière passive et féconde répondait à Oannès; Bilit, dont le nom fut rendu par les Grecs en Mylitta, « la mère des dieux, » à Bel; enfin Taauth, « la grande dame, » souvent confondue avec Mylitta, était le dédoublement féminin d'Ao.

IV. — La première triade représentait, comme on vient de le voir, la génération du monde matériel, émané de la subtance de l'être divin : d'abord le chaos primordial, la matière incréée, issue du principe fondamental et unique de toutes choses; puis l'intelligence, nous dirions volontiers le Verbe, qui l'anime et la rend féconde; enfin le démiurge qui l'ordonne et en fait sortir l'univers organisé, se confondant lui-même avec cet univers. La série des émanations se continuait alors et produisait une seconde triade, dont les personnages, abandonnant désormais le caractère général et indéterminé de ceux de la première, prenaient une physionomie décidément sidérale et représentaient des corps célestes déterminés, ceux dans lesquels les Chaldéo-Assyriens voyaient les manifestations extérieures les plus éclatantes de la divinité : c'étaient Samas, le soleil; Sin, le dieu-lune; et une nouvelle forme d'Ao ou Bin, inférieure à la première, dans laquelle il se caractérisait comme dieu de l'atmosphère et du firmament.

V. — Au-dessous de cette seconde triade, dans la hiérarchie divine et dans l'ordre des émanations, se classaient les dieux des cinq planètes. Adar (Saturne), Mérodach (Jupiter), Nergal (Mars), Istar (Vénus) et Nébo (Mercure). Mérodach, dont le culte, très-secondaire à Ninive, avait une haute importance à Babylone, où on la regardait comme un des plus grands dieux, était une forme secondaire, une manifestation de Bel à un degré inférieur de la hiérarchie; on l'appelait « l'ancien des dieux, le juge suprême, le maître de l'horoscope; » il était figuré sous les traits d'un homme debout et marchant, un glaive nu à la main. Adar, « le feu (1) » dit

(1) C'est le personnage divin dont le nom a été jusqu'à présent transcrit *Ninip*. Nous donnerons ailleurs la justification et les preuves de notre nouvelle lecture *Adar*.

aussi Samdan, « le puissant, » bien que sa planète ait été appelée Saturne par les Grecs, était en réalité l'Hercule assyrien ; ses qualifications sont « le terrible, le seigneur des braves, le maître de la force, le destructeur des ennemis, celui qui réduit les désobéissants, l'exterminateur des rebelles, » et dans d'autres cas « le fils du zodiaque. » Sur quelques monuments il est représenté en pendant avec Mérodach et de la même manière ; c'est aussi lui qu'il faut reconnaître dans les magnifiques colosses du Musée du Louvre, où l'on voit un dieu à l'aspect terrible, étouffant sous son bras un lion figuré tout petit par rapport à lui. Avec le surnom de *malik*, « roi, » *Adar-malik*, la Bible nous le présente, en compagnie de « Oannès roi, » *Anou-malik*, comme le dieu principal de Sippara, dont les habitants faisaient passer leurs enfants par le feu en son honneur. En général ces dieux des planètes ne sont que des formes, des manifestations secondes des dieux de l'ordre supérieur. Tel est le rapport entre Nébo et Ao ; Nébo est aussi qualifié « d'intelligence suprême, » il est le dieu de l'inspiration prophétique et de l'éloquence, et en même temps celui de l'onction royale, le protecteur spécial des rois et le type qu'ils reproduisent sur la terre. De même qu'à Bel, on lui donne dans les monuments de l'art une figure purement humaine, avec la tiare et le costume des rois ; trois paires de cornes rangées l'une au-dessus de l'autre garnissent sa tiare, et quatre grandes ailes sont souvent attachées à ses épaules ; le sceptre est aussi un de ses attributs habituels. Istar reproduit parmi les dieux des planètes Anat et Bilit, la grande déesse nature, mère de tous les dieux et de tous les êtres ; elle en est la forme active et guerrière, car on l'appelle « la déesse des batailles, la reine des victoires, celle qui conduit au combat les armées, celle qui juge les exploits de la guerre ; » mais

sa forme est double, elle réunit les deux attributs de déesse farouche et sanguinaire et de déesse voluptueuse, car sous les noms de Zarpanit et de Nana elle préside à la reproduction des êtres et aux plaisirs des sens; on la représente alors entièrement nue, toujours de face, les deux mains sur la poitrine. Aussi distingue-t-on toujours deux Istar, celle d'Arbèles (appelée aussi Arbaïl) et celle de Ninive, qui président aux deux quinzaines du mois (1); le nom pluriel de la double Istar, *Istarath*, est devenu l'origine de l'Astoreth phénicienne. Quant à Nergal, dont l'image, fort rare, est portée sur des pieds de coq et tient un glaive à la main, l'application du nom de Mars à son astre était toute naturelle, car les titres qu'il reçoit dans les inscriptions sont « le grand héros, le roi des mêlées, le maître des batailles, le champion des dieux, » et aussi « le dieu de la chasse. »

VI. — Tels étaient les grands dieux de Ninive et de Babylone. Au-dessous d'eux la superstition populaire admettait un peuple de personnifications d'ordre inférieur, de petits dieux ou plus exactement de génies, qui ne méritent pas de nous arrêter. Nous signalerons plutôt, avant de terminer, quelques personnages encore qui se montrent à nous sur les monuments comme tenant un rang considérable dans le panthéon chaldéo-assyrien, qui étaient évidemment des formes des dieux nommés tout à l'heure, mais dont la place exacte n'a pas encore pu être jusqu'à présent déterminée d'une manière suffisamment précise. Tel est Nisroch, appelé aussi Salman, » le roi des fluides, » celui qui « préside au cours des destinées humaines, » et qui dans d'autre cas est donné

(1) De là une désignation idéographique d'Istar fréquemment employée : « La déesse quinze, » de même que Sin, qui préside au mois, est appelé : « Le dieu trente. »

comme le protecteur des mariages; c'est ce dieu, muni d'une tête d'aigle et de grandes ailes, dont l'image est si fréquente dans les sculptures des palais assyriens. On a vu plus haut que ce fut dans le temple de ce dieu à Ninive que Sennachérib fut assassiné par ses fils. Peut-être faudrait-il voir en lui une forme d'Oannès.

Les grands dieux sont souvent tous invoqués, les uns après les autres, en tête des inscriptions solennelles des rois d'Assyrie. Saryukin avait donné les noms de huit d'entre eux aux portes de la ville qu'il fonda. « Samas « me fait acquérir ce que je possède, dit-il dans une in- « scription : Bin m'apporte le bonheur ; j'ai nommé les « grandes portes de l'Orient portes de Samas et de Bin. « Bel-Dagon pose les fondements de ma ville, Bilit « Taauth broie comme le fard les éléments du monde ; « j'ai donné aux grandes portes du midi les noms « de portes de Bel-Dagon et de Bilit Taauth. Oannès « active les œuvres de ma main ; Istar conduit au « combat les armées ; j'ai appelé les grandes portes « de l'occident portes d'Oannès et d'Istar. Nisroch-Sal- « man dirige les mariages ; la Souveraine des dieux pré- « side aux enfantements ; j'ai consacré les grandes portes « du nord à Nisroch et à Bilit. »

§ 6. — Arts.

I. — Pendant bien longtemps il fallut croire sur parole les auteurs, tels que Ctésias, dans ce qu'ils disaient d'un grand développement des arts chez les Assyriens et dans les descriptions qu'ils donnaient des splendeurs des édifices de Ninive et de Babylone. C'est seulement en 1844, sur l'emplacement d'un pauvre petit village du nom de Khorsabad, situé non loin de Mossoul, que notre compatriote M. Botta, alors consul de France dans cette

dernière ville, fit la première découverte d'un palais assyrien. Cette découverte en amena bientôt d'autres, et maintenant tout le monde connaît un art dont, il y a si peu de temps encore, on ne pouvait soupçonner l'existence et la grandeur que sur la foi de témoignages littéraires. Il est donc possible maintenant, grâce aux spécimens de cet art qui remplissent les grandes collections de l'Europe, surtout celles du Louvre et du Musée Britannique, grâce aux splendides publications dont les fouilles de l'Assyrie ont été l'objet en France et en Angleterre de la part de MM. Botta, Place et Layard, grâce surtout aux belles études d'un architecte français, M. Thomas, publiées dans l'ouvrage de M. Place, d'esquisser les caractères essentiels et distinctifs de l'architecture, de la sculpture et de la peinture chez les Assyriens.

II. — En général, les Assyriens avaient l'habitude d'élever des tertres considérables ou collines factices, qui servaient de plate-forme aux temples, aux palais, aux villes qu'ils construisaient. Ninive était presque entièrement bâtie sur des éminences artificielles de cette nature, qui s'étendaient sur une ligne immense. Ses murs avaient trois cent soixante stades de circuit, d'après le témoignage d'une inscription de Sennachérib ; ils étaient construits à l'extérieur en briques ; l'intérieur se composait de terres rapportées, ce qui explique comment, quand le revêtement de briques fut enlevé, cette masse de terre s'éboula et se confondit avec le sol. La vaste enceinte de la cité reine de l'Assyrie présentait la forme d'un quadrilatère, elle se reconnaît encore, indiquée par une série d'éminences consécutives, éparses dans la plaine.

Les monticules artificiels qui servaient de soubassement aux grands édifices, et dont le sommet en recèle

encore les débris, se rencontrent au nombre de plusieurs centaines dans les diverses parties de l'Assyrie. On n'en a encore fouillé que trois, qui contenaient le palais de Khorsabad (Dour-Saryukin), Nimroud (Calach) et Koyoundjik (Ninive).

Portés sur des collines factices, ces palais, par leur mode de construction, étaient en réalité comme une seconde colline faite de main d'homme et superposée à la première, dans les flancs de laquelle les salles auraient été creusées, disposition qui paraît avoir été commandée à la fois par la nature des matériaux et par le besoin de créer des demeures fraîches sous un climat brûlant. Le sol de l'Assyrie fournit en abondance des pierres propres à bâtir, et en outre un albâtre gypseux de couleur grise, très-facile à sculpter, mais trop peu solide pour que l'on pût songer à en former les murailles d'édifices gigantesques. Mais les Babyloniens, instituteurs des Ninivites, avaient été conduits, par la nature du sol de leurs plaines, exclusivement composé d'alluvions argileuses, à élever toutes leurs constructions en briques, les unes cuites, les autres simplement séchées au soleil.

Les Assyriens ne s'écartèrent pas des traditions de leurs maîtres, malgré la constitution différente de leur territoire ; mais ils préférèrent à la brique séchée ou cuite une espèce de pisé particulier dont ils semblent avoir été les inventeurs, composé de briques encore molles, qui adhéraient intimement les unes aux autres sans ciment, de telle façon que chaque muraille, chaque voûte, une fois séchée, constituait une seule masse compacte. C'est là l'unique élément de la construction de tous les édifices assyriens que l'on a fouillés jusqu'à présent ; la pierre n'y apparaît que formant des revêtements, disposée en grandes plaques sculptées de peu d'épaisseur le long des parois des salles décorées avec le plus de

luxe, en parements appareillés sur les faces extérieures des terrasses. La nature des matériaux employés exerce une influence décisive sur les dispositions de l'architecture, qu'elle impose d'une manière impérieuse. Construisant exclusivement en pisé, les Assyriens durent donner une énorme épaisséur aux murailles, ne faire jamais que des salles très-étroites et très-basses pour leur longueur, car une voûte en pisé ne peut avoir qu'une faible portée, ne pas élever leurs édifices de plus d'un étage, enfin en surcharger la couverture d'une masse de terres extrêmement épaisse, afin que la pluie ne traversât pas et qu'elle ne pût pas se fendre dans toute son épaisseur sous l'action desséchante des rayons du soleil. De là le caractère essentiel et l'aspect général de leur architecture, qui a, pour sa hauteur, un développement à la base encore bien plus grand que celle de l'Egypte.

III.— Quelques-uns des palais assyriens occupent une énorme étendue. Celui de Sennachérib à Koyoundjik couvre une surface presque égale à celle du grand temple de Karnak en Egypte. Le plan, du reste, en est toujours le même ; ce sont des successions d'immenses cours carrées, plus ou moins nombreuses suivant le développement donné à l'édifice, autour desquelles se groupent des salles disposées en enfilade, sans aucun passage de dégagement. D'autres cours ou esplanades sont placées entre l'édifice lui-même et la muraille en terrasse qui borde extérieurement le monticule sur lequel il est bâti. Les salles n'ont jamais plus de 40 pieds de largeur, mais leur longueur est souvent très-considérable, ce qui leur donne l'aspect de véritables galeries. La plus grande de celles du palais de Khorsabad a 116 pieds de long ; dans le palais d'Assournasirpal à Nimroud, on en trouve une qui a 140 pieds ; enfin la longueur de la principale salle du palais de Koyoundjik est de 180 pieds. Ces longues

galeries, qui servaient de salles de cérémonies, constituent une des particularités les plus caractéristiques de l'architecture assyrienne. Les parois intérieures des grandes salles étaient, comme nous l'avons déjà dit tout à l'heure, décorées de revêtements en pierre sculptés jusqu'à une certaine hauteur, et au-dessus de briques émaillées. D'autres salles étaient uniquement décorées par ce dernier procédé. Les simples chambres ou les salles moins luxueuses, destinées à des occasions moins solennelles, avaient leurs murailles recouvertes d'un enduit de stuc coloré, quelquefois avec des peintures à fresque. Nous apprenons aussi par les inscriptions qu'il y avait beaucoup de pièces entièrement lambrissées de bois et qu'on y employait quelquefois les essences les plus précieuses ; les espèces nommées comme servant à former ces lambris sont le pin maritime, le sapin, le cyprès, le cèdre, le pistachier sauvage, l'ébène et le santal. On n'en a pas jusqu'à présent retrouvé de vestiges, car tous les palais fouillés avaient été dévastés par l'incendie dans les désastres qui marquèrent la fin de l'empire d'Assyrie.

Pour les réunions auxquelles les grandes galeries intérieures ne suffisaient pas, c'étaient les cours elles-mêmes, décorées de gigantesques sculptures sur toutes leurs faces et couvertes d'un *velum* étendu dans ces occasions, qui servaient de salles. De minces colonnes, quelquefois en pierre, plus souvent en bois revêtu de métal, soutenaient autour de ces cours des portiques en bois peints de couleurs éclatantes. Quelquefois elles imitaient des palmiers ou d'autres arbres, le plus souvent elles étaient terminées par des chapiteaux à volutes, origine première de l'ordre ionique ; quelquefois enfin elles étaient surmontées par des figures de métal représentant des animaux réels ou fantastiques.

Toutes les grandes portes qui s'ouvrent sur les cours

et les esplanades et qui donnent accès aux principales parties des édifices sont décorées de statues colossales représentant des taureaux ailés à face humaine; la face de ces animaux symboliques est tournée vers l'extérieur, et leur corps est appliqué contre les parois de la porte. La proportion des taureaux, qui est toujours colossale, varie suivant la largeur et l'importance de la baie qu'ils accompagnent. Quelques érudits ont cru reconnaître dans ces animaux fantastiques l'image du dieu Ninip ou de Bel-Mérodach, placé comme protecteur à l'entrée du palais. Mais, pour nous, nous croyons que les taureaux de Ninive, prototypes des *Cherubim* de l'Arche d'alliance, ne représentent aucune divinité déterminée, mais offrent aux regards l'expression d'une conception emblématique analogue à celle du sphinx égyptien, un symbole générique de la puissance divine, protectrice et gardienne, qui réunit la force matérielle et l'intelligence, de même que cette figure unit en elle le corps du plus vigoureux des animaux à la tête de l'homme. On appelait ces taureaux *alapi* ou *kiroubi*, et ce dernier nom, *kiroub*, s'appliquait ensuite, par extension, à la porte elle-même. Quelquefois à la place des taureaux on trouve des lions, également ailés et à tête humaine, prototypes du sphinx de la Grèce, qui doivent être une variante du même symbole; c'est ce que les inscriptions qui décrivent les travaux du palais appellent des *nirgalli*. Enfin, à la porte d'un des édifices de Nimroud, ces monstres emblématiques sont remplacés par de simples lions de dimensions colossales, debout, en attitude de gardiens vigilants et terribles. Au-dessus des figures de taureaux ou de celles qui, comme nous venons de le voir, les remplacent quelquefois, les grandes portes étaient disposées en voûte cintrée, à l'archivolte décorée à l'extérieur en briques émaillées. Une de ces voûtes a été découverte intacte, avec toute son ornementation,

dans les fouilles de M. Place à Khorsabad. Elle devait être rapportée à Paris; mais un accident à jamais regrettable l'a fait engloutir dans les eaux du Tigre avec toutes les antiquités recueillies par l'Expédition française en Mésopotamie.

Les toits des édifices assyriens étaient plats, en terrasse, bordés de tous les côtés par un feston de créneaux en gradins, dont la disposition a été conservée par l'architecture arabe du moyen âge pour le couronnement des murailles extérieures des édifices, ainsi qu'on peut le voir aux belles mosquées du Caire. Cette particularité caractéristique est nettement indiquée dans toutes les représentations de monuments que contiennent les bas-reliefs; aussi M. Thomas a-t-il été pleinement en droit de l'introduire dans ses restaurations. Mais ce n'est pas le seul emprunt que l'architecture de l'Arabie et de la Perse ait fait aux traditions de l'art assyrien. Lorsqu'on voit les dessins dans lesquels l'habile architecte adjoint à M. Place a restitué l'aspect extérieur des diverses parties du palais de Khorsabad, on se croirait en présence d'un édifice arabe. Le rôle si considérable des revêtements en faïence émaillée dans les monuments persans du moyen âge, tire son origine de l'Assyrie. L'emploi des coupoles dans l'architecture arabe et persane a la même origine. Il résulte des indications les plus positives fournies par les fouilles de M. Place, qu'un certain nombre de salles, de forme carrée et d'une médiocre étendue, étaient couvertes de coupoles hémisphériques, moulées d'un seul bloc en pisé, qui faisaient saillie au-dessus des terrasses. Plusieurs bas-reliefs représentent, du reste, ces coupoles assyriennes.

Les autres salles étaient voutées ou bien à plafond plat, et les inscriptions nous apprennent que ce plafond était formé par une solide charpente soutenant la masse de la terre du toit. On y mettait généralement en œuvre

les bois résineux, considérés comme plus incorruptibles que les autres, pin maritime, sapin, cyprès et cèdre. Ce dernier bois s'apportait à grands frais des forêts du Liban et de l'Amanus; on y faisait quelquefois des expéditions militaires rien que pour couper des cèdres. Les poutres saillantes, nous l'apprenons encore par les monuments, étaient revêtues de feuilles de bronze, sans doute estampées d'ornements ou de figures.

Les salles étaient éclairées par des ouvertures dans le plafond, comme le sont encore aujourd'hui les habitations de l'Arménie, car on n'a trouvé aucune trace de fenêtre; d'ailleurs les palais présentent souvent des salles que d'autres entourent de tous les côtés, et qui, par conséquent, ne pouvaient recevoir de jour que par ce système. Mais l'ardeur du soleil dans l'été, la violence des pluies dans l'hiver, ne permettaient pas de laisser ces lucernaires entièrement ouverts à l'air libre. Je crois avoir découvert dans les inscriptions l'indication de leur mode de couverture. On y employait des peaux de cétacés traitées par les procédés de la parcheminerie, et devenues de cette manière translucides, qui pouvaient faire l'office d'un vitrage dépoli. C'est ainsi qu'encore aujourd'hui les Danois du Groënland se servent de la peau du narval pour faire des carreaux à leurs fenêtres.

Ajoutons un dernier fait qui a bien son importance dans l'histoire de l'art de bâtir. C'est que les Assyriens, dès le temps d'Assournasirpal, connaissaient et employaient la voûte à claveaux en forme de cintre ou en forme d'ogive. On a trouvé un aqueduc voûté de cette manière en briques cuites, qui servait à emmener les eaux, sous la portion la plus ancienne du palais de Nimroud.

Les cours et les salles des édifices assyriens étaient pavées en grandes briques cuites au four; les seuils des portes en pierre sculptée de manière à imiter une natte

d'un riche dessin. Les murs reposaient sur une couche de sable dans laquelle sont mêlées, suivant un usage superstitieux dont parlent plusieurs inscriptions, des amulettes de diverses natures, principalement des colliers composés de gros grains de cornaline enfilés. Sous le seuil de la porte d'entrée étaient cachées des idoles d'argile, placées là comme pour empêcher toute mauvaise influence de pénétrer dans l'intérieur.

IV. — Un seul des palais de l'Assyrie a été jusqu'à présent déblayé d'une manière complète dans toutes ses parties. C'est celui de Khorsabad (Dour-Saryukin), qui précisément offre l'intérêt d'une grande unité de plan, ayant été élevé en peu d'années sous un même règne et d'après une conception d'ensemble. On peut donc le prendre comme un excellent type de la manière dont les Assyriens entendaient le plan et la disposition d'un palais. Il se compose de trois grands bâtiments bien distincts et de dimensions différentes, reliés entre eux et formant une seule habitation royale, élevée sur un énorme monticule factice. Ces bâtiments correspondent précisément aux trois divisions que présente encore aujourd'hui toute habitation luxueuse et soignée de Bagdad ou de Bassora : le *sérail* ou palais proprement dit, qu'habitent les hommes et où se trouvent les appartements de réception ou *sélamlik ;* le *harem ;* et le *khan*, c'est-à-dire les dépendances de service, ce que dans nos châteaux français on appelle les *communs*. L'analogie est si absolue que, dans l'ignorance où l'on est des appellations assyriennes de chacune d'elles, il est impossible de ne pas appliquer aux diverses parties du palais de Khorsabad et des autres palais assyriens les noms actuellement en usage dans la contrée pour désigner les grandes divisions de l'habitation.

Les différents bâtiments du palais de Khorsabad s'éle-

vaient sur deux plate-formes de hauteurs différentes disposées en forme de T. L'une, la plus haute était carrée, avec ses angles très-exactement dirigés vers les quatre points cardinaux; l'autre, notablement plus basse et en forme de rectangle allongé, s'appliquait le long de la face sud-est de la terrasse carrée qu'elle dépassait par ses deux extrémités. La terrasse supérieure servait de soubassement au palais proprement dit, dont l'entrée principale était au nord-est, du côté de la campagne, et donnait sur le terre-plein des remparts de la ville. Cette entrée, du reste, n'était pas au milieu de la façade, car jamais peuple ne s'est montré moins préoccupé que les Assyriens de la régularité et du parallélisme dans son architecture; ainsi toutes les cours de leurs palais présentent quatre grandes portes sur leurs quatre faces, mais jamais on n'en trouve une placée exactement en face de celle qui devrait lui faire pendant. La masse générale du *sérail* ou palais dessine en plan une forme carrée, sauf quelques petites irrégularités, peu marquées pour une construction assyrienne. L'entrée principale du nord-est donne accès dans une immense cour d'honneur de forme rectangulaire, entourée de bâtiments de tous les côtés. Ceux placés sur trois de ses faces, très-peu développés, devaient contenir des logements pour les esclaves et les gardes en service auprès du souverain; celui du fond était le corps de logis principal du palais. Chose tout à fait insolite, il avait une façade très-régulière, avec sa porte, la plus splendidement ornementée de tout l'édifice, exactement placée au milieu. Quant à la distribution intérieure de ce corps de logis, le plus vaste dans l'ensemble des constructions de Khorsabad, elle n'offrait ni régularité ni symétrie : les deux tiers nord-ouest du bâtiment étaient occupés par l'appartement de réception ou *sélamlik*, avec ses grandes et somptueuses galeries aux murailles re-

vêtues de bas-reliefs, le tiers sud-est par l'appartement d'habitation, aux chambres plus petites et moins splendidement ornées. Des passages s'ouvraient dans les deux faces latérales de la cour d'honneur. L'un, celui de la face nord-ouest, conduisait à une esplanade carrée occupant l'angle nord du monticule artificiel du palais, laquelle servait de cour en avant d'un bâtiment appuyé à la face nord-ouest du *sérail*, avec lequel il n'avait aucune communication par l'intérieur. Ce bâtiment était décoré avec le plus grand luxe ; il comprenait six vastes salles garnies de sculptures et quelques autres pièces plus petites; c'était comme un palais greffé sur le premier, comme un second *sélamlik* rivalisant de splendeur avec celui du *sérail*. Quelle pouvait en être la destination ? Il serait bien téméraire de rien affirmer à ce sujet ; mais peut-être pourrait-on conjecturer que c'était le palais du prince héritier, car Sennachérib était déjà un grand personnage du vivant de son père Saryukin et devait avoir, dans l'ensemble des édifices de la demeure royale, son palais particulier. Le passage ouvert dans la face sud-est de la cour d'honneur du *sérail* conduisait à la plate-forme inférieure et à la grande cour des dépendances.

La plate-forme inférieure du monticule factice amoncelé pour porter le palais de Saryukin était en effet occupée par le *khan* et par le *harem*. C'était la partie des constructions qui regardait la ville et communiquait directement avec elle. Au milieu était le *khan* proprement dit, c'est-à-dire une immense cour carrée entourée sur ses quatre côtés de bâtiments qui comprenaient les écuries, les logements des palefreniers et de la plupart des esclaves. On y accédait de la ville par un énorme perron à deux rampes, placé au milieu de la terrasse du sud-est. Un passage richement décoré conduisait, comme nous venons de le dire, de cette cour du *khan* dans la

cour d'honneur du *sérail;* deux petites portes de dégagement la mettaient aussi en communication directe avec les appartements d'habitation du palais. A droite de la vaste cour dont nous venons de parler et à laquelle doit être spécialement appliqué le nom de *khan*, s'élevait un bâtiment assez étendu présentant plusieurs cours et de nombreuses chambres, qui faisait aussi partie des dépendances ou des *communs* du palais. Pour continuer à y appliquer les dénominations en usage encore dans les palais orientaux modernes, si analogues à ceux de l'Assyrie, il faudrait le distinguer du *khan* et lui donner le nom de *khazneh* ou trésor, car c'était là, comme l'ont prouvé les fouilles de M. Place, qu'étaient les magasins d'approvisionnements et d'ustensiles pour le service de la maison royale, ainsi que les salles renfermant les richesses de toute nature, conquises par la force des armes, que Saryukin, dans l'inscription dédicatoire, dit avoir entassées dans son palais.

Le *harem* fait pendant au *khazneh*; c'est un bâtiment d'une moindre étendue, qui comprend trois cours, dont l'une aux murailles couvertes de la plus riche décoration en briques émaillées, plusieurs longues galeries destinées sans doute à des fêtes ou à des festins, enfin un grand nombre de chambres d'habitation. La clôture de ce harem était aussi rigoureuse que possible, et toutes ses communications avec le dehors étaient interceptées; les femmes s'y trouvaient dans une véritable prison. Un seul vestibule gardé par un poste d'eunuques y donnait accès; il avait deux issues : l'une communiquant avec la grande cour des dépendances, c'était l'entrée par laquelle on pénétrait du dehors pour le service; l'autre s'ouvrant sur une cour longue et étroite qui conduisait aux appartements d'habitation du *sérail*, c'est par là que le roi se rendait librement, et sans être vu du public, au milieu de ses femmes.

En arrière du *harem* s'élevait une énorme tour ou pyramide à sept étages, haute de quarante-trois mètres. On remarque les vestiges de constructions pareilles à Nimroud (Calach) et à Kalah-Scherghât (Elassar), et il y en avait certainement dans les dépendances de tous les palais assyriens, car les inscriptions parlent aussi à plusieurs reprises de celle du palais de Ninive. Les sept étages, égaux entre eux en hauteur et disposés en retraite les uns sur les autres, étaient revêtus d'un stuc coloré différemment pour chacun, et présentaient ainsi aux regards les couleurs sacrées des sept corps sidéraux, superposées de manière à commencer en bas par celle du moins important, et à finir en haut par celle du premier de tous, blanc (Vénus), noir (Saturne), pourpre (Jupiter), bleu (Mercure), vermillon (Mars), argent (la lune) et, or (le soleil). C'était l'antique pyramide à étages du premier empire sémitique de Chaldée, adoptée par les Assyriens, et très-légèrement modifiée dans sa forme par une extension moins grande de sa base et une retraite un peu moins prononcée des étages les uns sur les autres, de manière à être plutôt désormais une tour qu'une pyramide. Mais cette espèce de construction, que l'on appelait *zikurat* et dont l'érection est très-fréquemment mentionnée par les rois dans leurs propres annales, ne servait plus de temple en Assyrie comme en Chaldée sous le premier empire, et, comme elle, continuait encore à Babylone jusqu'à la ruine de cette ville. Le sanctuaire qui couronnait l'étage supérieur des pyramides chaldéennes avait été supprimé. La *zikurat* assyrienne n'était plus qu'un simple observatoire au sommet duquel les prêtres astrologues, élèves des Chaldéens, cherchaient à lire l'avenir dans les étoiles. L'astronomie avait, en effet, rapidement dégénéré en astrologie dans la Chaldée; l'opinion de l'influence directe des astres sur les choses terrestres faisait partie des croyances les plus fer-

mement enracinées à Babylone, et de là elle avait passé en Assyrie. Les rois ninivites, comme ceux de Babylone, ne faisaient rien sans avoir consulté les présages du ciel, et c'est pour cela qu'ils tenaient à avoir toujours auprès d'eux, dans leur palais, des astrologues et leur observatoire. Nous avons vu plus haut Sennachérib lui-même raconter comment il renonça à une expédition entreprise avec les chances les plus grandes de succès, et refusa une bataille décisive où tout devait lui faire espérer la victoire, parce que les conjonctions des astres s'étaient montrées défavorables. Nous avons constaté aussi, d'après les monuments, l'influence que deux éclipses, l'une de soleil et l'autre de lune, avaient exercées à l'avénement d'Assournasirpal et de Saryukin.

Les astrologues royaux suivaient constamment, du haut de la *zikurat*, l'état du ciel sidéral et ses mouvements, pour les interpréter au moyen de ces tables astrologiques dont il est si souvent question dans les inscriptions. Ils rendaient compte au monarque de toutes leurs observations, et les archives du palais de Koyoundjik nous ont conservé un certain nombre de tablettes où sont consignés des rapports de ce genre. Nous en citerons un comme exemple; il a trait à l'observation du jour précis de l'équinoxe de printemps. « Le 6 du mois « de sivan le jour et la nuit ont été égaux : six heures « doubles pour le jour, six heures doubles pour la nuit. « Que Nébo et Mérodach protégent le roi mon seigneur! »

En voici maintenant un, tracé sur une tablette encore inédite du Musée Britannique (cotée K 86) : « Au fonda- « teur des édifices, le roi mon seigneur, son humble ser- « viteur Naboïddin, grand-astrologue de Ninive. Que « Nébo et Mérodach soient propices au fondateur des « édifices, le roi mon seigneur. Le 15 du mois, nous « avons observé l'entrée de la lune dans le nœud lu- « naire, suivie d'effet. La lune a été éclipsée. »

Un autre, de la même collection (coté K 78), est ainsi conçu : « Au roi, mon seigneur, son humble serviteur « Istar..., grand-astrologue d'Arbèles. Paix au roi, mon « seigneur. Que Nébo, Mérodach et Istar d'Arbèles soient « propices au roi, mon seigneur. Le 29 du mois de « sivan, nous avons observé le nœud lunaire, mais « nous n'avons pas vu la lune. Le 2 du mois de douz, « dans l'année de Belsoun, préfet de la ville de Himir- « dan. » De ce dernier texte résulte, par parenthèse, que les astrologues assyro-chaldéens, n'étant pas en mesure de calculer les éclipses de soleil, demeuraient attentifs à chaque néoménie, pour voir s'il ne s'en produirait pas une.

V. — Les *zikurat* n'étaient donc pas des sanctuaires du culte, comme l'avaient cru d'abord quelques érudits, par analogie avec ce qui avait lieu en Chaldée. Mais les Assyriens avaient de véritables temples, dont le style architectural ressemblait fort à celui de leurs palais. On n'a encore fouillé aucun des grands édifices sacrés de l'Assyrie, dont la splendeur devait sans doute pouvoir rivaliser sur certains points avec ceux de l'Egypte. Mais les explorateurs des monuments de cette contrée ont retrouvé à Nimroud, à Khôrsabad et à Koyoundjik des temples de dimensions restreintes, mais décorés avec un très-grand soin, qui font partie des dépendances des palais et doivent reproduire en plus petit les dispositions des grands sanctuaires. Celui de Khorsabad est situé à l'angle ouest de la plate-forme supérieure, derrière le sérail ; ceux de Nimroud (car il y en a deux) sont auprès de la *zikurat*. La partie essentielle de ces temples, le sanctuaire proprement dit, est toujours formée par une grande salle longue, à l'une des extrémités de laquelle une niche carrée de dimensions considérables renfermait la statue du dieu. Quelquefois cette

salle est précédée d'une autre plus petite, qui forme vestibule ou *pronaos;* alors l'entrée est à l'extrémité opposée à celle où se trouve la niche sacrée; d'autres fois il n'y a pas de vestibule; alors l'entrée se trouve placée sur le côté de la *cella,* de manière à ce qu'il ne fût pas possible d'apercevoir de l'extérieur l'image divine. Quelques petites pièces destinées au service du culte et à la garde des ustensiles sacrés environnent la salle principale ou *cella.* Des bas-reliefs représentant des sujets exclusivement religieux décorent les parois de cette dernière salle; la porte d'entrée est flanquée de lions ou de taureaux, comme celles des palais. Les murailles extérieures des temples étaient revêtues de briques émaillées.

VI. — La sculpture était de tous les arts celui qui avait fait le plus de progrès en Assyrie, et celui dont le développement y avait pris la physionomie la plus originale. Nous ne savons ce qu'il était au début de la monarchie, mais quatre siècles après, sous Assournasirpal, il était encore empreint des caractères incontestables du plus complet archaïsme, rempli de rudesse et d'une grandeur encore sauvage. Sous Saryûkin et Sennachérib, il avait acquis plus de finesse dans le détail, d'habileté dans l'exécution, en gardant encore sa grande tournure; il excellait surtout alors dans les représentations colossales. Enfin, sous Assourbanipal, à la fin de la monarchie, il atteignit son suprême degré d'élégance, de finesse, de vie, de perfection dans l'imitation de la nature, mais en perdant le grandiose des œuvres plus anciennes.

La sculpture assyrienne est un des grands arts de l'antiquité; c'est elle dont les enseignements, adoptés et transmis par les populations de l'Asie-Mineure, ont présidé aux premiers pas de la sculpture grecque. Entre

les œuvres du ciseau des artistes ninivites et celles des Hellènes de l'époque archaïque, jusqu'aux Eginètes, on observe une étonnante parenté ; le célèbre bas-relief primitif d'Athènes, connu sous le nom vulgaire de *Guerrier de Marathon*, semble détaché des parois de Khorsabad ou de Koyoundjik. Comme tous les arts primitifs, la sculpture assyrienne offre, aussi bien que la sculpture égyptienne, une imparfaite imitation de la nature, une roideur maladroite et presque architecturale dans le dessin des figures, des partis pris conventionnels en grand nombre, dans le genre de ceux que les enfants de tous les pays adoptent pour leurs premiers essais de dessin. Toutes les figures, par exemple, dans les bas-reliefs, sont posées de profil, au risque même de déranger la composition, parce qu'il est plus facile de modeler en méplat un profil qu'une face. Mais l'art assyrien dérive d'un tout autre principe que l'art égyptien ; il n'en a pas la gravité solennelle et monumentale. Au lieu de procéder par grandes masses, de dégager pour ainsi dire les formules algébriques des formes de la nature, de simplifier les plans et les lignes en réduisant le modelé, par un choix systématique et intelligent à la fois, à ses éléments essentiels et caractéristiques, il cherche à rendre le détail avec un soin minutieux, il n'oublie ni une broderie du vêtement, ni une mèche des cheveux ou de la barbe, ni un muscle des bras ou des jambes. A force de s'étudier à reproduire les détails, l'art assyrien arrive à s'éloigner de la réalité autant que l'art égyptien, mais dans la voie diamétralement opposée. Les choses secondaires prennent une importance exagérée qui nuit aux lignes de l'ensemble ; la musculature des membres, à force d'être accentuée, devient monstrueuse ; les proportions entre les diverses parties du corps ne sont plus exactes, et, à ce point de vue, la sculpture assyrienne demeure fort au-dessous

de la sculpture égyptienne. Elle n'a pas non plus le même souffle d'idéal, la même hauteur d'inspiration, le même caractère de grandeur calme et religieuse ; mais en revanche elle a une énergie, une vie, un mouvement que l'art de l'Egypte n'a jamais connu. La manière dont les sculptures assyriennes sont exécutées ajoute encore à cette impression d'énergie ; le ciseau assyrien était maladroit, il ne réussissait que lorsqu'il avait affaire à cet albâtre gypseux assez tendre qui forme toutes les plaques de revêtement des palais ; et lorsqu'il s'essayait sur les pierres dures comme le basalte, que les artistes égyptiens travaillèrent avec une finesse de camée, ses œuvres étaient étonnamment grossières, comme on peut le voir par l'obélisque de Nimroud. Mais il rachetait cette maladresse par une verve inouïe, par une rudesse pleine de grandeur et de fougue : tantôt il attaquait la pierre avec une vivacité qui y creusait des sillons profonds et de vives arêtes où se jouait la lumière ; tantôt il l'égratignait comme la griffe d'un lion.

La sculpture assyrienne, du reste, se montrait dans la représentation des animaux supérieure à ce qu'elle était dans le rendu de la figure humaine. Mais là encore elle procédait du principe opposé à celui de l'art pharaonique. Ne pouvant lutter avec la nature qui possède le secret de la vie, les Egyptiens s'étaient élevés au-dessus d'elle, en l'abrégeant. Les formes essentielles de l'animal, étant résumées, avaient été par cela même agrandies ; les détails s'effaçant, il n'était resté que l'espèce dans sa signification la plus énergique. Toute la famille des lions étant représentée par un seul lion, toujours le même, la formule était plus puissante et l'image plus grandiose. Au lieu de cet art formidable, laconique et solennel, qui, passant avec finesse des grandes masses aux grands plans, modelait sommaire-

ment les formes, les Assyriens cherchaient dans la représentation des animaux une sculpture plus remuée, plus fouillée, plus colorée, qui rendît autant que possible les détails de la nature, et qui, au lieu de se borner pour chaque espèce à un type unique et conventionnel, donnât un caractère individuel à toutes les figures, en peignant avec réalité pour chacune l'action, et, si l'on peut ainsi parler, la passion du moment. En ce genre ils atteignirent la perfection vers le temps d'Assourbanipal, et dans les sculptures du palais de Koyoundjik on voit, au milieu des scènes de chasse, des figures d'animaux auxquelles aucun autre art, même celui des Grecs, ne pourrait en opposer de supérieures comme expression. Nous signalerons surtout comme un incomparable chef-d'œuvre de vie, de pathétique en ce genre et de vérité à la fois individuelle et typique, tout un grand bas-relief d'une chasse au lion actuellement conservé au Musée Britannique, et surtout une certaine figure de lionne qui, la colonne vertébrale brisée par un coup de flèche, a déjà les parties postérieures du corps privées de mouvement, mais se relève péniblement sur les pattes de devant pour rugir après les chasseurs, et les menacer de sa gueule béante.

VII. — La sculpture assyrienne est tout à fait inférieure à elle-même dans les œuvres de la statuaire; elle ne déploie ses mérites supérieurs que dans le bas-relief. Les quelques statues assyriennes que nous possédons sont conçues avec une incroyable maladresse. Absolument plates, elles ne peuvent être vues que de face. Aussi les artistes ninivites évitaient-ils d'en faire autant que possible, tandis qu'ils multipliaient à l'infini les bas-reliefs, qui étaient pour eux le grand moyen d'expression de l'art. Les trois époques principales que nous avons signalées plus haut dans le développement de

l'art assyrien, tel qu'il est connu de nous jusqu'à présent, correspondent à trois systèmes bien tranchés dans la composition des bas-reliefs. Sous Assournasirpal les figures sont peu nombreuses, groupées dans des compositions simples et fort rudimentaires encore, qui deviennent très-confuses dès que l'on essaye d'y introduire plus de personnages, comme dans certaines représentations de siéges, où l'on remarque aussi l'absence de toute préoccupation des lois de la perspective; les mouvements des figures sont en général sobres, contenus, mais pleins de vérité et de convenance. Sous Saryukin et Sennachérib les artistes deviennent plus ambitieux; ils veulent combiner de vastes scènes aux nombreux personnages, dans lesquelles ils savent mettre plus de clarté, mais pas plus de perspective que leurs prédécesseurs. A toutes les scènes de chasse ou de guerre ils donnent un fond de paysage grossièrement exécuté, où ils s'efforcent de déterminer la nature du lieu de la scène par ses arbres et ses animaux caractéristiques, mais avec les plus étranges erreurs dans les proportions réciproques des choses; on y voit par exemple, au milieu des flots, des poissons aussi gros que les navires, et dans les bois des oiseaux qui ont la moitié de la taille des guerriers qui les traversent. Les gestes des figures sont plus accentués, plus énergiques qu'à la première époque et non moins vrais. Au temps d'Assourbanipal enfin, le bas-relief rentre dans des données plus conformes aux conditions réelles et aux sains principes du genre; on renonce aux fonds de paysage, à la prétention de représenter simultanément des scènes disposées sur plusieurs plans différents; la nature des lieux où se passent les épisodes de guerre et de chasse est seulement indiquée par quelques arbres, rendus avec une frappante vérité, ou par quelques édifices sobrement esquissés; il y a donc moins d'occasions de

fautes de perspective. En même temps on remarque encore un grand progrès sur l'époque précédente dans la vie et le mouvement des personnages, ainsi que dans l'art de les grouper et de balancer les divers éléments de la composition.

VIII. — Toutes les sculptures assyriennes étaient peintes de couleurs éclatantes, dont on peut observer les vestiges sur les bas-reliefs conservés dans nos musées. En outre, la peinture proprement dite avait une part importante dans la décoration des édifices de l'Assyrie, soit sous la forme de revêtements en briques émaillées, soit sous la forme de fresques. Aucune grande composition de cette nature n'est parvenue jusqu'à nous; mais cependant on en connaît assez de fragments pour être en état d'affirmer que les peintures assyriennes étaient conçues dans le sentiment et dans les données du bas-relief. Les figures, qui se détachaient isolément sur un fond de couleur uniforme, n'étaient aucunement modelées, mais formées par des teintes plates que cerne un gros trait noir ou blanc, dessinant tous les contours et remplissant exactement le même rôle que les armatures en plomb dans les vitraux de nos églises du XIIIe siècle.

IX. — Un art fort cultivé des Assyriens, et qui était parvenu chez eux à un haut degré de perfection, était encore celui de la gravure en creux sur pierres dures. Elle était principalement appliquée à ces cylindres qui servaient de cachets, et dont on prenait l'empreinte en les roulant. Les sujets qui y sont figurés ont pour la plupart un caractère religieux; ce sont des réunions de symboles sacrés ou des images de divinités adorées par un ou plusieurs personnages humains. Quelquefois aussi on y voit des scènes de chasse. La grande majorité de

ces cylindres sont des productions de pacotille, dont le travail est très-négligé. Mais il en est aussi d'une exécution soignée, qui se font alors remarquer par une extrême finesse de gravure et qui, malgré leurs petites dimensions, ne le cèdent comme beauté d'art à aucun des meilleurs bas-reliefs de Khorsabad ou de Koyoundjik.

CHAPITRE V

LE NOUVEL EMPIRE CHALDÉEN.

§ 1. — Coup d'œil sur l'histoire de Babylone sous la suzeraineté des Assyriens.

(1314-625.)

I. — C'était dans la Chaldée que le plus antique empire de la Mésopotamie avait eu son siége. Il avait eu son centre au sud de Babylone, et si cette grande ville, la plus anciennement fondée du bassin du Tigre et de l'Euphrate, y avait toujours tenu un rang très-considérable, si elle en avait été la métropole religieuse, elle n'en avait jamais été la capitale politique. Nous avons vu aussi plus haut que les Egyptiens, sous Thoutmès III, avaient renversé la dynastie chaldéenne et installé à Babylone des princes désignés comme Arabes par Bérose, qui y régnèrent pendant deux siècles et demi. Lorsque l'empire assyrien se constitua, vers la fin du XIVe siècle avant l'ère chrétienne, profitant de l'affaiblissement de la puissance de l'Egypte, Babylone, nous l'avons montré,

était gouvernée par une dynastie de princes que la forme de leurs noms révèle comme Chaldéens touraniens, ou plutôt encore comme Elamites. Nous avons raconté plus haut les querelles sanglantes des rois de Babylone Karatadas, Pournapouryas, Karahardas, Nazibougas et Karahardas avec les premiers monarques ninivites, Assourbelnisisou, Bousour-Assour et Assouroubalat, querelles qui remplirent une grande partie du XV^e^ et du XIV^e^ siècle avant notre ère.

En 1314, Teglath-Samdan I^er^ conquit les pays du Bas-Euphrate, et fit de Babylone une dépendance de Ninive, en y implantant une nouvelle dynastie de princes d'origine chaldéo-assyrienne, aux noms purement sémitiques. En effet, même après cette conquête, la cité de Nemrod garda dans sa nouvelle condition ses rois particuliers, à l'état de vassaux du monarque d'Assyrie. Même à cette époque où son astre s'était fort éclipsé, elle pouvait comme importance et comme population balancer Ninive; aussi n'était-ce pas une possession commode et facile à tenir dans l'obéissance. Ville essentiellement indocile, Babylone se révoltait à chaque instant contre ses maîtres, aspirait à l'indépendance, et pendant les six siècles que dura l'empire assyrien, nous voyons à chaque instant ses princes guerroyer contre leurs suzerains.

C'est ainsi que sous le successeur même de Teglath-Samdan, Belchodorossor, nous avons vu le prince de Babylone, Binbaladan, non-seulement se révolter, mais envahir momentanément l'Assyrie. Ce fut ce Binbaladan qui bâtit autour de la ville de Nipour un mur d'enceinte appelé Nivit-Mardoch, la « demeure de Mérodach. » Il fut vaincu et contraint à la soumission par le roi de Ninive Adarpalassar, vers le milieu du XII^e^ siècle. Son successeur, Nabuchodorossor, entra aussi en lutte avec le monarque assyrien Assourrisisi. Plus grave en-

core fut la révolte de Mardochidinakhé (vers 1100 avant J. C.) contre Teglathphalasar Ier. Ayant d'abord vaincu son suzerain, le prince babylonien entra en Assyrie, et mit à sac la ville de Hékali. Quelques années après, il fut battu à son tour, et Teglathphalasar emporta Babylone de vive force.

Nous ignorons encore, faute de monuments, ce qui se passa à Babylone après les désastres du roi d'Assyrie Assourrabamar. Il est probable qu'elle échappa temporairement à la suzeraineté ninivite, et que les premiers princes de la dynastie de Belkabirassou, peut-être son fondateur lui-même, s'occupèrent tout d'abord de faire rentrer Babylone dans l'obéissance. Nous n'avons aucun document sur les guerres qui les conduisirent à ce résultat, mais ce que nous savons seulement, c'est que le succès fut complet et que la grande ville chaldéenne fut assez rudement châtiée pour n'avoir plus renouvelé de tentative de révolte pendant plus d'un siècle. Ses princes, pendant tout cet intervalle de temps, ne furent en réalité que des satrapes héréditaires du monarque ninivite. On n'en connaît encore qu'un seul, Irib-Mardoch, dont le nom se lit sur quelques poids conservés au Musée Britannique. Mais en suivant l'histoire de l'Assyrie, nous avons vu Nabobaladan, roi de Babylone, tenter une révolte, étouffée presque avant de naître, contre Assournasirpal, puis les mouvements de Babylone et de la Chaldée recommencer avec une violence nouvelle sous Salmanassar IV, à tel point que ce roi fut obligé de fortifier d'une manière formidable la ville frontière d'Elassar et d'y établir une nombreuse garnison pour tenir le pays en bride. Pendant la révolte d'Assourdanihpal et la guerre civile qui en fut la conséquence, la Chaldée avait échappé à ses dominateurs septentrionaux et proclamé son indépendance en élevant au trône un nommé Mardochbalatirib; il fallut

que Samas-Bin, à son avénement, en refît la conquête. Binlikhous III, son successeur, pour s'assurer la possession de Babylone tout en donnant satisfaction aux instincts d'indépendance du peuple de cette ville, épousa une princesse de sa famille royale, Sammouramit, qui régna de nom à Babylone, tandis que son mari régnait à Ninive. On fit alors de grands travaux dans la cité chaldéenne, principalement la construction des digues de l'Euphrate.

II. — Trente-quatre ans plus tard, Phul-Balazou, le Bélésys des Grecs, prince de Babylone, se joignit, ainsi que nous l'avons raconté, à l'insurrection du Mède Arbace et du Susien Soutrouk-Nakhounta contre Assourlikhous, le Sardanapale des Grecs, et prit part à la destruction totale de Ninive (788). Il avait été de tous les confédérés le plus tenace, le plus acharné à la ruine de la puissance assyrienne; quand Ninive fut tombée, les Mèdes et les Susiens se contentèrent d'avoir reconquis leur propre indépendance; Phul, au contraire, s'empara de l'Assyrie et des provinces occidentales de l'empire, qu'il rendit pour quelque temps vassales de Babylone. Ce fut alors qu'il fit une expédition dans le royaume d'Israël. Vers 747, sans doute à la suite de la mort de Phul-Balazou, l'Assyrie échappa au joug de ses conquérants momentanés; Teglathphalasar II, descendant de l'ancienne maison royale, y fut proclamé roi, chassa les Chaldéens et rétablit aussi son autorité sur les provinces occidentales, l'Osrhoëne et la Syrie. Mais la complète indépendance du royaume de Babylone, œuvre de Phul, se maintint quelque temps encore, sans que les Assyriens osassent y porter atteinte.

Le successeur de Phul, Nabonassar, pour effacer le souvenir de la domination étrangère, brûla tous les documents de l'histoire des rois de Ninive qui avaient

régné sur Babylone, et voulut commencer une ère nouvelle, à laquelle il donna son nom. L'ère de Nabonassar débute à son avénement, en 747 ; à partir de cette époque, l'astronome grec Ptolémée nous a conservé un canon des rois de Babylone dont les données sont pleinement confirmées par les monuments.

Cependant, après Nabonassar, le royaume de Babylone tomba rapidement en décadence; il fut en proie à des désordres que nous ne connaissons que d'une manière imparfaite. Le canon de Ptolémée enregistre alors quatre rois en douze ans, ce qui indique suffisamment un temps de troubles et de révolutions. Les rois d'Assyrie, redevenus plus puissants que jamais, en profitèrent pour réclamer leurs anciens droits de suzeraineté ; en 709 Saryukin, après la bataille sanglante de Dour-Yakin, reconquit Babylone et la Chaldée. A dater de ce moment l'histoire de l'Etat babylonien n'est connue que par ses rapports, presque toujours malheureux, avec l'empire assyrien, par ses révoltes incessantes et infructueuses. Le véritable héros national de cette époque, l'indomptable champion de l'indépendance de Babylone est Mérodach-baladan, détrôné une première fois par Saryukin, puis de nouveau, à plusieurs reprises, en lutte avec lui et avec son fils Sennachérib, infatigable dans sa haine contre le joug assyrien, toujours vaincu et se relevant toujours, s'échappant des prisons où les rois d'Assyrie l'enfermaient pour revenir se mettre à la tête des Babyloniens, n'abandonnant enfin les armes qu'avec la vie. Souzoub, fils de Gatoul, ne fut pas moins intrépide ni moins persistant. Assarahaddon, le quatrième fils de Sennachérib, était vice-roi de Babylone au nom de son père quand il succéda au trône de Ninive. Il y maintint toujours, nous l'avons déjà dit, sa résidence habituelle, et ce fut là qu'il emmena prisonnier Manassé, roi de Juda. Assarahaddon s'occupa activement de réparer les plus im-

portants monuments de Babylone, qui avaient énormément souffert dans les dernières guerres et principalement dans le sac de 683, par ordre de Sennachérib. Ce fut aussi lui qui conçut le plan et commença la construction des deux immenses enceintes dont l'achévement fit la gloire de Nabuchodorossor. Quand il eut abdiqué en faveur de son fils Assourbanipal la couronne de Ninive, Assarahaddon demeura encore, mais pour peu de temps, roi de Babylone. A sa mort, son second fils, Samoulsamougin, lui succéda dans cette ville, mais comme vassal d'Assourbanipal. Nous avons raconté plus haut en détail sa révolte, à laquelle fut mêlé Nabobelsoum, le petit-fils du grand Mérodachbaladan. Mais les deux Etats se trouvaient de nouveau réunis, et il n'y avait plus de roi de Babylone, lorsque, vers 626, le Chaldéen Nabopolassar reçut de l'avant-dernier roi d'Assyrie, Assourédilili III, la mission d'aller gouverner Babylone et la Chaldée, et de préserver ce pays de barbares qui le menaçaient.

§ 2. — Nabopolassar.

(625-604.)

I. — Le véritable fondateur de la puissance chaldéo-babylonienne fut Nabopolassar. Babylone, qui, sous ses obscurs prédécesseurs, était sujette des Ninivites, sort enfin de cet état de dépendance et s'élève au plus haut point de pouvoir et de grandeur. « Je vais, » disaient quelques années auparavant au nom du Seigneur les prophètes, menaçant à la fois des châtiments divins Ninive et le royaume de Juda, « je vais susciter les « Chaldéens, cette nation cruelle et d'une incroyable « vitesse, qui court toutes les terres pour s'emparer des

« demeures des autres. Elle porte avec elle l'horreur et « l'effroi ; elle ne reconnaît point d'autre juge qu'elle-« même ; elle réussit dans ses entreprises. Ses chevaux « sont plus légers que les léopards et plus rapides que « les loups qui courent le soir. Sa cavalerie se répandra « de toute part, et ses cavaliers voleront comme l'aigle « qui fond sur sa proie. »

Envoyé à Babylone comme satrape ou préfet, car depuis vingt-deux ans Assourédilili avait privé cette orgueilleuse cité du droit d'avoir son prince à elle et en avait fait une dépendance directe du trône de Ninive, Nabopolassar qui, sans doute, pour obtenir cette faveur, avait joué auprès du monarque assyrien le rôle de courtisan, conçut aussitôt le projet de se substituer à son maître et d'affranchir pour toujours son pays natal. Il députa vers le roi des Mèdes, qui venait de se créer un empire considérable et une puissance militaire de premier ordre, en conquérant toutes les contrées qui avaient formé pendant plusieurs siècles les provinces septentrionales de la monarchie assyrienne et en pénétrant jusque dans l'Asie Mineure. Ce roi était Cyaxare, ainsi que nous l'apprend Hérodote ; Eusèbe et George le Syncelle le nomment Astyage, mais cette appellation paraît avoir été chez les Mèdes un titre ou un surnom, et non pas un nom propre. Nabopolassar ourdit avec lui un complot contre la puissance ninivite, et pour sceller l'alliance maria son fils Nabuchodonosor ou plus exactement Nabuchodorossor, comme l'écrit Bérose (le dieu Nébo protége ma tiare), avec la fille du roi de Médie. Bientôt la mort du roi assyrien leur fournit l'occasion qu'ils attendaient pour se déclarer. Cyaxare vint mettre le siége devant Ninive, et Nabopolassar, se proclamant roi, lui envoya de nombreuses troupes auxiliaires pour l'aider dans son entreprise.

II. — Nous avons déjà raconté comment l'invasion des Scythes, en fondant subitement sur la Médie et en l'asservissant momentanément, sauva pour quelque temps de la destruction la capitale de l'Assyrie. Babylone et la Chaldée demeurèrent à l'abri des ravages des Scythes; Nabopolassar fut donc plus heureux que son allié; s'il dut renoncer pour le moment à la prise de Ninive et laisser subsister encore pendant dix-neuf ans un fantôme de monarchie assyrienne, il demeura paisible possesseur de ses Etats, et mit ce temps à profit pour affermir l'indépendance qu'il avait conquise, ainsi que pour fonder sur des bases solides la puissance de la royauté babylonienne.

Profitant de la faiblesse et de l'inaction de Saruc, dernier monarque ninivite, il conquit la portion occidentale et araméenne de la Mésopotamie, c'est-à-dire l'Osrhoëne, et réduisit le descendant de Saryukin et de Sennachérib à la possession de l'Assyrie proprement dite. Mais il ne fit pas franchir l'Euphrate à ses armées, évitant d'entrer en lutte, avant que Ninive ne fût définitivement tombée, avec le roi d'Egypte Néchao, qui à ce moment, vainqueur à Mageddo de Josias, roi de Juda, conquérait toute la Syrie et prenait sa part des dépouilles de l'empire assyrien.

III. — Tandis qu'il étendait ainsi son territoire et substituait graduellement la domination de Babylone à celle de Ninive, Nabopolassar s'occupait activement de rendre l'antique splendeur à sa capitale, et de relever ses édifices dont la plupart, malgré les travaux d'Assarahaddon, tombaient en ruines. Nabopolassar avait épousé une princesse qu'Hérodote appelle Nitocris et que son nom purement égyptien (Net-aker, la Neith victorieuse) semble indiquer comme née sur les bords du Nil et appartenant à la famille royale, originaire de Saïs,

qui régnait alors sur la terre des Pharaons. Nitocris ne paraît pas avoir eu dans l'Etat, à côté de son mari Nabopolassar, une situation moins considérable que Sammouramit (la Sémiramis d'Hérodote) à côté de Binlikhous III. Il semble que ce fut elle qui dirigea les grands travaux exécutés alors à Babylone, car Hérodote, si exact et si bien informé de toute l'histoire du royaume chaldéen à cette époque, lui en attribue la gloire, tandis que Nabuchodorossor, dans ses inscriptions officielles, la rapporte à son père.

« Parmi plusieurs ouvrages dignes de mémoire, dit Hérodote, Nitocris fit celui-ci. Ayant remarqué que les Mèdes, devenus puissants, ne pouvaient rester en repos et qu'ils s'étaient rendus maîtres de plusieurs villes, elle se fortifia d'avance contre eux autant qu'elle le put. Premièrement, elle fit creuser des canaux au-dessus de Babylone ; par ce moyen, l'Euphrate, qui traverse la ville par le milieu, de droit qu'il était auparavant devint oblique et tortueux, au point qu'il passe trois fois par Ardéricca, bourgade d'Assyrie ; et encore maintenant ceux qui se transportent de la Méditerranée à Babylone rencontrent, en descendant l'Euphrate, ce bourg trois fois en trois jours.

« Elle fit faire ensuite de chaque côté une levée digne d'admiration, tant pour sa largeur que pour sa hauteur, bien loin au-dessus de Babylone ; et à une petite distance du fleuve, elle fit creuser un lac destiné à recevoir ses eaux quand il vient à déborder. Il avait 420 stades de tour : quant à la profondeur, on le creusa jusqu'à ce qu'on trouvât l'eau. La terre qu'on en tira servit à relever les bords de la rivière. Le lac achevé, on en revêtit les bords de pierre. Ces deux ouvrages, savoir l'Euphrate rendu tortueux et le lac, avaient pour but de ralentir le cours du fleuve en brisant son impétuosité par un grand nombre de sinuosités, et d'obliger ceux qui se ren-

draient par eau à Babylone d'y aller en faisant plusieurs détours, et de les forcer, au sortir de ces détours, à entrer dans un lac immense. Elle fit faire ces travaux dans la partie de ses États la plus exposée à l'irruption des Mèdes, et du côté où ils avaient le moins de chemin à faire pour entrer sur ses terres.

« Ce fut ainsi que cette princesse fortifia son pays ; quand ces ouvrages furent achevés, voici ceux qu'elle y ajouta : Babylone est divisée en deux parties, et l'Euphrate la traverse par le milieu. Sous les rois précédents, quand on voulait aller d'un côté de la ville à l'autre, il fallait nécessairement passer le fleuve en bateau, ce qui était, à mon avis, fort incommode. Nitocris y pourvut ; le lac qu'elle creusa pour obvier aux débordements du fleuve lui permit d'ajouter à ce travail un autre ouvrage qui a éternisé sa mémoire.

« Elle fit tailler de grandes pierres, et lorsqu'elles furent prêtes à être mises en œuvre, et que le lac eut été creusé, elle détourna les eaux de l'Euphrate dans ce lac. Pendant qu'il se remplissait, l'ancien lit du fleuve demeura à sec. Ce fut alors qu'on en revêtit les bords de briques cuites en dedans de la ville, ainsi que les descentes des petites portes à la rivière (la rive de l'Euphrate de l'un et de l'autre côté était bordée d'une muraille d'enceinte qui enfermait chacun des deux quartiers de la ville). On bâtit aussi au milieu de Babylone un pont avec les pierres qu'on avait tirées des carrières, et on les lia ensemble avec du fer et du plomb. Pendant le jour on y passait sur des pièces de bois carrées, qu'on retirait le soir, de crainte que les habitants n'allassent de l'un à l'autre côté du fleuve pendant la nuit, afin de se voler réciproquement. Le pont achevé, on fit entrer l'Euphrate dans son ancien lit, et ce fut alors que les Babyloniens s'aperçurent de l'utilité du lac, et qu'ils reconnurent la commodité du pont. »

IV. — En 607, Nabopolassar, qui se sentait déjà vieux et affaibli, qui voyait en même temps une lutte sérieuse avec la monarchie égyptienne devenir imminente, par suite des progrès de Néchao, lequel, maître de toute la Syrie, menaçait déjà l'Euphrate, crut devoir associer à son pouvoir un prince plus jeune et plus actif. Nabuchodorossor régna conjointement avec son père durant les trois années qui suivirent, ce qui a donné lieu à une double manière de compter les dates du nouveau règne, les uns prenant pour point de départ cette association, les autres partant de la mort de Nabopolassar.

L'année 606 avant Jésus-Christ fut décisive dans l'histoire de la monarchie chaldéenne fondée par Nabopolassar; c'est, en effet, à dater de cette année qu'elle devint définitivement la souveraine de l'Asie antérieure et qu'elle fit passer dans ses mains la totalité de la suprématie guerrière et politique qui avait d'abord appartenu à l'Égypte, puis à l'Assyrie, résultat dû à deux grandes guerres que la royauté de Babylone soutint à la fois en 606, et qui toutes deux se terminèrent pour elle par d'éclatantes victoires.

Les Mèdes étant enfin parvenus à se débarrasser des envahisseurs scythes et à reprendre, avec leur pleine indépendance, leur liberté d'action, Nabopolassar renouvela son alliance avec Cyaxare, et tous les deux reprirent l'entreprise qu'ils avaient dû abandonner dix-neuf ans plus tôt contre Ninive. Elle était devenue plus facile encore, car la monarchie assyrienne avait été depuis lors en s'affaiblissant toujours, entre les mains incapables et débiles de Saruc, et avait successivement perdu toutes ses provinces. Cependant au dernier moment, quand les armées coalisées des Babyloniens et des Mèdes se présentèrent sous les remparts de Ninive, l'antique courage des Assyriens parut se réveiller. La ville résista avec vigueur et opiniâtreté ; il fallut un siége très-long

pour la réduire ; mais à la fin elle fut prise et complétement ruinée, avec un systématique acharnement. Les vainqueurs se partagèrent le territoire de l'Assyrie ; les Mèdes eurent les montagnes septentrionales et orientales, c'est-à-dire la moindre partie de la contrée ; le roi de Babylone joignit à ses États toutes les immenses plaines de la région méridionale, qui en étaient limitrophes et qui constituaient la portion la plus étendue à la fois et la plus fertile de l'Assyrie.

Tandis qu'il s'occupait lui-même de l'entreprise contre Ninive, Nabopolassar confia à son fils la tâche la plus difficile, celle qui demandait le plus de vaillance et d'activité, la tâche d'arrêter les progrès de Néchao, qui venait de former le siége de Karkémisch, afin de s'emparer du passage de l'Euphrate et de recommencer en Mésopotamie les expéditions conquérantes des Thoutmès, des Séti et des Rhamsès. Nabuchodorossor, placé à la tête de l'élite des armées chaldéennes, marcha contre les Egyptiens et leur fit essuyer une éclatante défaite sous les murs de Karkémisch. « Depuis ce temps-là, dit « la Bible, le roi d'Egypte ne sortit plus de son royaume, « parce que le roi de Babylone avait emporté tout ce qui « était à son ennemi, depuis le Torrent d'Egypte jusqu'au « fleuve de l'Euphrate. » Nabuchodorossor poursuivit son adversaire l'épée dans les reins jusqu'à la frontière de l'Egypte ; mais, ayant appris devant Péluse la mort de son père (604), il revint sur ses pas pour prendre possession d'un trône qui, tout récemment élevé, pouvait se trouver ébranlé par un changement de règne. Dans ces circonstances, raconte l'historien babylonien Bérose, il mit ordre aux affaires d'Egypte, de Syrie et des pays adjacents, et confiant à des chefs dévoués la conduite des nombreux prisonniers qu'il emmenait, ainsi que le commandement des garnisons laissées dans les provinces conquises, il partit avec une faible escorte, tra-

versa le désert à grandes journées et arriva ainsi directement à Babylone, où le chef de la caste des Chaldéens lui remit le gouvernement, qu'il exerçait comme régent depuis la mort de Nabopolassar.

§ 3. — Nabuchodorossor.

(604-561)

I. — La défaite du roi d'Égypte avait préparé la ruine du royaume de Juda, seule portion de la Palestine qui ne fût pas encore soumise à la domination de la monarchie chaldéenne et qui eût échappé aux conséquences de la bataille de Karkémisch. Deux ans après que la mort de son père l'eut laissé seul en possession du pouvoir (602), Nabuchodorossor, revenu en Syrie, attaqua Joakim, roi de Juda, lui imposa un tribut et emmena à Babylone de nombreux ôtages, avec une partie des vases sacrés du temple de Jérusalem; mais trois ans ne s'étaient pas encore écoulés que le prince hébreu se révoltait, comptant sur l'appui de l'Egypte, qui ne fit rien en réalité pour le soutenir, et mourait presque aussitôt, laissant sur la tête de son fils Jéchonias tout le poids des suites de sa rébellion. Jéchonias ne régna que trois mois. Nabuchodorossor envoya contre lui son armée, puis se rendit lui-même en Judée, et le jeune roi de Juda se vit obligé de se remettre entre les mains de son ennemi avec toute sa maison (599). Nabuchodorossor ne se contenta pas de ces captifs royaux, il entra dans Jérusalem, dépouilla le temple et le palais de tous leurs trésors, emmena prisonniers les plus vaillants hommes de l'armée, au nombre de dix mille, avec une partie des artisans, entre

autres les forgerons et les armuriers (précaution soupçonneuse pour que le pays ne pût pas se remettre sérieusement en état de défense); il ne laissa enfin dans la ville que les gens les plus pauvres. Il transféra aussi à Babylone Jéchonias avec sa mère, ses femmes et ses eunuques, et il y enferma dans une étroite prison l'infortuné roi de Juda. Puis, affectant de laisser à la nation une ombre d'indépendance, il plaça sur le trône de Jérusalem l'oncle du jeune prince, Sédécias.

Ce prince, non moins aveugle que ses prédécesseurs, resta sourd aux avertissements de Jérémie, qui lui conseillait une politique de prudence et de soumission envers le monarque de Babylone. Etant parvenu à ourdir une coalition avec le roi d'Egypte et les cités phéniciennes, il se crut en état de secouer le joug et se mit en rébellion ouverte par le refus du tribut de vasselage (590). Nabuchodorossor irrité marcha de nouveau contre Jérusalem, mais il dut presque aussitôt lever le siége de cette ville pour aller offrir la bataille au pharaon Ouahprahet, qui s'avançait au secours de Sédécias.

Le roi d'Egypte s'étant retiré sans coup férir, les Chaldéens revinrent en Judée, prirent les villes de Lachis et d'Asécha, et reparurent devant Jérusalem. Durant dix-huit mois, les Hébreux de la capitale repoussèrent toutes les attaques; mais la famine triompha de leur constance. Les Assyriens pénétrèrent par une brèche dans la ville, d'où le roi chercha à s'enfuir avec quelques serviteurs vers le Jourdain; mais il fut pris les Chaldéens dans la plaine de Jéricho et amené au roi de Babylone, qui fit mourir ses fils en sa présence, lui creva les yeux à lui-même et l'emmena chargé de chaînes à Babylone (588). Un mois après, Nabuzardan, commandant des gardes du monarque babylonien, entra dans la ville, et aussitôt l'œuvre de destruction commença. Le temple du Seigneur et le palais royal furent brûlés; le grand-prêtre

fut égorgé avec soixante des principaux habitants, et toutes les familles de la classe supérieure qui ne s'étaient pas cachées dans le désert furent emmenées en captivité.

Nabuchodorossor avait nommé un Hébreu, Godolias, à la dignité de gouverneur du territoire de Juda, mais celui-ci fut au bout de quelques mois assassiné par un personnage de la maison royale, nommé Ismaël. Les principaux Juifs demeurés dans le pays, craignant la vengeance de Nabuchodorossor, se retirèrent en Egypte, où ils espéraient trouver quelque sécurité. Mais Ouahprahet, qui leur avait donné asile, attira sur ses États la colère du monarque babylonien. La partie orientale du Delta fut envahie et livrée aux ravages de l'armée chaldéenne.

II. — L'altier roi de Babylone n'était point encore satisfait; il aspirait à la conquête de la Phénicie, dont les immenses richesses attiraient ses convoitises. Depuis longtemps aussi la grande voix des prophètes avait annoncé au peuple de Tyr, en possession depuis six cents ans de l'hégémonie sur les autres villes, les malheurs qui le menaçaient. « Voici, disait Ezéchiel, que j'amène« rai contre Tyr Nabuchodorossor, roi de Babylone, roi « des rois, avec sa cavalerie et ses chars. Il élèvera des « tours de bois, des chaussées en terre contre les rem« parts, il fera frapper ses béliers. » Les Tyriens résistèrent longtemps avec la constance et l'opiniâtreté qu'ils avaient jadis montrée contre Saryukin, et le siége de leur ville ne dura pas moins de treize ans. Mais à la fin Tyr fut emportée d'assaut par le roi de Babylone en personne (574), qui traita les Tyriens comme les Juifs et transporta en Chaldée les familles les plus distinguées du pays. Les colonies que Tyr possédait alors sur la côte septentrionale de l'Afrique et en Espagne, comme Carthage, non encore indépendante, et Gadès (aujour-

d'hui Cadix), reconnurent la suzeraineté du vainqueur de la mère-patrie. De là l'origine des fabuleux récits qui plus tard firent aller Nabuchodorossor en personne à la tête de ses légions jusqu'aux Colonnes d'Hercule, et lui attribuèrent la gloire d'avoir soumis les Ibères d'Espagne les armes à la main (1).

Tyr une fois prise, Nabuchodorossor, avant de retourner à Babylone, attaqua les peuples de l'Idumée, de Moab et d'Ammon, qui s'étaient associés à la dernière tentative de soulèvement du royaume de Juda, et les contraignit à la soumission. Il fit aussi une grande campagne en Arabie, parcourut en vainqueur tout le Hedjâz et le Nedjd, et pénétra jusque dans le royaume sabéen du Yémen. Ces guerres, qui avaient été aussi annoncées par les prophètes, terminèrent la série des conquêtes du roi chaldéen dans l'Asie occidentale.

III. — Rentré dans ses États, Nabuchodorossor ne se rendit pas moins célèbre par son administration intérieure que par ses conquêtes au dehors. La guerre avait mis en son pouvoir des richesses immenses et d'innombrables captifs, qu'il employa à ces grands travaux d'embellissement et d'utilité publique qui firent de Babylone la plus célèbre ville du monde.

« Elle est si magnifique, dit Hérodote, qui l'avait visitée dans le cours du v^e^ siècle avant l'ère chrétienne, que nous ne connaissons pas une ville qu'on puisse lui comparer. Située dans une grande plaine, Babylone a une forme carrée; chacun de ses côtés a 120 stades de long. Un fossé large, profond et plein d'eau règne tout autour; ou trouve ensuite un mur de 50 coudées royales d'épaisseur sur 200 en hauteur.

(1) Strab. XV, p. 687. — Joseph. *Ant. jud.* X, 11, 1. — Euseb. *Praepar. evang.* IX, p. 456.
La source de tous ces passages était dans l'historien Mégasthène.

« Il est utile d'ajouter à ce que je viens de dire l'emploi qu'on fit de la terre des fossés, et de quelle façon la muraille fut bâtie. A mesure qu'on creusait les fossés on en convertissait la terre en briques, et lorsqu'il y en eut une quantité suffisante, on les fit cuire dans des fourneaux; ensuite, pour les relier entre elles, on se servit de bitume chaud, et de trente en trente couches de briques, on mit des lits de roseaux entrelacés ensemble. On bâtit d'abord de cette manière les revêtements du fossé. On passa ensuite aux murs que l'on construisit de même. Au sommet et sur le bord de cette muraille, on éleva des tours qui n'avaient qu'une seule chambre, les unes vis-à-vis des autres, entre lesquelles on laissa autant d'espace qu'il en fallait pour faire tourner un char à quatre chevaux. Il y avait à cette muraille cent portes de bronze massif, comme les jambages et les linteaux.

« L'Euphrate traverse Babylone par le milieu et la partage en deux quartiers. Ce fleuve est grand, profond et rapide; il vient de l'Arménie et se jette dans la mer Erythrée. L'une et l'autre muraille forment un coude sur le fleuve, et à cet endroit commence un mur de briques cuites dont sont bordés les deux côtés de l'Euphrate. Les maisons sont à trois et quatre étages. Les rues sont droites et coupées par d'autres qui aboutissent au fleuve. En face de celles-ci on a pratiqué, dans le mur construit le long du fleuve, de petites portes pareillement de bronze par où l'on descend sur ses bords. Il y en a autant que de rues de traverse.

« Le mur extérieur sert de défense. L'intérieur n'est pas moins fort; mais il est notablement moins étendu. Le centre des deux quartiers est remarquable : l'un, par le palais du roi, dont l'enceinte est grande et bien fortifiée; l'autre, par le lieu consacré à Bel, dont les portes sont d'airain et qui subsiste encore actuellement. »

La grande enceinte de Babylone, suivant les mesures

de M. Oppert, qui a complétement élucidé les questions relatives à la topographie de la vieille cité chaldéenne, renfermait un espace de 513 kilomètres carrés, c'est-à-dire un territoire grand comme le département de la Seine, quinze fois l'étendue de Paris en 1859, sept fois celle du Paris actuel. La seconde enceinte, plus restreinte, renfermait un espace de 290 kilomètres carrés, beaucoup plus grand que la ville de Londres.

Mais ces enceintes étaient bien moins les remparts d'une ville proprement dite qu'un immense camp retranché. Le territoire qu'enfermait la seconde, et à plus forte raison celui de la première, était loin d'être tout entier habité. Quinte-Curce parle de 90 stades de pourtour pour l'étendue couverte de maisons; le reste était cultivé et pouvait, pendant longtemps, fournir aux défenseurs de la ville les moyens d'éviter une famine, en même temps que le prodigieux développement de l'enceinte extérieure rendait un investissement impossible. Aristote, voulant donner une idée d'une ville telle qu'il la concevait, dit : « Ce n'est pas par des murs qu'on fait une ville. On n'aurait alors qu'à entourer le Péloponnèse d'un mur. Ce serait la même chose que Babylone ou toute autre ville dont le pourtour renferme plutôt un peuple qu'une cité. »

IV. — On a trouvé plus haut l'indication des travaux considérables qui avaient été exécutés à Babylone sous Binlikhous III et Sammouramit, sous Assarahaddon, puis sous Nabopolassar et Nitocris. Nabuchodorossor surpassa toutes les œuvres de ses prédécesseurs; sous son règne, Babylone devint la première ville du monde. Il refit presque entièrement la cité royale, bâtie sur la rive orientale de l'Euphrate, qui avait été le premier noyau de Babylone au temps des vieux monarques kouschites. Un nouveau palais y fut construit par ses ordres, conçu

dans des proportions gigantesques et beaucoup plus somptueux que l'ancien ; on en reconnaît l'emplacement dans le tumulus du Kasr, un des débris les plus considérables qui subsistent sur l'emplacement de Babylone.

Voici ce qu'il en dit lui-même dans la grande inscription conservée à Londres : « Nabopolassar, roi de Babylone, mon père, avait commencé à bâtir le palais en « briques et avait élevé un autel au milieu. Il avait « plongé dans une eau profonde ses fondations.... J'ai « assis la substruction par un ouvrage en briques ; j'y « ai déposé la pierre de fondation. Je suis arrivé jusqu'au niveau des eaux et j'y ai mis profondément les « bases du palais. Je l'ai construit en bitume et en « briques.... J'ai employé pour sa charpente de grosses « poutres, de bois de cèdre avec des armatures en fer ; « j'y ai employé des briques vernissées formant des « inscriptions et des sujets, et des ouvrages en brique « vernissée encadrent aussi les portes. J'y ai amassé de « l'argent, de l'or, des métaux, des pierres précieuses « de tout genre et de toute valeur, une collection d'objets « de prix, des trésors immenses. J'y ai établi une « vaillante cohorte, la garnison de la royauté. »

Dans la vaste enceinte de ce palais et sur le bord même du fleuve, Nabuchodorossor fit élever et planter, comme une montagne artificielle, les fameux *jardins suspendus*, qui devaient rappeler à la reine Amytis, Mède d'origine, les pittoresques aspects de son pays. C'était une succession de terrasses étagées les unes au-dessus des autres, comme celle de l'Isola Bella dans le lac Majeur ; un soubassement énorme portait le tout, et de vastes souterrains étaient ménagés sous chacune des terrasses plantées ; le site de cette construction, qui excita les admirations unanimes de l'antiquité, a été reconnu par M. Oppert dans le tumulus d'Amram.

Dans la cité royale se trouvait l'édifice que les in-

scriptions elles-mêmes désignent comme le plus antique de la ville proprement dite de Babylone, la pyramide à degrés que l'on appelait « le temple des bases de la terre » ou bien encore *Val-saggatou*, ce qui dans la langue chaldéenne touranienne veut dire « le temple qui dresse sa tête. » Les prêtres chaldéens prétendaient y montrer le tombeau du dieu Bel-Mérodach, et il y avait un oracle fameux. Cette pyramide, œuvre de la dynastie kouschite, était en ruines à force de vétusté; Nabuchodorossor la répara et la reconstruisit en partie. « Val-saggatou, dit-il dans une inscription, est le grand « temple du ciel et de la terre, la demeure du maître des « dieux, Mérodach. J'en ai restauré le sanctuaire, le lieu « de repos de la souveraineté, en le revêtant d'or pur. » La pyramide de Babylone renfermait à sa base un sanctuaire de Nébo, à mi-hauteur la chambre sépulcrale du dieu Bel-Mérodach, où l'on consultait son oracle, enfin au sommet était un dernier sanctuaire, appelé le « sanctuaire mystique de Mérodach. » La distinction de ces trois parties est indispensable à faire pour comprendre les détails développés que Nabuchodorossor fournit dans l'inscription de Londres sur la restauration de la pyramide. « J'ai entrepris dans Val-saggatou la restauration « de la chambre de Mérodach; j'ai donné à sa coupole la « forme d'un lis et je l'ai revêtue d'or ciselé, de sorte « qu'elle resplendit comme le jour.... A la Haute-Colline « où se prononçaient les destinées, en dehors de notre « ville, se trouvait l'autel des destins; on l'érigea dans « Val-saggatou pendant les fêtes du commencement de « l'année.... Cet autel, l'autel de la souveraineté du « sublime maître des dieux, Mérodach, avait été fait en « argent par un roi ancien; je l'ai fait revêtir d'or pur « d'un poids immense.... J'ai employé à la boiserie de la « chambre des oracles les plus grands des arbres que j'ai « fait transporter des sommets du Liban. J'ai recouvert

« d'or pur les poutres énormes de cyprès employées à « la boiserie de la chambre des oracles ; dans la portion « inférieure de la boiserie j'ai fait des incrustations d'or, « d'argent, d'autres métaux et de gemmes.... J'ai fait « incruster de verres et de gemmes la voûte du sanc- « tuaire mystique de Mérodach, de sorte qu'elle repré- « sente le firmament avec ses étoiles. La merveille de « Babylone, je l'ai rebâtie et restaurée ; c'est ce temple « des bases du ciel et de la terre, dont j'ai élevé le som- « met en briques, en le revêtant extérieurement d'un « chapiteau de cuivre. »

V. — Tandis que ces travaux s'exécutaient dans la cité royale, la partie de Babylone appelée Hallat ou « la cité profane, » et dont la ville actuelle de Hillah occupe l'emplacement, fut plus que doublée par les nombreuses colonies de captifs que le monarque conquérant y transporta de tous les pays soumis par ses armes. C'est là que s'établirent les Hébreux emmenés de Jérusalem et du pays environnant. Ils y avaient le privilége, accordé sans doute à toutes les autres communautés d'exilés, de posséder des juges nationaux, ce qui prouve que dans le système gouvernemental du royaume de Babylone, comme dans celui de la Gaule mérovingienne et dans celui de la Turquie actuelle, la loi était personnelle et non territoriale. Ils y jouissaient aussi de la plus entière liberté dans l'exercice de leur culte, car Ezéchiel put remplir au milieu d'eux sans aucune entrave sa mission prophétique, bien qu'il annonçât publiquement le peu de durée de la puissance chaldéenne ; et ce fut à Babylone que furent composés, pour être chantés dans les réunions religieuses, certains psaumes comme l'admirable *Super flumina Babylonis*, où les vengeances divines étaient invoquées pour châtier les oppresseurs d'Israël.

Quelques Juifs parvinrent à des fonctions très-élevées de l'administration sans cesser de professer leur culte, comme Daniel, qui fut un des ministres du roi ; ils devaient seulement, en entrant dans les charges publiques, prendre un nom babylonien, ce qui était la marque d'une sorte de naturalisation.

VI. — Les murailles des enceintes de Babylone, commencées par Assarahaddon, furent achevées et construites pour la plus grande partie par Nabuchodorossor, et des inscriptions commémoratives que l'on a récemment retrouvées furent gravées pour transmettre à la postérité le souvenir de ce gigantesque travail. On remarquera la parfaite concordance des données qu'elles fournissent avec la description d'Hérodote, que nous avons citée plus haut.

« Imgour-Bel et Nivit-Bel, les grandes enceintes de « Babylone, je les ai bâties en carré..... J'ai maçonné « en bitume et en briques les escarpes des fossés qu'on « avait creusés..... J'ai fait ajuster dans les grandes « portes des battants en bronze, des rampes et des grilles, « et j'ai agrandi les rues de Babylone de façon à en faire « une merveille. Je me suis appliqué à protéger Baby- « lone et Val-saggatou (la pyramide) ; et dans les terrains « les plus élevés qui sont tout auprès de la grande porte « d'Istar, j'ai construit en bitume et en briques, depuis « le bord de l'Euphrate jusqu'au-dessous de la grande « porte, dans toute l'étendue des rues, de puissantes « forteresses. J'ai établi leurs fondations au-dessous du « niveau des eaux ; j'ai fortifié avec art ces enceintes.... « J'ai fait mesurer Imgour-Bel, le grand mur de Baby- « lone, l'inexpugnable, qu'aucun roi avant moi n'avait « fait : 4,000 mahargagar, voilà la superficie de Baby- « lone. » Ce chiffre correspond exactement aux 480 stades de circuit indiqués par Hérodote.

VII.—La construction des murailles eut pour résultat de réunir à la ville de Babylone proprement dite, dans une même enceinte, la première Babel, antérieure même à Nemrod, la ville qui avait vu la confusion des langues et à laquelle le souvenir s'en attachait, Borsippa, située à quelque distance sur la rive occidentale de l'Euphrate et qui jusqu'alors avait possédé une existence séparée. C'est là qu'il restaura la Tour de Babel, convertie depuis un temps immémorial en un monceau de décombres, et qu'il y établit le grand temple de Bel, appelé par les Babyloniens *Val-zida*, mot de la langue touranienne des Chaldéens dont nous ignorons encore le sens, et « la Tour des sept sphères célestes. » Nous avons cité dans notre premier livre les passages les plus saillants de l'inscription, trouvée dans les décombres mêmes de l'édifice, où Nabuchodorossor raconte cette restauration et rapporte, au sujet de l'origine du monument, une tradition exactement semblable à celle de la Bible. Hérodote, qui vit le temple de Bel tel que l'avait arrangé le grand conquérant chaldéen, le décrit en ces termes. « C'est un carré régulier qui a deux stades en tous sens (270 mètres). On voit au milieu une tour massive, qui a un stade (135 mètres), tant en longueur qu'en largeur; sur cette tour s'en élève une autre, et sur cette seconde encore une autre, et ainsi de suite, de sorte que l'on en compte jusqu'à huit. » Le soubassement avait 75 pieds de haut, et au-dessus chacun des étages 25 pieds; de sorte que le tout faisait une hauteur de 250 pieds. Des fouilles pratiquées par M. le général Rawlinson ont permis de constater que les sept étages, couronnés par le sanctuaire du dieu, avaient, comme ceux de la *zikurat* du palais assyrien de Khorsabad, des revêtements aux couleurs des sept corps sidéraux, mais disposés dans un autre ordre, c'est-à-dire, en commençant par le bas, noir (Saturne), blanc (Vénus), pourpre (Jupiter), bleu

(Mercure), vermillon (Mars), argent (la Lune), et or (le Soleil). Cet ordre, en partant du sommet, est celui des jours de la semaine.

« Dans la tour supérieure, continue Hérodote, est une chapelle, dans cette chapelle un lit bien garni, et près de ce lit une table d'or. On n'y voit point de statues, personne n'y passe la nuit, qu'une femme du pays que le dieu désigne.

« Dans ce temple il y a une autre chapelle, en bas, où l'on voit une grande statue d'or qui représente Jupiter (Bel-Mérodach) assis. Près de cette statue est encore une table d'or. On voit, hors de cette chapelle, un autel d'or, et un autre autel très-grand, sur lequel on immole du bétail. Les Chaldéens brûlent aussi, sur ce grand autel, tous les ans, à la fête du dieu, mille talents pesant d'encens. »

Tous ces renseignements se trouvent confirmés par le prophète Daniel, dont le livre contient encore d'intéressants renseignements sur le culte de Bel dans ce sanctuaire dont l'antique Tour de Babel, le plus vieux monument du monde, avait fourni le noyau. Suivant l'écrivain sacré, soixante-dix prêtres étaient attachés au service du temple, et tous les jours on offrait au dieu douze grandes mesures de farine du plus pur froment, quarante moutons et six grands vases de vin. Il y avait aussi dans ce temple, probablement dans le sanctuaire inférieur, un grand serpent que les Babyloniens adoraient comme l'image vivante de Bel, et que Daniel lui-même tua sous les yeux du roi.

« Borsippa, dit l'inscription de Londres, est la ville de « ceux qui exaltent le dieu, je l'ai ornée. Au milieu d'elle « j'ai fait construire *Val-zida*, la maison éternelle. J'en « ai complété la magnificence avec de l'or, de l'argent, « d'autres métaux, des pierres, des briques vernissées, « des charpentes de pin maritime et de cèdre. J'ai re-

« couvert d'or la charpente du lieu de repos de Nébo. « Les traverses de la porte des oracles ont été plaquées « d'argent.

« J'ai incrusté d'ivoire les montants, le seuil et le lin- « teau du lieu de repos. J'ai recouvert d'argent les mon- « tants en cèdre de la porte de la chambre des femmes. « J'ai bâti splendidement l'entrée du lieu de repos et le « portique tournant du temple en briques de différentes « couleurs... J'ai construit le temple solidement. Pour « étonner les hommes, j'ai refait et renouvelé la mer- « veille de Borsippa, le temple des sept sphères du « monde; j'en ai élevé le faîte en briques, que j'ai revê- « tues de cuivre. J'ai plaqué de zones alternatives de « marbre et d'autres pierres le sanctuaire du dieu.

. . . . . .

« J'ai fait à Borsippa, dans le massif qui forme la base « de *Val-zida*, en l'honneur de Sin, qui soutient mon « autorité, le sanctuaire des assises d'Oannès, son tem- « ple, en forme de caverne. »

Dans l'inscription trouvée au milieu des ruines de la Tour, il y a aussi quelques détails de construction qui concordent avec ceux-ci, et quelques autres qui sont nouveaux : « Je n'en ai pas changé l'emplacement; « je n'en ai pas altéré les fondations. Dans le mois « du salut, au jour heureux, j'ai percé par des ar- « cades la brique crue des massifs et la brique cuite « des revêtements. J'ai ajusté les rampes circulaires; « j'ai inscrit mon nom dans la frise des arcades. J'ai « mis la main à reconstruire *Val-zida* et à en élever le « faîte, comme jadis elle dut être; je l'ai refondue et « bâtie, comme elle dut être dans les temps lointains; « j'en ai élevé le sommet. »

Enfin l'inscription dite du Baril de Phillips répète les mêmes renseignements, mais ajoute ce détail, inconnu d'ailleurs, que la déesse Nana était considérée comme

résidant avec le dieu dans le sanctuaire supérieur de la Tour.

VIII. — Les inscriptions cunéiformes de Nabuchodorossor nous fournissent encore de très-précieux détails sur l'administration intérieure de ce souverain, sur les dépouilles enlevées aux populations conquises, qui lui servirent à construire tous les édifices dont s'enorgueillissait la grande cité chaldéenne. Elles énumèrent les temples anciens qu'il restaura et les nouveaux qu'il éleva, non-seulement à Babylone et à Borsippa, mais à Cutha et dans nombre d'autres villes de la Chaldée; car toutes avaient énormément souffert sous les derniers monarques assyriens, qui avaient châtié avec tant de rudesse leur tentative d'indépendance, et toutes se relevèrent de leurs ruines en même temps que la capitale, sous Nabuchodorossor.

Voici d'abord les renseignements que contient à ce sujet l'inscription de Londres :

« J'ai bâti à Babylone, en l'honneur de la Souveraine « Sublime (Bilit Zarpanit), la mère qui m'a enfanté, le « *Temple de la déesse de la cime des montagnes,* qui est le « cœur de Babylone. » Des ruines considérables de ce temple existent au lieu nommé El-Kolaïah, près de Hillah. On y a trouvé, dans les décombres, une inscription dédicatoire portant le nom de Nabuchodorossor.

« J'ai fait construire dans Babylone, en bitume et en « briques, selon les règles de l'art, en l'honneur du « dieu Nébo, le régent suprême qui confère le sceptre « de la justice pour administrer les légions des hommes, « le *Temple de celui qui confère le sceptre,* son temple.

« J'ai bâti, dans Babylone, au dieu Sin, qui inspire « mon jugement, le *Temple de la grande lumière,* sa « maison.

« J'ai bâti dans Babylone, en bitume et en briques,

« en l'honneur du dieu Samas, qui inspire à mon corps « le sentiment de la justice, le *Temple du juge du monde,* « son temple. » C'est cet édifice qui occupait l'emplacement où s'élève aujourd'hui, dans la ville de Hillah, la mosquée encore appelée Mosquée du Soleil.

« J'ai bâti en forme d'équerre, en bitume et en briques, « à Babylone, en l'honneur du dieu Bin, qui verse « l'abondance dans mon pays, le *Temple du dispensateur* « *des orages,* son temple.

« J'ai construit à Babylone, en bitume et en briques, « comme un massif, en l'honneur de la Grande Déesse « (Nana), qui réjouit et qui soutient mon âme, le *Temple* « *des profondeurs* et le *Temple des hautes montagnes*, ses « temples.

« J'ai bâti, en entrant dans le mur de Babylone, en « forme d'équerre, en l'honneur de la souveraine de la « maison du ciel, la reine qui a pitié de moi, le temple « *Kikupan*, son temple.

« J'ai bâti à Borsippa un temple au dieu Adar-Sam- « dan, qui brise les armes de mes ennemis.

« J'ai bâti à Borsippa, en l'honneur de la grande « déesse (Nana), qui agrée mon cantique, le *Grand* « *temple*, le *Temple de la vie* et le *Temple de l'âme vivante*, « ses trois merveilles. » Ces trois temples, qui faisaient allusion au caractère lunaire de la déesse Nana et aux phases de l'astre, croissant, plein et décroissant, étaient placés sur un même massif, dont les décombres forment ce qu'on appelle aujourd'hui le Tell Ibrahim-el-Khalil, auprès du Birs-Nimroud.

« J'ai construit à Borsippa, en massif, le temple du « dieu Bin, qui fait éclater dans mon pays la foudre « prophétique. »

Les renseignements de l'inscription dite du Baril de Phillips se rapportent à d'autres édifices sacrés.

« Le 8 du mois d'Ouloul, je dédiai le portique du dieu

« Nergal et du dieu Nibkhaz, des dieux du temple *Val-*
« *pitlam*, à Cutha; j'accomplis l'oracle du grand dieu;
« j'ajoutai un nouveau portique à celui de la façade. »
Cutha, située au nord de Babylone, avait été comprise, comme Borsippa, dans l'immense enceinte de la muraille extérieure. Le dieu spécial de cette ville était Nergal, et nous apprenons, dans un des renseignements mythologiques contenus dans les tablettes de la bibliothèque d'Assourbanipal, qu'il y était adoré sous la figure d'un lion.

« J'ai fondé et construit le *Temple du jour* à Sippara,
« en l'honneur de Samas et de Sin, mes seigneurs.

« J'ai fondé et construit le *Temple du jour* à Larsam,
« en l'honneur de Samas et de Sin, mes seigneurs.

« J'ai fondé et construit le temple... à Our, en l'hon-
« neur du dieu Sin, le maître qui exalte ma royauté.

« J'ai fondé et construit le temple *Ikul-Anu* à Nipour,
« en l'honneur du dieu Oannès, mon maître.

« J'ai fondé et construit dans la ville de Bas, le *Temple*
« *de l'adoration éternelle*, en l'honneur du dieu Bel-Zarbi,
« mon seigneur.

A Babylone même ce prince, nous l'apprenons par ses inscriptions, acheva les quais de l'Euphrate, commencés par son père Nabopolassar et sa mère Nitocris. Non content d'orner et d'embellir « la ville de sa royauté, » comme il l'appelle dans ses monuments, et les autres cités soumises à son sceptre, il songea aussi à la fertilité de la Babylonie et à l'extension de son commerce. Il répara et remit en état le fameux canal royal ou Naharmalcha, créé treize cents ans auparavant par le roi Hammourabi, mais qui, avec le temps, s'était si bien obstrué que cette réparation fut considérée par les historiens comme une véritable création. Il fit creuser un lac immense au-dessous de Sippara, pour servir de réservoir à l'arrosement de la plaine. Enfin il assura

la navigation du golfe Persique en créant à l'embouchure du fleuve un vaste port à Térédon (appelé par les Babyloniens dans leur propre langue Kar-Dounyas).

IX. — Nabuchodorossor fut donc réellement un grand roi; mais l'orgueil le perdit et le conduisit à la démence, comme d'autres grands génies, également infatués de leurs succès. Déjà, dans l'inscription commémorative de la restauration de la Tour de Babel, il disait : « Mérodach, le grand seigneur, m'a lui-même « engendré. » Un peu plus tard, quand toutes ses grandes œuvres furent accomplies, il se crut un dieu, il voulut que chacun se prosternât devant sa propre statue, qu'il venait de faire faire en or. Trois Hébreux lui résistèrent; et, témoin du miracle par lequel Dieu les avait préservés des flammes, le roi de Babylone, dit la Bible, rendit hommage au Dieu d'Israël. Mais son orgueil n'en subsista pas moins, et un jour qu'il se promenait dans son palais, il commença à dire : « N'est-ce pas là cette « grande Babylone dont j'ai fait le siége de ma royauté, « que j'ai bâtie dans la grandeur de ma puissance et « dans l'éclat de ma gloire? » Alors une voix du ciel lui dit : « Voici ce qui t'est annoncé, ô Nabuchodorossor; « ton royaume va passer en d'autres mains. On va même « te chasser de la compagnie des hommes; tu habiteras « avec les bêtes de la campagne, et sept espaces de « temps se passeront sur toi, jusqu'à ce que tu reconnaisses que le Très-Haut a un pouvoir absolu sur les « royaumes des hommes et qu'il les donne à qui il lui « plaît. »

Ce décret fut aussitôt accompli. Nabuchodorossor, frappé de la plus abjecte démence, fuit la société des hommes, et, imitant les animaux, chercha à se nourrir d'herbes comme eux; son corps, privé de soins et exposé aux intempéries, devint hideux.

Un personnage, nommé Bellabarisrouk, dont nous ignorons l'origine et dont le fils était gendre du roi, suivant d'assez grandes vraisemblances l'archi-mage ou chef de la caste des Chaldéens, se saisit alors du pouvoir, probablement comme régent de l'empire, pendant la folie du souverain ; une inscription montre cependant qu'il prit le titre de roi et consomma ainsi une véritable et complète usurpation. Ce ne fut qu'au bout de sept mois[1] que Nabuchodorossor revint à lui et put reprendre l'exercice du pouvoir. Peu de temps après il mourut, après quarante-trois ans de règne (561), en prédisant, à ce que prétend Bérose, la ruine de l'empire babylonien.

§ 4. — Les successeurs de Nabuchodorossor. — Chute de l'empire de Babylone.

(561-538)

I. — Il n'était pas besoin d'un don surnaturel de prophétie pour prévoir que l'empire de Babylone, parvenu à un si haut degré de splendeur, était bien près de sa perte et que sa puissance ne mettrait pas à s'écrouler plus de temps qu'elle n'en avait mis à s'élever ; il suffisait pour cela d'un esprit sagace et clairvoyant. Cet empire n'avait en effet par lui-même aucun élément sérieux de durée ; le colosse, ainsi que dans la vision expliquée par Daniel, avait des pieds d'argile. La nation babylonienne n'était pas assez énergique et assez militaire pour être capable de maintenir, comme les Assyriens,

[1] L'historien juif Josèphe a mal interprété ici les paroles de la Bible et énormément exagéré le temps de la folie de Nabuchodorossor, en la prolongeant pendant sept années.

pendant plusieurs siècles sa domination sur cent peuples divers. Toute sa force guerrière consistait dans les hordes de cavaliers que fournissaient les tributs de l'Irâk-Araby et les populations de la Basse-Chaldée, hordes éminemment propres à couvrir en très-peu de temps une immense étendue de territoire avec l'impétuosité d'un torrent qui a rompu ses digues, mais non à conserver longtemps ces contrées et à y asseoir une domination solide. On observe en effet toujours dans l'histoire que les peuples dont la puissance militaire réside exclusivement dans la cavalerie sont capables de grandes et rapides conquêtes, mais ne parviennent jamais à les garder longtemps.

En même temps, dès le moment de la mort de Nabuchodorossor, des bruits menaçants commençaient à se répandre à Babylone. On disait qu'un nouveau peuple dominateur se révélait. Déjà le royaume des Mèdes était ébranlé par ce peuple, naguère encore son vassal. Les Perses, ainsi s'appelaient les nouveaux conquérants, étaient sortis de leurs âpres montagnes sous la conduite d'un jeune chef, que ses débuts dans la guerre élevaient déjà au rang des grands capitaines. Les prophètes israélites annonçaient, au reste, depuis longtemps d'une voix éclatante que la superbe Babylone aurait bientôt le sort qu'elle avait fait subir à Jérusalem. « Descends, assieds-« toi dans la poussière, s'écriaient-ils, vierge fille de « Babylone, assieds-toi par terre et non sur un trône, « fille des Chaldéens ! On ne t'appellera plus délicate et « voluptueuse. Prends les meules et mouds du blé ; ôte « ton voile et relève ta robe ; découvre ta cuisse pour « passer les torrents ; montre ta nudité, que l'on voie ta « honte ! »

II. — Nabuchodorossor eut pour successeur son fils Evilmérodach. Ce prince est signalé dans l'histoire sa-

crée par un trait d'humanité. Il fit au début de son règne sortir de prison le roi de Juda, Jéchonias, qui gémissait depuis trente-sept ans dans les fers, lui donna un rang supérieur à celui des autres rois captifs qui séjournaient dans cette capitale, l'admit à sa table et lui assigna une pension. Mais le reste de son règne ne correspondit pas à cette action honorable. Bérose le signale comme ayant foulé aux pieds toute loi et toute retenue. Un parti se forma contre lui; il fut assassiné par son beau-frère, le gendre de Nabuchodorossor et le fils du Bellabarisrouk qui avait usurpé le pouvoir pendant la folie du grand conquérant chaldéen (559), lequel portait le nom de Nergalsarossor (le dieu Nergal protége le roi), altéré en Neriglissor dans les fragments de Bérose. Evilmérodach n'avait régné que deux ans.

Cette tragédie domestique valut à Nergalsarossor un sceptre dont il usa sans dignité, et qu'il conserva peu.

Le gendre du vainqueur de Jérusalem se construisit un nouveau palais à Babylone, en dehors de la cité royale, sur la rive occidentale de l'Euphrate; il plaça des statues d'argent massif dans les différents sanctuaires de la pyramide du tombeau de Bel. Il régna quatre ans seulement et périt dans une grande bataille contre Cyrus et les Perses, vainqueurs de la Médie, auxquels il avait voulu disputer la possession de ce pays, jadis soumis aux rois d'Assyrie (555).

III. — Le fils et successeur de ce prince est appelé Laborosoarchod dans les fragments de Bérose; il est probable qu'il s'appelait réellement Bellabarisrouk comme son grand-père. C'était un enfant, et il n'occupa le trône qu'un petit nombre de mois. Les chefs de la caste des Chaldéens l'en précipitèrent, indignés des instincts vicieux et cruels qu'il témoignait déjà. Ils proclamèrent alors un des leurs, nommé Nabonahid (le dieu

Nébo est majestueux), le Labynète d'Hérodote, fils d'un certain Nabobalatirib (555). Celui-ci régna pendant les dix-sept dernières années de l'empire babylonien. A Babylone même, il refit les quais de la cité royale. Une inscription curieuse, de la dernière année de son règne, découverte à Our par le voyageur anglais M. Loftus, nous le montre faisant son *mea culpa* pour avoir négligé le culte des dieux et entreprenant de relever le temple de Sin pour obtenir la protection de ce dieu. Les termes en sont assez curieux pour mériter d'être rapportés. « Bien que moi-même, Nabonahid, roi de Babylone, « j'aie longtemps péché contre la grande divinité, sauve- « moi, accorde-moi longuement l'existence jusqu'aux « jours les plus avancés où l'homme puisse atteindre. « Et puisque j'ai Belsarossor, le rejeton de mon cœur, « mon fils aîné, propage, à cause de lui, l'adoration de « ta grande divinité. Que sa vie soit préservée sans « atteinte, aussi longtemps que le permettront les des- « tinées ! » Tout indique dans cette inscription l'œuvre d'un prince menacé d'un grand et pressant danger. Et en effet, l'année même dont date le monument d'Our, en 538, Cyrus, qui s'était déjà rendu maître de tout le reste de l'Asie, s'avança contre lui à la tête des Mèdes et des Perses, annonçant la résolution de réunir le royaume de Chaldée à ses États.

Nabonahid s'avança à la rencontre de Cyrus, mais il éprouva une défaite complète et alla, suivi d'un petit nombre de soldats, se renfermer dans Borsippa, tandis que Cyrus mettait le siége devant Babylone. Il résulte de ce fait, rapporté par Bérose, que le dernier monarque chaldéen ne s'était pas senti en mesure de défendre efficacement l'immense périmètre de la première enceinte élevée par Nabuchodorossor, laquelle enveloppait à la fois Babylone proprement dite, Borsippa et

Cutha, et qu'il l'avait laissé franchir sans obstacle à l'armée perse.

Babylone, couverte par sa seconde enceinte et par l'inexpugnable citadelle que lui formait la cité royale, n'était pas facile à réduire; pourvus de vivres pour plusieurs années, ses habitants dédaignaient un assiégeant moins bien approvisionné qu'eux-mêmes. Mais le temps fixé par la Providence pour le châtiment de la ville chaldéenne était arrivé. Cyrus, qui tout récemment avait épuisé par des canaux le Gyndès, affluent du Tigre, résolut de reproduire le même travail et d'entrer dans Babylone par le lit de l'Euphrate. Il ouvrit des écluses qui faisaient déverser les eaux du fleuve dans le lac artificiel creusé par Nitocris, et ses troupes, descendant alors dans l'Euphrate, où elles n'eurent de l'eau qu'au-dessus du genou, s'engagèrent dans la ville ou plutôt entre ses deux quartiers. Les habitants pouvaient encore les prendre comme dans un filet, en fermant sur eux les portes d'airain de leurs quais, et les accabler du haut de leurs murs. Mais ils célébraient alors une fête, et dans leur tumultueuse insouciance ils laissèrent occuper par l'ennemi le centre de la ville, avant que les quartiers éloignés en fussent seulement instruits. Ainsi se vérifièrent les prophéties qui annonçaient le desséchement du fleuve de Babylone, l'orgie de ses guerriers et de ses prêtres suivie du sommeil de la mort, ses portes ouvertes devant les ministres de la justice divine, et *Cyrus* (nommé par Isaïe, contemporain d'Ézéchias) prenant possession de cette orgueilleuse cité dont Jérémie avait *décrit* la prise au temps de sa plus haute puissance.

Nabonahid, en se retirant à Borsippa, avait laissé dans Babylone même son fils Belsarossor (le dieu Bel protége le roi), le Balthasar du livre de Daniel[1], associé par lui

[1] Baruch et le livre de Daniel appellent Balthasar « fils de Na-

à la royauté. C'est au milieu même de la nuit de fête pendant laquelle les Perses surprirent Babylone, qu'il faut placer la scène du festin de Balthazar, racontée d'une manière si saisissante dans le livre de Daniel. Le fils de Nabonahid ayant profané dans cette orgie les vases sacrés du temple de Jérusalem, un signe effrayant — des doigts écrivant sur la muraille les trois fameux mots : *Mané*, *Thécel*, *Pharès* — lui annonça le châtiment que lui réservait la Providence. La nuit même, en effet, il fut tué par Darius le Mède, l'un des généraux de Cyrus, que ce prince avait chargé de conduire l'expédition nocturne et qui reçut, en récompense de son succès, la satrapie de Babylone[1].

Nabonahid échappa au sort funeste de son fils. Il n'at-

buchodorossor,» ce qui, jusqu'à ce qu'on eût retrouvé son nom dans les inscriptions cunéiformes, a causé le tourment de tous les commentateurs. Mais ici « fils » est employé dans le sens général et poétique de « successeur, » de même que nous avons vu plus haut, sur l'obélisque de Calach, Jéhu appelé « fils d'Amri. » Au reste, quand il s'agit des données historiques contenues dans le livre de Daniel, il ne faut jamais oublier ce fait capital que, si ce livre est parfaitement authentique et incontestablement écrit à Babylone, nous n'en possédons plus le texte original dans un état intact, mais seulement un remaniement écrit en partie en syro-chaldaïque et fait vers le IIIe siècle avant l'ère chrétienne par un transcripteur assez ignorant de l'histoire, qui a commis plusieurs confusions manifestes dans les noms des rois babyloniens.

[1] Le nom le Darius de Mède a été, comme celui de Balthasar, une véritable *crux interpretum*. Il n'est pas de conjecture qu'on n'ait faite à son sujet, parce qu'on croyait lire dans la Bible qu'il devint roi après la mort de Balthasar. Mais le texte dit seulement: « Et Darius le Mède entra en possession du royaume, » ce qui peut aussi bien s'entendre d'une investiture comme satrape que d'un avénement comme roi. Au reste, si l'on voulait absolument maintenir le sens autrefois attribué à cette phrase, Darius le Mède ne saurait être que Darius fils d'Hystaspe, dont l'auteur du remaniement du livre de Daniel aurait substitué le nom à celui de Cyrus, car il était en effet beaucoup plus célèbre au IIIe siècle avant Jésus-Christ.

tendit pas dans Borsippa un siége qui n'eût probablement pas été long et se rendit à Cyrus, qui l'envoya en Carmanie, où il finit ses jours. Dès lors le royaume babylonien avait cessé d'exister, quoique la ruine de la ville elle-même ait été graduelle et lente.

IV. — Babylone resta sous les rois de Perse une des capitales de leur empire. Plusieurs fois la fière cité essaya de relever la tête, car elle ne se résignait pas facilement à la perte de son indépendance; mais les révoltes n'eurent d'autre résultat que d'appeler sur ses habitants les vengeances des vainqueurs. Lors des troubles qui suivirent la mort de Cambyse (522), un certain Nidintabel s'y fit proclamer roi en se donnant pour Nabuchodorossor, fils de Nabonahid. Un camée que possède le musée de Berlin, œuvre grecque de travail archaïque, apporté à Babylone par le commerce, a été dédié par ce Nabuchodorossor à un de ses dieux, comme le prouve l'inscription cunéiforme gravée en creux tout autour. Quatre ans plus tard (518), Darius, fils d'Hystaspe, ne parvint à reprendre Babylone, après un siége de vingt mois, que grâce à la trahison de Zopyre. L'année suivante, nouvelle insurrection, bientôt vaincue, d'un nommé Arakhou, lequel se fit encore passer pour le fils de Nabonahid. Les Babyloniens ne se donnaient pas la peine d'examiner les prétentions de ces imposteurs : il leur suffisait qu'ils proclamassent l'indépendance et appelassent le peuple aux armes contre les Perses. En 508, une nouvelle insurrection eut plus de succès que les précédentes : elle arracha pour vingt ans Babylone et toute la Chaldée au joug des Perses, dont les monuments s'y interrompent pendant ce long intervalle. Mais Darius la vainquit enfin en 488, et, pour rendre toute révolte de Babylone désormais impossible, renversa ses murs, ses tours, ses fortifications immenses.

Quelques années après, Xerxès continua l'œuvre de son père et soumit la cité chaldéenne à un véritable pillage ; il enleva la statue d'or du dieu Nébo et les trésors du tombeau de Bel-Mérodach.

Le vainqueur des Perses, Alexandre, adopta une autre politique ; frappé de la beauté et des avantages de la situation de Babylone, il songea à la faire sortir de ses ruines ; mais le grand homme mourut avant d'avoir achevé son entreprise.

Les Séleucides voulurent avoir une capitale bâtie par eux-mêmes et portant leur nom ; ils fondèrent Séleucie sur les bords du Tigre, et les privilèges qu'ils accordèrent à ceux qui venaient s'y établir firent déserter Babylone. La nouvelle capitale eut jusqu'à 600,000 habitants. Cette prospérité ne dura pas plus longtemps que celle des nouveaux maîtres de l'Orient. Quand les Parthes eurent saisi l'empire de l'Asie, ils firent contre Séleucie ce que Séleucus Nicator avait fait contre Babylone : ils fondèrent une nouvelle cité, Ctésiphon ; celle-ci, à son tour, fut remplacée par la ville arabe de Bagdad, la capitale des khalifes, qui subsiste encore, tandis que les autres sont en ruines ou ont disparu. Bagdad, la dernière venue, aurait la même grandeur que ses sœurs aînées, malgré les dévastations de Houlagou et de Tamerlan, si le commerce du monde n'avait pas pris d'autres voies.

Du temps de Pline, Babylone était déjà déserte. Aujourd'hui, il ne reste plus de l'immense cité qu'un amas de décombres et un inépuisable magasin de matériaux où les populations voisines viennent incessamment prendre ce qui est à leur convenance, surtout de belles briques cuites au feu et parfaitement moulées, des dalles de marbre et des tuiles vernissées. Les collines de débris qui marquent les emplacements de ses principaux édifices, des palais, des Jardins suspendus, de la

Pyramide de Bel et de la Tour des langues, servent d'abri aux bêtes fauves du désert. Ainsi s'est accomplie à la lettre la prophétie d'Isaïe : « Je vais susciter contre « Babylone les Mèdes, qui ne chercheront ni l'or, ni « l'argent, mais qui perceront de leurs flèches les petits « enfants et n'épargneront pas le sein qui les nourrit. « Et cette Babylone si fière entre tous les empires, la « gloire et l'orgueil des Chaldéens, sera ce que le Sei- « gneur a fait de Sodome et de Gomorrhe. Elle ne sera « plus habitée dans la suite des générations. On ne « verra même pas l'Arabe y dresser sa tente, ni le pâtre « s'y reposer. Les bêtes féroces y auront leurs de- « meures; les maisons seront remplies de serpents, les « autruches y habiteront, et des monstres affreux se « montreront dans ces palais de volupté. »

CHAPITRE VI

MŒURS ET RELIGION DE BABYLONE.

§. 1. — Mœurs.

I. — La civilisation de Ninive et celle de Babylone étaient les mêmes. Entre l'Assyrie et la Chaldée il y avait conformité complète pour toutes les choses fondamentales et essentielles. Ce que nous avons dit dans un chapitre précédent au sujet des mœurs, des coutumes et de la religion des Assyriens, trouve donc encore ici son application, et nous devons nous borner à quelques indications rapides relativement au petit nombre de points sur lesquels le génie et la civilisation des deux grands peuples mésopotamiens s'écartaient l'un de l'autre et avaient une physionomie particulière.

Le vêtement des Babyloniens, d'après le témoignage d'Hérodote et les représentations des cylindres, consistait en une chemise de lin qui descendait jusqu'aux pieds ; sur cette chemise ils mettaient une tunique de laine assez longue, et par-dessus une veste blanche. Leurs cheveux étaient soigneusement frisés et ils por-

taient sur la tête des tiares hautes et pointues. A la guerre, ils se coiffaient de casques coniques pareils à ceux des Assyriens et revêtaient des cuirasses de lin matelassées. Leurs armes étaient des massues de bois garnies de fer, des lances, des épées très-courtes et des boucliers de bois.

Chaque Babylonien avait, pour établir son individualité, un bâton sur lequel devait être sculpté un emblême qu'il prenait comme symbole personnel, on pourrait dire comme armoirie. Chacun d'eux avait, en outre, un cachet, ordinairement en forme de cylindre. Un très-grand nombre de ces cylindres se sont conservés jusqu'à nous; ils portent, avec des représentations mythologiques, le nom du possesseur, celui de son père et celui de la divinité sous la protection de laquelle il se mettait spécialement. On trouvait chez les marchands des cylindres tout faits, sur lesquels on n'avait plus qu'à inscrire les noms, et il en est où la place réservée à ces noms est restée blanche.

II. — Les Babyloniens, dit Hérodote, ensevelissaient leurs morts dans du miel, ce qu'on a une certaine peine à comprendre. D'autres données semblent indiquer que l'on se servait aussi d'huile pour le même usage.

Leurs mariages se faisaient une fois l'an, dans une cérémonie publique où on mettait à l'enchère les filles nubiles. Les belles filles se payant fort cher, on se servait de cet argent pour donner une dot aux laides. On ne pouvait pas marier sa fille sans intermédiaires. La fête de ces mariages se célébrait dans le mois de sabat, et le jour principal en était le dernier du mois. On remettait à chaque jeune fille ainsi mariée par vente une olive de terre cuite percée comme pour être portée au col, où étaient inscrits son nom, celui de son mari et la date de la cérémonie. On a trouvé quelques-unes de ces

olives, et voici, comme échantillons, les inscriptions de trois de celles que possède le musée du Louvre. 1° « Mannutamat, qu'a acquise Bakit-Alsi, le jour de la « fête de sabat, l'an 9 de Mérodachbaladan, roi de « Babylone. » 2° « Binit-Nisukin, qu'a acquise Ha...kan. « au mois de sabat de l'an 10 de Mérodachbaladan, roi « de Babylone. » 3° « Halalat, qu'a acquise Marnarih, au « mois de sabat de l'an 11 de Mérodachbaladan, roi de « Babylone. »

Les écrivains grecs signalent encore, parmi les particularités des mœurs de Babylone, une fête d'été, qu'ils appellent les Sacées, et qui rappelait les Saturnales de Rome(1). Les esclaves, pendant cinq jours, commandaient à leurs maîtres, et l'un d'eux, couvert d'un manteau royal, recevait des honneurs souverains. C'est sans doute la grande fête dont Saryukin et Assarahaddon parlent à deux reprises dans leurs inscriptions comme d'une fête propre à Babylone, et qu'ils appellent *Çakmuku*, nom jusqu'à présent inexplicable et qui est peut-être emprunté à la langue chaldéenne touranienne. Ils la mentionnent comme ayant lieu au mois de nisan.

§ 2. — La caste des Chaldéens.

I. — La population, à Babylone et en Chaldée, n'était pas d'une race unique et pure, comme en Assyrie. Elle était, au contraire, essentiellement mélangée, et provenait, comme nous l'avons exposé plus haut, d'éléments kouschites, touraniens et sémitiques superposés les uns aux autres. De là étaient résultées, comme partout où des superpositions de populations du même genre s'é-

(1) Athen. XIX, p. 369.

taient produites, des distinctions de castes, hiérarchiquement inégales et adonnées à telle ou telle occupation. Les marchands, les artisans, les agriculteurs, formaient autant de castes. Les pêcheurs des marais voisins du golfe Persique constituaient aussi une caste à part, placée au dernier degré de l'échelle. Hérodote raconte qu'ils se nourrissaient seulement de poissons secs, qu'ils broyaient, et dont ils faisaient une espèce de gâteau. Les bas-reliefs assyriens nous les montrent, dans des scènes relatives aux campagnes de Sennachérib et d'Assourbanipal, vivant dans des îles au milieu des roseaux, ou bien habitant avec leurs familles sur des radeaux chargés de terre, qui forment des îles flottantes comme celles que l'on voit encore aujourd'hui dans certaines parties de la Chine et sur les lacs du Mexique.

La caste supérieure et dominante, caste entièrement fermée, se composait des Chaldéens proprement dits, dont nous avons essayé plus haut d'établir l'origine étrangère et conquérante, en les rapportant à la race touranienne. Ils s'étaient emparés de la possession exclusive du sacerdoce et par là dominaient l'Etat. Les écrivains classiques nous fournissent quelques détails sur leur organisation, leurs fonctions et leur pouvoir.

II. — « Les Chaldéens, dit Diodore de Sicile d'après Ctésias qui les avait vus à Babylone, sont les plus anciens des Babyloniens; ils forment dans l'État une classe semblable à celle des prêtres en Egypte. Institués pour exercer le culte des dieux, ils passent toute leur vie à méditer les questions philosophiques, et ils se sont acquis une grande réputation dans l'astrologie. Ils se livrent surtout à la science divinatoire et font des prédictions sur l'avenir; ils essayent de détourner le mal et de procurer le bien, soit par des purifications, soit par des sacrifices, soit par des enchantements. Ils sont ver-

sés dans l'art de prévoir l'avenir par le vol des oiseaux; ils expliquent les songes et les prodiges. Expérimentés dans l'inspection des entrailles des victimes, ils passent pour saisir exactement la vérité. Mais toutes ces connaissances ne sont pas enseignées de la même manière que chez les Grecs. La science des Chaldéens est une tradition de famille; le fils qui en hérite de son père est exempt de toute charge publique. Ayant pour précepteurs leurs parents, ils ont le double avantage d'apprendre toutes ces connaissances sans réserve, et d'ajouter plus de foi aux paroles de leurs maîtres. Habitués au travail dès l'enfance, ils font de grands progrès dans l'étude de l'astrologie, soit à cause de la facilité avec laquelle on apprend à cet âge, soit parce que leur instruction dure plus longtemps.... Les Chaldéens, demeurant toujours au même point de la science, reçoivent leurs traditions sans altération; les Grecs, au contraire, ne songeant qu'au gain, créent toujours de nouvelles sectes, se contredisent entre eux sur les doctrines les plus importantes et jettent le trouble dans l'âme de leurs disciples, qui, ballotés dans une incertitude continuelle, finissent par ne plus croire à rien. »

Voici, d'après le livre de Daniel, quelles étaient les attributions des Chaldéens; elles répondaient vraisemblablement à autant de classes distinctes et plus ou moins élevées dans la hiérarchie. Il y avait les scribes sacrés, interprètes des écritures; les tireurs d'horoscope ou interprètes des astres; les magiciens ou ceux qui prononçaient les formules magiques; les conjurateurs ou ceux qui avaient le pouvoir de conjurer les puissances malignes. Cette science divinatoire leur assurait une immense influence et les rendait, pour ainsi dire, maîtres de la destinée de chacun. Ils annonçaient ordinairement dans des almanachs, dont l'usage paraît remonter jusqu'à eux, tout ce que nos almanachs popu-

laires annoncent encore aujourd'hui : les accidents de la température, les catastrophes physiques et les événements de l'histoire. Les Chaldéens ne résidaient pas uniquement dans Babylone ; ils étaient disséminés dans la Babylonie entière. Ils avaient dans divers lieux des écoles plus ou moins florissantes : au rapport de Strabon, celle de Borsippa était la plus célèbre. Celle d'Orchoé ou Erech garda aussi une grande renommée et un remarquable éclat jusqu'à l'époque romaine. Du temps des Séleucides on y enseignait formellement le dogme de l'unité divine ; nous le savons par des tablettes à légendes cunéiformes portant la date de plusieurs rois grecs, trouvées à Warkah et conservées au Musée Britannique ; le seul nom divin qui y figure, et cela un grand nombre de fois, est celui du « Dieu Un. »

III. — Mais les Chaldéens ne se bornaient pas à leur rôles de prêtres et d'astrologues, et à l'influence sans bornes qu'il leur valait sur l'État et sur les individus. Ils s'étaient constitués en classe politique absolument dirigeante. C'étaient des membres de leur caste qui commandaient les armées, qui occupaient tous les premiers postes du pouvoir. C'était de leurs rangs qu'étaient sorties toutes les maisons royales qui se succédèrent à Babylone, soit comme vassales des Assyriens, soit, après Phul, dans une pleine indépendance. A la tête de leur hiérarchie et de leur caste était un archi-mage dont nous ignorons encore le titre national et réel ; c'était, après le-roi, le premier personnage de l'empire ; il accompagnait le souverain partout, même à la guerre, pour diriger ses actions d'après les présages et les règles sacerdotales. Quand le roi mourait et que son successeur ne se trouvait pas là pour prendre immédiatement les rênes du gouvernement, c'était lui qui exerçait la régence pendant l'interrègne, comme il arriva entre la mort de Nabopolassar et l'avénement de Nabuchodorossor.

§ 3. — Commerce de Babylone.

I. — Babylone était naturellement appelée, par sa situation géographique, à une grande prospérité commerciale. Placée au point de jonction de la haute Asie et de l'Asie inférieure, à portée de deux grands fleuves qui la mettaient en communication avec le golfe Persique et la mer des Indes, elle devait être de bonne heure l'entrepôt des caravanes de l'Orient et de l'Occident, et en même temps le rendez-vous des navigateurs venus des cités de l'Afrique, de l'Arabie et de l'Inde. Tout atteste, en effet, que cette ville fut, dès la plus haute antiquité, l'un des principaux centres du commerce de l'Orient.

Babylone recevait les produits des différentes contrées de l'Asie et vendait en retour à celles-ci les produits de son industrie particulière. Parmi les objets qu'elle fabriquait en grande quantité dans ses nombreuses manufactures, les tissus de laine et de lin occupaient le principal rang. Les robes et les tapis n'étaient fabriqués nulle part avec une plus grande finesse et de plus vives couleurs qu'à Babylone. Ces manufactures si renommées ne se trouvaient pas seulement dans la capitale de l'empire, mais encore dans d'autres villes et bourgs de la Babylonie. Suivant Diodore de Sicile, il y avait sur les bords de l'Euphrate et du Tigre un grand nombre d'entrepôts destinés à recevoir soit les produits du pays, soit ceux des contrées étrangères. Au temps de Strabon, les plus importantes manufactures de lin étaient à Borsippa, alors de nouveau distincte de Babylone.

Outre les robes et les tapis, les Babyloniens confectionnaient aussi avec beaucoup d'art et de soin des objets

de luxe, tels que des armes ciselées, des meubles, des bijoux, des amulettes, des cylindres de pierre dure gravés en creux pour servir de cachets.

En échange de ces objets, Babylone recevait des diverses contrées de l'Asie tous les produits nécessaires aux besoins et au luxe d'une grande capitale. L'Arménie lui envoyait ses vins par l'Euphrate, dont Hérodote a décrit la navigation d'une manière si intéressante. L'Inde lui fournissait des pierres précieuses et ses grands chiens, dont le goût était si répandu en Babylonie et en Perse, que Tritantémis, satrape de Babylone sous les Achéménides, avait consacré à l'entretien de ces animaux quatre villes ou bourgades de son gouvernement, et qu'il avait, en retour, exempté ces villes de tout autre tribut. De ce pays, ainsi que de la Perse, venaient aussi des étoffes de laine d'un grand prix. De l'Arabie et de l'Éthiopie on lui apportait les parfums, les épices, l'or, l'ivoire et l'ébène.

II. — Babylone était en communication avec les différentes régions qui lui fournissaient leurs produits, par plusieurs grandes routes auxquelles elle servait de point de jonction. L'une de ces routes, partant de Babylone même, se dirigeait au nord, passait par Ecbatane, capitale de la Médie, puis, se prolongeant à l'est, traversait la ville de Ragæ, franchissait le fameux défilé des Portes Caspiennes, d'où elle descendait dans l'Hyrcanie, et de là se rendait par Hécatompylos jusqu'à la ville qui fut appelée plus tard Alexandrie d'Arie. Là elle se divisait en deux branches, dont l'une prenait la direction du nord vers la Bactriane et l'autre inclinait vers le sud, conduisant dans l'Inde par la Drangiane et l'Arachosie, en passant par les villes de Prophthasia, d'Arachotos et d'Ortospana. Dans ce dernier endroit elle se divisait encore en trois chemins, et c'est pour cela qu'il est appelé

par les géographes anciens le *trivium* de la Bactriane. Le premier chemin, se dirigeant à l'est et en droite ligne, s'avançait dans l'Inde en traversant les villes de Peucéla (*Pouschkalavati*) et de Taxila (*Takchaçila*). De Taxila, la route tournant au sud, traversait l'Hydaspe (*Vîtastâ*), l'Hyphase (*Vipaça*), et de là allait jusqu'au confluent du Gange et du Jomanès (*Yamouna*), à Palibothra (*Pataliputra*). La seconde voie, partie d'Ortospana, arrivait au même terme en traversant l'Arachosie; la troisième, remontant au nord, entrait dans la Bactriane et se continuait par Marachanda jusqu'au Iaxarte.

Une autre route mettait Babylone en relation avec les pays riverains de la Méditerranée. Elle se dirigeait droit au nord dans la Mésopotamie, arrivait à l'Euphrate, près d'Anthémusia, et de là tournait à l'ouest vers la mer. Une dernière route gagnait d'abord Suse, remontait au nord, en traversant l'Assyrie, vers l'Arménie, dont elle empruntait la partie méridionale, franchissait l'Euphrate, parcourait la Cilicie et entrait, par le défilé des Portes Ciliciennes, dans la Cappadoce. De là elle se rendait en Phrygie et aboutissait à Sardes, dans la Lydie. « Sur toute cette route il y avait, dit Hérodote qui l'avait parcourue en grande partie, des maisons royales ou stations qui servaient à loger les voyageurs avec toute leur suite. » C'étaient les caravansérails d'aujourd'hui. On comptait, ajoute l'historien grec, onze cents stations depuis Sardes jusqu'à Suse. Cette route est encore celle que suivent maintenant les caravanes qui partent de Smyrne pour Ispahan.

III.—L'Euphrate était la voie naturelle du commerce que Babylone entretenait avec l'Arménie et les pays du Caucase. On transportait les marchandises, d'après ce que raconte Hérodote, sur des radeaux de forme ronde soutenus sur des outres gonflées, comme les *kéleks* qui

servent encore aujourd'hui à la navigation du Tigre. On abandonnait ces radeaux au cours du fleuve; quand on était arrivé à Babylone et quand on avait vendu ses marchandises, on dégonflait les outres et on les emportait avec soi par la voie de terre, ainsi que les bois du radeau.

De grands travaux avaient été entrepris en vue de faciliter la navigation du fleuve; des digues avaient été élevées pour contenir ses eaux et les empêcher de se répandre dans l'intérieur des terres; des canaux sillonnaient le pays dans tous les sens et portaient partout la fécondité, ou faisaient communiquer entre eux les divers cantons de la Mésopotamie. Quelques-uns de ces canaux, entre autres le canal royal ou *Naharmalcha*, étaient si larges et si profonds, qu'ils pouvaient porter des navires marchands. Au moyen de ces dérivations nombreuses, on avait ralenti le cours du fleuve et brisé son impétuosité. Ce système de canalisation avait encore un autre but : il aidait à la défense du pays contre les invasions des peuples voisins.

La capitale de l'empire possédait aussi, au temps de sa prospérité, une puissante marine; ses vaisseaux allaient chercher à travers le golfe Persique les denrées précieuses du midi, les produits de l'Arabie et de l'Inde. Si l'on en croit Strabon, les Babyloniens avaient des comptoirs, des colonies dans ces parages; et Gerrha, un des plus riches entrepôts du monde, était, suivant le célèbre géographe, une colonie de Chaldéens. Les perles si riches et si abondantes du golfe Persique, les magnifiques plantations de l'île de Tylos, ne pouvaient manquer d'attirer leurs marchands. De cette île provenaient les cannes légères si fort recherchées dans toute l'Assyrie. C'est ainsi que les denrées, les produits de l'Asie et de l'Afrique affluaient à Babylone, et que de là ils se répandaient dans toutes les parties de l'empire.

§ 4. — Religion.

I. — La religion de Babylone était essentiellement la même que celle l'Assyrie; elle avait remonté le cours du Tigre, et son berceau primitif avait été bien évidemment la Chaldée, au temps antique du premier empire kouschite de Nemrod. Mais bien que toutes les données fondamentales du système religieux et tous les personnages divins fussent les mêmes chez les Assyriens et les Babyloniens, il y avait entre les deux peuples des différences de race et de génie qui amenaient certaines différences dans la religion.

Ainsi les Chaldéens avaient été conduits, dès les époques les plus anciennes, de l'astronomie à l'astrologie, qui avait pris chez eux un développement plus grand que jamais chez aucun autre peuple. « Suivant eux, dit Diodore de Sicile, les astres influent d'une manière absolue et décisive sur la naissance des hommes et déterminent leur bon ou leur mauvais destin. Les changements qui surviennent dans le ciel sont autant de signes de bonheur ou de malheur pour les pays et les nations, aussi bien que pour les rois ou les individus. Les astres deviennent ainsi les interprètes des volontés divines, ou, pour mieux dire, des arrêts du destin. » Avec de semblables préoccupations, leurs idées religieuses devaient nécessairement avoir revêtu une forme astronomique et astrologique bien plus accentuée encore qu'à Ninive. Aussi les Chaldéens concevaient-ils la hiérarchie divine dans une relation presque exclusive avec le monde sidéral. Au-dessous des deux triades supérieures, dont l'une était essentiellement cosmogonique et l'autre cosmique, au-dessous des divinités des cinq planètes, ils

admettaient douze conseillers des dieux, dont chacun présidait à un mois de l'année et à un des douze signes du zodiaque. Puis à ces divinités principales se rattachaient d'autres puissances distribuées dans un ordre tout à la fois scientifique et religieux, et entrant comme éléments essentiels dans le culte des Chaldéens. Ce panthéisme sidérique n'était pas seulement répandu dans la Chaldée, mais il avait gagné de proche en proche les pays voisins, où il avait profondément pénétré les croyances nationales. C'est ainsi que, suivant le témoignage du livre des Rois, les Israélites, en rapport fréquent avec Babylone, offraient de l'encens au soleil, à la lune, aux douze signes du zodiaque et à toute l'armée céleste. Nous savons aussi que certains rois de Juda avaient consacré des chevaux au soleil, à l'imitation des Babyloniens.

II. — Un tel système était trop savant, trop compliqué, pour répondre aux besoins grossiers, aux passions sensuelles de la foule. Mais c'étaient dans les formes que ces conceptions raffinées et scientifiques prenaient dans le culte populaire, que se manifestait à quel degré la grossièreté chamite primitive était restée profondément empreinte dans le peuple de Babylone, tandis qu'au contraire, en Assyrie, le génie sémitique du peuple avait donné aux mêmes conceptions tout le caractère de spiritualisme et d'élévation dont elles pouvaient être susceptibles. Tout prouve, en effet, que le naturalisme le plus effréné et le plus éhonté jouait un grand rôle dans le culte de Babylone. Les récits des historiens profanes, ceux des prophètes hébreux, les monuments nationaux, tels que cylindres et pierres gravées de diverses natures, témoignent de la quantité et de la variété des idoles qu'on adorait dans le pays.

Un des faits dominants dans l'organisation extérieure

et publique du culte national en Chaldée était la localisation du culte de chaque personnage divin dans une ville déterminée, où il était regardé comme le premier et le plus grand des dieux, quelle que fût d'ailleurs sa place dans la conception systématique et générale de la hiérarchie du panthéon babylonien. Cette faculté pour chaque personnage divin, même d'un ordre secondaire, de devenir, dans le lieu où il recevait spécialement les adorations, le premier des dieux, est, du reste, un fait qui se reproduit dans toutes les religions panthéistiques. Dans l'esprit de ces religions, en effet, l'unité divine, la substance première est un être insaisissable, invisible, qui se manifeste dans une grande variété d'attributs, tous personnifiés, tous divinisés, et qui se réfléchit dans une multitude de symboles. Ces symboles, la nature les fournit, l'homme les observe et les imite. Des corps immenses, tels que le soleil, la lune, la terre; des phénomènes tout-puissants, tels que la foudre, les volcans, les déluges, sont les expressions les plus étendues de la divinité; mais ces expressions ne sont jamais complètes. L'homme, pas plus par la pensée que par les yeux, ne peut percevoir l'unité divine; la pluralité, inséparable de cette unité, ne lui permet de voir à la fois qu'une des faces de l'être divin. Aussi, tout symbole, toute figure, tout nom, toute manifestation, toute émanation de la divinité, portent-ils en eux-mêmes un double caractère; positivement ils n'expriment qu'une des qualifications de l'être divin; virtuellement, ils en font pressentir l'unité et l'étendue.

Le dieu qui dans la ville même de Babylone et dans celle de Borsippa était le principal objet du culte, était Bel-Mérodach, avec son épouse Bilit ou Mylitta, la grande déesse Nature, qui revêtait les deux formes contraires de Taauth et de Zarpanit, l'une grave et l'autre voluptueuse, comme les deux Vénus, Céleste et Vulgaire, de

la mythologie classique. Bilit avait un temple magnifique au centre même de Babylone, et une coutume infâme obligeait chaque femme du pays à y sacrifier sa pudeur, en se livrant, une fois en sa vie, à un étranger. A Our, le dieu de la ville, dès le temps du vieux roi Ourcham, était Sin, le dieu-Lune; à Sippara et à Larsam, c'était Samas, le Soleil; dans Erech et à Nipour, Bilit Taauth, « déesse du firmament. » A Cutha on adorait Nana ou Zarpanit sous le surnom de Succoth-Benoth, qui avait trait aux prostitutions en l'honneur de cette déesse.

III. — Le culte matérialiste et profondément immoral de la Babylonie devait naturellement exciter une profonde horreur chez les adorateurs de Jéhovah. De là leurs véhémentes invectives contre les idoles des Chaldéens. De là ces éloquentes apostrophes, qui offrent en même temps la peinture si vive d'un culte entièrement naturaliste et souvent obscène, qui n'était guère, d'ailleurs, qu'une exploitation permanente de la superstition populaire au profit de la caste sacerdotale.

« Vous verrez à Babylone, dit Baruch, des dieux d'or « et d'argent, que l'on porte sur les épaules, et qui se « font craindre par les nations.

« On emploie l'or pour ces dieux, comme on le fait « pour une jeune fille qui aime la parure. On met sur « leur tête des couronnes d'or, mais il arrive quelque- « fois que les prêtres de ces dieux leur dérobent l'or et « l'argent, et s'en servent pour eux-mêmes. Ils le don- « nent à des femmes inpudiques qu'ils entretiennent, « et après que ces mêmes femmes le leur ont rendu, ils « en parent encore leurs dieux; ils couvrent d'habits ces « dieux d'argent, d'or, de bois, comme on en revêt des « hommes.

« L'un de ces dieux (Nébo) porte un sceptre, comme

« un homme qui a le gouvernement d'une province. « L'autre (Bel-Mérodach) a une épée ou une hache à la « main, mais il ne peut s'en servir pour se défendre « contre les voleurs.

« Ils allument devant eux des lampes, et en plus grand « nombre que pour eux-mêmes ; mais ces dieux n'en « peuvent voir aucune, et ils sont comme des poutres « dans une maison.

« Ils disent que les reptiles qui sortent de la terre « leur lèchent le cœur par respect, lorsqu'ils les rongent « effectivement, eux et leurs habits.

« Les prêtres vendent les offrandes et en disposent « comme il leur plaît; leurs femmes en prennent aussi « tout ce qu'elles veulent et le mettent en réserve, sans « en rien donner aux pauvres et aux mendiants.

« Ces prêtres ôtent à leurs dieux les vêtements qu'on « leur a donnés, et ils en habillent leurs femmes et leurs « enfants.

« On voit aussi chez eux des femmes liées de vœux « infâmes, et de cordons qui en sont le symbole. Elles « sont assises dans les avenues, brûlant pour leurs dieux « des noyaux d'olive. »

§ 5. — Cosmogonie.

I. — Les Chaldéens, comme tous les peuples, s'étaient préoccupés du problème de l'origine du monde. Ils avaient une cosmogonie savante, exposée dans les livres d'Oannès. Les principaux traits nous en ont été conservés dans les extraits de Bérose donnés par les chronographes byzantins. Ils méritent d'être rapportés ici.

Nous avons déjà fait voir, dans notre chapitre précédent, que les trois émanations divines successives con-

stituant la triade la plus élevée dans la religion chaldéo-assyrienne, Oannès, Ao et Bel, représentaient la genèse du monde matériel émané de la substance de l'être divin: d'abord le chaos primordial, la matière incréée, issue du principe fondamental et unique de toutes choses; puis l'intelligence ou le Verbe, qui l'anime et la rend féconde; enfin le démiurge qui l'ordonne et en fait sortir l'univers organisé, se confondant lui-même avec cet univers. Voici maintenant comment le dernier acte de cette trilogie, la naissance de l'univers organisé, son passage de l'état d'*être indéterminé* ou de *non-être en puissance d'être* (il faut se servir ici des termes de la philosophie hégélienne, qui a renouvelé de nos jours les conceptions des antiques panthéismes païens) à l'état d'*être déterminé*, son *devenir*, en un mot, était raconté symboliquement dans les livres sacrés et représenté dans les peintures intérieures du temple de Bel à Borsippa. Les acteurs du mythe cosmogonique sont Bel et son épouse, les personnages de la troisième émanation divine. Nous citons le texte même des fragments de Bérose.

« Il y eut un temps où tout était ténèbres et eau, et « dans cette eau s'engendrèrent des animaux monstrueux, « nés spontanément, et des figures les plus diverses : « des hommes à deux ailes, et quelques-uns avec qua- « tre, à deux faces, à deux têtes, l'une d'homme et l'au- « tre de femme, sur un seul corps, et avec les deux sexes « en même temps; des hommes avec des jambes et des « cornes de chèvre ou des pieds de cheval; d'autres avec « les membres postérieurs d'un cheval et ceux de devant « d'un homme, semblables aux hippocentaures. Il y « avait aussi des taureaux à tête humaine, des chiens à « quatre corps et à queue de poisson, des chevaux à tête « de chien, des hommes et d'autres animaux à tête ou à « corps de cheval et à queue de poisson, d'autres qua- « drupèdes aux formes confondues, des poissons, des

« reptiles, des serpents et toutes sortes de monstres « merveilleux réunissant dans leur figure des éléments « de divers règnes, dont on voit les images dans le temple « de Bel. Une femme nommée Omorca présidait à cette « création; elle porte dans la langue des Chaldéens le « nom de Taauth[1]; chez les Grecs, c'est la mer et la lune. « Les choses étant en cet état, Bel survint et coupa la « femme en deux; la moitié inférieure de son corps de- « vint la terre, et la moitié supérieure le ciel, et les êtres « qui vivaient en elle disparurent. Ceci est une manière « figurée d'exprimer la production de l'univers et des « êtres animés, de la matière humide. Bel alors se tran- « cha sa propre tête, et les autres dieux ayant pétri son « sang avec la terre, il en naquit les hommes, qui pour « cela sont doués d'intelligence et participent de la pen- « sée divine. Bel, ayant divisé les ténèbres, sépara le « ciel et la terre et ordonna le monde; et tous les êtres « animés qui ne pouvaient pas supporter l'action de la « lumière périrent. Bel, voyant que la terre était déserte « quoique fertile, commanda à l'un des dieux secondai- « res de se couper la tête à lui-même, et pétrissant « le sang qui coulait avec la terre, il en créa les ani- « maux qui peuvent vivre au contact de l'air. Bel forma « aussi les astres, le soleil, la lune et les cinq pla- « nètes. »

[1] Le texte porte Thalatth, nom qui ne s'est pas retrouvé dans les inscriptions cunéiformes. Mais maintenant que l'on commence à bien connaître les appellations originales des divinités chaldéo-assyriennes, il devient évident qu'il faut corriger dans le fragment de Bérose Θαυὰτθ au lieu de Θαλάτθ, car il s'agit ici de la déesse que mentionne aussi — sans aucun doute d'après Bérose — le philosophe Damascius, Bilit ou Mylitta Taauth, l'épouse de Bel, la mère des dieux et de tous les êtres, la grande déesse-nature de Babylone, la matière passive et féconde que le démiurge organise et d'où il tire l'univers.

II. — Le récit de Bérose, emprunté aux livres d'Oannès, continuait ensuite en racontant l'histoire primitive de l'humanité, jusqu'à la dispersion des peuples. Ici la tradition babylonienne, au milieu de ses rêveries mythologiques, offre les plus saisissantes analogies avec les souvenirs de la révélation patriarcale conservés dans le livre de la Genèse. Le nombre des patriarches antédiluviens, la tradition du déluge, celle de la construction de la Tour de Babel et de la confusion des langues, sont identiques des deux côtés.

« Il y eut à l'origine à Babylone, dit Bérose, une « grande quantité d'hommes de nations diverses, qui s'y « réunirent et colonisèrent la Chaldée. Ils vivaient à la « manière des brutes, sans mœurs et sans loi, lorsque, « la première année, de la mer Erythrée (le golfe Per- « sique) sur la plage de la Babylonie sortit un monstre « appelé Oannès, ayant la forme d'un poisson, portant « sous sa tête de poisson une autre tête d'homme et des « pieds d'homme attachés près de sa queue de poisson ; « il avait la voix et le langage des hommes, et on voit « encore son effigie représentée. On raconte que ce « monstre passait le jour au milieu des hommes, sans « jamais prendre de nourriture, enseignant aux hommes « les lettres, les sciences et tous les arts utiles, la ma- « nière de bâtir des villes, d'élever des temples, les lois, « la géométrie, le secret de semer et de récolter, enfin « tout ce qui constitue la civilisation, à tel point que « depuis lors on n'a rien inventé de plus. Au coucher du « soleil, cet Oannès rentrait dans la mer et y passait la « nuit, car il était amphibie. Oannès écrivit un livre sur « la genèse du monde et sur les règles de la civilisation, « qu'il laissa aux hommes. »

Venait ensuite chez l'historien chaldéen le récit des dix premiers rois antédiluviens de Babylone, Alor (*Bélier de lumière*), Alapar (*Taureau de lumière*), Almélon

de Sippara (ce nom, signifiant « la ville des livres, » paraît ici traduit en grec par le Pantibibla que donnent les extraits de Bérose), Amménon, Amélagar de Sippara, Daon de Sippara, Aédorach de Sippara, Amempsin de Larsam, Otiarte de Larsam et enfin Xisuthrus. La légende cosmogonique leur attribuait, à tous ensemble, 432,000 ans de vie, et plaçait sous eux quatre nouvelles apparitions successives d'Oannès et une de Bel-Dagon, dont chacune avait valu à l'humanité un livre expliquant et complétant celui du premier Oannès.

III. — « Sous Xisuthrus, lisons-nous dans les extraits de Bérose, « arriva le grand déluge. Saturne (c'est ainsi que les Grecs traduisaient le nom de l'Ilou chaldéo-assyrien) « lui apparut dans son sommeil et lui annonça « que le quinzième jour du mois Dæsius (Sivan) les hom- « mes seraient détruits par un cataclysme ; il lui comman- « da donc de prendre les écrits qui traitaient du com- « mencement, du milieu et de la fin de toutes les choses, « et de les enfouir en terre dans la ville du Soleil, appelée « Sippara, puis de construire un navire et d'y monter « avec ses parents et ses amis, d'y déposer des provi- « sions de toute nature, d'y embarquer les animaux « quadrupèdes et volatiles, enfin de s'abandonner aux « flots. Comme Xisuthrus demandait où il devait diriger « sa navigation, il lui fut répondu d'invoquer seulement « les dieux, et qu'il sauverait ainsi le genre humain. Il « obéit et fabriqua un navire long de cinq stades et large « de deux ; il y déposa tout ce qui avait été ordonné et y « fit entrer sa femme, ses enfants et ses amis les plus « intimes. Le déluge vint, et quand il eut cessé, Xisu- « thrus lâcha quelques oiseaux, qui, faute de trouver « où se nourrir et où se reposer, revinrent rapidement « au navire. Au bout de quelques jours, Xisuthrus les « lâcha de nouveau ; ils revinrent encore, ayant de la

« boue aux pieds. Enfin, lâchés pour la troisième fois, « ils ne revinrent plus, d'où Xisuthrus comprit que la « terre avait reparu, débarrassée des eaux. Il fit une « ouverture dans les parois du vaisseau et vit qu'il était « demeuré à sec auprès d'une montagne; alors il descen- « dit à terre avec sa femme, sa fille et le timonier du « navire, adora la terre, éleva un autel et offrit aux dieux « un sacrifice, à la suite duquel il disparut, ainsi que « ceux qui étaient descendus avec lui. Ceux qui étaient « demeurés dans le vaisseau, ne le voyant pas retourner, « descendirent à leur tour, et se mirent à le chercher en « l'appelant à grands cris par son nom; une voix du ciel « leur répondit en leur recommandant la piété, vertu qui « avait valu à Xisuthrus d'être transporté au milieu des « dieux. Elle leur recommanda aussi de retourner à « Babylone, conformément aux ordres du destin, et de « retirer de terre les écrits enfouis à Sippara, pour les « communiquer aux hommes, ajoutant que le lieu où ils « se trouvaient était l'Arménie. Alors ils sacrifièrent aux « dieux et revinrent à pied à Babylone. Les débris du na- « vire de Xisuthrus existent encore en Arménie, dans le « pays des Gordyéens, et les dévots en enlèvent des par- « celles d'asphalte, qui servent de talismans préserva- « teurs. Quant aux hommes, étant retournés dans la Ba- « bylonie, ils exhumèrent les écrits enterrés à Sippara, « bâtirent des villes et reconstruisirent Babylone. »

IV. — Ce n'est plus aux chronographes grecs, c'est à l'historien arménien Moïse de Khorène que nous devons la conservation de la suite du récit de Bérose : « Avant la « Tour et avant que le langage des hommes fût devenu « divers, après la navigation de Xisuthrus en Arménie, « Zervan, Titan et Japétosthe gouvernèrent la terre. « S'étant partagé le monde, Zervan, enflammé d'or- « gueil, voulut dominer les deux autres; Titan et Ja-

« pétosthe lui résistèrent et lui firent la guerre, parce « qu'il voulait établir ses fils rois de tout. Titan, dans ce « conflit, s'empara d'une certaine portion de l'héritage « de Zervan; leur sœur Astlik, en s'interposant, apaisa « la querelle par ses douceurs. » Japétosthe rappelle immédiatement le Japhet de la Bible; un autre fragment, que rapporte aussi Moïse de Khorène, assimile Zervan à Sem; quant à Titan, ce nom grec semble une traduction de l'épithète de Nemrod, « le rebelle, » par laquelle les Sémites désignaient l'auteur de la prépondérance primitive de la race chamite à Babylone, clairement indiquée dans le récit de Bérose par la conquête d'une partie de l'héritage de Zervan, faite par Titan.

V. — L'histoire des temps primitifs et fabuleux, préface de l'histoire primitive, se terminait, dans l'ouvrage du prêtre chaldéen qui avait rédigé en grec les annales de son pays, par la tradition de la Tour de Babel et de la confusion des langues. Nous avons déjà cité, dans le premier livre de ce Manuel, la mention si précieuse qui en est faite dans l'inscription de Nabuchodorossor relative à la restauration du monument auquel se rattachaient tous ces souvenirs. Voici comment Bérose racontait l'événement; ce qu'il dit est tout à fait d'accord, et avec la Bible, et avec les paroles de Nabuchodorossor : « Au temps où les hommes étaient encore tous réunis « ensemble et parlaient la même langue, ils se mirent « à construire une tour immense pour escalader le ciel. « Alors les dieux firent souffler de terribles tourbillons « de vent qui renversèrent les échafaudages et la tour « elle-même, et confondirent les langages des hommes « en faisant parler chacun différemment; c'est de là « que vint le nom de Babylone. » Un récit exactement semblable est rapporté par Moïse de Khorène, non plus

d'après Bérose, mais d'après un autre ouvrage grec, d'origine chaldéenne, dont il avait sous les yeux une version syriaque.

§ 6. — Arts.

I. — Babylone, tous les écrivains de l'antiquité sont d'accord pour l'attester, fut toujours très-supérieure à Ninive en ce qui est de la culture littéraire et des sciences. Toutes les notions scientifiques des Assyriens et les ouvrages fondamentaux de leur littérature, au premier rang les livres religieux, leur venaient de la Chaldée. Mais au point de vue des arts plastiques, les Babyloniens, à aucune époque, n'eurent le génie de leurs voisins ninivites, et ils demeurèrent toujours fort au-dessous d'eux. L'Assyrie avait été le berceau d'un des grands arts de l'antiquité, d'un art qui eut la plus profonde et la plus décisive influence sur les débuts de celui des Grecs ; Babylone et la Chaldée n'eurent rien de pareil.

Sans doute Babylone avait depuis les premiers jours de son existence, depuis le temps de la Tour de Babel, qui en avait été le plus ancien type, une architecture à elle particulière, architecture puissante et grandiose par la masse même de ses conceptions, peu variées du reste, car temples, palais et jardins suspendus y rentraient toujours dans la donnée de la pyramide à degrés ou des terrasses superposées, en retraite les unes sur les autres. Tel avait été — nous l'avons montré plus haut — le type général des édifices du premier empire de Chaldée, dont un certain nombre ont persisté jusqu'à nos jours. Tel fut, sans modification aucune, mille ans plus tard, lorsque la royauté babylonienne reprit son

ancien éclat et conquit la prépondérance dans l'Asie occidentale, le type invariable des grandes constructions de Nabuchodorossor. Cette architecture, qui ne connaissait d'autres matériaux que la brique crue ou cuite, exerça — nous l'avons aussi montré — une influence absolue sur celle de l'Assyrie, qui la copia jusque dans le choix de ses matériaux, bien qu'elle en eût eu facilement d'autres à sa disposition. Cependant il semble que les Assyriens varièrent la forme de leurs monuments et leurs lignes extérieures un peu plus que les Babyloniens.

II. — Mais si les Assyriens copiaient l'architecture de Babylone, ils avaient une sculpture qui était bien à eux et dans laquelle ils excellaient. L'imitation de la figure humaine, et en général de toute la nature vivante, était poussée chez eux au plus haut degré de perfection. Chez les Babyloniens, au contraire, il n'en était pas de même, et depuis l'époque où fut gravé le cylindre du vieux roi Ourcham jusqu'au temps de Nabuchodorossor, l'art plastique ne paraît pas avoir fait chez eux de sérieux progrès. Un savant éminent, Etienne Quatremère, a déjà depuis longtemps remarqué que les proportions de la statue colossale élevée par Nabuchodorossor, telles qu'elles sont données dans le livre de Daniel, « accusent « une ignorance complète, un oubli entier des rapports « entre les différentes parties du corps humain, » puisque sa hauteur était égale à dix fois sa largeur. Et ces proportions sont bien celles que l'on peut observer dans le petit nombre de monuments d'art babylonien parvenus jusqu'à nous. Sans doute, les proportions réciproques des diverses parties du corps humain ne sont pas aussi savamment calculées, aussi exactement observées dans les œuvres de la sculpture assyrienne que dans celles de l'art égyptien; mais les erreurs qu'on y

observe ne sont rien à côté de celles vraiment monstrueuses qui semblent avoir été de règle dans la plastique de Babylone. L'art babylonien et l'art assyrien sont, du reste, si parfaitement indépendants l'un de l'autre, que dans la représentation de la figure humaine ils paraissent avoir pris pour point de départ les types de deux races différentes. Dans les sculptures de l'Assyrie, les figures sont généralement trapues : dans les œuvres babyloniennes, elles sont démesurément allongées et fluettes.

Ce que nous possédons jusqu'à présent en fait de monuments de l'art de Babylone se réduit à des cylindres et à d'autres pierres gravées, ainsi qu'à un petit nombre de briques émaillées portant des sujets symboliques et religieux. Non-seulement les figures y sont beaucoup trop allongées, mais leurs gestes sont gauches et faux, les compositions rudimentaires ; tout y est froid, maladroit, sans vie ; on sent un art qui n'est pas parvenu à sortir des langes de l'enfance. Les cylindres babyloniens sont toujours d'une exécution plus grossière que ceux que leur travail rapporte à l'Assyrie.

III. — La peinture, soit sous forme de fresques, soit sous celle de revêtements de briques émaillées, était le principal élément de décoration des édifices de Babylone. Ctésias décrit longuement celles du grand palais royal, qu'il attribuait à Sémiramis, tandis qu'elles étaient en réalité du règne de Nabuchodorossor. Elles représentaient les mêmes scènes de chasse et de guerre que les sculptures des palais assyriens, et la prise de Jérusalem y était sans doute figurée. Bérose, dans un des fragments que nous venons de citer, donne quelques indications sur les peintures religieuses et cosmogoniques du temple de Bel, dont elles décoraient sans doute le sanctuaire. Beaucoup de ces peintures, en émail

sur briques, revêtaient les parois extérieures des constructions, qui portaient aussi de grandes inscriptions cunéiformes peintes, dont l'usage ne paraît jamais avoir été adopté en Assyrie.

La sculpture coloriée était aussi employée dans la décoration de quelques édifices babyloniens, comme le palais royal, où l'on en a trouvé de nombreux débris. Mais cette sculpture n'était pas exécutée en pierre comme dans les palais de l'Assyrie ; elle était en briques émaillées. On prenait une plaque d'argile d'une dimension assez grande pour pouvoir y composer le sujet tout entier que l'on voulait figurer. On modelait cette plaque d'argile en bas-relief, et on la coupait ensuite par des rectangles de la hauteur de huit centimètres et de la largeur de dix ou douze, dont chacun formait une brique. Ces morceaux, munis d'une marque de pose, étaient alors couverts séparément de couleurs vitrifiables et ensuite cuits au four. Plus tard, on les rassemblait en les unissant les uns aux autres avec du mortier, et dans ce travail de reconstruction du sujet l'ouvrier était guidé par les marques de pose. C'était le premier rudiment de ces mosaïques en bas-relief que les Grecs et les Romains exécutèrent quelquefois, et avec une si grande habileté.

Les pierres de diverses natures, en général les roches volcaniques, telles que le basalte, n'étaient employées dans les monuments babyloniens que pour les statues isolées. On a trouvé dans les ruines du palais de Babylone, au Kasr, un groupe colossal de ce genre représentant un lion qui dévore un homme. Cette unique sculpture babylonienne conservée jusqu'à nos jours, qui paraît avoir occupé une place d'honneur dans le palais de Nabuchodorossor, est de la plus étrange grossièreté.

LIVRE CINQUIÈME

Les Mèdes et les Perses.

CHAPITRE PREMIER

LES ARYAS PRIMITIFS.

Sources principales :

A. Kuhn, *Zur ältesten Geschichte der Indogermanischen Vœlker*, dans tome 1er des *Indische Studien* de M. A. Weber.— Benfey, *Griechiche Würzellexicon*. — Pott, *Etymologische Forschungen*.— Bergmann, *Les Peuples primitifs de la race de Japhet*. — P. Bœtticher, *Arica*.— E. Curtius, *Die Ionier vor der ionischer Wanderung*. — G. Curtius, *Grundzüge des griechischen Etymologie*, 1858-1862. — A. Pichet, *Les Origines indo-européennes ou les Aryas primitifs*, Paris, 1859-1863, 2 vol. — Schœbel, *Essai sur la religion première de la race Indo-Iranienne*, Paris, 1868, — Le Recueil des *Beitræge* de M. A. Kuhn et le Journal de philologie comparative que le même savant publie à Berlin.

§ 1. — Divisions et lieu de séjour des plus antiques ancêtres de la race aryenne.

I.—Les plus antiques souvenirs de la race japhétique ou indo-européenne ne nous reportent pas beaucoup

antérieurement aux environs de l'an 3000 avant l'ère chrétienne. Cette race était alors encore concentrée tout entière non loin du premier berceau de l'humanité post-diluvienne, du point de départ des Noachides, dans la Bactriane, pays que l'on est en droit de considérer comme la plus ancienne demeure historique de la race à laquelle nous appartenons, comme la ruche d'où ses diverses tribus ont essaimé successivement.

Bien que réunis encore dans une même contrée et formant un seul ensemble, les principaux rameaux issus de Japhet avaient alors déjà une existence individuelle et parlaient des dialectes séparés, mais se rattachant à une langue commune, dont chacun est devenu plus tard, après la dispersion des tribus, la souche d'une langue à part ou d'un groupe de langues. Toute cette grande race se donnait un nom commun, celui d'*Arya* ou *Airya* « les vénérables, » qui s'est conservé intact dans les traditions indiennes et dans l'appellation de la contrée asiatique spécialement nommée Arie, mais dont nous retrouvons aussi des vestiges chez tous les peuples issus de la famille aryaque, par exemple, dans les noms des *Arii* de la Germanie, des *Ases* de la Scandinavie, et de l'île d'*Erin* (l'Irlande). *Arya* dérive de la racine qui a produit en sanscrit *aryaman*, ami, *áriaka*, homme vénérable, *áriatá*, conduite honorable ; le sens de « vénérables, excellents » paraît donc y être bien positivement attaché.

En outre des distinctions de peuples, bien moins profondes qu'elles ne furent plus tard, la race indo-européenne ou japhétique, dès l'époque si reculée à laquelle nous remontons, présentait aux regards de l'observateur une division nettement tranchée, qui la séparait presque en deux nations : à l'orient ceux qu'on appelait plus spécialement *Aryas*, et dont les descendants habitèrent la Perse, l'Inde et toute la vaste ré-

gion connue des géographes classiques sous le nom d'Ariane; à l'Occident les *Yavana*[1] ou « jeunes » (sanscrit *yuvan*, latin *juvenis*, lithuanien *jaunas*, slavon *iunu*, gothique *juggs*), essaims lancés en avant vers les immenses solitudes ouvertes du côté de l'ouest et d'où descendirent les nations qui émigrèrent vers l'Europe. Ce nom se retrouve dans le *Javan* du chapitre X de la Genèse, et les Ioniens le conservèrent jusque dans les âges classiques (Ἴωνες, originairement Ἰάονες, Ἰάφονες).

II.— On peut parvenir à déterminer, malgré les obscurités presque impénétrables d'un sujet sur lequel il n'existe aucun témoignage positif d'une date un peu haute et dans l'étude duquel l'hypothèse est un des principaux instruments d'investigation, la position respective que les diverses tribus de la famille aryaque primitive occupaient dans la patrie commune de la Bactriane, antérieurement au départ pour l'occident des nations qui peuplèrent l'Europe. Les Aryas, en entendant ce mot dans l'acception la plus restreinte, nous l'avons déjà dit, tenaient la partie orientale du pays. Un de leurs rameaux, les Iraniens — qui occupèrent ensuite la Perse et la Médie— devaient habiter le nord-est, avoisinant la Sogdiane vers le Belourtagh; même, poussés par l'accroissement de leur population, ils s'étaient étendus vers l'est, jusqu'aux hautes vallées des montagnes, d'où ils redescendirent un peu plus tard dans la Bactriane quand l'émigration des Yavanas eut laissé des cantons fertiles de ce pays dégarnis d'habitants; c'est ainsi que s'expliquent leurs anciennes traditions sur une époque où une nécessité divine les força de quitter temporairement l'*Aryanem Vaêdjo* ou Ariane primitive, séjour de délices, pour

[1] Lois de Manou, X, c. XLIV. — Ramâyana, I, c. XLV et XLVI; IV, CXLIII, édition Gorresio.

un pays au climat rigoureux où il y avait, dit un de leurs livres sacrés, « dix mois d'hiver et deux seulement d'été. » A côté des Iraniens, au sud-est, probablement dans les heureux districts du Badakchan, se trouvaient les tribus qui conquirent plus tard l'Inde et y devinrent les castes supérieures, appuyées alors aux versants de l'Hindou-Kousch, qu'il leur fallut traverser ou tourner pour arriver dans le Caboulistan et pénétrer de là dans l'Inde du nord. Cette position resserrée dans le fond de la Bactriane et fermée par les hautes chaînes du côté où l'émigration aurait pu s'effectuer naturellement, explique pourquoi les Aryas proprement dits restèrent plus longtemps que les autres tribus japhétiques dans les demeures premières de la race. Les Yavanas occupaient la moitié occidentale de la Bactriane de la manière suivante. Au sud-ouest, et vers les sources de l'Artamis et du Bactrus, devaient résider les tribus pélasgiques, d'où descendirent les Grecs, les Latins et les autres Italiotes, ainsi qu'une partie des populations de l'Asie Mineure; c'est de là que ces tribus s'avancèrent d'abord dans la direction de Hérat, pour continuer ensuite leur migration vers l'Asie Mineure et l'Hellespont, par le Khorassan et le Mazenderan. La tribu qui devait former le grand peuple des Celtes occupait la région de l'ouest, du côté de la Margiane. Parfaitement libre de ses mouvements du côté de l'occident, elle dut être une des premières à émigrer sous la pression de l'accroissement de la population dans les autres tribus. Les Celtes, suivant toutes les probabilités, s'étendirent d'abord vers Merv et l'Hyrcanie; puis, contournant au sud la mer Caspienne, ils firent une halte au pied du Caucase, dans les pays fertiles de l'Ibérie et de l'Albanie, dont les noms même semblent être restés comme une trace de leur établissement temporaire. Plus tard, poussés en avant sans doute par des colonies iraniennes, par les Géorgiens descendus des

montagnes de l'Arménie, et par des tribus venues du nord, ils franchirent les défilés du Caucase, contournèrent la mer Noire au nord, gagnèrent le Danube et remontèrent son cours pour pénétrer au centre de l'Europe et ne s'arrêter définitivement qu'aux limites extrêmes de notre occident. Cette longue migration ne s'accomplit pas tout d'une haleine, et sur cette route lointaine, bien des noms de pays, de fleuves et de peuplades d'ailleurs peu connues témoignent des établissements fondés par les Celtes, et envahis plus tard, en tout ou en partie, par le flot germanique qui leur succéda.

Pour en revenir à la Bactriane et aux antiques demeures des tribus japhétiques, qui s'y trouvaient encore rassemblées un peu plus de 3000 ans avant Jésus-Christ, il ne nous reste plus qu'à placer le long du cours de l'Oxus, qui faisait la limite de la contrée au nord, les tribus germaniques et slaves, s'étendant vers le sud au cœur du pays dans les fertiles vallées des affluents du grand fleuve, en contact par conséquent dans trois directions avec les autres tribus. De bonne heure ces deux races fécondes traversèrent l'Oxus pour s'étendre à l'aise dans les vastes régions de la Scythie et y demeurèrent, pendant bien des siècles peut-être, avant de se diriger vers l'Europe, où les poussa graduellement l'invasion des peuples touraniens. Ce dernier mouvement doit avoir commencé bien avant notre ère, en partant probablement des régions situées entre le Tanaïs, le Tyras et l'Ister, jusqu'au delà de l'Hæmus, car, au temps d'Alexandre, la masse des peuples germaniques s'était avancée déjà de la mer Noire jusqu'au Rhin et à la Baltique. Les Lithuano-Slaves répandus plus loin au nord et à l'est vinrent ensuite, et, trouvant l'Europe déjà occupée en grande partie, s'arrêtèrent dans les régions du nord-est.

§ 2. — Mœurs et degré de civilisation.

I. — La philologie comparative, s'attachant aux mots de la langue comme aux seuls monuments qui subsistent de cette époque primitive des populations japhétiques, est parvenue à reconstituer en grande partie le tableau de leur état social avant qu'elles ne se fussent dispersées. C'est à M. Pictet, de Genève, que revient l'honneur d'avoir poussé le plus loin et développé de la manière la plus complète ces recherches de « paléontologie linguistique, » comme il les a appelées lui-même par une expression très-heureuse. Le point de départ en a été cette remarque ingénieuse et certaine que les mots qui se retrouvent à la fois dans le sanscrit, langue sacrée de l'Inde, dans le zend, antique idiome des Iraniens, et dans les langues de l'Europe, sans avoir sensiblement changé de forme et de signification, donnent la mesure du degré de civilisation qu'avaient atteint les diverses tribus des Aryas et des Yavanas, lorsqu'elles vivaient encore côte à côte dans la Bactriane et qu'elles n'avaient pas quitté leur patrie commune pour se diriger vers les différents pays qu'elles habitèrent plus tard.

II. — Tous les mots qui se rapportent à la vie pastorale, à commencer par le nom même du bétail (sanscrit *paçu*; latin *pecus*; borussien *pecku*; grec πῶυ; gothique *faihu*), sont les mêmes dans les différents groupes de langues indo-européennes; d'où l'on est en droit de conclure que cette vie était principalement celle des Japhétites dans les contrées arrosées par l'Oxus. Les animaux domestiques leur étaient presque tous connus: ils avaient des bœufs (sanscrit, *go, gaús*; latin *bos*; grec βοῦς; alle-

mand *kuh.* — Sanscrit *vákhscha*; latin *vacca*); des chevaux (sanscrit *açva*; zend *açpa*; grec ἵππος et ἵκκος; latin *equus*), des chiens (sanscrit *çvan*; grec κύων; latin *canis*); des brebis (sanscrit *avis*; latin *ovis*; slavon *ovtza*; grec ὄις; des porcs (sanscrit *súkara*; latin *sus*; grec ὗς; ancien haut-allemand *sú*); des chèvres (sanscrit *ayâ*; grec αἴξ; erse *agh*; irlandais *aighe*; lithuanien *ojis.*) — Bouc : (sanscrit *urana*; lithuanien *baronas*; transporté en grec au bélier : ἀρνός.) — Chevreau : (latin *hœdus*; sabin *fedus*; gothique *gaitsa*); des oies (sanscrit *hansa*; irlandais *ganra*; latin *anser*; ancien haut-allemand *kans*; grec χήν; russe *ghousse*).

La comparaison des mots nous apprend encore que ces populations savaient mettre les chevaux et les bœufs sous le joug (sanscrit *jugam*; grec ζυγόν; allemand *joch*) et les atteler à des chars portés sur des roues (sanscrit *ahschas*; latin *axis*; grec ἄξων, d'où ἅμαξα); mais elles ne pratiquaient guère l'art de l'équitation, à peine connu des Grecs de l'âge homérique. Elles avaient appris à travailler certains métaux, l'or (latin *aurum*; erse *or*; kymrique *awr*; borussien *ausis*; lithuanien *auksas.* — Sanscrit *hirana*; zend *zara*; ossète *gharin*); l'argent (sanscrit *vadjata*; zend *erezata*; arménien *ardzath*; grec ἀργύριον; latin *argentum*; irlandais *airgeat*) et le bronze, mais non encore le fer (le mot *ayas* signifiait originairement « métal » ; en gothique il est devenu le nom du fer, *ais*, en latin celui du bronze, *aes*; le grec σίδηρος paraît provenir de ce que le premier fer travaillé fut le fer météorique; enfin le latin *ferrum* est d'origine sémitique). Elles fourbissaient des armes, lance (sanscrit *çala*; irlandais *cáil*; sabin *curis.*—Sanscrit *kunta*; grec κοντός; latin *contus*), javelots (sanscrit *pîlu*; latin *pilum*; kymrique *pilwrn*; scandinave *pîla*); flèches (sanscrit *ischu*; grec ὀϊστός), mais il semble qu'elles ne connaissaient pas l'épée, qui n'a pas un nom commun dans toutes les langues de la famille. Il en est autrement du bouclier (sanscrit *tcharma*;

ancien allemand *scerm*; grec πάρμη; latin *parma*.—Latin *scutum*; irlandais *sciath*; slavon *schtitu*), que les peuples les plus sauvages emploient pour se défendre. Les Aryas primitifs, antérieurement à la séparation des tribus orientales et occidentales, façonnaient aussi des objets de parure, des bijoux plus ou moins grossiers (sanscrit *mani*; irlandais *máini*; grec μάνον; latin *monile*; anglo-saxon *menas*), tels que colliers (sanscrit *sara*; grec ὅρμος; slavon *useregu*) et anneaux (sanscrit *angulîya*; zend *angust*; latin *annulus*; irlandais *aigiolain*).

Leurs tribus n'habitaient pas sous des tentes comme les Arabes, ou sur des chariots, comme les Scythes; elles savaient construire des demeures fixes (sanscrit *dama*; zend *demâna*; grec δόμος; latin *domus*; irlandais *damh*; anglo-saxon *team*; slavon *domu*. — Sanscrit *vêça*; zend *vîç*; grec οἶκος; latin *vicus*; gothique *veihs*), renfermant le foyer domestique (sanscrit *vasi*, *vasta*; grec ἑστία, latin *vesta*; irlandais *fois*; lithuanien *weisle*), autour duquel la famille avait son siége (sanscrit *sadas*; zend *hadis*; grec ἕδος; latin *sedes*; irlandais *sadhbh*; scandinave *setr*; slavon *siedalo*), de véritables maisons avec des murs (latin *murus*; irlandais *múr*; anglo-saxon *múr*; ancien allemand *múra*; lithuanien *muras*); un toit (sanscrit *sthag*; grec στέγος; latin *tectum*; irlandais *teg*; anglo-saxon *thac*; lithuanien *stógas*) et une porte (sanscrit *dvára*; grec θύρα; gothique *dauro*; ancien allemand *turi*; latin *fores*; lithuanien *durrys*; irlandais *doras*), puis autour un enclos (sanscrit *mandira*; grec μάνδρα; irlandais *maindreach*). La réunion de ces maisons formait déjà villages (grec κώμη; gothique *haims*; lithuanien *kaimas*) et même des sortes de villes (sanscrit *pur*, *pura*; grec πόλις; lithuanien *pillis*; kymrique *plwy*).

III. — Les premiers éléments de l'agriculture n'étaient pas inconnus des Aryas de cet âge originaire. Mais ils

ne remuaient encore que faiblement le sol pour lui confier la semence, et c'est seulement après leurs migrations que les tribus japhétiques apprirent de peuples plus avancés à manier la charrue, à semer les différentes espèces de graines, à cultiver les légumes, à planter la vigne et à presser l'olive pour en retirer l'huile. Aussi la plupart des mots qui se rapportent à la vie agricole existent-ils avec la même signification en latin et en grec, mais on ne les retrouve pas avec leur sens particulier en sanscrit. Le grain (sanscrit *adna*, *anna*; latin *ador*; scandinave *aeti*; anglo-saxon *ata*; irlandais *etha*. — Sanscrit *sîtya*; grec σῖτος), moulu (sanscrit *malana*; grec μύλλω; latin *molo*; irlandais *meilim*; gothique *malan*; lithuanien *málti*; slavon *mlieti*) et réduit en farine (sanscrit *samîda*; grec σεμίδαλις; latin *simila*; scandinave *similia*; anglo-saxon *smeodoma*), faisait la base de la nourriture des Japhétites primitifs, et c'est par ce mode d'alimentation que celles de leurs tribus qui se dirigèrent vers l'occident se distinguaient des peuplades sauvages qui les y avaient précédées, réduites à se nourrir de faînes et de glands. L'usage des viandes (sanscrit *kravya*; grec κρέας; anglo-saxon *hreaw*; scandinave *hrae*) leur était aussi connu, et il les assaisonnaient avec le sel (sanscrit *saras*; latin, *sal*; grec ἅλς). Enfin ils ne se servaient pas seulement de chars, ils avaient aussi des embarcations (sanscrit *naûs*; latin *navis*; grec ναῦς. — Sanscrit *plava*; grec πλοῖον; ancien-allemand *pfluoch*, *ploh*; scandinave *plogr*), toutefois c'étaient encore de frêles esquifs, qu'ils dirigeaient exclusivement à la rame (sanscrit *aritram*; grec ἐρετμός; latin *remus*) et qu'ils ne savaient gréer ni de mâts ni de voiles, car les mots qui désignent les choses ne sont pas communs, mais particuliers à chaque langue de la famille.

Sous le rapport des notions scientifiques, ces populations, quoique certainement encore très-ignorantes,

appliquaient cependant aux divisions de l'année les révolutions périodiques de la lune (mois, en latin *mensis*, en grec μην, de *mâsa*, *mos*, « la lune, » en zend *mâo*; ancien allemand *mâno*; irlandais *mios*), et leur système de numération était déjà décimal.

§ 3. — La famille et la société.

I. — Chez les Aryas primitifs de la Bactriane, la famille se montre à nous respectée, et ses liens tout-puissants sont la base de l'organisation sociale. Le mariage (sanscrit *gama*; grec γάμος; irlandais *gamh*) est un acte sacré et libre [1], que précèdent des fiançailles et que symbolise l'union des deux mains. En sanscrit le mariage est appelé *karagraha* ou *panigraha*, « prise de la main, » et on trouve aussi l'époux désigné comme *hastagrâbha*, « le preneur de main; » en grec ἐγγύη « fiançailles, » dérive de l'antique nom de la main, *angu*; la *dextrarum junctio* était chez les Romains une partie essentielle de la cérémonie des noces; le slavon *obratchiniku*, « époux, » dérive de *raku*, « main. » L'époux, en présence du prêtre, soit que le sacerdoce devienne isolé, soit qu'il repose sur la tête du chef de famille ou de tribu, l'époux prend la main droite de l'épouse dans sa main droite en prononçant certaines formules sacrées; l'épouse est emmenée (en sanscrit *vahyâ*, épouse; *vôdhar*, époux, de la racine *vah*, « conduire, emmener; » — en zend *vaz*, en lithuanien *westi*, « conduire » et « épouser. » — Cf. le tchèque *wdam*, le kymrique *gweddu*, l'anglo-saxon

[1] Voy. dans le tome V des *Indische Studien* de M. A. Weber, un travail spécial de M. le docteur Haas sur les cérémonies du mariage chez les Aryas.

weddian, le scandinave *ved*— en latin *ducere uxorem.*) Sur un char traîné par deux bœufs blancs [1], le père de la mariée offre à son gendre une vache qui, dans l'origine, était destinée au festin des noces, qui, plus tard, est consignée dans la maison du mari; c'est la dot, en sanscrit *gódâna*, « le don de la vache » (polonais *gody*), signe de la richesse agricole. Dans Homère [2] les jeunes filles recherchées en mariage sont appelées ἀλφεσίβοιαι, c'est-à-dire celles qui obtiennent des vaches de la part de leurs prétendants ; la dot s'appelle en ancien allemand *faderfio*, en scandinave *faedhering feoh*, « le bétail du père, » d'où vient l'expression de *maidenfee* encore en usage en Angleterre dans le même sens ; en irlandais, les mots *crodh*, *spré*, *spréidh*, signifient à la fois « bétail » et « dot ; » chez les paysans de la Souabe l'habitude se conserve de donner à l'épousée la plus belle vache de l'écurie, appelée *braut-kuh*. Les cheveux de l'épouse sont ensuite partagés avec un dard (une épine de porc-épic chez les Indiens, un fer de lance chez les Romains) ; on la conduit autour du foyer domestique et on la reçoit à la porte de sa nouvelle demeure en lui présentant l'eau et le feu. Des vestiges incontestables de ces cérémonies symboliques des âges primitifs se retrouvent dans les mœurs antiques de toutes les nations indo-européennes. Une fois introduite au foyer de son époux, l'épouse, chez les Aryas primitifs, est traitée avec les égards, avec la dignité dus à celle par qui doit se perpétuer la race. Elle y est seule, car la polygamie est un vice de décadence que le contact de civilisations corrompues pourra introduire dans l'Iran et dans quelques autres contrées; mais en général les fils de Japhet sont, de tous les hommes, ceux qui ont le plus fidèlement gardé le pré-

1 Rig-Vêda, X, LXXXV, 10.
2 *Iliad.* XVIII, v. 594.

cepte qui devait revivre avec l'Évangile: *solus cum sola*, de même qu'ils sont ceux chez qui la condition de la femme a été la plus haute et la plus honorée. Elle subit sans doute dans sa maison l'autorité maritale, mais cette autorité se tempère par l'amour mutuel, par le respect d'un côté et la protection de l'autre.

II.—C'est sous l'influence heureuse de ces sentiments qu'est accueillie la naissance de l'enfant, de celui « qui donne la joie, » *harschayitnu*, « qui accroît le bonheur, » *nandavardhana*, « qui chasse le chagrin, » *kleçapahâ*, comme l'appellent les hymnes les plus antiques de l'Inde. Cette allégresse s'étend du fils à la fille; elle est aussi appelée par les Indiens *nandanâ*, « celle qui réjouit. » Entre le frère et la sœur s'établissent ces doux nœuds si bien exprimés par les noms de « celui qui soutient, » *bhrâtar*, de la racine *bhar*, « porter, supporter » (zend, *brâtar;* grec φρητὴρ, mot archaïque; latin *frater;* irlandais *bráthir;* gothique *brothar;* lithuanien *brolis,* contracté pour *brotélis;* slavon *bratru*), et de « celle qui est bonne, qui est amicale, » *svasar*, à rapprocher de *svasti*, « bonté, bonheur » (zend *qanhar;* latin *soror;* irlandais *sethar;* gothique *svistar;* borussien *shostro;* slavon, *sestra*). En même temps, les fonctions domestiques se distinguent: le fils est « celui qui purifie, » *putra*, de la racine *pû* (zend *puthra;* latin *puer;* armoricain *paotr*), c'est-à-dire celui qui, suivant l'idée conservée intacte chez les Indiens, libère le père de l'obligation d'engendrer; la fille est « la gardienne des troupeaux, celle qui trait les vaches, » *duhitar*, de la racine *duh* (zend *dughdar;* grec θυγάτηρ; gothique *dauhtar;* irlandais *dear;* lithuanien *dukte;* slavon, *duschti*); quant au père, son nom signifie « le protecteur » de la famille, *pitar*, de la racine *pâ* (zend *pitar;* grec πατήρ; latin *pater;* gothique *fadar*), et l'expression qui désigne en général tout ascendant a le

même sens, *ávuka*, de la racine *av* (latin *avus;* kymrique *ewa;* gothique *avó;* lithuanien *awynas;* slavon *uietsi*); enfin l'appellation universelle de la mère dans toute la famille aryenne veut dire « la créatrice, » celle qui met les enfants au jour, *mâtar*, de la racine *mâ* (zend *mâdar;* grec μήτηρ ; latin, *mater;* irlandais, *mathir;* lithuanien *mote;* slavon *mati*).

III. — En se développant, la famille a formé le clan, *viç;* c'est la réunion des frères, ainsi que l'indique son nom grec de φρατρία ; le clan est une parenté à l'origine des nations japhétiques, comme il le sera encore plus tard dans l'Iran, dans l'Inde, en Irlande et en Écosse, et chez les Slaves. A sa tête est un chef, le patriarche, l'aîné, le père de famille (sanscrit *viçpati;* zend *viçpaiti;* lithuanien *weszpatis;* slavon *gospodar*), investi d'un pouvoir absolu et de droit divin, qui se conservera dans celui du *paterfamilias* romain. Toutefois, il ne décide pas tout de sa seule autorité ; un conseil l'entoure, *sabhá* (Cf le gothique *sibja* et l'irlandais *sabb*), composé d'un certain nombre d'anciens, tous pères de famille, et ce conseil délibère avec lui, suivant la coutume. Au-dessus du clan nous rencontrons la tribu, qui est une extension encore plus grande de la famille, et dont tous les membres s'attribuent une commune origine, ainsi que le marque son nom zend *zantu*, identique au latin *gens*, et son nom grec φυλή, de φύω « croître, engendrer, produire; » la réunion des tribus forme la nation, qui est aussi une famille encore plus vaste (sanscrit *djana*, pareil au grec γένος et au latin *genus;*—latin *natio*, pour *gnatio*), une multitude (grec πλῆθος ; latin *plebs;* kymrique, *plwyf;* anglo-saxon *folc;* slavon *plemê*), une réunion d'hommes rattachés par un lien commun (grec, δῆμος; irlandais, *damh;* anglo-saxon, *team*— de la racine *dam*, « lier »). Ce peuple a pour chef suprême, au-dessus

des chefs de clans et de tribus, un roi, dont le nom signifie « celui qui dirige, » *râdj*, de la racine *radj*, (latin *rex;* irlandais *rig;* gothique *reiks*), et « celui qui soutient, » *bharatha*, de la racine *bhar* (persan *bâri;* irlandais *barn;* gaulois *brennos*; anglo-saxon *beorn*).

Le roi, chez les nations primitives de la race de Japhet, fait la paix et la guerre; il commande aux guerriers (sanscrit *puri;* kymrique *por;* gothique *frauja*, désignations du prince qui dérivent de la racine *pur*, « marcher devant »). L'art des batailles commence, les villages et les bourgades s'entourent d'enceintes rustiquement fortifiées (sanscrit *varana;* zend *vara;* latin *vallum;* irlandais *fal;* ancien allemand *wari;* anglo-saxon *weal;* lithuanien *wólas*), où l'on élève déjà des tours (grec, πύργος; gothique *baurgs;* irlandais *brugh*). L'étranger vaincu est prisonnier et devient esclave. Le sanscrit *dasyu* « ennemi, » correspondant au grec δῄϊος, nous donne l'origine de δεσπότης, « maître, » celui qui commande aux ennemis réduits en esclavage, en sanscrit *dâsapati;* à la même racine paraît aussi se rattacher le grec δοῦλος, « esclave » (irlandais *duile*), pour δοσυλος, parallèle au sanscrit *dasra*, synonyme de *dasyu*.

Le roi rend également la justice; mais, chose singulière, la décision, dans les cas douteux, est remise au jugement de Dieu; l'*ordalie* germanique retrouve là ses origines. C'est l'épreuve du feu, d'abord, la plus employée, puis l'épreuve de l'eau et de l'huile. « Que le « juge fasse prendre du feu à celui qu'il veut éprouver « ou qu'il ordonne de le plonger dans l'eau, disent les « vieilles lois indiennes de Manou [1], échos de la tradition « antérieure. Celui que la flamme ne brûle pas et que « la flamme ne fait pas surnager, doit être reconnu comme véridique. » Et en effet, dans l'un des

1 VIII, CXIV.

poëmes épiques de l'Inde, le *Ramayâna*, la belle et vertueuse Sita passe par le feu pour dissiper les injustes soupçons de son royal époux Rama. Voici comment se pratiquait l'épreuve du feu, transportée par les tribus japhétiques à la fois dans l'Occident et dans l'Inde : une tranchée remplie de charbons ardents était creusée et l'accusé devait la traverser; c'est le mode conservé par les Germains jusqu'au seuil du moyen âge; ou bien neuf cercles concentriques étaient tracés à un intervalle de seize doigts l'un de l'autre; on faisait rougir un fer de lance ou une boule de métal de cinq livres ; il fallait porter cet objet brûlant sans être blessé dans les huit premiers cercles, et le jeter dans le neuvième ; l'herbe devait en être brûlée. Cette épreuve a été fréquemment employée dans l'Inde : c'est aussi la *gestatio ferri* des Scandinaves, le « jugement par le fer » (*ienordal*) des Anglo-Saxons, et un précieux passage de Sophocle [1] en indique l'emploi chez les Hellènes des âges les plus anciens. Quant au jugement par l'eau, on jetait un anneau dans l'eau bouillante, et il fallait le retirer sans se brûler, genre d'épreuve que nos Francs avaient encore conservé quand ils envahirent la Gaule et que Grégoire de Tours décrit sous les rois mérovingiens; ou bien on était plongé, lié dans un bassin d'eau froide et on ne devait pas surnager; c'est « l'ordalie par l'eau » (*wasserordel*) du moyen âge germanique.

§ 4. — La religion.

I. La religion primitive des Japhétites, dont les hymnes sacrés ou Vêdas, conservés traditionnellement par

[1] *Antigone*, v. 264.

les tribus qui conquirent l'Inde, nous font connaître une forme dérivée déjà, mais très-voisine encore des données originaires, et qui a été le point de départ de toutes les mythologies des peuples indo-européens, particulièrement de celle des Grecs, reposait sur une conception monothéiste. Pour les ancêtres de notre race, tout venait de l'être céleste, de l'être par excellence, du Dieu, *Dêva*, le Ζεὺς des Grecs, le *Deus* des Latins. Cet être divin était considéré comme « le vivant, » *Asoura* chez les Indiens, *Ahoura* chez les Iraniens, *Esus* chez les Celtes *Æsar*, chez les Etrusques; « l'esprit, » *Manyou* dans les Védas, *Mainyou* chez les Iraniens; « l'esprit divin et éternel qui pénètre l'univers, » *Nara* (kymrique *Ner*). Un des hymnes du Rig-Vêda, se servant d'expressions presque bibliques, dit que le dieu que l'on invoque « est le seul « maître du monde; il remplit le ciel et la terre; il donne « la vie, il donne la force; tous les autres dieux désirent « sa bénédiction; la mort et l'immortalité ne sont que son « ombre; les montagnes couvertes de frimas, l'océan « avec ses flots, les vastes régions du ciel proclament sa « puissance. Par lui ont été solidement fondés le ciel, la « terre, l'espace, le firmament; il a répandu la lumière « dans l'atmosphère. Le ciel et la terre frémissent de « crainte en sa présence. Il est dieu au-dessus de tous les « dieux. » Les Hébreux seuls ont parlé dans les choses religieuses un plus sublime langage, et une si haute conception de la divinité mise en regard du grossier naturalisme des plus fameux sanctuaires de l'Asie sémitique ou chamitique montre d'une manière éclatante la supériorité morale et la tendance éminemment spiritualiste de la race de Japhet.

Mais cette notion de l'unité divine, reste des croyances primitives de l'humanité et de la révélation originelle, était chez les Japhétites primitifs, comme chez toutes les autres nations de l'antiquité qui n'avaient pas reçu

les mêmes secours du ciel que les Hébreux pour la conservation du dépôt de la vérité, défigurée par l'esprit du panthéisme et par la personnification des attributs, des qualités et des manifestations de l'être divin en autant de dieux différents, émanés de sa substance. Le dieu créateur était confondu avec l'univers créé par lui ; son unité se décomposait en une pluralité de personnages tenus aussi pour divins ainsi qne l'indique le nom à la fois un et pluriel *Viçve Dêvas*, employé quelquefois par les Vêdas. Sans doute, la conception première de l'unité demeurait derrière ces personnifications secondaires, et un hymne du Rig-Véda dit formellement que « les sages donnent plusieurs noms à l'être qui est « un, » suivant la manière dont il se manifeste et le point de vue sous lequel on l'adore. Mais l'existence de ces personnifications distinctes et revêtues d'une existence individuelle constituait une altération déplorable de la conception originelle et l'oblitérait complétement dans le culte populaire, en conduisant à l'abîme du polythéisme et de l'idolâtrie. Chacune des qualifications et des attributions de l'être divin considéré comme le premier principe : *Pradjâpati*, le maître des créatures ; *Pourouscha*, l'âme suprême ; *Asoura*, l'esprit vivant (d'où, comme nous venons de le dire, *Esus* et *Æsar*, d'où aussi l'*Assour* ninivite) ; *Dakcha*, le puissant par la volonté, la sagesse ; *Mitra* ou *Aryaman*, le bienveillant, le dieu ami ; *Dhâtar*, le créateur ; *Savitar*, le producteur (le *Saturnus* des vieux Latins) ; *Tvaschtar*, le formateur ; chacune des forces de la nature et chacun des phénomènes physiques dans lesquels il se manifeste extérieurement, comme *Agni*, l'élément igné, le principe de vie, que nous reconnaissons dans l'*Héphæstos* des Grecs, et la *Vesta* des Latins ; *Indra*, la force vive de ce principe, qui se révèle dans le feu et dans l'éclair, appelé aussi *Dyâuschpitar*, « le père lumineux, le ciel père, » d'où le *Diespiter* ou

Jupiter des Romains; *Varouna*, le ciel (l'*Ouranos* de la religion grecque); *Souryá*, le soleil (l'*Hélios* hellénique); *Parthivî Mâtar*, la terre mère, *Fira Môdor* des Anglo-Saxons, la *Dé-méter* des Grecs, la *Hertha* des Germains, la *Mahte* des Lithuaniens, la *Tellus mater* ou *Ops* des Romains, etc., est adoré comme un être à part, formé de la substance du premier être. Et la tournure essentiellement anthropomorphiste du génie de la race indo-européenne tendait à prononcer plus peut-être que chez aucun autre peuple la distinction entre ces personnages secondaires, qui à l'origine se ramènent à la même et unique source, car elle leur donnait immédiatement dans l'imagination populaire et dans les expressions du langage une existence tout à fait à part et une forme déterminée; la même tendance transformait tous les rapports que la conception religieuse établissait entre eux, soit dans l'ordre moral, soit dans l'ordre physique, en mythes, c'est-à-dire en histoires dramatiques qui avaient pour acteurs des personnages vivant d'une vie semblable à celle des hommes; c'est ainsi que naquirent ces fables auxquelles la poésie des Grecs, et aussi celle de l'Inde, donnèrent un si grand éclat et prêtèrent des formes si brillamment variées.

II. Les Egyptiens, nous l'avons montré, avaient vu les manifestations les plus saisissantes et les plus hautes de l'être divin dans les phases de la course journalière et annuelle du soleil; c'est sur ce fondement qu'ils avaient construit l'édifice de leur religion. Les Babyloniens, et leurs élèves les Assyriens, avaient cherché surtout ces manifestations dans les corps sidéraux et les légions de l'armée céleste; aussi leur culte avait-il revêtu un caractère astronomique et astrologique qui fait sa physionomie propre. Les Aryas primitifs n'étaient pas assez savants pour concevoir de semblables systèmes. Les ma-

nifestations où ils reconnurent le pouvoir de l'être divin et dans lesquelles ils adorèrent ses attributs, celles qu'ils personnifièrent et qui devinrent le point de départ de leur mythologie, furent les phénomènes purement atmosphériques d'où dépend la fertilité de la nature, l'action directe du soleil sur la vie végétative, les vents, les vapeurs humides, les nuages, la foudre, la pluie. C'est ainsi que les Vêdas nous montrent parmi les personnages divins auxquels le culte s'adresse : *Uschas*, l'aurore, l'*Eos* des Grecs, l'*Ostara* des Germains; les *Açvins*, personnification des deux crépucules du matin et du soir, qui donne naissance aux *Dioscures* helléniques; les *Maruts*, les vents, dont le culte se discerne encore aux temps primitifs de la Grèce, surtout dans les *Tritopatores* athéniens, dont le nom rappelle de si près le *Tritsu* vêdique; les *Gandharvas* ou chevaux célestes, qui représentent les rayons du soleil et ont fourni le nom comme la première origine de la conception des *Centaures* helléniques.

Parmi les phénomènes de la nature, les Aryas primitifs furent surtout frappés, on le voit clairement dans les hymnes des Vêdas, par ceux qui semblaient révéler dans la nature une lutte, un antagonisme de deux phénomènes ou de deux principes opposés, la lutte du jour et de la nuit, des rayons solaires et des nuages ou des brouillards, l'éclair frappant la nue et en faisant jaillir les torrents de la pluie féconde qui y étaient auparavant emprisonnés, phénomènes physiques auxquels ils furent naturellement conduits à assimiler, dans l'ordre moral, cette lutte du bien et du mal dont l'homme ne peut manquer d'être le témoin s'il vit quelque temps sur la terre. De l'observation de ces phénomènes de lutte et d'antagonisme, qu'ils s'efforcèrent de concilier avec la conception de l'unité de substance et de principe, et à laquelle durent se joindre quelques restes des notions

de la révélation primitive sur l'antique « ennemi, » le tentateur, révolté contre l'Eternel, sortit le germe fondamental de la doctrine du dualisme, particulièrement développée chez tous les Aryas et qui devint plus tard la base essentielle du système religieux chez les Iraniens. On admit l'existence de deux principes éternellement en lutte dans le monde, bien qu'émanant tous deux de la même substance première et s'y confondant, principes dont l'antagonisme faisait la vie et la durée de l'univers. Ce fut dans les Vêdas et dans l'Inde le combat d'Indra le lumineux contre Vritra le ténébreux; chez les Iraniens celui d'Ahouramazda contre Agrimainyous, auquel la réforme de Zoroastre donna une si capitale importance; chez les Grecs, la lutte d'Apollon contre Python, de Jupiter et des Titans; dans les vieilles fables italiques, celle d'Hercule contre Cacus; ce fut enfin toute une infinité de mythes que l'on retrouve sans exception chez tous les peuples indo-européens et dont il serait trop long de présenter ici l'énumération.

III. — Le culte extérieur et surtout le sacrifice jouaient un rôle capital dans la religion des tribus japhétiques primitives. Le sacrifice est pour eux l'œuvre par excellence (*kratu*), à tel point qu'il est considéré lui-même comme participant de la nature divine; il comprend les rites, les offrandes et aussi les hymnes et les prières, et dans les hymnes on trouve à la fois le dogme et la morale.

Les rites vêdiques, dans leur simplicité primitive, paraissent avoir conservé intact le sacrifice des anciens âges, qui d'ailleurs se retrouve exactement semblable chez les vieux Pélasges de l'Arcadie[1], et dont les traits

1. Voy. Maury, *Histoire des religions de la Grèce antique*, t. I, p. 182.

principaux ont été conservés dans les cérémonies postérieures de tous les peuples de la race. Le chef de famille dresse sur un lieu élevé, qui puisse s'apercevoir de loin, un autel grossier, composé de mottes de gazon (*cespites* chez les Romains primitifs)[1], ou d'une pierre à large base, *gráva prithubudhna*, sous la libre voûte du ciel. Cet autel, destiné à être le siége, *dhási*, de la divinité, rend sacré le lieu où il s'élève, lieu qu'on appelle *vêdi* et qu'on entoure d'une enceinte, origine du τέμενος des Grecs. Pasteur, et vivant du produit de ses troupeaux, l'Arya consacre son autel par une onction de beurre liquide, *havis*; puis, s'étant mis à genoux, *mitadjnava*, ou debout les mains étendues vers le ciel, *uttánahasta*, il s'adresse à la divinité en prononçant l'invocation, *havam*, et en chantant des prières improvisées. Cependant du bois a été placé sur l'autel; on allume le feu, symbole et substance d'Agni, qu'on se procure par le frottement de deux branches sèches, *aráni*. L'adorateur élève dans une coupe de bois, *tchamasa*, *pôtra*, le *sôma*, le breuvage divin, la liqueur du dieu des batailles, qui anime le courage et l'exalte jusqu'à l'ivresse; c'est le suc fermenté que l'on tire de la tige et des feuilles de l'*asclepias acida*; il remplace le vin dans un pays où le vin et la vigne sont absolument inconnus; on l'appelle déjà *vinas*, « le désiré, » d'où viendra *vinum*; plus tard les tribus aryennes de l'Occident, parvenues dans des climats plus favorables, y substitueront le jus de la vigne, et *Sôma*, adoré lui-même comme un dieu, comme une forme d'Agni, donnera naissance au *Dionysos* des Grecs. Cette liqueur, *indu*, est jetée en libation sur le feu, dont la flamme vive consume aussi l'offrande, *prayas* ou *vádja*. L'oblation consiste en beurre, *ghrita* ou *havis*, en lait caillé,

1. C'est ainsi qu'étaient encore faits, au temps de Pausanias, les autels de Zeus Lycæos et de Zeus Clarios en Arcadie (Pausan. VIII, LIII, 9).

dhadhi, en grains d'orge, *dhana*, et en gâteaux, *karambha*. D'ordinaire cette simple matière suffit; ce n'est que dans les cérémonies solennelles que le sacrifice devient sanglant; on immole alors des victimes prises dans les troupeaux, vaches ou chèvres; mais l'offrande la plus haute, la plus solennelle est celle du plus noble des animaux domestiques, le sacrifice du cheval, *açvamêda*, que les Scandinaves continuèrent à célébrer jusqu'à leur conversion au christianisme.

A l'holocauste, comme nous l'avons déjà dit, se joint la prière, l'hymne qui interprète les symboles, l'hymne qui est la louange (*stouti*) et qui ajoute à l'offrande matérielle l'offrande spirituelle. Il a été enseigné par *Vâtch*, (c'est le latin *vox*), la parole sainte, le Verbe, le « premier des êtres parlants, » le « trésor de la prière, » que le quatrième hymne du Rig-Vêda célèbre en ces termes magnifiques : « Je suis reine et maîtresse des richesses, « je suis sage... Celui qui naît, qui respire, qui entend, « mange avec moi les mets sacrés. Les ignorants me dé- « truisent. Ainsi, écoute-moi, je dis une chose digne de « foi. Je dis une chose bonne pour les dieux et pour les « enfants de Manou (les hommes). Celui que j'aime, je le « fais terrible, pieux, sage, éclairé..... Je parcours le « ciel et la terre. J'existe dans tous les mondes et je m'é- « tends jusqu'aux cieux. Telle que le vent, je respire « dans tous les mondes. Ma grandeur s'élève au-dessus « de cette terre, au-dessus du ciel même. »

§ 3. — Traditions cosmogoniques.

I. — Les tribus japhétiques, avant leur dispersion, possédaient déjà une cosmogonie pleine d'antiques souvenirs des premiers âges, et analogue par bien des côtés

aux traditions bibliques, mais altérée par la conception panthéistique, qui nie la création pour y substituer l'émanation, et fait de la matière une partie de la substance divine.

« Rien n'existait au commencement, » dit le dixième hymne du Rig-Vêda, ni l'être, ni le non-être, point de « ciel, point de firmament. Qu'est-ce qui couvrait tout? « Quel était le réceptacle de tout? Etait-ce l'eau, le pro- « fond abîme? La mort n'existait pas alors, ni l'immor- « talité. Le jour ne luisait point dans la nuit. Seul le « Un respirait en lui-même sans souffle, et il n'y avait « rien d'autre au delà de lui. L'obscurité régnait au « commencement, entourant tout de ténèbres, comme « un océan sans lumière. Le germe caché dans son en- « veloppe sortit seul par la force de la chaleur. Le *désir* « en surgit d'abord et fut la première semence de l'es- « prit. Tel est le lien que les sages, en méditant, ont re- « connu dans leur cœur entre l'être et le non-être. »

C'est, sous une forme moins anthropomorphique et plus métaphysique, la donnée même du début de la *Théogonie* d'Hésiode : « Au commencement fut le Chaos, « puis la Terre, au vaste sein, base inébranlable de tous « les êtres, le ténébreux Tartare dans le fond de ses « abîmes, et l'*Amour*, le plus beau des dieux immor- « tels. » C'est aussi ce que chante un des chœurs les plus poétiques d'Aristophane : « Il existait le noir Chaos « et la Nuit, et, au commencement, le noir Érèbe et le « Tartare ; mais ni la terre, ni l'air, ni le ciel, n'étaient « encore. Dans le cercle infini de l'Érèbe, avant tout, la « nuit aux ailes noires produisit un œuf non couvé, « d'où, par la révolution du temps, jaillit l'Amour, père « des désirs, battant son dos de ses ailes dorées, et sem- « blable lui-même aux tourbillons de la tempête. Accou- « plé au chaos volatil et ténébreux, dans la profondeur « du Tartare, il enfanta... le ciel, l'océan, la terre et la

« race incorruptible des dieux immortels[1] » On le voit, la légende cosmogonique conçue par les Japhétites primitifs avec la donnée du chaos primordial, mais faisant sortir ce chaos par voie d'émanation de l'essence divine et représentant le monde organisé comme en sortant à son tour par une nouvelle émanation, avait été portée par les tribus dispersées loin du centre commun, aussi bien dans la Grèce que dans l'Inde.

II. — Il en fut de même du souvenir du déluge qui tenait bien évidemment une grande place dans les légendes des Japhétites primitifs de la Bactriane. « Un matin, » dit un poëme sanscrit de l'âge immédiatement postérieur à celui des Vêdas, le *Çatapatha Bráhmana*, traduit par M. Max Müller[2], « on apporta à Manou de « l'eau pour se laver; et quand il se fut lavé, un « poisson lui resta dans les mains. Et il lui adressa « ces mots : Protége-moi et je te sauverai. — De quoi « me sauveras-tu ? — Un déluge (*áugha*) emportera « toutes les créatures ; c'est là ce dont je te sauverai. « — Comment te protégerai-je ? Le poisson répon- « dit : — Tant que nous sommes petits, nous res- « tons en grand péril; car le poisson avale le poisson. « Garde-moi d'abord dans un vase. Quand je serai trop « gros, creuse un bassin pour m'y mettre. Quand j'au- « rai grandi encore, porte-moi dans l'Océan. Alors je « serai préservé de la destruction. — Bientôt il devint « un gros poisson. Il dit à Manou : Dans l'année même « où j'aurai atteint ma pleine croissance, le déluge sur- « viendra. Construis alors un vaisseau et adore-moi. « Quand les eaux s'élèveront, entre dans ce vaisseau et « je te sauverai.

1. Aristophane. *Av.* v. 693-702.
2. *Sanskr.-Litter.*, p. 425.

« Après l'avoir ainsi gardé, Manou porta le poisson « dans l'Océan. Dans l'année qu'il avait indiquée, Manou « construisit un vaisseau et adora le poisson. Et quand « le déluge fut arrivé, il entra dans le vaisseau. Alors le « poisson vint à lui en nageant, et Manou attacha le câble « du vaisseau à la corne du poisson, et par ce moyen « celui-ci le fit passer par dessus la montagne du nord. « Le poisson dit : Je t'ai sauvé, attache le vaisseau à un « arbre, pour que l'eau ne l'entraîne pas pendant que tu « es sur la montagne; à mesure que les eaux baisseront, « tu descendras. Manou descendit avec les eaux, et c'est « ce qu'on appelle *la Descente de Manou* sur la montagne « du nord. Le déluge avait emporté toutes les créatures, « et Manou resta seul. »

Manou est donc sauvé; aussitôt il offre le sacrifice, qui « sera le type de tous ceux des générations futures. » Par ce sacrifice il obtient une fille nommée Ilâ, qui devient surnaturellement la mère de l'humanité. Manou garde le titre de « père des hommes » (*manouschpitar*), à qui même son nom sert désormais d'appellation; car les hommes sont *Manôr apatya*, « la descendance de Manou, » et Manou veut dire « l'être intelligent, l'homme. »

Les Grecs avaient deux traditions différentes sur le cataclysme qui détruisit l'humanité primitive. La première se ratachait au nom d'Ogygès, le plus ancien roi de l'Attique, personnage tout à fait mythique et qui se perd dans la nuit des âges; son nom même était dérivé de celui qui désignait primitivement le déluge (en sanscrit *ôugha*). On rapportait que, de son temps, tout le pays fut envahi par le déluge, dont les eaux s'élevèrent jusqu'au ciel et auquel il échappa dans un vaisseau avec quelques compagnons. La seconde tradition est la légende thessalienne de Deucalion. Zeus ayant résolu de détruire les hommes de l'âge de bronze dont les crimes

avaient excité sa colère, Deucalion, sur le conseil de Prométhée son père, construit un coffre dans lequel il se réfugie avec sa femme Pyrrha. Le déluge arrive; le coffre flotte au gré des flots pendant neuf jours et neuf nuits, et est enfin déposé par les eaux sur le sommet du Parnasse. Deucalion et Pyrrha en sortent, offrent un sacrifice, et repeuplent le monde, suivant l'ordre de Jupiter, en jetant derrière eux *les os de la terre*, c'est-à-dire des pierres, qui se changent en hommes. La tradition grecque a ceci de remarquable qu'elle indique, comme le récit de la Genèse, le motif moral du déluge, la destruction des hommes pervertis, dont la légende indienne ne disait mot.

Chez les Celtes de la Grande-Bretagne, même tradition : « La première des catastrophes, disent les antiques poésies du pays de Galles [1], fut le débordement « du *Llynn llion* ou lac des flots, et la venue d'une inondation (*bawdd*) générale, par laquelle tous les hommes « furent noyés, à l'exception de Dwyfan et Dwyfach, qui « se sauvèrent dans un vaisseau sans agrès; et c'est par « eux que l'île de Bretagne fut repeuplée. » Dans les mythes de l'Edda scandinave, les trois fils de Borr, Othin, Vili et Vé, petit-fils de Bure, le premier homme, tuent Ymir, le père des géants de la glace, dont le corps leur sert à construire la terre. Le sang s'écoule de ses blessures en telle abondance que toute la race des géants s'y noie, à l'exception de Bergelmir qui se sauve dans un bateau avec sa femme, et qui reproduit la race détruite. Les Lithuaniens, l'une des nations issues du sang de Japhet dont la langue est restée la plus voisine de l'origine, racontaient avant leur conversion au christianisme que le dieu Pramzimas, voyant la terre pleine de désordres, envoya deux géants, Wandu et Wêjas, l'eau et le vent,

1. *Myvyrian archæology of Wales*, t. II, p. 59.

pour la ravager. Ceux-ci bouleversèrent tout dans leur fureur, et quelques hommes seulement se sauvèrent sur une montagne. Alors, pris de compassion, Pramzimas, qui mangeait justement des noix célestes, en laissa choir près de la montagne une coquille, dans laquelle les hommes se réfugièrent et que les géants respectèrent. Echappés au désastre, ils se dispersèrent ensuite, et un seul couple très-âgé resta dans le pays, se désolant de ne pas avoir d'enfants. Pramzimas leur envoya son arc-en-ciel pour leur rendre l'espérance, et leur prescrit de sauter sur *les os de la terre*, car la légende lithuanienne emploie ici précisément la même expression que la légende grecque de Deucalion. Les deux vieux époux firent alors neuf sauts, et il en résulta neuf couples qui devinrent les aïeux des neuf tribus lithuaniennes [1].

On le voit, chacune des nations japhétiques qui, parties du berceau commun de la Bactriane, se sont dispersées dans les directions les plus opposées sur la surface du globe, a brodé suivant son génie propre des ornements plus ou moins puérils sur le fond de la tradition du cataclysme, emporté par elles de la contrée où elles vivaient d'abord toutes ensemble. Mais ce fond, plus ou moins déguisé par la broderie, reste constamment le même et reproduit tous les traits essentiels du récit biblique: un déluge formidable détruisant la race humaine pour châtier ses déportements, un seul juste choisi par la divinité pour échapper avec sa famille à ce désastre et devenant la souche d'une nouvelle humanité.

1. Hanush, *Slawische Mythologie*, p. 234.

CHAPITRE II

SÉPARATION DES NATIONS ARYENNES. — ZOROASTRE ET SA RELIGION.

SOURCES PRINCIPALES :

Anquetil-Duperron, *Le Zend-Avesta*, Paris, 1771, in-4, 3 vol. — Eugène Burnouf, *Commentaire sur le Yaçna*, Paris, 1833, in-4; *Etudes sur la langue et sur les textes zends*, Paris, 1850, in-8. — Westergaard, *Zend-Avesta*, Copenhague, 1855, in-4. — Ménant, *Zoroastre, Essai sur la philosophie religieuse de la Perse*, 2e édition, Paris, 1857. — Spiegel, *Avesta, die heiligen Schriften der Parsen*, Leipsig, 1852-1859, 3 vol.; *Die traditionnelle Literatur der Parsen*, Vienne, 1860; *Erân*, Berlin, 1863; *Commentar über das Avesta*, tome I, Leipzig, 1865. — Oppert, *l'Honover, ou Verbe créateur de Zoroastre*, Paris, 1862. — Max Duncker, *Geschichte der Arier in der alten Zeit*, Leipzig, 1867. — Firdoûsi, *Le livre des rois*, traduction de M. Mohl, tomes I et II; Paris, imprimerie Royale.

§ 1. — Les Aryas après l'émigration des tribus occidentales.

I. — L'émigration vers l'occident des tribus japhétiques qui devaient former la population de l'Europe ne se fit pas en un seul jour et ne fut pas le résultat d'un même exode. Elle dut se produire graduellement par l'effet de l'accroissement numérique des Aryas proprement dits, qui, arrêtés à l'est par l'obstacle infranchis-

sable d'énormes montagnes, repoussaient peu à peu les diverses tribus des Yavanas vers l'ouest, où celles-ci trouvaient devant elles des espaces libres et immenses pour y aller chercher de nouvelles demeures. Il vint cependant un moment où ce mouvement d'émigration, commencé progressivement, se précipita sous l'action d'une cause plus déterminante que nous ignorons, et où tout ce qui restait des tribus ancêtres des nations de l'Europe partit à la fois pour chercher fortune, laissant les Aryas orientaux seuls en possession de la fertile contrée qui avait été le berceau de la race. Ce fut alors que les Iraniens descendirent des froides vallées du Belourtagh, où ils avaient été refoulés, et, trouvant le champ ouvert devant eux, revinrent sous le climat plus heureux de la Bactriane; ce fut alors aussi que les Aryas de l'un et de l'autre rameau, débordant au delà des limites de la contrée qui avait suffi jadis à toutes les tribus japhétiques primitives, occupèrent au nord la Sogdiane, de l'Oxus à l'Iaxarte, et au sud la province spécialement appelée Arie par les géographes classiques. Ce grand mouvement de populations se produisit 3,000 ans environ avant l'ère chrétienne.

II. — L'époque du retour des Iraniens vers leurs demeures primitives et de la première expansion des Aryas orientaux en dehors des frontières de la Bactriane est représentée dans les légendes populaires de l'Iran, recueillies par Firdoûsi, qui en fit son *Livre des Rois*, par le règne mythique de Djemschid (Yima-Kchaëta), déjà mentionné dans les livres de Zoroastre. Djemschid personnifie la société des Aryas qui commence à s'organiser d'une manière plus parfaite qu'à l'époque primitive, perfectionne son agriculture, commence à posséder de grandes villes, et constitue plus puissamment sa religion, mais en l'entraînant plus avant dans les voies du

naturalisme, car la légende iranienne, animée de l'esprit du zoroastrisme, reproche à Djemschid d'avoir terni sa gloire par l'établissement de l'idolâtrie.

Immédiatement après cette époque, la tradition de l'Iran, qui, bien qu'ayant revêtu des formes absolument fabuleuses, doit reposer sur quelques souvenirs historiques fort altérés, place une conquête étrangère, qui semble indiquer un moment où le premier empire Kouschite de Babylone, fondé par Nemrod, aurait étendu par la force des armes sa domination jusque sur la contrée habitée par les Aryas, comme le firent plus tard quelques-uns des monarques assyriens. Ce n'est, en effet qu'à un événement de ce genre que peut se rapporter le personnage mythique du conquérant *arabe* Zohak, tyran sanguinaire, corrupteur des mœurs, propagateur d'une religion obscène et monstrueuse, contre laquelle se révoltaient les instincts moraux des tribus japhétiques; de ce Zohak qui, comme le Moloch phénicien et l'Adar-Malik de Sepharvaïm dans la Chaldée, réclamait sans cesse des victimes humaines pour nourrir les deux serpents qui se dressaient sur ses épaules.

Mais la réaction du génie propre et du sentiment d'indépendance des Aryas ne tarda pas à éclater et à briser le joug des Chamites babyloniens. « Il y avait à Ispa« han (!), raconte la légende iranienne, un homme qui « était père de deux jeunes gens beaux de visage et « doués du plus heureux naturel. Un jour on saisit ces « deux jeunes gens et on les tua, sans s'inquiéter de leur « père ni de leur famille, pour nourrir de leur cervelle « les serpents de Zohak. Cet homme se nommait Cavêh. « Il était forgeron et travaillait sous un auvent devant « sa maison, quand on vint lui annoncer que ses enfants « avaient été pris et mis à mort. Au même instant il « sortit de son auvent, et, dans son trouble, il se mit à « courir par la ville avec la pièce de cuir que portent les

« forgerons pour garantir du feu leurs vêtements. Et il « se mit à pousser des cris et des gémissements dans « Ispahan, et les hommes se réunirent autour de lui. « Or, les habitants d'Ispahan étaient fatigués de la « cruauté de Zohak ; ils se levèrent en masse avec le « forgeron Cavêh, lequel attacha au bout d'un bâton « cette pièce de cuir qui le couvrait jusqu'aux pieds et « en fit son étendard. » Vainqueur des étrangers de Zohak, Cavêh plaça sur le trône Féridoun (Thraêtaona), le petit-fils de Djemschid. Nous avons cité cette légende, dont l'auteur musulman du XIe siècle a transporté la scène à Ispahan, capitale de la Perse de son temps, non pas qu'on puisse la regarder comme réellement historique, mais à cause de l'importance qu'elle acquit à une certaine époque. Quand les rois Sassanides eurent détruit l'empire des Parthes et rétabli la religion de Zoroastre dans toute sa pureté, ils firent, en souvenir de cette légende, fabriquer un étendard de cuir, qu'ils couvrirent de pierres précieuses, et qu'ils appelèrent « l'étendard de Cavêh. » On ne le déployait qu'aux occasions solennelles et décisives, quand le roi lui-même se mettait à la tête de ses troupes. Il était regardé comme le palladium sacré de la monarchie, de la nationalité et de la cause du zoroastrisme. Sa prise par les Arabes à la bataille de Kadésieh entraîna immédiatement la déroute de l'armée d'Yezdegerd et la ruine de la monarchie persane, tombée sous les armes de l'islamisme.

III. — C'est presque aussitôt après la délivrance des Aryas de la tyrannie de Zohak, sous le règne même de Féridoun, aussi mythique que ceux de ses prédécesseurs, mais représentant très-probablement une époque de l'histoire, que la tradition iranienne fait commencer la longue lutte, incessamment renouvelée pendant des siècles et des siècles, des Aryas contre les Touryas ou

Touraniens, c'est-à-dire les peuples ougro-finnois, principalement ceux du rameau turc. Nous avons eu déjà l'occasion de parler de l'antique puissance des nations touraniennes ou des Scythes d'Asie, auxquels l'historien Justin, en général si bien informé, attribue 1,500 ans de prépondérance sur une grande partie du continent asiatique. Nous avons aussi parlé de leur vieille civilisation longtemps méconnue et dont la science moderne commence à retrouver les vestiges, civilisation étrange et incomplète, marquée par un sabéisme grossier, un *chamanisme* analogue à celui que professent encore aujourd'hui la plupart des populations ougriennes, et que professaient jadis les Finnois, une tendance éminemment matérialiste, un défaut complet d'élévation morale, mais en même temps un développement extraordinaire de certaines connaissances, de grands progrès dans certains côtés de la culture matérielle, tandis que d'autres restaient à un état tout à fait rudimentaire, civilisation enfin à laquelle les populations du bassin de l'Euphrate et du Tigre, de l'Arménie et de la Susiane durent leur écriture cunéiforme. Leur divinité principale était le grand serpent dont Zoroastre fit l'emblème d'Ahriman, le principe du mal, serpent que la légende iranienne appelle Afrasiâb, et qui semble avoir, dans la langue antique des Touryas de la Médie, porté le nom de Farroursarrabba[1]. La tradition iranienne recueillie dans le *Livre des Rois*, et les livres zends du zoroastrisme représentent la guerre des Aryas et des Touryas comme une guerre de frères ennemis, et en effet nous avons montré dans notre premier chapitre que les populations ougro-finnoises devaient, suivant de grandes vraisemblances, être regardées comme un rameau de la race de Japhet plus an-

1. Voy. Oppert, *Rapport à M. le ministre de l'Instruction publique*, Paris, 1857.

ciennement détaché que les autres. Mais la guerre n'en fut pas moins acharnée et haineuse. Elle avait dès l'origine un caractère religieux au moins autant que national, et elle le prit encore plus après Zoroastre. Elle était d'ailleurs dans la force même des choses, car les Aryas et les Touryas étaient limitrophes, la tendance irrésistible de leurs migrations les poussait dans la même direction, ils aspiraient à la possession des mêmes contrées fertiles et bénies du ciel. Reléguée dans l'âpre région des plaines, au nord des Aryas, la masse principale des tribus touraniennes convoitait les heureuses vallées de la Bactriane et méditait d'en chasser ceux qui les détenaient. A l'ouest, un de leurs rameaux était descendu dans le Kurdistan actuel, la Médie et la Susiane, et précisément une partie des Aryas se dirigeait graduellement de ce côté, à mesure que l'accroissement de la population la poussait en avant. C'est au nord, dans la Sogdiane et sur la ligne de l'Iaxarte; à l'ouest, dans la Margiane et l'Hyrcanie, qu'Aryas et Touryas durent se trouver d'abord en contact et en antagonisme; c'est en effet dans ces régions que la légende iranienne place le commencement de la lutte, et elle y montre les Touraniens ayant d'abord le dessus.

IV. — A cet âge de l'histoire des Aryas, compris entre la migration des tribus occidentales qui allèrent gagner l'Europe et la division des tribus orientales en deux grands rameaux, dont l'un se dirigea vers la Médie et la Perse et l'autre vers l'Inde, appartiennent les plus antiques morceaux du recueil des Vêdas. Ils nous montrent un état de société pareil encore à celui de l'âge antérieur et la même religion. Seulement la population augmente rapidement, les villes grandissent, l'agriculture se développe, progresse et tend à prendre le dessus sur la vie pastorale. Aussi la société commence à s'orga-

niser hiérarchiquement ; il s'y forme petit à petit des classes, des ordres, qui ne sont pas encore des castes aux limites infranchissables, de l'une à l'autre desquelles on peut encore passer, mais dans lesquelles généralement les professions sont héréditaires. Ces classes sont celles des prêtres, des guerriers et des agriculteurs, que l'on distingue quelquefois en pasteurs et laboureurs. Ce sont les trois ordres que l'Avesta reconnaît chez les Iraniens et que plus tard on considéra comme descendant de trois fils de Zoroastre, ceux dont Hérodote signale l'existence chez les Perses de son temps. Dans l'Inde, sous l'influence de l'esprit brahmanique et au milieu des événements de la conquête, ces ordres des anciens Aryas devinrent des castes, les trois castes supérieures, tandis que la population vaincue de la race de Cham, les Dasyous ou Çoudras furent cantonnés dans les castes inférieures et méprisées.

§ 2. — Zoroastre.

I. — C'est alors que nous devons placer la grande réforme religieuse que suivirent les Iraniens et dont la gloire s'attache au nom de Zarathustra (splendeur d'or), plus connu sous la forme hellénisée de Zoroastre. Tous les écrivains de l'antiquité s'accordent à placer le personnage de Zoroastre dans une très-haute antiquité. Pline le dit de mille ans antérieur à Moïse (ce qui paraît bien être assez exactement la date réelle) ; Hermippe, qui traduisit ses livres en grec, le faisait remonter à 5,000 ans avant la prise de Troie ; Eudoxe à 6,000 ans avant la mort de Platon ; Xanthus de Lydie enfin à six siècles seulement avant Darius Ier de la dynastie des Achéménides. La science moderne, après les savantes études d'Eugène

Burnouf et de M. Spiegel sur les livres originaux du zoroastrisme, conquis au prix de tant de difficultés dans l'Inde par Anquetil-Duperron, arrive aujourd'hui, par une série de preuves et de déductions dont l'exposé ne saurait trouver ici sa place, à la conclusion qu'ont formulée également M. Spiegel et M. Oppert, c'est-à-dire que, si la date précise où vécut le fondateur de la religion du dualisme n'est pas possible à fixer encore faute d'éléments de précision, cette date est certainement fort élevée, bien que n'atteignant pas les limites fabuleuses des indications d'Hermippe et d'Eudoxe, et que toutes les vraisemblances concordent pour la rapporter aux environs du XXV^e^ ou du XXVI^e^ siècle avant Jésus-Christ, à l'époque adoptée par Pline.

II. — Nous ne savons rien de positif sur la vie de Zoroastre, sinon qu'il fut l'auteur de la doctrine religieuse à laquelle son nom est resté attaché. On ignore même quelle fut sa patrie; mais du moins le théâtre de ses prédications et des succès de sa doctrine est positivement déterminé par la concordance des témoignages des livres de l'Avesta, des écrivains classiques et des auteurs de l'Orient musulman. Ce fut la Bactriane, alors gouvernée par le roi Hystaspe (en zend *Vistaçpa*; en persan *Goustasp*), fils d'Aurvadaçpa (dans les auteurs persans du moyen-âge *Lohrasp*), fils de Kava Ouçrava (*Kaï-Khosrou*), fils de Kava Ous (*Kaï-Kaous*), fils de Kava Kavâta (*Kaï-Kobad*), fondateur de la dynastie des Kéaniens. Les écrivains persans du moyen âge, derniers échos de traditions populaires toutes mythiques, auxquelles Pline et Eubule, dans l'antiquité, faisaient déjà allusion, attribuent à Zoroastre une série de prodiges et de miracles sans fin. A l'âge de trente ans il reçoit sa mission d'Ormuzd lui-même, qui converse avec lui dans l'antre d'une montagne où il demeure retiré pendant vingt ans. Il se rend

ensuite à la cour du roi Hystaspe, qu'il convertit à force de miracles, et bientôt toute la Bactriane professe sa religion, mais une partie des populations aryennes refuse de l'admettre. Le réformateur périt enfin dans une invasion des Touraniens, ennemis nés du nouveau culte, qui se jettent sur la Bactriane, en prennent d'assaut la capitale et profanent les temples du feu. Mais cette tradition n'était pas la seule qui eût cours dans l'antiquité; d'autres légendes, non moins autorisées, donnaient un autre caractère à la figure de Zoroastre : elles en faisaient une sorte de Moïse, chef politique en même temps que législateur religieux. Trogue-Pompée, que nous ne connaissons malheureusement que par son abréviateur Justin, l'un des historiens de l'antiquité classique les plus remarquables par la finesse et la sûreté du sens critique, qui savait particulièrement bien choisir ses sources d'information et possédait une érudition merveilleusement variée, disait que Zoroastre avait lui-même gouverné les Bactriens, sans doute après la mort d'Hystaspe, et qu'à leur tête il avait prêché sa nouvelle religion les armes à la main, cherchant à l'imposer par la conquête aux autres Aryas.

III. — La vie de Zoroastre est donc enveloppée de ténèbres qui demeureront probablement toujours impénétrables, et nous ne connaissons ce législateur religieux de l'Iran que par son œuvre. Celle-ci est grande, élevée, digne d'une profonde admiration. La doctrine de Zoroastre est sans contredit le plus puissant effort de l'esprit humain vers le spiritualisme et la vérité métaphysique, sur lequel on ait essayé de fonder une religion en dehors de la révélation et par les seules forces de la raison naturelle; elle est la doctrine la plus pure, la plus noble et la plus voisine de la vérité parmi celles de l'Asie et de tout le monde antique, à part celle des

Hébreux, basée sur la parole divine. C'est la réaction des plus nobles instincts de la race japhétique, la race spiritualiste et philosophique par excellence entre les descendants de Noé, contre le panthéisme naturaliste et le polythéisme, sa conséquence inévitable, qui s'étaient graduellement introduits dans les croyances des Aryas et y avaient oblitéré les souvenirs de la révélation primitive. Aussi Zoroastre, dans son indignation contre le polythéisme et l'idolâtrie, transporte-t-il, par un procédé semblable à celui des prophètes d'Israël et des Pères de l'Eglise, les appellations des personnages divins de la religion védique aux esprits mauvais. Les dieux de cette religion, Dêvas, deviennent chez lui les démons; deux des plus importants, Indra et Çiva, sont transformés en ministres du principe du mal. Zoroastre, dans sa doctrine religieuse, tend au monothéisme pur; il s'élève d'un vol puissant vers ce dogme de la vérité éternelle, mais, ne faisant appel qu'aux seules forces de sa raison, privé du secours surnaturel de la révélation, il se heurte au formidable problème de l'origine du mal; c'est l'écueil sur lequel se brise son essort; incapable de le franchir, il retombe sur la conception funeste du dualisme.

§ 3. — La Religion de Zoroastre.

I. — La religion prêchée par le législateur de la Bactriane s'appelle le *mazdéisme* ou la « science universelle. » Elle a été révélée par la « Parole excellente, pure et agissante, » parole que Zoroastre a transmise aux hommes et qui est « la bonne loi. » Cette loi s'appelle Zend-Avesta, c'est-à-dire « loi et réforme, » car Zoroastre a toujours présenté sa doctrine comme un renouvellement de celle qui existait chez les Aryas aux

âges primitifs, avant l'invasion et la tyrannie de Zohak.

Le Zend-Avesta, l'ensemble des écrits constituant la loi religieuse des Mazdéens et attribués à Zoroastre, comprenait, au temps des rois Sassanides, les plus fervents adeptes qu'ait jamais possédés cette doctrine, 21 *naçkas* ou livres. La plus grande partie de cette collection a péri dans les persécutions acharnées que les musulmans, après la conquête de la Perse, firent subir à tout ce qui rappelait l'ancien culte. Un seul des livres qui la composaient est parvenu jusqu'à nous dans son intégrité, c'est le *Vidaêvadâta*, « la loi contre les démons, » en persan *Vendidad*. Le *Yaçna* et le *Vispered* sont des collections de fragments. La réunion du *Vendidad*, du *Yaçna* et du *Vispered* constitue le recueil appelé *Vendidad-Sadé*. D'autres collections de fragments forment un autre recueil, du nom de *Yescht-Sadé*. C'est là tout ce qui est parvenu jusqu'à nous en fait de débris des livres zoroastriques dans le texte zend original. Mais nous avons en outre la traduction d'un écrit de la même origine, traitant de la cosmogonie, le *Boundéhesch*, traduction faite en pehlevi, la langue vulgaire de la plus grande partie de la Perse sous les Sassanides.

Sans doute, l'état dans lequel le texte des débris du Zend-Avesta se présente à nous ne remonte pas plus haut que l'âge des Sassanides, où l'antique loi des Mazdéens fut écrite avec un nouvel alphabet et soumise en conséquence à un travail de transcription pareil à celui qu'Esdras fit subir au Pentateuque. Sans doute ce texte présente plus d'un vestige d'interpolation et d'altération. Mais le fond et les parties essentielles remontent à la plus haute antiquité ; la preuve en est dans leur langue même, le zend, antique idiome de la Bactriane, l'un de ceux de la famille indo-européenne qui nous reportent le plus près des formes primitives, bien plus haut par exemple que le perse des inscriptions cunéiformes des

Achéménides. Ces fragments ne sont pas l'œuvre de Zoroastre lui-même, mais ils datent de bien longtemps et représentent encore le véritable esprit de sa doctrine. La critique moderne ne serait même pas éloignée de regarder comme émanant directement du célèbre législateur les *Gâthâs* ou chants placés à la fin du *Yaçna*, qui offrent un caractère d'archaïsme et de simplicité beaucoup plus grand que les autres morceaux, et où tous les points fondamentaux de la religion sont, du reste, nettement indiqués.

II. — La doctrine mazdéenne repousse de la manière la plus expresse l'idée de l'émanation dans l'origine du monde; les quelques passages où l'on voit apparaître une trace de cette idée sont le résultat d'une corruption postérieure, et la critique les rejette unanimement comme contraires à l'esprit essentiel et originaire de la religion. La doctrine de la création est au contraire exprimée de la façon la plus formelle dans maint et maint passage, et creuse dès l'abord un abîme entre l'enseignement de Zoroastre et les autres religions antiques, car elle repousse absolument toute conception panthéistique. La création est l'œuvre d'Ahouramazda (Ormuzd), « l'esprit sage, » appelé aussi « l'esprit saint, » (*Çpenta maynious*), le principe du bien, représenté par la lumière, par le soleil, par le feu, qu'on appelle son fils; il est le véritable dieu de la religion de Zoroastre, celui que le législateur considérerait comme unique, et le souverain maître de toutes choses, si le problème de l'origine du mal ne venait pas toujours se dresser devant son esprit et l'arrêter dans l'élan de sa tendance vers le monothéisme. « J'invoque et je célèbre, dit le *Yaçna*, « le créateur Ahouramazda, lumineux, resplendissant, « très-grand et très-bon, très-parfait et très-énergique, « très-intelligent et très-beau, éminent en pureté, qui

« possède la bonne science, source de plaisir, lui qui « nous a créés, qui nous a formés, qui nous a nourris, « lui le plus accompli des êtres intelligents. » Créateur de toutes choses, Ormuzd est lui-même incréé et éternel. Il n'a pas eu de commencement et il n'aura pas de fin. Il a accompli son œuvre de création en prononçant la « Parole, » le « Verbe créateur qui existe avant tout, » *Honover*. Mais ici, à l'occasion de cette doctrine si remarquable et si près de la vérité complète, il nous faut citer le texte même du *Yaçna*.

« Zoroastre demanda à Ahouramazda :

« Ahouramazda, esprit très-saint, créateur des « mondes existants, véridique ! Quelle fut, ô Ahoura- « mazda, la Parole qui exista avant le ciel, avant l'eau, « avant la terre, avant la vache, avant l'arbre, avant le « feu, fils d'Ahouramazda, avant l'homme véridique, « avant les Daévas et les animaux carnivores, avant « tout l'univers existant, avant tout le bien créé par « Mazda et ayant son germe dans la vérité.

« Alors Ahouramazda répondit :

« Ce fut la totalité du Verbe créateur, très-saint Zo- « roastre, je te le dirai. Elle exista avant le ciel, avant « l'eau, avant la terre, avant la vache, etc. (comme ci- « dessus).

« Telle est la totalité du Verbe créateur, ô très-saint « Zoroastre, que quand même elle n'est pas prononcée, « ni récitée, elle compense cent autres prières émanées « qui ne sont pas prononcées, ni récitées, ni chantées. « Et celui qui, dans ce monde-ci qui existe, ô très-saint « Zoroastre, se souvient de la totalité du Verbe créateur, « ou la profère quand il s'en est souvenu, ou la chante « quand il la profère, ou la célèbre quand il la chante, « je conduirai son âme trois fois à travers le pont du « monde meilleur, vers la meilleure existence, vers la « meilleure vérité, vers les meilleurs jours.

« ..... J'ai prononcé cette Parole qui contient le Verbe « et son effet pour accomplir la création de ce ciel, « avant la création de l'eau, de la terre, de l'arbre, de « la vache quadrupède, avant la naissance de l'homme « véridique à deux pieds. »

Aussi la fameuse et antique « prière des vingt-et-un mots, » qui remonte à Zoroastre lui-même et que ses sectateurs doivent répéter cent fois par jour, est-elle ainsi conçue : « De même que le Verbe de la Volonté « suprême, ainsi l'effet n'existe que parce qu'il procéde « de la vérité. La création de ce qui est bon dans la « pensée ou dans l'action appartient dans le monde à « Mazda et le règne est à Ahoura, que son propre Verbe « a constitué le destructeur des méchants. »

III. — Voilà certes une doctrine bien haute, d'une grande correction, qui touche presque à la vérité compléte et tend directement au monothéisme absolu. Cependant Zoroastre, par une chuté étrange, sort brusquement du dogme de l'unité divine, qui semblait la conséquence nécessaire de la conception d'Ormuzd. Le problème de l'origine du mal est le plus terrible de tous ceux qui se posent nécessairement à l'intelligence humaine dès qu'elle se met à réfléchir sur les causes premières ; c'est celui qui déroute le plus la raison. La philosophie, livrée à ses seules forces, a toujours été impuissante à le résoudre; seule la doctrine juive et chrétienne, illuminée par un rayon d'en haut, a pu en donner la clef. Ainsi que nous l'avons déjà dit, ce problème fut l'écueil sur lequel sombra la conception religieuse de Zoroastre.

Sachant s'élever au-dessus des phénomènes physiques dont la contemplation avait tout primé dans l'établissement des religions païennes et avait conduit Egyptiens, Babyloniens et Aryas au panthéisme, préoccupé avant

tout de l'ordre moral et métaphysique, le réformateur religieux de la Bactriane ne pouvait manquer de voir se dresser devant son esprit, comme une inconnue menaçante et irréductible, la question de l'origine et de l'existence du mal. Ses aspirations étaient trop hautes, trop morales, pour qu'il pût en accepter la monstrueuse solution dans laquelle avaient roulé les systèmes panthéistiques des bords du Nil et de l'Euphrate, celle qu'Héraclite renouvela plus tard parmi les philosophes grecs : l'identité fondamentale des contraires, du bien et du mal, différents et opposés seulement dans l'apparence. Il lui était également impossible d'admettre que le Dieu qu'il concevait éternellement bon, pur, juste et parfait, eût créé le mal et l'eût placé lui-même dans le monde. Un secours surnaturel aurait pu seul tirer Zoroastre des difficultés d'un tel problème, et ce secours lui manqua. Réduite à elle-même, sa pensée fut égarée par le souvenir d'une doctrine que nous avons vue tenir une place capitale dans la religion des vieilles tribus japhétiques, celle de la lutte permanente de deux principes rivaux, issus de la même source, dont l'antagonisme produit l'existence et la durée de l'univers. C'est surtout dans les phénomènes de l'ordre physique que les anciens Aryas avaient vu cette lutte ; mais, par une pente assez naturelle, ils y avaient assimilé celle du bien et du mal. Zoroastre la transporta dans l'ordre moral et métaphysique, et elle devint la base de son système de dualisme. En face d'Ormuzd, le dieu bon, le principe du bien, il admit l'existence d'un principe opposé, contre lequel Ormuzd doit lutter constamment pour conserver son empire, principe égal à lui en puissance et d'une nature semblable, « l'esprit mauvais, » Agra-Mainyous, en persan Ahriman. C'est cet esprit qui a créé le mal moral et matériel, et la mort. La création était sortie des mains d'Ormuzd pure et parfaite

comme lui-même; c'est Ahriman qui la pervertit par son action funeste et qui travaille chaque jour à la pervertir et à la renverser, car il est le destructeur (*paurou-marka*) en même temps que l'esprit mauvais. Ahriman est éternel dans le passé comme Ormuzd; il n'a pas eu non plus de commencement et ne procède d'aucune essence antérieure. Mais l'instinct moral de Zoroastre n'a pas pu se résoudre à regarder sa puissance comme éternelle dans l'avenir, ce qui était pourtant la conséquence logique de la manière dont il concevait. Cet être qui n'a pas eu de commencement aura une fin. Un jour viendra, à la fin des siècles, où trois prophètes issus de Zoroastre, Oukhsyad-éréma, « la lumière croissante, » Oukhsyad-éréta, « la vérité croissante, » et Açtvad-éréta, « la vérité existante, » apporteront au monde les trois derniers livres du Zend-Avesta et convertiront tous les hommes au mazdéisme; alors le mal sera définitivement vaincu et anéanti, la création redeviendra aussi pure qu'au premier jour, et Ahriman disparaîtra pour jamais.

Telle est la doctrine véritable de Zoroastre sur ce point, celle qu'on peut avec toute certitude considérer comme l'orthodoxie mazdéenne; les sectes assez nombreuses qui plus tard, comme le manichéisme, ont soutenu l'éternité du principe mauvais dans l'avenir comme dans le passé et la continuation indéfinie de sa lutte contre le bon principe, étaient des sectes hérétiques par rapport à la pensée du fondateur de la religion.

IV. — Mais comment concilier l'existence de ces deux êtres absolus, égaux, semblables, coéternels? Zoroastre semble avoir évité l'examen de ce nouveau problème. C'est pour le résoudre que se forma plus tard la doctrine des Zarvaniens, véritable corruption du dogme primitif de Zoroastre, qui semble avoir commencé à paraître

vers le temps d'Alexandre, qui se développa dans le cours du moyen âge, surtout au contact des musulmans et des sectes panthéistes du schiisme qui pullulaient en Perse, doctrine que professent enfin de nos jours les Guèbres ou Parsis de Bombay, derniers sectateurs des idées de l'antique prophète de la Bactriane. Elle suppose antérieurement à Ormuzd et à Ahriman et au-dessus d'eux un personnage unique source de tout, « le Temps sans bornes, » Zarvân-akarana, qui aurait fait sortir de son sein par voie d'émanation les deux principes, pour les y absorber un jour de nouveau avec tous les êtres qui peuplent le monde. Cette monstrueuse conception, qui ramène le mazdéisme à un panthéisme absolu, qui substitue l'émanation à la création et réduit Ormuzd au rôle d'un démiurge organisateur de l'univers préexistant en puissance, au lieu du rôle de véritable créateur que lui assignait Zoroastre, qui assimile l'être en soi, la divinité, à la matière incréée, au chaos supposé éternel, qui détruit toute distinction dans l'ordre moral entre le bien et le mal, émanés l'un et l'autre de la même substance divine et destinés à s'y confondre de nouveau, par conséquent distincts seulement temporairement et en apparence; cette monstrueuse conception, dis-je, qui a désormais prévalu parmi les sectateurs du culte mazdéen, est absolument contraire à l'esprit même de la réforme de Zoroastre; on n'en découvre aucun vestige dans les morceaux réellement anciens du Zend-Avesta, et la science moderne s'est regardée comme en droit d'affirmer qu'elle n'avait jamais fait partie des enseignement du législateur religieux des Iraniens. La doctrine des Zarvaniens, comme l'ont reconnu MM. Spiegel, le baron d'Eckstein, Oppert, est le résultat d'une influence. d'une infiltration adultère des idées du panthéisme grossier et matérialiste de la Chaldée dans la religion de Zoroastre, qu'il a dénaturée sur ce point capital. Mais il

faut reconnaître qu'une étrange erreur métaphysique dans la doctrine véritablement zoroastrienne permettait de greffer assez facilement sur elle cette conception étrangère. En effet, Zoroastre ne paraît pas avoir compris que la notion de *temps* impliquait une notion essentielle de fini ; il l'a confondue avec celle de l'éternité. Le législateur religieux de la Bactriane n'a pas su concevoir la pensée d'un commencement au temps ; de là l'expression qu'il emploie à plusieurs reprises en parlant du temps, que « son étendue s'est créée elle-même ; » de là aussi celle que nous lisons dans le *Yaçna* : « l'Esprit-Saint « créa *dans le temps* sans bornes, » expression qui ouvrait la porte à la doctrine du Zarvân-akarana. Aussi les Zarvaniens disent-ils : « Le Temps préexiste à tout ; « on ne saurait lui concevoir un commencement ; donc « c'est en lui et par lui qu'a été produit Ormuzd lui-« même. »

V. — Toutes les conceptions secondaires de la religion mazdéenne découlent de la base première du dualisme. Au-dessous d'Ormuzd et d'Ahriman sont des génies puissants, créés par eux et non émanés de leur substance, qui les assistent dans leur œuvre bienfaisante et malfaisante ; ce sont de vrais anges ou démons, des créatures d'ordre surnaturel et non des dieux. Ormuzd a créé d'abord les six « immortels saints, » *Amesaoçpentao* (en persan *Amschaspands*), qui sont Vôhoumanô, « le bon « esprit, » Asôvahistô, « le pur meilleur, » Khsathsôvairyô, « le roi puissant, » Çpenta-armâiti, » la sainte terre, » Haurvatât, « l'univers, » Amérétât, « l'immortalité ; » ceux qui portent les noms de la terre et de l'univers ne sont pas ces créatures matérielles elles-mêmes, mais bien les purs esprits que l'on considère comme présidant à leur existence et à leurs destinées, Au-dessous de ces esprits supérieurs viennent les Yazatas

(en persan *Yzeds*), esprits d'une classe moins élevée répandus dans tout l'univers existant et veillant à la conservation de ses diverses parties. Les Yazatas, comme les Amschaspands, sont l'objet d'un culte de la part des Mazdéens, culte d'une autre nature que celui qui s'adresse à la divinité, culte qui doit aussi être décerné à toutes les créatures que l'on regarde comme supérieures à l'homme, par exemple les astres dont l'adoration tient peu de place dans les écrits du Zend-Avesta, mais avait pris un grand développement sous les rois de Perse de la dynastie des Achéménides.

Au-dessous des Yazatas se placent les Fervers, formes pures des choses, créatures célestes répondant aux créatures terrestres, dont elles sont les types immortels. Les astres, les animaux, les hommes, les anges, tout être, en un mot, a son Ferver, qu'on implore par des prières et des sacrifices ; protecteur invisible qui veille incessamment sur l'être auquel il est attaché. Lorsqu'un homme meurt, son Ferver demeure au ciel ; aussi les prières pour les morts sont-elles, dans le mazdéisme, adressées aux Fervers des morts. Les cérémonies funèbres sont célébrées en leur honneur, et les dix derniers jours de l'année leur sont consacrés. Plus l'homme a été grand et juste, plus son Ferver est puissant.

A cette hiérarchie des esprits célestes est opposée une hiérarchie exactement semblable d'esprits mauvais, créés par Ahriman ; chacun d'eux contrecarre et combat l'œuvre bonne, l'œuvre conservatrice d'un des ministres d'Ormuzd. Si le principe du bien a ses six Amschaspands, Ahriman leur oppose ses six Darvands, dont le premier est Akômanô, « le mauvais esprit ; » le second Ander, le dieu Indra du culte védique ; le troisième Çaurva, le Çiva que l'Inde continue à adorer après les Aryas de l'âge védique ; le quatrième Nâsatya, autre divinité de la même espèce. Les adversaires des

Yazatas sont les Daévas (en persan *Dews*), les démons, qui ont juste les mêmes attributions dans le mal que leurs antagonistes dans le bien. C'est par eux que le premier homme a été séduit et soumis à une dégradation qu'Ormuzd a voulu réparer en révélant le Zend-Avesta. Mais le médiateur par excellence n'est cependant pas Zoroastre, de qui Ormuzd s'est servi pour cette révélation, car le législateur bactrien ne s'est jamais donné que comme un homme inspiré du ciel, un prophète; il n'a pas prétendu participer de la nature divine. Le médiateur est Mithra, dont l'origine n'est pas nettement expliquée dans ce qui nous reste des livres de Zoroastre, mais qui paraît issu d'Ormuzd et consubstantiel à lui; Mithra, qui a chassé du ciel Arihman, représenté par le serpent à deux pieds; Mithra, gardien des hommes après leur vie et leur juge après la mort; Mithra, dont le rôle est détaillé surtout dans les livres plus récents, mais dont le nom, le titre de victorieux et le rang élevé dans les croyances mazdéennes appartiennent authentiquement aux temps les plus antiques de cette religion. Et comme tout doit y être organisé en dualités hostiles, Mithra possède son pendant et son adversaire dans le monde d'Ahriman, c'est Mithra Daradj, « Mithra le mauvais, » qui s'étudie à détruire toutes ses œuvres bienfaisantes.

VI. — « La croyance aux peines et aux récompenses futures est nettement exprimée dans le Zend-Avesta, quoique sans beaucoup de développements et de détails; sans doute la matière était plus longuement traitée dans les livres qui sont perdus pour nous. L'âme qui pendant la vie a cédé aux séductions du mal ne peut franchir la redoutable épreuve du pont Chinvat, où les âmes sont amenées le jour qui suit la troisième nuit après la mort. Mais les bons en sortent victorieux, conduits par les

Yazatas célestes, et, accueillis dans le monde impérissable, ils vont rejoindre dans leur demeure Ormuzd et les Amschaspands qui siégent sur des trônes d'or ; ces âmes glorifiées deviennent redoutables aux Daévas.

VII. — La morale du mazdéisme est simple et pure. Le fidèle adorateur d'Ormuzd a pour mission de combattre le mal sous toutes ses formes. Or, la profession la plus favorable à l'accomplissement de cette œuvre est celle de l'agriculture. Le prêtre, le guerrier et l'agriculteur sont les plus puissants soutiens de la loi mazdéenne ; mais parmi les créatures qui sont les plus agréables à Ormuzd, l'agriculteur occupe un des premiers rangs « C'est un saint homme, dit Ahouramazda, que celui « qui s'est construit sur la terre une habitation dans la « quelle il entretient le feu, du bétail, sa femme, ses « enfants et de bons troupeaux. Celui qui fait produire « du blé à la terre, celui qui cultive les fruits des champs, « celui-là cultive la pureté ; il avance la loi d'Ahoura- « mazda autant que s'il offrait cent sacrifices. » Les règles morales du Zend-Avesta sont souvent d'une très-grande délicatesse, et on y remarque surtout une profonde horreur pour le mensonge, bien qu'à côté d'une certaine complaisance pour les jouissances matérielles. Mais on est surpris d'y rencontrer des passages qui témoignent d'une vénération religieuse pour certains animaux, surtout pour la vache et le chien, et en même temps une horreur extrême pour certains objets, principalement pour les cadavres humains, qu'il n'est permis de brûler ni d'enterrer, à cause du respect porté au feu et à la terre, mais que l'on doit abandonner aux oiseaux de proie (dans des enceintes réservées à cet effet) ; c'est encore aujourd'hui la coutume parmi le petit nombre de Mazdéens qui subsistent dans la Perse et dans l'Inde.

« Si cependant on veut bien y regarder de près, on est amené à reconnaître que les plus bizarres contrastes de cette religion s'expliquent par sa doctrine fondamentale, qui partage le monde entre les empires d'Ormuzd et d'Ahriman, jugeant ainsi absolument bons ou absolument mauvais par eux-mêmes les divers êtres de la création. Les animaux utiles, le blé, les pâturages, l'eau qui rafraîchit et désaltère, le feu qui aide à la conservation de la vie, sont réputés objets sacrés comme œuvres du bon principe ; certains animaux, au contraire, sont regardés comme les auxiliaires et les créatures du principe du mal. Une conséquence bien plus étrange encore — qui n'est peut-être pas formellement exprimée, mais qui est partout sous-entendue et supposée, et qu'a très-bien mise en lumière le savant traducteur et commentateur allemand du Zend-Avesta, M. Spiegel — est que la mort change à cet égard la condition de chaque être. Ahriman, en faisant périr ceux qui ont reçu la vie d'Ormuzd, demeure vainqueur sur ce point et reste maître du corps, qui est rangé parmi les objets impurs, et le contraire arrive quand Ormuzd ou les siens font périr une créature d'Ahriman. Il en résulte que le culte ne consiste guère que dans les prières, l'offrande du jus du haoma (la même plante que le *sôma* védique) et l'entretien du feu sacré ; les sacrifices sanglants y sont inconnus ; car, bien que la nourriture animale ne soit pas défendue aux Mazdéens d'une manière absolue, ce ne serait pas à leurs yeux un acte de piété que d'immoler une créature d'Ormuzd, et on ne peut lui offrir celles de son ennemi. Cependant Hérodote décrit avec les détails les plus précis des sacrifices sanglants chez les Perses de son temps, et en général il était très-bien informé des choses de leur religion ; si l'usage en existait alors, c'était une altération de l'esprit premier de la liturgie mazdéenne et une dérogation aux préceptes stricts du Zend-Avesta. » (Robiou.)

VIII. — « L'usage des Perses, dit Hérodote, n'est pas « d'élever aux dieux des statues, des temples, des autels ; « ils traitent, au contraire, d'insensés ceux qui le font ; « c'est, à mon avis, parce qu'ils ne croient pas, comme « les Grecs, que les dieux aient une forme humaine. » L'esprit fondamental du mazdéisme avait, en effet, la plus vive horreur de l'idolâtrie. Ormuzd est quelquefois représenté sur les monuments des rois achéménides planant au-dessus du souverain et le protégeant, sous des traits qui reproduisent exactement ceux de la figure d'Ilou chez les Assyriens ; mais cette image n'est pas une idole à qui s'adressent les adorations, et d'ailleurs son emploi seul est une infidélité aux véritables préceptes de la religion, empruntée à un autre culte et à un usage étranger. L'unique image d'Ormuzd que le Zend-Avesta admette dans les sanctuaires et laisse intervenir dans le culte, parce qu'il la considère comme seule pure et presque immatérielle, est la flamme. De là le culte du feu sacré, que les Mazdéens n'adorent pas en lui-même, mais dans lequel ils adorent Ormuzd. Les seuls temples de la religion de Zoroastre sont les *atesch-gâhs* ou pyrées; là brûle sans jamais s'éteindre un bûcher dont la flamme est constamment entretenue et entourée d'une vénération liturgique par les prêtres, divisés en deux classes, les *mobeds* et les *herbeds*. Quelques monuments d'origine zoroastrienne représentent la figure d'Ormuzd apparaissant au milieu de la flamme du pyrée.

IX. — Les livres du Zend-Avesta renferment de curieux souvenirs sur l'origine des choses, qui se distinguent par leur précision et leur concordance avec les données bibliques. Pour Zoroastre comme pour Moïse, la création de l'univers visible est l'œuvre des six époques. C'est Ormuzd qui a tout fait sortir du néant avec l'aide des Amschaspands, et voici le témoignage

qu'il se rend dans un des fragments parvenus jusqu'à nous : « En quarante-cinq jours, moi Ormuzd, avec les « Amschaspands, j'ai bien travaillé, j'ai donné le ciel ; « j'ai ensuite célébré le *Gahanbâr* et lui ai donné le nom « de *Gah-Médiozerem.* » Chaque *gahanbâr* est une « réunion des temps, » une époque. Ormuzd reprend : « Je « célèbre Medioschem (la seconde époque) : en soixante-« cinq jours, moi Ormuzd, j'ai bien travaillé ; j'ai donné « l'eau, et j'ai ensuite célébré le *gahanbâr* et lui ai « donné le nom de *Gah-Médioschem.* » Ainsi de suite, dans la même poésie et avec une formule semblable pour les quatre autres époques : En soixante-quinze « jours, moi Ormuzd, j'ai bien travaillé, j'ai donné la « terre... » C'est le *Gah-Peteschem.* — « En trente jours, « moi Ormuzd, j'ai bien travaillé, j'ai donné les arbres... » C'est le *Gah-Eiathrem.* — « En quatre-vingts jours, moi « Ormuzd, j'ai bien travaillé, j'ai donné les animaux... » C'est le *Gah-Médiareh.* — « En soixante-quinze jours, « moi Ormuzd, j'ai bien travaillé ; j'ai donné l'homme... » C'est le *Gah-Hamespthmedem.* Une fête s'applique à chacune de ces époques, et la dernière est « celle du long sacrifice, du sacrifice perpétuel. »

Nous avons déjà dit que le mazdéisme professe formellement la doctrine de la déchéance de l'homme, induit en tentation par l'esprit du mal. Voici comment le livre du *Boundéhesch* raconte la chute de nos premiers parents : « Ormuzd parle de Meschia et de Meschiané « (le premier homme et la première femme). L'homme « fut, le père du monde fut. Le ciel lui était destiné, à « condition qu'il serait humble de cœur, qu'il ferait avec « humilité l'œuvre de la loi, qu'il serait pur dans ses « pensées, pur dans ses paroles, pur dans ses actions, « et qu'il n'invoquerait pas les Devs... D'abord ils dirent « ces paroles : « C'est Ormuzd qui a donné l'eau, la « terre, les arbres, les bestiaux, les astres, la lune, le

« soleil et tous les biens qui viennent d'une racine pure « et d'un fruit pur. » Ensuite le Mensonge courut sur « leurs pensées, il renversa leurs dispositions et leur « dit : « C'est Ahriman qui a donné l'eau, la terre, les « arbres, les animaux et tout ce qui a été nommé ci-des- « sus. » Ce fut ainsi qu'au commencement Ahriman les « trompa sur ce qui regardait les Devs : et jusqu'à la fin « ce cruel n'a cherché qu'à les séduire. En croyant ce « mensonge, tous les deux devinrent Darvands, et leurs « âmes seront dans l'enfer jusqu'au renouvellement des « corps... Le Dev qui dit le mensonge, devenu plus « hardi, *se présenta* une seconde fois, *et leur apporta des « fruits qu'ils mangèrent, et par là, de cent avantages « dont ils jouissaient, il ne leur en resta qu'un.* »

Le *Boundéhesch* enregistre aussi la tradition du déluge. Pour châtier les crimes des hommes et surtout de la race abominable des *Kharfesters*, ou « êtres méchants » par excellence, Taschter, « l'esprit créateur, » et les Yzeds font tant pleuvoir sur la terre qu'elle est couverte par les eaux jusqu'à la hauteur d'un homme. Tous les kharfesters trouvent la mort dans ce terrible cataclysme.

§ 4. — Séparation des Aryas.

I. — Une réforme religieuse aussi radicale et aussi importante que celle de Zoroastre ne pouvait s'établir sans de grandes résistances. Aussi les récits orientaux sur la vie du législateur et les témoignages des historiens classiques sont-ils d'accord pour dire que sa doctrine religieuse rencontra dans une partie des Aryas une opposition décidée, qui se traduisit par des luttes à main armée, des guerres religieuses. Mais de qui vinrent ces résistances? Les Iraniens paraissent avoir rapidement

adopté tous les principes du mazdéisme, qui s'accordaient probablement avec leurs tendances naturelles; d'ailleurs le réformateur était sorti du milieu d'eux, et c'était une puissante raison pour qu'ils se serrassent autour de lui. Ses adversaires se trouvèrent donc probablement parmi les tribus qui devaient conquérir l'Inde, tribus dans le sacerdoce desquelles les tendances panthéistiques qui donnèrent naissance au brahmanisme s'étaient déjà répandues, au moins à l'état de germe. En effet, nous croyons que l'on peut établir sur un grand nombre de preuves tout à fait décisives que la réforme et la prédication de Zoroastre furent antérieures au grand mouvement de migration par lequel les deux rameaux des Aryas, jusque-là coexistants sur le même territoire, se séparèrent et prirent leur route dans les deux directions opposées, l'un à l'ouest et l'autre à l'est, pour y chercher de nouvelles habitations. Ceci étant, lorsque, d'un côté, les légendes persanes sur Zoroastre, qui contiennent certainement une part de vérité historique, représentent ses principaux et ses plus ardents antagonistes comme faisant partie du sacerdoce des tribus aryo-indiennes, — ces légendes les qualifient de *brahmanes* par un anachronisme facile à comprendre et à rectifier — lorsque, de l'autre côté, nous voyons les hymnes du Rig-Vêda poursuivre de malédictions *Djaradáschti*, c'est-à-dire Zoroastre, et le ranger parmi les ennemis des dieux, on est amené à suivre l'opinion, soutenue déjà par d'excellents esprits, qui voit dans la scission produite par la réforme de Zoroastre, et dans les querelles religieuses qui en découlèrent, la cause déterminante de la séparation définitive des tribus aryennes en Iraniens et Indiens, et de l'émigration par laquelle elles se tournèrent le dos. Cette manière de voir est, du reste, généralement admise aujourd'hui dans la science, même par M. Max Müller, qui rejette pourtant l'assimilation du *Djaradás-*

chti des Vêdas avec Zoroastre, acceptée par MM. Westergaard, Haug et Oppert.

II. — Les tribus fidèles à la religion vêdique et hostiles à la réforme de Zoroastre paraissent avoir eu le dessous dans la lutte qui s'engagea ainsi sur les questions de dogme et de culte. Elles durent en effet évacuer complétement la Bactriane, berceau premier de la race, qui resta la possession exclusive de leurs adversaires, et elles se retirèrent en masse de l'autre côté de la chaîne de l'Hindou-Kousch, que quelques-unes d'entre elles avaient déjà franchie du côté d'Attok pour aller occuper le pays auquel elles valurent le nom d'Arie. De là, s'avançant toujours vers l'est et le sud, elles occupèrent successivement le Paropanisus, la Drangiane, l'Arachosie et pénétrèrent dans la partie nord de la vallée de l'Indus, d'où leur domination finit, après une lutte de mille ans contre les populations autochthones de race chamitique, par s'étendre sur toute la péninsule indienne. Dès lors, séparées par les montagnes escarpées de l'Hindou-Kousch, les déserts de la Carmanie et la côte stérile de la Gédrosie, les deux fractions de la race des Aryas cessèrent pour un grand nombre de siècles d'avoir aucun contact; et dans cet isolement réciproque, les différences de leurs génies propres, de leurs religions et de leurs langages allèrent toujours en se prononçant de plus en plus.

III. — Les Iraniens, sectateurs de Zoroastre, gardèrent la Bactriane, la Sogdiane et la Margiane, où une portion de leurs tribus demeura fixée; quant aux autres, obligées à l'émigration par l'accroissement de leur population, elles se dirigèrent vers le sud-ouest, en traversant l'Hyrcanie, et envahirent la Médie, la Susiane, la Perse,

dont elles chassèrent facilement les habitants primitifs, de race kouschite, décrits dans les légendes iraniennes comme des hommes au teint noir, aux cheveux courts et laineux, enfin la partie fertile de la Carmanie, où la ville de Yezd devint un des principaux centres du culte mazdéen. Ils poussèrent même plus loin, dans le premier élan de leur expansion ; comme nous l'avons déjà vu plus haut, vers 2400 avant notre ère, ils descendirent dans la vallée de l'Euphrate et du Tigre, et s'emparèrent de Babylone, où une dynastie aryenne régna pendant 224 ans.

IV. — Le *Vendidad-Sadé* nous a conservé, dans son premier chapitre, un document d'une extrême antiquité et d'un intérêt de premier ordre sur ces migrations des Aryas occidentaux [1]. C'est une liste des pays successivement occupés par les Iraniens jusqu'aux portes de la Perse ; dans chacun de ces pays un fléau nouveau est suscité par Ahriman et force les adorateurs d'Ormuzd à chercher de nouvelles demeures. Sous cette forme mythique et légendaire on suit pas à pas l'extension des domaines de la race, qui laisse des colonies derrière elle dans tous les cantons qu'elle traverse, tandis que son noyau principal marche constamment vers l'Occident.

Le point de départ est l'*Aryânem-Vaêdjô*, c'est-à-dire, comme nous l'avons établi déjà dans le premier livre de cet ouvrage, le plateau de Pamir ; le fléau qui en chasse les Iraniens est le froid, devenu insupportable, « car il y avait dix mois d'hiver et seulement deux mois d'été. » Deuxième lieu de séjour : le pays de *Sugh-*

1. Voy. Haug, *Das erste Kapitel der Vendidâd*, dans le tome V de l'ouvrage de Bunsen, *Ægyptens Stelle in der Weltgeschichte*.

dha, c'est-à-dire la Sogdiane; le fléau qu'y suscite Ahriman est une épizootie qui ravage les troupeaux des Iraniens encore pasteurs. C'est là que se constitue le culte mazdéen; aussi le pays est il surnommé *Gâu*, c'est-à-dire « le sanctuaire du feu, » et plus tard les mots de *Sogd* et de Paradis deviennent synonymes pour les zoroastriens de la Perse. Troisième séjour: le pays de *Moûru*, la Margiane des géographes classiques, dont la capitale est encore aujourd'hui la ville de Merv ; Ahriman y suscite « des guerres et des brigandages, » bien évidemment de la part des Touryas, dont les tribus touchaient à ce territoire. Quatrième séjour : le fertile pays de *Bakhdi*, la Bactriane proprement dite, le pays « des hautes bannières, » c'est-à-dire le siége de la royauté; cet heureux séjour devient bientôt infecté d'insectes et de plantes vénéneuses. Cinquième séjour : la contrée de *Nisâya*, la Nisæa des géographes grecs, dans le nord de la Parthyène; l'esprit du mal y suscite « l'incrédulité. » C'est le premier indice que nous trouvions dans le texte des querelles religieuses qui vont amener la scission parmi les Aryas. Sixième séjour : le pays de *Haróyu*, « riche en eaux; » c'est l'Arie des Grecs, la contrée où s'élève actuellement encore la ville de Hérat. « Ahriman y produit la grêle et la famine. » Septième séjour *Vaêkereta*, où est située *Dazhaka* ; » c'est le canton où le *Livre des Rois* fait naître Roustem, le héros iranien par excellence, car la ville de Douschak est la capitale du Séïstan. De nouvelles querelles religieuses, plus vives encore que les premières, sont dites y avoir éclaté. Huitième séjour: le pays d'*Urvâ*, que l'on croit identique au Caboulistan ; les Aryas y sont en butte aux dévastations des tribus barbares du voisinage. Neuvième séjour : « *Khnenta*, où est située *Vehrkâna*. » c'est-à-dire le pays de Kandahar où se trouve la ville d'Ourghandab; Ahriman y fait apparaître les vices contre nature, si sévèrement punis par

la loi de Zoroastre. Dixième séjour : la fertile région de *Harakaiti*, l'Arachosie ; Ahriman y introduit dans une partie du peuple l'usage impie d'enterrer les morts. Nous sommes ici en présence d'un nouveau souvenir de division religieuse, et cela sur un des usages les plus essentiels qui séparent les Indiens et les Mazdéens. L'Arachosie dut être, du reste, la contrée où s'opéra la scission définitive entre les deux rameaux des Aryas orientaux, car c'est de là que les tribus rebelles au mazdéisme passèrent dans le bassin de l'Indus, qui n'en était séparé que par une chaîne de montagnes. Le chapitre du *Vendidad-Sadé* va maintenant nous faire suivre la marche des Iraniens, demeurés désormais seuls. Mais après les avoir conduits jusqu'à leur entrée en Perse, il montre aussi la marche du rameau des Aryas de l'Inde, car il finit par parler d'un séjour dans le *Hapta-Hindu*, le *Sapta-Sindhu* védique, « le pays des sept fleuves, » le Pendjâb actuel, puis d'un autre au bord de l'Océan, vers les embouchures de l'Indus. Onzième séjour : *Haêtumat*, le pays qu'arrose le fleuve Hilmend, l'Etymander des géographes classiques ; Ahriman y fait naître « les péchés de la magie. » On le voit, les Iraniens ont repris leur route vers l'ouest. Douzième séjour : le pays de *Ragha*, c'est-à-dire le nord de la Médie, où tous les géographes anciens placent la ville de Ragæ, aujourd'hui Rey, tout à côté de Téhéran ; le texte y signale l'apparition de nouveaux infidèles, ce qui se rapporte bien évidemment aux altérations que la doctrine de Zoroastre subit en Médie, ainsi que nous le ferons voir dans le chapitre suivant. Treizième séjour : le pays de *Kakhra*, qui paraît être le Khorassan de nos jours. Ahriman y fait surgir l'usage abominable de brûler les morts. Quartorzième séjour : le canton de *Varena*, vers le mont Demavend de nos jours, au sud de la mer Caspienne ; les fléaux produits par Ahriman y sont des maladies sur les femmes et des ra-

vages des tribus touraniennes. « Là naquit Thraêtaona » (le Féridoun des traditions persanes du moyen âge), « le meurtrier du serpent pernicieux (Afrasiâb). » C'est le dernier point d'arrêt avant l'entrée de la nation dans l'Iran proprement dit ou dans la Perse.

CHAPITRE III

LES MÈDES ET LEUR EMPIRE.

Sources principales :

Écrivains antiques : Hérodote, livre Ier. — Diodore de Sicile, livre II, d'après Ctésias. — Eusèbe, *Chronique*, livre Ier, chapitre XV, d'après Céphalion.

Travaux des érudits modernes sur l'histoire des Mèdes : Volney, *Chronologie d'Hérodote*, § VIII. — De Saulcy, *Mémoire sur la chronologie des empires de Ninive, de Babylone et d'Ecbatane*, Paris, 1849. — Oppert, *Rapport à M. le Ministre de l'Instruction publique*, Paris, 1857. — Max Duncker *Geschichte der Arier in der alten Zeit*, Leipzig, 1867.

Travaux des érudits modernes sur la langue et l'écriture des Mèdes Westergaard, dans les Mémoires de la Société des Antiquaires du Nord pour 1844. — Hincks, *On the first and second kinds of Persepolitan writing*, Dublin, 1846. — De Saulcy, *Recherches analytiques sur les inscriptions cunéiformes du système médique*, Paris, 1850. — Norris, *Memoir on the scythic version of the Behistun inscription*, Londres, 1853. — Ménant, *Les écritures cunéiformes*, 2e édition, Paris, 1864.

§ 1. — Les Mèdes aryens et touraniens. Le Magisme.

I. — Dans la Perse proprement dite et dans la Carmanie, qui en dépendit à partir de l'établissement des tribus japhétiques, les Iraniens ne rencontrèrent pas de résistance sérieuse de la part de la population primitive

et demeurèrent seuls maîtres du pays, où leur paisible possession ne fut troublée par aucun antagonisme sérieux. Il n'en fut pas de même dans la Médie. Là les tribus aryennes, comme nous l'avons déjà fait voir, avaient été précédées par les Touraniens, leurs éternels adversaires, dont la langue avait donné au pays son nom. Ces tribus touraniennes de la Médie formaient une population nombreuse et compacte, que les Iraniens ne purent pas expulser, et à laquelle ils durent par conséquent s'imposer comme conquérants. Dans de semblables circonstances, l'antique haine nationale entre Aryas et Touryas devait nécessairement se réveiller plus violente que jamais. A ses débuts, au nord, elle avait eu déjà un caractère marqué d'antagonisme religieux; la réforme de Zoroastre, suivie par les tribus iraniennes qui avaient envahi la Médie, prononça davantage ce caractère et rendit la lutte encore plus acharnée; le serpent Afrasiâb ressemblait trop à Ahriman pour qu'il pût y avoir entre lui et Ormuzd autre chose qu'une rivalité implacable; la lutte éternelle entre les deux principes que Zoroastre avait cru discerner dans le monde moral et dont il avait fait la base de sa religion, se trouvait ainsi transportée dans le domaine des faits réels et historiques.

II. — Courbés sous le premier élan de la conquête aryenne, les Touraniens de la Médie se relevèrent bientôt et engagèrent le combat avec ceux qui prétendaient les dominer. La lutte, incessamment renouvelée, des Iraniens et des Touraniens dans cette contrée où les deux éléments ennemis se trouvaient tous les deux trop forts pour que l'un pût expulser l'autre, dura plus de dix siècles, avec les alternatives les plus opposées. Elle n'a malheureusement pas d'histoire positive, mais le souvenir en vit, avec une étonnante netteté, au milieu des fables et des fictions poétiques qui ne parviennent pas à

le défigurer entièrement dans les traditions populaires persanes, mises en si beaux vers par Firdousi, dans son *Livre des Rois*. Ce temps est en effet celui des plus grandes et des plus illustres guerres d'Iran et de Touran, dont la tradition place presque constamment le théâtre sur le sol même de la Médie, celui des épisodes les plus brillants de cette lutte qui ne finit jamais. C'est le temps des exploits épiques et fabuleux de Roustem, de Kaï-Khosrou, de Farroukhzad, de tous les héros légendaires de la race iranienne. A plusieurs reprises, Afrasiâb l'emporte sur les guerriers de l'Iran et paraît au moment de les anéantir; cependant toujours, après des péripéties plus ou moins longues, avec plus ou moins de peine, il finit par être vaincu; mais toujours aussi, sans se lasser, il recommence le combat; au moment où on le croit écrasé, il relève la tête. Lorsque les guerriers de l'Adherbaïdjan et de l'Irâk-Adjémy ne sont plus de force à lutter seuls contre les serviteurs d'Afrasiâb et à leur tenir tête, ils appellent à leur secours les héros du Farsistan, tels que Roustem, et ceux-ci ramènent la victoire dans le camp des défenseurs de l'Iran. Il dut en être ainsi dans l'histoire réelle; plus d'une fois les Iraniens de la Médie, quand le sort des armes leur fut défavorable, quand ils se virent au moment d'être accablés définitivement par les Touraniens, durent appeler à leur secours, dans cette cause à la fois nationale et religieuse, leurs frères les Iraniens de la Perse. La légende populaire montre, à la fin de leurs luttes si prolongées, Iran triomphant de Touran et le soumettant à sa suprématie, sans cependant parvenir à le détruire. Ce fut en effet la fin des guerres de races dans la Médie; les Iraniens ne parvinrent pas à entamer sérieusement dans leur existence nationale les populations touraniennes qui les avaient précédés; mais ils s'imposèrent à elles de vive force, à l'état d'aristocratie conquérante et dominatrice.

III.—Lorsque, vers le x^e^ siècle avant l'ère chrétienne, la Médie commence à entrer dans le mouvement de l'histoire générale par la conquête qu'en font les monarques ninivites, nous en voyons la population divisée en six classes hiérarchiquement échelonnées, sinon six castes fermées, dont Hérodote nous a conservé les noms, Mages, Arizantes, Buses, Struchates, Budiens et Parétacéniens. Les quatre premières correspondent exactement aux classes de la société aryenne à l'âge védique et à celles de la Perse suivant Hérodote : ce sont les prêtres, les guerriers, les agriculteurs et les pasteurs. Leurs noms sont purement aryens : le premier est le perse *magus*, le sanscrit *magha*, il signifie «les grands» ; la forme originale du second se restitue facilement en *Ariyazantus*, « ceux de la race des Aryas » ; dans le troisième on reconnaît le perse *buzâ*, sanscrit *bhûdja*, « autochthone » ; le quatrième enfin est le perse *tchatrauvat*, «vivant sous la tente». Les deux dernières classes étaient tout à fait inférieures et dédaignées ; c'étaient les serfs de la glèbe et les nomades. Budiens est en effet bien évidemment le perse *bûdiyâ*, « celui qui est tenu par la terre, » et Parétacéniens le perse *paraitaka*, « nomades. » L'inscription de Behistoun, dans son texte assyrien, parle de « Mèdes qui n'ont pas de maisons », comme de rebelles méprisables ; ce sont sans doute ces derniers. De l'appellation même des Arizantes il résulte positivement que les classes inférieures n'appartenaient pas comme eux à la race des Aryas, et le nom des agriculteurs propriétaires montre qu'ils étaient d'une autre race, qui avait occupé le pays antérieurement et qu'on tenait pour autochtone. En effet, les deux classes supérieures, celles des prêtres et des guerriers, étaient seules iraniennes ; elles parlaient entre elles, Strabon nous l'atteste, le même langage que les Perses, les Bactriens et les Sogdiens, et cet idiome devait être en Médie une sorte

de langue aristocratique, comme le chaldéen touranien à Babylone, comme le français dans la société russe depuis le siècle dernier. Mais la masse de la population, les classes agricole, pastorale et industrielle, étaient restées purement touraniennes; elles avaient gardé leur vieil idiome de la souche ougro-finnoise, et c'était en réalité la vraie langue du pays, la langue prédominante, à tel point que plus tard les rois de Perse eux-mêmes, ces représentants de la suprématie de l'élément iranien pur, durent l'admettre au nombre des idiomes officiels de leur chancellerie, pour les provinces médiques. C'est cet idiome, appartenant décidément au groupe turc, qui a été reconstitué par les beaux travaux de MM. Westergaard, de Saulcy et Norris. On en possède d'assez nombreuses inscriptions, toutes jusqu'à présent du temps des rois perses Achéménides. Cette langue s'écrivait avec une forme particulière du syllabaire cunéiforme anarien, que nous avons comprise dans notre tableau du livre précédent.

IV. — Avec un semblable mélange de deux populations d'origines absolument diverses, qui avaient fini par s'établir en Médie après des luttes de races et de religions prolongées pendant tant de siècles, il était impossible que le zoroastrisme, apporté par les tribus iraniennes, s'y fût conservé pur de toute altération et de tout mélange adultère. Et, en effet, le système religieux des Mèdes était très-différent de celui des Perses. La religion des Mèdes était le *magisme*, ainsi nommé parce que la classe des Mages en formait le sacerdoce. On applique assez ordinairement ce nom de *magisme* à la religion zoroastrienne, et c'est là une confusion dont les écrivains grecs ont été les premiers auteurs, à commencer par Hérodote, qui avait voyagé en Médie et non dans la Perse proprement dite; mais elle repose sur une erreur for-

melle. Tous les historiens antiques s'accordent à dire que Cyrus, quand il se révolta contre les Mèdes et détruisit leur puissance au profit des Perses, rétablit la religion de Zoroastre; donc la religion des Mèdes différait de celle des Perses et n'était pas le mazdéisme pur. Darius, fils d'Hystaspe, qui devait savoir ces choses encore mieux qu'Hérodote, raconte formellement, dans les annales de son règne gravées sur le rocher de Behistoun, que les Mages, devenus un moment les maîtres de l'empire perse avec Gomatès, le faux Smerdis, avaient entrepris d'y substituer leur religion à celle de la nation ranienne, et que lui, Darius, à son avénement, renversa leurs temples et leurs autels. Jamais, dans aucun document positivement zoroastrien et d'origine perse ou bactrienne, il n'est question des Mages comme ministres de la religion [1]. Enfin, nous venons de voir tout à l'heure que le premier chapitre du *Vendidad-Sadé* place dans les pays de Ragha et de Kakhra, c'est-à-dire en pleine Médie, le berceau de graves hérésies dans la religion mazdéenne, hérésies dont l'une était caractérisée par l'usage de la crémation des corps après le décès.

Diverses indications d'un grand prix permettent de se faire une idée de ce qu'était le système religieux du magisme. Il avait pour base le dualisme de Zoroastre; mais dans l'intention d'y fondre en un seul tout les religions opposées des deux éléments constitutifs de la population, les mages essayaient d'y concilier Ormuzd

1. Je sais bien qu'une étymologie assez généralement adoptée suppose, au nom moderne des ministres du culte mazdéen, *mobed*, un primitif qui serait *magupati*, « le chef des Mages. » Mais ce primitif supposé n'a jamais été rencontré, et sa signification, il faut le reconnaître, ne concorde guère avec les fonctions du *mobed*, qui n'est pas un chef des Mages, mais un simple ministre du culte. Je crois donc qu'il faut chercher une autre étymologie à *mobed*.

avec Ahriman, auquel s'était identifié tout naturellement le serpent Afrasiâb, dieu des tribus d'origine touranienne. Sans doute, professant les premiers la doctrine des Zarvaniens, ils les considéraient comme consubstantiels et émanés tous les deux d'un seul et même principe préexistant; dans tous les cas ils les regardaient, pour le moins, de même que le fit plus tard la doctrine de Manès, comme éternellement égaux en puissance, dans l'avenir aussi bien que dans le passé, et ils tenaient leur antagonisme, plus apparent dès lors que réel, pour ne devoir jamais avoir de fin. Tandis qu'en Perse Ormuzd seul était adoré, Ahriman chargé de malédictions; en Médie, les deux principes du bien et du mal, Ormuzd et Ahriman, ou plus exactement, quand il s'agit de ce pays, Afrasiâb, recevaient également l'hommage des autels. Et, comme naturellement la population touranienne était plus portée à adorer son ancien dieu national que celui des conquérants aryens, dans le culte populaire Ahriman ou Afrasiâb primait certainement Ormuzd, d'autant plus qu'il est à remarquer que partout où on la voit livrée à elle-même, chez les anciens Finnois et chez les Tartares encore de nos jours, la race touranienne manifeste toujours une tendance étrange et caractéristique de ses instincts à adorer principalement, par un sentiment de terreur superstitieuse, les puissances qu'elle regarde comme infernales, ténébreuses et mauvaises. A ce point de vue, nous croyons que M. Oppert a eu raison de voir un reste du magisme des anciens Mèdes, et de la part qu'y tenaient les conceptions touraniennes, dans la bizarre religion des Yézidis ou « adorateurs du diable, » répandus encore aujourd'hui dans l'Irâk-Adjémy et dans le nord de la Mésopotamie; cette religion professe dans ses dogmes le dualisme mazdéen, mais dans son culte elle n'adore que le principe mauvais, « parce que, dit-elle, le culte

n'a pas d'autre objet que de fléchir la puissance divine, et que le principe du bien, excellemment bon, indulgent, clément, n'a pas besoin d'être fléchi[1]. »

Mais ce n'est pas la seule dérogation radicale que le magisme médique apportât aux sévères principes de Zoroastre, dont il défigurait entièrement la doctrine. Il est certain, d'après une masse très-considérable de preuves dont il serait trop long de donner ici l'énumération, que les Mages, comme les Perses eux-mêmes après qu'Artaxerce Mnémon, le fameux corrupteur de leur religion, y eut introduit de force le culte de l'Anaïtis babylonienne, avaient prétendu combiner le dualisme mazdéen avec le polythéisme chaldéo-assyrien, dont l'empire leur était limitrophe. Ils en admettaient tous les dieux, en les plaçant seulement, dans l'échelle des conceptions, à un rang inférieur à Ormuzd et au-dessus des Amschaspands; le culte des sept corps sidéraux, sous sa forme précisément chaldéenne, était particulièrement développé parmi eux. Mais de tous les personnages divins qu'ils avaient empruntés à l'Assyrie, celui qu'ils plaçaient le plus haut était celui de la grande déesse-nature Mylitta ou Anaïtis, identique à la Mère des dieux de Phrygie et à l'Astarté des Phéniciens. Nous n'en voulons pour preuve que les grands et si curieux bas-reliefs religieux sculptés sur les rochers de Maltaï, à la frontière de l'Assyrie et de la Médie, et sur ceux d'Yasili-Kaïa, vers l'extrême limite des possessions de l'empire médique en Asie-Mineure, bas-reliefs qui, les uns et les autres, ont évidemment eu le même peuple pour auteur et que nous n'hésitons pas à attribuer aux Mèdes. Le célèbre passage d'Hérodote où il assimile Mithra à la

1. Voy. sur cette population et sur ses doctrines les précieux détails contenus dans l'ouvrage de M. Layard, *Nineveh and Babylon*.

Vénus asiatique, positivement inexact et erroné si on le rapporte à la Perse et au zoroastrisme pur, doit peut-être trouver son application dans la religion de la Médie ; il expliquerait alors comment les Mages avaient fait cadrer l'adoption du culte de Mylitta ou Anaïtis avec la part de doctrines zoroastriennes qu'ils avaient encore conservées ; ç'aurait été en concevant le médiateur émané d'Ormuzd comme un être féminin ou plutôt androgyne, qui aurait été à la fois, suivant le côté par lequel on le considérait, Mithra ou Mylitta. Le sens qu'a revêtu le mot de *magie* semble aussi indiquer que les Mages se livraient tout spécialement aux pratiques de sorcellerie et d'incantations si formellement interdites par la doctrine de Zoroastre. Le premier chapitre du *Vendidad-Sadé* fait naître ces pratiques de sortiléges parmi les Iraniens dans le pays de Haêtumat, sur les bords de l'Hilmend, et cette partie de la Carmanie est toujours signalée, de même que la Médie, comme un pays de Mages.

V. — Lorsque la dynastie de Belkatirassou fonda définitivement l'édifice de la grande puissance territoriale de Ninive, la Médie fut un des premiers pays conquis. Nous manquons de données monumentales qui déterminent d'une manière positive et précise la date de cette conquête, mais nous avons fait voir plus haut qu'elle dut avoir lieu dans le courant du xe siècle avant Jésus-Christ, antérieurement au règne d'Assournazirpal. Nous avons fait voir aussi que la politique assyrienne dans cette contrée fut de s'appuyer sur l'élément touranien, qu'elle trouvait plus docile et qui était par nature tout disposé à accepter sans répugnance le système d'absolutisme de cette politique. Les monarques ninivites tendirent donc à assurer en Médie la prépondérance de l'élément touranien et à neutraliser par lui le pouvoir

de la race aryenne, dont les instincts d'indépendance et de liberté presque républicaine ne pouvaient pas se soumettre aussi facilement à leur domination et étaient toujours prêts à se révolter contre elle. Les successeurs de Zohak devaient être les alliés naturels d'Afrasiâb. Mais aussi, à mesure que le poids du joug assyrien se fit sentir plus lourd et devint plus odieux à la population tout entière, sans distinction d'origine, une réaction d'une puissance irrésistible se produisit dans le sens de l'élément iranien, en qui se personnifiait la résistance à la tyrannie étrangère et l'esprit d'indépendance nationale. En faisant systématiquement la guerre à l'aristocratie iranienne de la Médie, les Assyriens firent plus que nuls autres pour affermir sa suprématie et pour amener la fusion des deux éléments, pendant tant de siècles hostiles, de la population de cette contrée. Quand les Mèdes portèrent le premier coup à la puissance ninivite, ce fut la portion aryenne de leur population qui prit l'initiative de ce grand mouvement. Arbace, son nom seul l'indique, était un pur Arya de race et d'origine, et ce fut à la tête des guerriers de la classe des Arizantes qu'il vint assiéger Sardanapale dans sa capitale.

§ 2. — Arbace et la République aryenne de Médie.

(788-710).

I. — Nous avons raconté, dans le chapitre consacré à l'histoire assyrienne, la révolte combinée du Mède Arbace, du Chaldéen Phul-Balazou et du Susien Soutrouk-Nakhounta, en 788 av. J.-C., la prise de Ninive et la mort de Sardanapale ; nous ne recommencerons donc pas ce

récit. Ninive une fois rasée et la haine des siens satisfaite, Arbace se retira dans son pays, affranchi par sa vaillance, laissant Phul se mettre en possession de l'Assyrie. Il mourut vingt-huit ans après, c'est-à-dire en 764, ayant jusqu'à sa mort gouverné la Médie.

II. — Arbace n'avait pas été proprement un roi, surtout dans le sens que les Asiatiques attachent à ce mot, mais bien plutôt le chef militaire unique d'une nation constituée républicainement. Après sa mort, les Mèdes continuèrent cette vie républicaine, mais dans un état de morcellement complet, personne n'étant plus parmi eux assez glorieux, assez puissant, assez considéré pour maintenir le lien commun d'un pouvoir central. Un morcellement de ce genre fut, du reste, pendant un très-grand nombre de siècles, la condition normale de tous les Iraniens, chez qui le système de la tribu, si bien en rapport avec la vie belliqueuse, pastorale et agricole, mais non industrielle, existait dans toute sa pureté et formait la base de l'organisation sociale. Les familles se groupaient en tribus, celles-ci en communautés, les communautés en districts plus étendus, gouvernés tantôt par un chef unique, dont le pouvoir était toujours limité par des formes parlementaires, tantôt par une assemblée populaire. Telle fut l'existence et l'organisation républicaine des Mèdes pendant cinquante ans après la mort d'Arbace. La nation était dans un état de morcellement complet; chacun de ces districts vivait isolé des autres, content de sa liberté locale; c'était seulement dans quelques rares occasions, en présence d'un danger imminent pour l'indépendance commune, qu'un sentiment d'unité nationale et de solidarité entre les diverses tribus parvenait à se réveiller; on élisait alors un chef suprême et unique, une sorte de dictateur, dont les pouvoirs n'étaient que temporaires. Tel fut l'Aspabara que

Saryukin, roi d'Assyrie, combattit dans la première année de son règne (720) et qui figure, sous le nom bien reconnaissable d'Astibaras, mais à une place chronologique inexacte, dans la liste des rois de Médie donnée par Diodore de Sicile d'après Ctésias.

Cette liste, du reste, inacceptable telle que l'historien cnidien la donnait, comme celle de monarques qui auraient gouverné tous les Mèdes, ne nous paraît pas non plus la fiction d'un impudent faussaire. Les noms qu'elle contient et qui sont parfaitement iraniens, Mandaucès, Sosarmus, Artycas, Arbianès, Artæus, Artynès, Astibaras, vainqueur des Saces, c'est-à-dire les tribus touraniennes, et Aspadas, doivent être des noms de chefs locaux, qui commandaient à telle ou telle partie du pays, et dont la tradition avait conservé le souvenir. L'état de division du pays entre différents chefs locaux est très-nettement indiqué dans le récit, parfaitement historique, que fait Ctésias de la querelle (changée sous la plume d'autres écrivains en légende mythique) entre Artæus et Parsondas, chef d'origine perse qui tenait une partie du pays et qui, forcé de fuir chez les Cadusiens de l'Atropatène, amena une guerre entre eux et les Mèdes proprement dits.

La liste de rois mèdes entre Arbace et Déjocès, empruntée par Eusèbe à Céphalion, a le même caractère que celle de Ctésias. Mais elle comprend moins de noms et paraît être la liste continue des chefs qui se succédèrent pendant cet intervalle de temps sur une même partie du pays. Ce sont probablement ceux du canton où s'éleva plus tard Ecbatane, les prédécesseurs directs et les ancêtres de Déjocès. Leurs noms sont : Mandaucès, Sosarmus et Artycas, les trois premiers de la liste de Ctésias, qui doit contenir ensuite les chefs d'une autre province.

III. — Si un état de morcellement semblable donnait pleinement satisfaction à l'esprit de liberté locale et d'indépendance individuelle, s'il pouvait convenir à une nation qu'aucun danger sérieux de l'extérieur ne menaçait, comme les Perses, il devenait funeste pour une nation placée dans les conditions où se trouvaient les Mèdes. En effet, à leurs portes, l'empire assyrien s'était rapidement relevé de son désastre, il avait reconstitué sa puissance militaire, plus redoutable que jamais, et il était rentré dans la voie des conquêtes. Il élevait des prétentions sur tous les pays qui lui avaient jadis appartenu et poursuivait surtout l'écrasement des Etats soustraits à sa puissance, dont la coalition avait amené la ruine de Ninive. Aussi, profitant du défaut d'unité et de la division de districts à districts qui existait chez les Mèdes, Salmanassar VI et Saryukin reconquirent-ils, petit à petit et canton à canton, la plus grande partie du territoire de la Médie, surtout la portion septentrionale, du côté de Ragæ, au delà de laquelle ils se rendirent aussi maîtres de la Parthyène. La contrée affranchie par Arbace paraissait au moment de retomber tout entière sous le joug assyrien, lorsque l'imminence du danger et le sentiment de la nécessité d'une défense commune décidèrent enfin les Mèdes à renoncer à leur indépendance cantonale et à se grouper en un seul Etat compacte, en adoptant la forme monarchique.

§ 3. — Déjocès. — Etablissement de la royauté chez les Mèdes.

(710-657)

I. — « Il y avait, dit Hérodote, chez les Mèdes un sage nommé Déjocès; il était fils de Phraorte. Ce Déjo-

cès, ambitieux de la royauté, se conduisit ainsi pour y parvenir. Les Mèdes vivaient divisés en cantons. Déjocès, considéré depuis longtemps dans le sien, y rendait la justice avec d'autant plus de zèle et d'application, que dans toute la Médie les lois étaient méprisées, et qu'il savait que ceux qui sont injustement opprimés détestent l'injustice. Les habitants de son canton, témoins de ses mœurs, le choisirent pour juge. Déjocès fit paraître dans toutes ses actions de la droiture et de la justice. Cette conduite lui attira de grands éloges de la part de ses concitoyens. Les habitants des autres cantons, jusqu'alors opprimés par d'injustes sentences, apprenant que Déjocès seul se conformait aux règles de l'équité, accoururent avec plaisir à son tribunal, et ne voulurent plus être jugés que par lui.

« La foule des clients augmentait tous les jours par la persuasion où l'on était de l'équité de ses jugements. Quand Déjocès vit qu'il portait seul le poids des affaires, il refusa de monter sur le tribunal où il avait jusqu'alors rendu la justice, et renonça formellement à ses fonctions. Il prétexta le tort qu'il se faisait à lui-même en négligeant ses propres affaires, tandis qu'il passait les jours entiers à terminer les différends d'autrui. Les brigandages et l'anarchie régnèrent plus que jamais dans les cantons de la Médie. Les Mèdes s'assemblèrent et tinrent conseil sur leur état actuel. Les amis de Déjocès y parlèrent à peu près en ces termes : « Puisque la vie « que nous menons ne nous permet plus d'habiter ce « pays, choisissons un roi ; la Médie étant alors gouver- « née par de bonnes lois, nous pourrons cultiver en paix « nos campagnes sans craindre d'en être chassés par « la violence et l'injustice. » Ce discours persuada les Mèdes de se donner un roi.

« Aussitôt on délibéra sur le choix. Toutes les louanges, tous les suffrages se réunirent en faveur de Déjo-

cès; il fut élu roi d'un consentement unanime. Il commanda qu'on lui bâtit un palais conforme à sa dignité, et qu'on lui donnât des gardes pour la sûreté de sa personne. Les Mèdes obéirent; on lui construisit, à l'endroit qu'il désigna, un édifice vaste et bien fortifié, et on lui permit de choisir dans toute la nation des gardes à son gré.

« Ce prince ne fut pas plutôt sur le trône, qu'il obligea ses sujets à lui bâtir une ville, à l'orner, à la fortifier, sans s'inquiéter des autres places. Les Mèdes, dociles à cet ordre, élevèrent cette ville forte et très-grande qu'on appelle Ecbatane (*Hangmatâna*), dont les diverses enceintes concentriques sont construites de manière que chacune ne surpasse l'enceinte inférieure que de la hauteur de ses créneaux. L'assiette du lieu, qui s'élève en colline, en facilita les moyens. Il y avait en tout sept enceintes; dans la dernière étaient le palais et le trésor du roi. Le circuit de la plus grande égale à peu près celui d'Athènes. Les créneaux de la première sont peints en blanc; ceux de la seconde en noir; ceux de la troisième en pourpre; ceux de la quatrième en bleu; ceux de la cinquième sont d'un rouge orangé. Quant aux deux dernières, les créneaux de l'une sont argentés, et ceux de l'autre dorés. »

Ce passage à lui seul suffirait à prouver le rôle important que le culte des sept corps sidéraux tenait dans la religion des Mèdes. Les couleurs qui y sont énumérées sont en effet précisément les couleurs sacrées des cinq planètes, de la lune et du soleil, disposées dans le même ordre que sur les étages de la *zikurat* du palais de Khorsabad, avec l'aspect de laquelle celui de ces sept enceintes, se dépassant les unes les autres en gradins, devait offrir une certaine analogie.

« Le palais construit, continue Hérodote, Déjocès ordonna au peuple de se loger dans les autres enceintes,

et il établit pour règle que personne du peuple n'entrerait chez le roi; que toutes les affaires s'expédieraient par l'entremise de certains officiers qui en feraient leurs rapports au monarque; que personne ne fixerait ses regards sur le prince, et qu'on ne rirait ni ne cracherait devant lui.

« Déjocès institua ce cérémonial imposant afin que les personnes qui avaient été élevées avec lui ne pussent lui montrer une familiarité inconvenante, ni conspirer contre sa personne. Il croyait qu'en se rendant invisible à ses sujets, il passerait pour être d'une espèce différente.

« Ces règlements faits, et son autorité affermie, il rendit sévèrement la justice. Les procès lui étaient envoyés par écrit; il les jugeait et renvoyait le dossier avec sa décision. Quant à la police, s'il apprenait que quelqu'un eût fait une chose injuste, il le mandait et lui infligeait une peine proportionnée au délit. Pour cet effet, il avait dans toutes ses provinces des émissaires qui veillaient sur les actions et les discours de ses sujets. »

Déjocès, proclamé roi en 710, au moment le plus brillant des conquêtes de Saryukin, lorsque la puissance assyrienne semblait devoir tout engloutir autour d'elle, n'eut pas le temps d'en voir commencer la décadence. Il acheva de constituer la nation des Mèdes, en rassemblant toutes leurs tribus en un seul corps. Après un règne de 53 ans il mourut, en 657, tandis qu'Assourbanipal régnait encore à Ninive, laissant à Phraorte (Fravartis), son fils, un pouvoir bien affermi.

4. — Phraorte et Cyaxare. — Grand développement de l'empire médique.

(657-595)

I. — Déjocès paraît avoir eu un règne pacifique, uniquement consacré à organiser intérieurement la nation médique afin de la rendre capable de hautes destinées; Phraorte (657-635) fut un conquérant. Nous ne savons rien de positif sur les sept premières années de son règne; mais elles durent être occupées à chasser les Assyriens des portions de la Médie qu'ils détenaient depuis le temps de Saryukin, car, au début des conquêtes extérieures de ce prince, nous le voyons maître incontesté de tous les pays des Mèdes, dont certainement une grande partie était au pouvoir des étrangers du temps de Déjocès.

Les grandes campagnes de Phraorte commencèrent en 650 et furent d'abord dirigées vers l'Orient. Il débuta par soumettre à son sceptre la Perse, qui, longtemps divisée en tribus sans lien fédéral sérieux entre elles, avait commencé à former un royaume unique vers le temps où la Médie s'était affranchie du joug de Ninive par la révolte d'Arbace. C'est de cette première monarchie perse qu'étaient satrapes Sitrapherne et Hypherne, vaincus et faits prisonniers par Assarahaddon. Elle comptait déjà cinq rois, dont nous ignorons les noms, avant Achæménès (*Hakhâmanis*, « l'amical ») qui en fut le dernier prince indépendant et qui, vaincu par Phraorte, dut se reconnaître vassal du roi des Mèdes. C'est de lui que descendirent Cyrus et les rois de Perse dits Achéménides.

Mais là ne se bornèrent pas dans cette direction les conquêtes du roi de Médie ; en quelques années il réduisit à l'obéissance toutes les nations situées en deçà de l'Hindou-Kousch et des déserts de la Carmanie, iraniennes pour la plupart. Ctésias dit formellement que les Parthes, peuple d'origine scythique ou touranienne, furent soumis par le grand-père d'Astyage, c'est-à-dire par Phraorte, dont il altère, du reste, complétement le nom. A dater du règne du même prince, nous voyons aussi la Bactriane, avec ses dépendances, l'Hyrcanie, la Margiane et la Sogdiane, obéir au roi mède. De l'autre côté de la Médie, à l'ouest, la nation aryenne des Arméniens, alliée des Mèdes depuis Arbace, auquel le roi de ce pays, Barouir, avait prêté son concours dans la guerre contre Ninive, dut aussi reconnaître la suzeraineté de Phraorte, et probablement en échange de cette soumission vit son territoire délivré des Assyriens, qui en occupaient une partie, et sous Saryukin et Sennachérib, avaient pénétré jusqu'à Van et même jusqu'à la chaîne de l'Ararat.

Ayant subjugué toutes ces nations et fait ainsi de la monarchie médique un vaste empire militaire, Phraorte se crut en mesure de reprendre l'œuvre d'Arbace, d'aller de nouveau détruire Ninive, relevée de ses ruines par Sennachérib, et de soumettre l'Assyrie à son sceptre. Mais la fortune des armes le trahit dans cette entreprise. Bien qu'amollis par leurs précédents succès, tombés en pleine décadence, laissant échapper une à une toutes leurs conquêtes, les Assyriens étaient encore un peuple guerrier. L'invasion des Mèdes produisit chez eux un élan de vaillance et d'énergie qui illustra leur roi d'alors, Assouredilili III. Ils y résistèrent vigoureusement, et dans une grande bataille qui fut alors livrée, Phraorte succomba avec l'élite de son armée (635).

II. — Son fils Cyaxare (Uvakhsatara) lui succéda sur le trône (635-595). Il fut encore plus belliqueux que son père. Averti par le sort funeste de celui-ci, ses premiers soins tendirent à donner aux Mèdes une bonne organisation militaire; il les forma en phalanges régulières, réunit en corps distincts les différentes armes, qui jusque-là combattaient confondues, les soumit à une discipline sévère et se prépara de cette manière à de nouvelles conquêtes. Le premier essai qu'il fit de ses forces consista à soumettre les Parthes, révoltés à la suite de la mort de Phraorte. Reprenant les projets de son père, il méditait la ruine de Ninive : suivant l'exemple d'Arbace, il chercha une alliance dans le sud du bassin du Tigre et de l'Euphrate, afin de ne pas se trouver seul dans une semblable entreprise. Un traité fut conclu entre Cyaxare et le Chaldéen Nabopolassar pour la conquête et le partage de l'Assyrie, et le gage de cette alliance fut le mariage d'Amytis, fille de Cyaxare, avec le jeune fils de Nabopolassar, Nabuchodorossor. En 625, la mort d'Assouredilili vint fournir aux deux alliés l'occasion de réaliser leur projet. Les Mèdes et les Chaldéens envahirent à la fois l'Assyrie, les uns par le nord et les autres par le sud. Déjà Cyaxare avait vaincu les Assyriens en bataille rangée, déjà il assiégeait Ninive, et Nabopolassar s'avançait avec toutes ses forces pour le rejoindre devant cette ville, lorsque le roi des Mèdes fut assailli à l'improviste par une nombreuse armée de Scythes, ayant à leur tête Madyas, leur roi. Ces Scythes n'étaient pas des auxiliaires accourus au secours de l'Assyrie; c'était une migration de peuple barbare marchant au hasard. Une guerre avait éclaté entre eux et leurs voisins, les Cimmériens, dans les steppes au nord de la mer Caspienne et du Caucase. Ayant vaincu les Cimmériens, les Scythes, lancés à leur poursuite, s'étaient égarés dans les défilés du Caucase,

et, marchant toujours devant eux sans savoir où ils allaient, avaient débouché comme un torrent sur la Médie. Cyaxare essaya de les arrêter, il perdit la bataille, et en une journée, de maître d'une grande portion de l'Asie, il se vit réduit à la condition de sujet des barbares.

Les Scythes dominèrent pendant dix-huit ans[1] sur toute l'Asie antérieure. De la Médie, où ils avaient établi leur quartier général, ils se jetèrent sur l'Assyrie, l'Osrhoëne, la Syrie, la Palestine, où ils pillèrent le fameux temple de Dercéto à Ascalon; ils ne s'arrêtèrent enfin que sur les frontières de l'Egypte, où Psamétik Ier acheta leur retraite à force d'argent et de présents. C'était une invasion d'horribles barbares, dont les cruautés et les ravages étaient dignes de celles que commirent, au moyen âge, leurs descendants, les Tartares de Gengis et de Timour. Ils ruinaient toutes les contrées qu'ils occupaient par leurs violences et leurs brigandages. Outre les tributs ordinaires, raconte Hérodote, ils exigeaient encore de chaque particulier un impôt arbitraire pour racheter sa vie et ses biens; et, indépendamment de ces exactions, ils parcouraient tout le pays, pillant et enlevant à chacun ce qui lui appartenait. C'est d'eux que le prophète Jérémie, voyant leur torrent approcher des frontières du royaume de Juda, disait : « Voici qu'un « peuple vient du nord; une grande nation est sortie des « flancs de la terre....; ils portent l'arc et le bouclier; ils « brisent et déchirent sans pitié....; leur bruit ressemble

1. Le texte d'Hérodote dit 28 ans, mais aujourd'hui que la chronologie assyrienne commence à être établie sur des bases solides, il devient évident qu'il faut corriger 18 au lieu de 28 chez l'historien d'Halicarnasse. En effet, l'invasion des Scythes eut lieu en 625; Cyaxare et Nabopolassar prirent Ninive en 606. Or, il est à penser que les Mèdes ne vinrent pas attaquer la capitale de l'Assyrie l'année même où ils étaient parvenus à si grande peine à se débarrasser du joug des Scythes.

« au bruissement des flots; ils montent des chevaux « armés eux-mêmes comme des guerriers.... Malheur à « nous! nous sommes ravagés. Un cri d'alarme vient du « côté de Dan; on apprend des horreurs de la montagne « d'Ephraïm.... Faites entendre dans Jérusalem que des « troupes d'éclaireurs viennent d'une terre lointaine.... « J'ai regardé le pays, il est désert.... J'ai vu les monta- « gnes, et elles tremblent; les collines, et elles se cho- « quent de terreur; j'ai regardé partout, il n'y a plus « d'hommes, les oiseaux du ciel se sont envolés. » Et plus loin : « J'amène sur vous une nation lointaine, « une nation robuste, antique, dont vous ne connaissez « point le langage, dont vous ne comprenez point les « paroles....; son carquois est un sépulcre ouvert....; « tous ses guerriers sont forts. Ils mangeront votre « pain, votre moisson, vos enfants, vos bœufs, vos figues, « vos raisins. »

III. — Plus que tous les autres, les Mèdes souffraient de ces envahisseurs, qui s'étaient établis chez eux et paraissaient ne devoir jamais en sortir. Ils ne parvinrent à s'en délivrer que par la trahison. Cyaxare et les membres de l'aristocratie médique invitèrent à une fête le roi et les principaux chefs des Scythes; là, ils les enivrèrent et les égorgèrent pendant leur ivresse. Toute la population de la Médie, agriculteurs et pâtres comme guerriers, touraniens comme iraniens, se leva en masse et massacra partout où elle le put les Scythes, privés de leurs chefs; une partie d'entre eux parvinrent à s'enfuir et à regagner par le Caucase la route de leurs steppes; d'autres eurent la vie sauve, mais furent réduits en esclavage et cantonnés dans certains districts de la Médie. C'est ainsi que les Mèdes recouvrèrent, en même temps que leur indépendance, la domination des contrées qu'ils possédaient auparavant.

Aussitôt délivré de ces envahisseurs barbares, Cyaxare renoua son alliance avec Nabopolassar et reprit ses projets favoris contre Ninive. En 606, l'orgueilleuse cité de Sennachérib fut prise et détruite, cette fois pour toujours. Les deux vainqueurs se partagèrent l'Assyrie, dont le nord appartint aux Mèdes et le sud aux Babyloniens.

Ce fut sans doute alors que les rois de Médie devinrent maîtres de la Susiane, qui confinait à la fois à leurs provinces proprement mèdes et à leurs provinces perses. Ce pays avait été définitivement réuni à l'empire assyrien par Assourbanipal, les rois chaldéens de la dynastie de Nabopolassar ne le possédèrent jamais, et nous voyons Cyrus en être maître aussitôt qu'il s'est assis sur le trône à la place d'Astyage. Il faut nécessairement en conclure que lors du partage des dépouilles de la puissance ninivite, les Mèdes se l'étaient adjugé.

IV. — Trois ans après, en 603, l'émigration d'une des tribus scythes qui avaient été conservées en Médie dans des conditions de servage et l'accueil qu'elle reçut d'Alyatte, roi de Lydie, amena une guerre entre Cyaxare et ce royaume, devenu depuis peu d'années maître de la Phrygie et de Cappadoce, et par conséquent limitrophe de l'empire de Médie sur sa frontière arménienne. « Pendant cinq années, dit Hérodote, les Mèdes et les Lydiens eurent alternativement l'avantage ; la sixième, il y eut une espèce de combat nocturne, car après une fortune égale de part et d'autre, s'étant livré bataille, le jour se changea tout à coup en nuit, pendant que les deux armées étaient aux mains. Thalès de Milet avait prédit aux Ioniens ce changement, et il en avait fixé le temps, ainsi que l'année où il s'opéra. Les Lydiens et les Mèdes, voyant que la nuit avait pris la place du jour, cessèrent le combat, et s'empressèrent de faire la paix....

Les rois de Babylone et de Cilicie en furent les médiateurs. Persuadés que les traités ne peuvent avoir de solidité sans un puissant lien, ils engagèrent Alyatte à donner sa fille Aryénis à Astyage, fils de Cyaxare. » Le cours de l'Halys, fleuve qui partage la Cappadoce par le milieu, fut choisi pour la limite des deux empires. Les astronomes fixent l'éclipse totale de soleil survenue pendant la bataille entre les Lydiens et les Mèdes à l'an 597 avant Jésus-Christ. Cyaxare mourut deux ans après (595).

CHAPITRE IV

JEUNESSE DE CYRUS. — DESTRUCTION DE L'EMPIRE DES MÈDES.

SOURCES PRINCIPALES :

Écrivains antiques : Hérodote, livre 1er. — Diodore de Sicile, livre IV. — Justin, livre 1er. — Xénophon, *Cyropédie*.

Historiens modernes : Dubeux, *La Perse*, Paris, 1840. — Max Duncker, *Geschichte der Arier*, Leipzig, 1867.

Sur l'Arménie : Moïse de Khorêne, *Histoire de l'Arménie*, trad. en français par Levaillant de Florival. — Eug. Boré, *Arménie*, 1838. — Dulaurier, *Les chants populaires de l'Arménie ancienne*, dans la *Revue des Deux-Mondes*.

§ 1. — Règne d'Astyage et enfance de Cyrus.

(595-560.)

I. — Astyage (Ajtahaga), fils de Cyaxare, lui succéda. Son règne fut long, et pendant trente ans ne paraît avoir été marqué par aucun événement saillant. Astyage ne fut pas un prince guerrier et conquérant ; l'histoire ne lui attribue aucune expédition hors des frontières assignées par ses prédécesseurs à la monarchie médique. Tous les traits que l'on peut recueillir sur son compte

révèlent en lui un tyran soupçonneux et perfide, et sa cruauté comme sa mauvaise foi furent pour beaucoup dans la catastrophe qui termina son règne.

II. — Astyage avait une fille nommée Mandane, qu'il maria au perse Cambyse (Kambujiya), fils de Teïspès et petit-fils d'Achéménès, investi sans doute, bien que les écrivains anciens ne le disent pas, du gouvernement de son pays natal à titre de satrape ou de prince vassal. Après ce mariage, suivant le récit d'Hérodote, il vit en songe une vigne qui sortait du sein de sa fille et qui couvrait toute l'Asie. Ayant demandé aux Mages l'interprétation de ce songe, il apprit que le fils qui naîtrait de Mandane régnerait un jour à sa place. Astyage prétendait bien ne pas perdre sa couronne, et il avait de plus deux petits-fils, Xathritas (Khsathrita) et Sithratachmès (Çithratakhma), auxquels il comptait la laisser en mourant. Il fit donc venir sa fille auprès de lui et la retint sous une garde sévère, bien décidé à faire périr l'enfant qu'elle mettrait au monde. Lorsqu'il fut né, Astyage fit appeler Harpagus, un de ses serviteurs les plus dévoués, et lui ordonna de mettre à mort l'enfant de Cambyse. Harpagus ne voulut pas se souiller lui-même d'un crime; il chargea un des pâtres d'Astyage d'exposer l'enfant sur une montagne déserte, pour qu'il y trouvât une mort certaine. Mais le pâtre n'exécuta pas cet ordre, et éleva le fils de Cambyse, que l'on appela Agradate et qui plus tard prit le nom de Cyrus, à la place de son propre fils, qui était mort en naissant.

III. — Cependant le jeune Agradate grandit dans son village. Une aventure, dont Hérodote fait le récit plus ou moins fabuleux, amena sa reconnaissance. « Un jour qu'il jouait avec d'autres enfants de son âge, ceux-ci l'élurent pour leur roi, lui qui était connu sous le nom

de fils du bouvier. Il distribua aux uns les places d'intendants de ses bâtiments, aux autres celles de gardes du corps; celui-ci était l'*œil du roi* (titre d'une des fonctions les plus élevées de la cour, qui, de chez les Mèdes, passa chez les Perses), celui-là devait lui présenter les requêtes des particuliers; chacun avait son emploi, selon ses talents et le jugement qu'en portait Agradate [1]. Le fils d'Artembarès, homme de distinction chez les Mèdes, jouait avec lui. Ayant refusé d'exécuter ses ordres, Agradate le fit saisir par d'autres enfants et maltraiter à coups de verges. On ne l'eut pas plutôt relâché, qu'outré d'un châtiment si indigne de sa naissance, il alla à la ville porter ses plaintes à son père, contre le fils du bouvier d'Astyage.

« Dans la colère où était Artembarès, il se rendit auprès du roi avec son fils, et se plaignit du traitement odieux qu'il avait reçu. « Maître, dit-il, en découvrant les épaules de son fils, « c'est ainsi que nous a outragés « un de tes esclaves, le fils de ton bouvier. » A ce discours, à cette vue, Astyage voulant venger le fils d'Artembarès, par égard pour son père, envoya chercher le pâtre Mitradate et son fils. Lorsqu'ils furent arrivés : « Comment, dit le prince à Agradate en le regardant, « étant ce que tu es, as-tu osé traiter d'une manière si « indigne le fils d'un des premiers de ma cour? »—« Je « l'ai fait avec justice, répondit Agradate. Les enfants « du village, avec lesquels il était, m'avaient, en jouant, « choisi pour leur roi. Je leur paraissais le plus digne. « Tous exécutaient mes ordres. Le fils d'Artembarès n'y « eut aucun égard et refusa de m'obéir. Je l'en ai puni. « Si cette action mérite quelque châtiment, me voici « prêt à le subir. »

1. Hérodote, dans tout ce récit, désigne le fils de Cambyse par le nom de Cyrus, sous lequel il acquit sa gloire. Nous avons cru devoir substituer celui d'Agradate, qu'il portait alors.

« La ressemblance des traits de cet enfant avec les siens, sa réponse noble, son âge qui s'accordait avec le temps de l'exposition de son petit-fils, tout concourait à frapper vivement l'esprit d'Astyage. Il demeura quelque temps sans parler; mais enfin, revenu à lui et voulant renvoyer Artembarès, afin de sonder Mitradate : « Ar-« tembarès, lui dit-il, vous n'aurez aucun sujet de vous « plaindre de moi, ni toi, mon fils. » Ensuite il ordonna à ses officiers de conduire Agradate dans l'intérieur du palais. Resté seul avec Mitradate, il lui demanda quel était cet enfant. Le bouvier soutint d'abord qu'il en était le père; mais à la vue des instruments de torture il avoua tout.

« Aussitôt Astyage fit venir Harpagus, lui répéta ce qu'il venait d'apprendre, ajoutant que l'enfant vivait et qu'il en était content. « Car enfin, dit-il, la manière dont « on l'avait traité me faisait beaucoup de peine, et j'étais « très-sensible aux reproches de ma fille. Mais puisque « la fortune nous a été favorable, envoie-moi ton fils « pour tenir compagnie au jeune prince nouvellement « arrivé, et ne manque pas de venir souper avec moi; « je veux offrir, pour le recouvrement de mon petit-fils, « des sacrifices aux dieux, à qui cet honneur est ré-« servé. » Harpagus s'étant, à ces paroles, prosterné devant le roi, s'en retourna chez lui, également flatté de l'heureuse issue de sa faute et de ce qu'il était invité au festin que le roi donnait. Il ne fut pas plutôt rentré chez lui qu'il appela son fils unique, âgé d'environ treize ans, et l'envoya au palais d'Astyage.

« Dès que cet enfant fut arrivé, le roi le fit égorger; on le coupa ensuite en morceaux, dont les uns furent rôtis et les autres bouillis. L'heure du repas venue, on servit à Astyage et aux autres convives du mouton, et à Harpagus le corps de son fils. Lorsqu'il parut avoir assez mangé, Astyage lui demanda s'il était content de ce re-

pas. « Très-content, » répondit Harpagus. Aussitôt ceux qui en avaient reçu l'ordre, apportant dans une corbeille couverte la tête, les mains et les pieds de son fils, la lui présentèrent en lui disant de la découvrir et d'en prendre ce qu'il voudrait. Il le fit, et en découvrant la corbeille, il reconnut les restes de son fils. Il ne se troubla point et sut se posséder. Astyage lui demanda s'il savait de quel gibier il avait mangé; il répondit qu'il le savait, mais que tout ce que faisait le roi lui était agréable. »

IV. — Les sujets d'un despote savent, comme lui, dissimuler et n'oublier jamais une injure. Harpagus attendit longtemps, mais se vengea enfin en excitant Agradate à la révolte. Astyage, après l'avoir reconnu pour son petit-fils, avait consulté les Mages, qui prétendirent que le songe était accompli : puisque Agradate avait été roi, il n'y avait plus de danger qui menaçât la couronne d'Astyage. Celui-ci le laissa aller en Perse, auprès de son père Cambyse. C'est là que les secrets messagers d'Harpagus vinrent le chercher, éveiller son ambition et lui promettre une victoire facile, en lui montrant les nombreux ennemis qu'Astyage s'était faits, par ses rigueurs, jusqu'au milieu de sa cour.

§ 2. — Les Perses et Cyrus.

I. — La patrie des Perses est la province montagneuse qui porte encore de nos jours le nom de *Farsistan*, c'est-à-dire l'habitation des Fars, des Perses. Ainsi que nous l'avons dit plus haut, cette nation constituait le rameau le plus pur de la migration iranienne. Longtemps les Perses restèrent nomades, à demi barbares,

et durent à leur genre de vie et à leur climat souvent rigoureux la vigueur indomptable qui les animait. Ils étaient encore en partie nomades sous Cyrus, et ce prince savait bien tout ce que devait son peuple à un sol ingrat, à un ciel qui n'est pas toujours clément, lorsqu'il représentait à ses compagnons que la mollesse des peuples ne venait que de la douceur de leur climat et des richesses de leur terre. Aussi un certain Artembarès — autre que celui dont il vient d'être question — ayant voulu persuader à ses compatriotes d'échanger leur pays petit et montagneux pour une contrée plus vaste et meilleure, Cyrus combattit énergiquement sa proposition. « Les contrées les plus délicieuses, dit-il, « ne produisent ordinairement que des hommes mous « et efféminés, et la même terre qui porte les plus beaux « fruits n'engendre point des hommes belliqueux. » Les Perses, ajoute Hérodote, convaincus que le sentiment de Cyrus était le meilleur, préférèrent un pays incommode avec l'empire, à un excellent avec l'esclavage.

II. — Les Perses se divisaient en dix tribus et en trois classes sociales. Les tribus des Pasargadiens — ou plus exactement Parsagadiens, de la ville de Parçauvâdâ, « la forteresse des Perses, » appelée par les Grecs Pasargades — des Maraphiens et des Maspiens formaient l'aristocratie des guerriers. Les Parsagadiens l'emportaient sur tous les autres ; c'était de leurs rangs qu'était sorti Achæménès, l'aïeul de Cyrus. Les Panthialéens, les Déruséens, les Germaniens étaient les cultivateurs. Les Daëns, les Mardes, les Dropiques et les Sagartiens menaient la vie de pasteurs errants. Les voyageurs modernes retrouvent encore quelque chose de ces vieilles mœurs dans les montagnes du Farsistan.

Les Perses, avec les Bactriens, étaient de tous les peuples d'Iran ceux qui avaient conservé la religion

zoroastrienne dans sa plus grande pureté. La vie de morcellement et d'indépendance cantonale avec une liberté républicaine et des formes parlementaires, que nous avons montrée plus haut comme l'état normal et primitif des Iraniens, demeura en pleine vigueur chez eux jusqu'au temps de Cyrus. Ce fut par la libre délibération d'une véritable assemblée nationale que celui-ci fut élu roi de toute la nation. Même encore plus tard, au temps du plus grand éclat et de la plus grande puissance de l'empire perse, il resta quelque chose de ces formes antiques, de cet esprit d'indépendance et de liberté. La nature du gouvernement et de l'autorité du grand roi était toute différente dans les provinces de son empire et dans la Perse proprement dite. Partout ailleurs il était le pur souverain asiatique, absolu, sans contrôle, presque dieu; en Perse il n'était que le chef d'un peuple libre. Les Perses n'étaient soumis à aucun impôt. Le roi n'avait pas le droit de prononcer contre un d'eux un arrêt de mort pour une faute unique et sans observer des formes préservatrices de la justice; il semble même que l'institution du jugement de tout homme par ses pairs, c'est-à-dire du jury, existât parmi eux. C'étaient leurs légions belliqueuses et endurcies dans la vie de leurs montagnes qui formaient la vraie force militaire de l'armée du roi. Mais celui-ci ne pouvait pas les faire marcher absolument suivant son caprice : il fallait que la nation des Perses eût accepté son projet de guerre. Dans toutes les occasions solennelles, le monarque, dont un seul signe était un ordre pour les autres nations courbées sous son sceptre, réunissait autour de lui, avant de prendre sa décision, un véritable parlement, composé des chefs et des principaux parmi les Perses proprement dits, regardés presque comme ses égaux. C'est ainsi qu'Hérodote, toujours si bien informé et si exact, nous fait voir la déclaration de guerre de Darius

aux Grecs précédée d'une mûre délibération de ce parlement royal, où chacun exprime son avis avec une entière liberté. Et la connaissance d'un tel fait était si bien établie dans la Grèce, qu'un célèbre vase peint du Musée de Naples retrace, avec les noms des personnages, la scène de cette délibération. Ce n'est que plus tard, postérieurement à Xerxès, que ces derniers restes de vie libre disparurent, quand la nation perse fut amollie et corrompue elle-même par les richesses et par le contact de la corruption des peuples qu'elle avait vaincus. Alors le pouvoir du grand roi devint dans la Perse le même que dans le reste de l'empire, et les descendants des libres compagnons de Cyrus s'abaissèrent sous le joug d'un despotisme sans limites.

III. — La Perse antérieure à Cyrus, que sa constitution morcelée mettait peu en état de résister aux entreprises de grandes puissances militaires, ne put échapper aux invasions des conquérants qui s'emparèrent successivement de l'Asie antérieure; les Assyriens, sous les princes de la famille de Saryukin, conquirent une partie de son territoire; elle fut ensuite tout entière soumise aux Mèdes. C'est à ces derniers qu'elle obéissait, lorsqu'éclata la révolution qui lui rendit l'indépendance. Mais dans la vie simple et agreste qu'ils menaient sur leurs montagnes, les Perses avaient conservé toute l'énergie de leurs mœurs primitives; aussi le jour où, réunis sous la main d'un seul chef vaillant et habile, ils se trouvèrent en présence des Mèdes, déjà amollis et énervés par la civilisation, ils triomphèrent sans beaucoup de peine, et en un petit nombre d'années se rendirent maîtres de toute l'Asie.

« De cinq à vingt ans, dit Hérodote, on apprend trois choses aux jeunes Perses : à monter à cheval, à tirer de l'arc et à dire la vérité. » Ces quelques mots, en révélant

quelle était alors l'éducation toute guerrière et inspirée des plus nobles préceptes de la doctrine mazdéenne, que recevait la nation, infidèle plus tard à ces austères et saines traditions, expliquent ses rapides et prodigieux succès.

IV. — L'œuvre du fils de Cambyse, excité par sa propre ambition et par les conseils d'Harpagus, fut de réunir en un seul corps de nation, de soumettre à une autorité commune toutes les tribus des Perses; une fois ce résultat obtenu, il pouvait aspirer à tout. Il se donna d'abord comme ayant reçu d'Astyage la satrapie de la Perse; à ce titre, il convoqua les chefs des tribus à une grande assemblée. Là il leva le masque, exposa ses vues aux chefs iraniens réunis, leur montra en perspective la fortune, la puissance, l'indépendance surtout, et par ces perspectives il les décida à le proclamer roi et à attaquer le monarque des Mèdes. Ce fut alors qu'il changea son nom d'Agradate pour celui de Cyrus (Kurus). Il fit relever dans toute la Perse les *atesch-gahs* ou pyrées, que les Mèdes paraissent avoir renversés lors de leur conquête, et il rétablit l'exercice du culte zoroastrien dans toute sa sévère pureté; mais en même temps, désireux de ménager les susceptibilités des Mèdes, parmi lesquels il espérait trouver des partisans, fatigués de la tyrannie d'Astyage, il laissa subsister à côté les sanctuaires du magisme médique. Cyrus prescrivit une levée en masse de tous les guerriers des tribus perses, puis, quand il eut ainsi rassemblé une nombreuse armée, il marcha contre la Médie. Au bruit de sa révolte, Tigrane, roi d'Arménie, s'insurgea également, secoua le joug des Mèdes et fournit au jeune héros perse un précieux appui.

§ 3. — Coup d'œil sur l'histoire ancienne de l'Arménie. — Tigrane Ier et Astyage.

I. — La chaîne de montagnes qui, à partir des côtes de la mer Egée, court à travers l'Asie Mineure, la haute Mésopotamie, la Perse, la Bactriane, pour aller se rattacher au grand massif qui coupe l'Asie centrale, s'ouvre vers le nord, dans la direction du Pont-Euxin et de la mer Caspienne ; elle forme un vaste réseau dont un embranchement, connu des anciens sous les noms de monts Paryadres ou Moschiques, va, en contournant l'angle sud-est de la mer Noire, se relier au Caucase. Le nom de région arménienne désigne le plateau dont cet embranchement est la pente nord-ouest, et qui a pour escarpement méridional la chaîne désignée sous le nom générique de Taurus. Le point culminant de ce massif est l'Ararat, qui élève à une hauteur de 16,000 pieds au-dessus du niveau de la mer son front couronné de neiges perpétuelles. L'Arménie forme comme un nœud de montagnes entre l'Asie Mineure d'un côté, la Médie d'un autre et l'Assyrie du troisième ; aussi sa possession a-t-elle été toujours considérée comme ayant une importance stratégique capitale pour la domination de l'Asie.

La configuration du sol de l'Arménie est d'autant plus curieuse à étudier qu'elle a puissamment influé sur les vicissitudes que cette contrée éprouva dans le cours de son existence historique. Des montagnes plus ou moins élevées, des collines à pente douce, alternent partout avec des vallées dont plusieurs sont très-resserrées et dont quelques autres, comme celle de l'Araxe, s'épanouissent en une vaste plaine. Ici, sur les hauteurs, une

nature âpre et stérile; là, dans les bas-fonds, une fertilité qui va quelquefois jusqu'aux dernières limites. Sur un sol aussi accidenté, et où quantité de montagnes séparent, comme autant de barrières, les populations, jamais ne put s'établir un pouvoir unitaire, fort et stable, rayonnant sur toute l'étendue du pays. Depuis les siècles les plus reculés, l'Arménie apparaît dans l'histoire morcelée en une foule de petites principautés presque indépendantes de l'autorité royale et désunies entre elles. La monarchie arménienne manqua toujours de cohésion : affaiblie par les déchirements intérieurs que produisaient les vices de son organisation féodale, elle eut bien des fois à subir l'invasion et la conquête. Presque toujours elle fut sous la domination de maîtres étrangers, qui tantôt se contentèrent d'exercer sur elle un droit de suzeraineté, tantôt la firent gouverner par des lieutenants directs. Ce n'est qu'à de rares intervalles que quelques princes doués de talents politiques ou militaires parvinrent à s'affranchir du joug, mais leurs efforts n'aboutirent jamais qu'à une indépendance douteuse et viagère. L'Arménie resta impuissante contre les grands empires qui s'élevèrent autour d'elle en Asie, et elle finit par devenir une proie que se disputèrent les Romains et les Parthes, les Grecs de Byzance et les Perses Sassanides, dont les Arabes arrachèrent des lambeaux, et qu'enfin foulèrent aux pieds les Turcs et les Mongols.

II. — L'Arménie s'appela d'abord *Haïasdan ;* ses habitants primitifs paraissent avoir appartenu à la race kouschite. C'est la fameuse migration de Haïg, à laquelle remontent les plus anciens souvenirs du pays et qu'ils disent être partie de Babylone aussitôt après l'événement de la Tour des Langues. On les reconnaît dans les Accad, étroitement apparentés d'origine avec ceux de la Chaldée

que les textes assyriens nous montrent comme l'un des principaux éléments de la population de l'Arménie. Sur ce premier fond vint un peu plus tard se superposer la véritable nation arménienne, issue de la race japhétique, dans laquelle elle forme un rameau à part, intermédiaire entre les Iraniens et les Phrygiens, que le tableau ethnographique du chapitre X de la Genèse désigne sous le nom de Thogorma. C'est cette nouvelle immigration, plus considérable que la première, que représente dans les souvenirs nationaux le personnage mythique d'Arménag, second colonisateur du pays, que l'on a cherché plus tard à rattacher par un lien de parenté à Haïg.

La migration des Arméniens vers leur pays autour de l'Ararat précéda sans aucun doute celle des Iraniens, mais fut postérieure à celle des Celtes, qui s'arrêtèrent quelque temps sur une partie du territoire occupé après par cette nation. Ils durent être les premiers des Aryas proprement dits ou des tribus japhétiques orientales à s'éloigner du berceau commun de la race dans la Bactriane.

III. — L'Arménie a sur son territoire les sources de l'Euphrate et du Tigre, ainsi que les hautes vallées de ces deux fleuves. La posséder était donc pour les maîtres de la Mésopotamie une véritable nécessité, sous peine de voir par là déboucher sur leurs fertiles domaines une invasion des peuples du nord. Aussi, s'il y a quelque foi à prêter aux listes chronologiques des antiques rois d'Arménie, rapportées par Moïse de Khorène d'après des livres fort antérieurs à son temps, les souverains du premier empire sémitique de Chaldée, au temps de leur puissance culminante, lorsqu'ils étaient maîtres de l'Assyrie, vers l'époque d'Ismidagan et de Hammourabi, auraient déjà fait la conquête de l'Arménie. Ces listes

placent en effet en 1725 avant Jésus-Christ la défaite du roi arménien Anouschavan et l'établissement de la suprématie du grand empire mésopotamien sur ses Etats. Deux siècles après, le conquérant égyptien Thoutmès III, vainqueur des Rotennou et devenu maître de toute la Mésopotamie, depuis Ninive jusqu'à Babylone, alla chercher les Remenen ou Armenen dans leurs montagnes et les soumit au tribut. Lorsque l'empire assyrien se fonda pendant la décadence de la puissance égyptienne, le premier pays sur lequel il étendit sa domination fut l'Arménie, dès qu'il eut répudié la suzeraineté nominale de l'Egypte. Les plus anciennes campagnes assyriennes dont nous possédions le récit, celles de Teglathphalasar I^er^, ont l'Arménie pour principal théâtre, et elles ont plutôt le caractère de répression de révoltes que d'une conquête entièrement nouvelle.

La domination assyrienne en Arménie se prolonges pendant quatre siècles et ne paraît pas avoir été sérieusement contestée dans tout ce long espace de temps. Divisée en un grand nombre de petites royautés, l'Arménie était comptée parmi les pays tributaires. L'influence assyrienne, pendant cette période de domination, fut assez profonde pour faire adopter par les Arméniens la religion de Babylone et de Ninive, dont quelques personnages survécurent même à l'établissement du mazdéisme. Ce furent ceux vers lesquels se tournaient le plus volontiers les adorations populaires, avant tout Anahid, l'Anat ou Anaïtis des Chaldéo-Assyriens, puis Sbantarad, Vahakn et Nané, les dieux armés et guerriers, correspondant à Mérodach, Nergal et Adar-Samdan. Il faut joindre à ces personnages divins, connus par Moïse de Khorène, ceux qui nous sont révélés par les inscriptions cunéiformes, Bagabarta ou Bagamazda (car la lecture de son nom est douteuse, qui paraît avoir joué le rôle d'un dieu suprême, et Haldia, la divinité

spéciale du pays de Van. Le pillage de son principal sanctuaire, situé dans la ville de Mussassir, sur les bords du lac de Van, est représenté ainsi que la destruction de la statue du dieu, dans les bas-reliefs du palais de Khorsabad. La légende fabuleuse de Sémiramis, dont nous avons montré l'origine toute religieuse au début, avant que la politique des Perses ne l'adoptât dans l'histoire officielle, était aussi répandue en Arménie que dans le bassin de l'Euphrate et du Tigre ; on attribuait à cette héroïne, dans les fables de la poésie populaire, les prodigieux travaux du château de Van, appelé quelquefois, par suite de ces légendes, Schamiramaguerd, « la cité de Sémiramis. »

IV. — Lorsque le Mède Arbace se révolta contre Sardanapale et détruisit Ninive en 789, l'Arménien Barouir se joignit à lui, prit part à sa campagne et rendit indépendante la vieille terre de Haïg et d'Arménag. Il descendait, dit la tradition arménienne, des anciens souverains du pays et semble avoir été, au moment où il prit les armes contre les Assyriens, prince du district de l'Ararat. Associé aux exploits d'Arbace, il devint après la victoire roi de toute l'Arménie, et les chefs des autres districts acceptèrent avec empressement la suprématie du libérateur et de ses descendants. Quant l'empire d'Assyrie se reconstitua, une grande partie de ses efforts furent consacrés à reconquérir l'Arménie, et en effet, il parvint à en soumettre toute la partie méridionale. En 742, Teglathphalasar II se vante d'avoir fait « un massacre » en Assyrie ; Barouir régnait encore, mais était bien près de sa fin. Puis vint le temps des guerres acharnées de Saryukin contre Urtsa, roi d'Arménie (le Hartchéa de la liste de Moïse de Khorène, fils de Barouir), et ses vassaux, tels qu'Ullousoun de Van, racontées dans les inscriptions cunéiformes de Khorsabad,

ainsi que le temps où le roi Argistis (le Gornhag de Moise de Khorène) exécuta dans les rochers de l'acropole de Van, où se lit son nom, une partie des grands travaux dont la fable populaire faisait plus tard honneur à Sémiramis. Pendant toute cette période de luttes, l'Arménie fut la fidèle alliée des Mèdes. Un peu plus tard, comme nous l'avons raconté, Phraorte en fit une dépendance de son empire, mais en la laissant en possession d'un roi particulier.

V. — Le prince qui gouvernait l'Arménie au temps d'Astyage était Tigrane I^er^, l'un des rois qui tiennent la plus grande place dans les traditions du pays. Moïse de Khorène, empruntant ses récits aux poésies populaires, le décrit ainsi : « Héros aux cheveux blonds, argentés « par le bout, au visage coloré, au regard de miel; ses « membres étaient robustes, ses épaules larges, sa jambe « alerte, son pied bien tourné; toujours sobre dans ses « repas et réglé dans ses plaisirs. Nos ancêtres célé- « braient au son du pampirn (espèce de luth aux cordes « de métal) sa modération dans les plaisirs des sens, sa « magnanimité, son éloquence, ses qualités utiles dans « tout ce qui touche à l'humanité. Toujours juste dans « ses jugements et ami de l'équité, il tenait la balance en « main et pesait les actions de chacun. Il ne portait « point envie à ceux qui étaient plus grands que lui; il « ne méprisait pas ceux qui lui étaient inférieurs, et « n'avait d'autre ambition que d'étendre sur tous le man- « teau de sa sollicitude. »

Tigrane était profondément populaire parmi ses sujets; Astyage conçut de la jalousie contre lui. Il craignit de le voir se rendre indépendant, et, n'osant pas l'attaquer ouvertement, il conçut le projet de le mettre à mort par une de ces perfidies qui lui étaient habituelles, de manière à réduire ses États à la condition de province

directe, gouvernée par un simple satrape. Ayant demandé et obtenu la main de Dikranouhi, sœur de Tigrane, dont il fit sa seconde épouse, il essaya d'attirer ce prince auprès de lui à Ecbatane, où il comptait le faire assassiner. C'était précisément le temps où Cyrus appelait les Perses aux armes et se mettait en rébellion ouverte. Tigrane, prévenu secrètement par sa sœur, n'eut garde de tomber dans le piége. Résolu de tirer vengeance de la perfidie d'Astyage, il se révolta de son côté et rassembla les Arméniens pour entrer en Médie et y faire cause commune avec le jeune roi des Perses.

§ 4. — Défaite d'Astyage et chute de l'empire de Médie.

(559.)

I. — Astyage était endormi dans une paix profonde, croyant la prospérité de son empire et la durée de sa domination établies pour jamais, quand la double nouvelle des révoltes de Cyrus et de Tigrane vint le surprendre comme un coup de foudre. Ce fut du côté de la Perse qu'il jugea le danger le plus considérable et qu'il résolut de diriger au plus tôt toutes les forces dont il pouvait disposer. Mais dans son aveuglement, ignorant qu'Harpagus le trahissait et oubliant qu'il ne pouvait plus compter sur la fidélité d'un homme auquel il avait infligé une aussi odieuse et aussi cruelle offense, il lui donna le commandement de l'armée opposée à Cyrus. Tout concordait donc pour faciliter la conquête du fils de Cambyse. Les Mèdes, s'étant mis en campagne, en vinrent aux mains avec les Perses. Tous ceux à qui Harpagus n'avait pas fait part de ses projets se battirent avec courage. Le reste de l'armée passa à

l'ennemi. Astyage, furieux, fit mettre en croix les Mages qui lui avaient conseillé de laisser partir Cyrus. Puis il fit prendre les armes à ce qui restait dans ses États de guerriers de la tribu des Arizantes, jeunes et vieux, les mena contre les Perses, avec qui Tigrane et ses Arméniens avaient opéré leur jonction, et leur livra bataille auprès d'Ecbatane. Il fut complétement défait, la plupart de ses soldats restèrent sur le champ de bataille et lui-même tomba entre les mains de l'ennemi. Il avait régné trente-cinq ans. Ce fut la fin de l'empire de Médie, un moment si puissant, dont sa défaite fit passer l'héritage aux Perses.

II. — Hérodote dit simplement qu'Astyage devint le captif de Cyrus; Ctésias ajoute que le vainqueur le traita comme un père; mais les traditions arméniennes, au contraire, prétendent qu'il fut tué de la main de Tigrane. Le roi d'Arménie, après avoir repris avec lui sa sœur, emmena prisonniers dix mille Mèdes, avec la première des femmes d'Astyage, que Moïse de Khorène appelle Anouisch, mais qui doit être sans doute Aryénis, fille d'Alyatte. Il leur assigna pour demeure le pays qui s'étend depuis le revers de l'Ararat jusque sur les deux rives de l'Araxe, à l'est. Leur postérité s'y accrut considérablement et forma par la suite, jusqu'au IIe siècle de notre ère, un gouvernement particulier, appelé Mouratzian. A cette population mède de l'Ararat se rapportait, dans les souvenirs populaires de l'Arménie, tout un cycle de traditions et de légendes, dont s'inspirèrent plus d'une fois les poëtes et dont quelques traces sont restées éparses dans le livre de Moïse de Khorène.

Tigrane reconnut Cyrus pour son suzerain et se montra toujours envers lui un fidèle vassal. Ses descendants continuèrent de gouverner leur royaume sous la suzeraineté de la Perse, sans jamais se révolter, jusqu'à

Vahé, fils de Van, dernier prince de la dynastie, qui mourut en défendant la cause de Darius Codoman contre Alexandre le Grand. Ils n'étaient pas traités sur le même pied que les autres rois vassaux, mais avec beaucoup plus d'honneurs, comme les plus grands parmi les Perses proprement dits. Partisan déterminé de l'influence de la Perse et de tout ce qui en venait, autant que dévoué personnellement à Cyrus, qui avait brisé la tyrannie d'Astyage, Tigrane embrassa la religion de Zoroastre et la propagea dans ses États, où elle devint bientôt prédominante, mais en se combinant avec quelques restes du polythéisme assyrien antérieurement professé par la population. Aussi tous les mots qui expriment en arménien, encore aujourd'hui, le nom même de *dieu* et les idées de *sainteté*, de *feu*, de *bûcher*, de *culte*, etc., sont-ils purs iraniens.

III. — Est-il maintenant besoin d'indiquer comment Xénophon, s'écartant des données de tous les autres historiens, raconte la fin de l'empire de Médie et la manière dont Cyrus en hérita? Dans la *Cyropédie*, Astyage, grand-père de Cyrus, meurt naturellement et a pour successeur son fils Cyaxare II, dont aucun autre auteur n'a jamais entendu parler. Cyaxare, menacé d'une guerre formidable, met son neveu à la tête de ses armées et soumet les deux empires de Lydie et de Babylone. Cyrus lui succède légitimement, et transporte sans secousse aux Perses l'empire auparavant possédé par les Mèdes.

Ce récit, que tout dément, mais auquel certains érudits modernes, avant qu'on ne connût comme on la connaît aujourd'hui l'histoire antique de l'Orient, ont eu le tort d'ajouter foi, n'est pas même à réfuter. Xénophon n'a jamais eu, en effet, la pensée de le donner pour réel. En écrivant la *Cyropédie*, il ne prétendait pas

faire un livre d'histoire, mais un cadre romanesque pour l'exposé de ses théories politiques et pédagogiques. Il voulait y opposer un absolutisme idéal à la république également idéale de Platon. Se proposant donc de présenter dans Cyrus le modèle des rois et des guerriers, Xénophon devait, laissant de côté la réalité des faits, taire la spoliation d'Astyage et l'usurpation de son trône, car il ne fallait pas qu'aucun trait de son héros fût même discutable.

CHAPITRE V

CONQUÊTES DE CYRUS. — FONDATION DE LA PUISSANCE DE L'EMPIRE PERSE.

SOURCES PRINCIPALES :

Sur l'histoire des Perses : Les mêmes qu'au chapitre précédent.

Sur l'Asie Mineure et ses diverses populations : Volney, *Chronologie des rois lydiens*, dans le tome 1er de ses *Recherches nouvelles sur l'histoire ancienne*. — Ernest Curtius, *Die Ionier vor der ionischen Wanderung*, Berlin, 1855. — D'Eckstein, *Questions relatives aux antiquités des peuples sémitiques*, Paris, 1857. — Lassen, *Ueber die Lykischen Inschriften und die alten Sprachen Kleinasiens*, dans le tome X du journal de la Société asiatique allemande. — Texier, *Asie Mineure*, Paris. — Perrot et Guillaume, *Expédition de Galatie*, en cours de publication. — A. Maury, *Histoire des religions de la Grèce antique*, tome 1er.

§ I. — Cyrus et les peuples Aryens.

I. — La défaite d'Astyage et la conquête de la Médie avaient pour résultat de donner à Cyrus la souveraineté des pays dépendant de son empire, et en particulier de toutes les nations aryennes situées en decà de l'Hindou-

Kousch et des déserts de la Carmanie. Le conquérant se hâta d'en rendre la soumission effective, œuvre qui ne lui donna pas beaucoup de peine, car toutes ces nations, sœurs de la sienne, se sentaient attirées de sympathie vers le jeune héros perse, et préféraient naturellement la suprématie d'un peuple de race iranienne pure à celle des Mèdes, mélangés et pénétrés d'éléments étrangers.

La Carmanie était une dépendance naturelle de la Perse; Cyrus n'eut pas à la réduire, car toutes les vraisemblances semblent indiquer que ses tribus, ardemment mazdéennes, avaient pris part au premier soulèvement et marché contre Astyage avec les Perses. Les Bactriens, Ctésias nous l'atteste, se donnèrent spontanément, avec les habitants de la Sogdiane et de la Margiane, qui dépendaient d'eux, au restaurateur de la religion de Zoroastre, dont leur pays avait été le berceau et demeurait l'un des principaux foyers. La Parthie, bien que touranienne, enclavée entre la Médie et la Bactriane, n'osa pas résister et se soumit également sans combat.

II. — Pour assurer la tranquillité de la Bactriane, exposée à leurs fréquentes incursions et à leurs ravages, Cyrus s'occupa de dompter les Saces touraniens, habitant autour des sources de l'Iaxarte. Ils furent vaincus et leur roi Amorgès fait prisonnier dans le combat. Cyrus fit de leur pays une satrapie de son empire. Il se tourna ensuite vers l'Hyrcanie, voisine de la mer Caspienne, dont les peuples, Caspiens, Paŭumathes et Darites, issus du sang de Touran et mêlés à quelques Aryas en minorité, faisaient mine de résister. Mais ils ne tinrent pas devant ses troupes, et voyant leur territoire envahi, reconnurent presque sans combattre la souveraineté du roi de Perse.

III. — Ayant assuré de cette façon sa domination dans le nord-est, Cyrus, avec la coopération de Tigrane, qui gagna dans cette guerre la possession d'un certain nombre de districts limitrophes de l'Arménie, entreprit la conquête des pays voisins du Caucase, qui étaient demeurés indépendants de la monarchie médique. Ici la tâche fut plus difficile et plus lente, à cause des obstacles qu'offraient à la fois et la configuration du pays et le caractère belliqueux des populations. Cependant le roi de Perse finit par y réussir ; après quelques années de guerres sanglantes et acharnées, l'Albanie et l'Ibérie, c'est-à-dire le Daghestan et la Géorgie actuels, dépendirent de la couronne du jeune conquérant. Les Colchidiens cédèrent à ses armes ; les nations des âpres montagnes qui longent le littoral du sud-est du Pont-Euxin, Mardes, Macrons, Chalybes, Tibaréniens, célèbres dans tout le monde antique pour leur industrie métallurgique remontant jusqu'aux âges les plus reculés et pour l'invention de l'acier, furent écrasées et réduites à l'obéissance. Cyrus se trouva ainsi maître de toute la partie de l'Asie Mineure qui s'étend jusqu'au fleuve Halys.

Il lui avait fallu quatorze ans pour accomplir ces conquêtes, dont nous ne connaissons que les traits généraux et dont aucun historien ne nous révèle les incidents. Ce fut au moment où le vainqueur d'Astyage venait de les terminer qu'éclata entre lui et Crésus, roi de Lydie, la guerre qui devait le mettre en possession de l'Asie Mineure tout entière, jusqu'aux rivages de la mer Egée. Mais avant d'entreprendre le récit de cette guerre, il est nécessaire de placer ici quelques détails sur les diverses populations de l'Asie Mineure et sur l'histoire du royaume de Lydie.

§ 2. — Les populations de l'Asie Mineure.

I. — L'Asie Mineure est cette péninsule qui s'avance comme un immense promontoire entre le Pont-Euxin et la mer de Cypre, refoulant devant elle les flots de la mer Egée. La chaîne du Taurus couvre ses côtes méridionales de hautes montagnes, repaire dans tous les temps de populations insaisissables et toujours prêtes à descendre sur la mer et les plaines qui s'étendent à leurs pieds, pour piller les marchands et les laboureurs. Cette région montagneuse forme, de l'ouest à l'est, la Carie, la Lycie, la Pamphylie et la Cilicie, qui s'inclinent au sud vers la mer; la Pisidie, l'Isaurie et la Lycaonie, qui descendent, au nord, du haut des montagnes vers l'intérieur. A l'ouest sont, sur une côte profondément dentelée et sillonnée par de nombreux cours d'eau qui en fécondent le sol, la Troade, la Mysie, l'Eolide, l'Ionie et la Doride. En face de la côte du sud nous ne trouvons que deux grandes îles, Rhodes et Cypre. Au large de la côte de l'ouest s'étend tout un labyrinthe d'îles gracieuses, Lemnos, Chios, Samos et les Sporades. Au nord, vers le Pont-Euxin qui communique avec la mer Egée par les deux détroits successifs de l'Hellespont et du Bosphore de Thrace, sont la Mysie, la Bithynie, la Paphlagonie et le Pont; au centre enfin, la partie la moins favorisée de cette région, nous rencontrons la Phrygie et la Cappadoce.

II. — Les premiers habitants de l'Asie Mineure, dont les Cariens étaient le principal débris dans les temps classiques, paraissent avoir appartenu, comme ceux de presque toute l'Asie antérieure avant les grandes migra-

tions, des Sémites d'abord, puis des Japhétites, à la race de Cham. C'est ce que nous avons déjà fait remarquer dans le premier livre de ce manuel. Dés une époque très-reculée, des rameaux des descendants de Sem et de Japhet vinrent s'y superposer et formèrent la majeure partie des habitants de la contrée. L'Halys, aujourd'hui Kizil-Irmak, le plus grand fleuve de l'Asie Mineure, marquait la limite des deux races. Les populations à l'ouest de ce fleuve étaient pour la plupart, Phrygiens, Mysiens, Paphlagoniens, Bithyniens, de race indo-européenne, apparentés de très-près aux Thraces d'Europe; celles de l'est, c'est-à-dire les Cappadociens, les Ciliciens, les Pamphyliens et les Solymes, habitants d'une portion de la Lycie, appartenaient à la race sémitique et à la branche araméenne. L'Halys séparait donc deux groupes de langues : les unes, à droite, étaient d'origine sémitique et presque semblables, les médailles nous l'attestent, à l'idiome de la Syrie septentrionale ; les autres, à gauche, d'origine aryenne, appartenant au rameau thraco-pélasgique, ou, comme semble avoir été le phrygien, intermédiaires entre ce rameau et l'arménien. Cependant, en arrière des populations aryennes de la rive gauche de l'Halys, presque au bord de la mer Egée, on retrouvait une nation sémitique, isolée et avancée plus loin que les autres, les Lydiens, qui formaient une branche à part dans la race de Sem, tandis que les autres peuples de la méme race situés au delà de l'Halys étaient de la branche d'Aram. Quant aux Lyciens, dont la demeure se trouvait sur la côte méridionale, entre les Chamites de la Carie et les Sémites de la Pamphylie, c'étaient des Indo-Européens ou Japhétites, que certains érudits, d'après l'étude de leur langue encore bien peu connue, prétendraient plus rapprochés des Iraniens que des Thraco-Pélasges. Ils devaient être les derniers débris d'une race qui avait eu dans les siècles les plus antiques

une grande extension dans l'Asie Mineure, l'Archipel et la Grèce même, race qui figure sous les règnes de Merenphtah et de Rhamsès III parmi les principaux ennemis de l'Égypte, venus « des îles et des côtes de la mer du nord, » sous le nom de *Lébu*, et à laquelle appartenaient les Lélèges, ainsi que les plus anciens Laconiens.

III. — Bien qu'issus de trois races différentes, les Cariens, les Lydiens et les Mysiens, juxtaposés dans un étroit territoire, s'étaient assez mêlés, avaient noué des relations assez étroites pour oublier les rivalités qui avaient dû exister entre eux au moment de leur établissement, et pour se forger des fables généalogiques qui leur attribuaient une même origine et une très-proche parenté. Ils offraient en commun dans la ville de Mylasa des sacrifices à Zeus Carios, qui établissaient entre eux un lien religieux et presque national. Cependant les Cauniens, bien qu'ils parlassent la même langue que les Cariens, n'y prenaient point part.

Dans la partie septentrionale de l'Asie Mineure, les Bithyniens, les Mariandyniens et les Paphlagoniens formaient un groupe particulièrement compacte et dont l'origine thrace se révélait par les signes les plus frappants, car on retrouvait chez les populations des deux rives du Bosphore, non-seulement même langue, mais mêmes mœurs, l'amour de la guerre, du sang et du pillage. Les Phrygiens et les Mysiens leur étaient apparentés d'assez près.

Les Phrygiens, appelés Bryges en Europe quand ils habitaient au pied du mont Bermion, et dont le nom signifiait, dit-on, dans leur propre langue *hommes libres*, les Thraces de Bithynie et les Mysiens, venus, suivant Strabon, de la contrée que les Romains appelèrent Mœsie, au bord du Danube, sont représentés par la plupart des

écrivains antiques comme des émigrants ayant passé d'Europe en Asie. L'historien Xanthus de Lydie plaçait l'arrivée des Phrygiens en Asie Mineure après la guerre de Troie. Hérodote renverse cette tradition, et parle d'un corps nombreux de Teucriens et de Mysiens qui, avant cette guerre, auraient passé d'Asie en Europe, où ils se seraient avancés jusqu'au Pénée, refoulant devant eux les Thraces, qui franchirent alors le Bosphore et s'établirent en Bithynie. Plusieurs légendes identiques se retrouvaient à la fois en Europe et en Asie : celle de Midas, par exemple, en Phrygie et en Macédoine auprès du mont Bermion. De ces faits résultent la parenté de ces peuples, les antiques rapports de la Thrace et de l'Asie Mineure et par suite de la Grèce et de l'Asie, bien avant l'époque, pourtant ancienne déjà, où l'invasion des Doriens en Grèce chassa les Ioniens et les Éoliens qui vinrent couvrir de leurs cités toutes les côtes de la Lydie et de la Mysie, séparant désormais ces nations indigènes de la mer.

IV. — La plupart des nations de l'Asie Mineure n'ont pas d'histoire. Celle des Dardaniens de Troie, qui fondèrent le premier empire puissant dans cette partie du monde et qui, du temps de Rhamsès II que leurs guerriers vinrent combattre en Syrie, y partageaient la domination avec les Lékas ou Lyciens, ne peut être dégagée des fables mythologiques avec lesquelles les Grecs l'ont complétement amalgamée. Il n'y a que les Cariens, les Phrygiens et les Lydiens sur lesquels on sache quelque chose de positif, et encore, sauf pour ces derniers, cela se réduit à bien peu.

Les Cariens qui plus tard, lors de leur alliance intime avec les Lydiens et les Mysiens, se dirent descendants d'un frère des héros mythiques Lydus et Mysus, mais qui, dans la réalité, étaient surtout rapprochés des Cha-

nanéens par leur origine, eurent encore une grande puissance pendant un certain temps, après que les nations sémitiques et aryennes les eurent resserrés dans un étroit territoire à l'angle sud-ouest de la péninsule. Obligés alors de chercher sur la mer une nouvelle patrie, ils couvrirent la mer Egée de leurs vaisseaux et les îles de leurs colonies, car lorsque Nicias fit, en 426, la purification de Délos, on reconnut que la plupart des morts ensevelis dans l'île, et qu'on exhuma, étaient Cariens. Les Phéniciens et les Grecs les refoulèrent peu à peu. Ce fut Minos, roi de Crète, disait-on, qui chassa leurs pirates dans la mer Egée. L'établissement des colonies grecques sur leurs côtes, où les Doriens fondèrent ou agrandirent Cnide et Halicarnasse, les renferma dans l'intérieur des terres. Les conquérants vinrent même bientôt les y chercher, Crésus d'abord, puis Cyrus, qui leur laissa toutefois leurs chefs nationaux. Du moment qu'ils n'avaient plus pu être navigateurs et écumeurs de mer, les Cariens se mirent à faire le métier de mercenaires partout où on voulait bien acheter leurs services. David, à Jérusalem, en avait déjà un corps dans sa garde, à côté de celui des archers crétois; les rois égyptiens de la XXVI[e] dynastie recrutèrent chez eux une bonne partie de leurs troupes étrangères. Le peu d'étendue de leur territoire, la difficulté d'y faire vivre une nombreuse population, qui les poussait à aller mener ce métier à l'étranger, rendait aussi fréquente chez eux la vente des enfants comme esclaves par leurs parents. Aussi les marchands d'hommes trouvaient si facilement à s'approvisionner dans ce pays, qu'à une certaine époque le nom de Carien devint synonyme de celui d'esclave.

V. — Ce que nous savons d'histoire précise sur les Phrygiens n'est presque rien ; mais il est certain que ce fut un grand peuple, puissamment civilisé, riche, qui

joua un rôle considérable et eut une influence très-notable, non-seulement sur les contrées immédiatement ses voisines, mais sur la Grèce elle-même et sur les débuts de sa culture, au temps de la dynastie des Pélopides, que la tradition faisait venir de Lydie ou de Phrygie à Argos. Sous certains rapports la civilisation de la Phrygie était très-raffinée, car un des modes de la musique grecque, qui tenait le milieu entre le mode lydien, plus aigu, et le mode dorien, plus grave, était appelé mode phrygien. Les musiciens Marsyas, Olympus, Hyagnis, qu'on retrouve dans les légendes grecques, étaient Phrygiens. La religion nationale de la Phrygie, célèbre dans tout le monde antique et propagée au loin à une certaine époque, était un panthéisme naturaliste grossier, qui avait dans ses idées fondamentales une grande analogie avec la religion chaldéo-assyrienne, mais qui revêtait une physionomie à part, grâce au développement qu'y avaient reçu certaines conceptions monstrueuses, et grâce surtout à son culte barbare, aux rites de ses prêtres appelés *Galles*, voués au célibat, qui gagnaient sur le peuple un ascendant d'autant plus sûr qu'ils l'effrayaient par leurs danses effrénées et leurs mutilations volontaires.

La Phrygie était renommée pour ses laines, qui étaient changées à Milet en tissus somptueux, pour sa bonne agriculture, ses fromages et ses salaisons. Dès une époque fort antique, ce pays forma un royaume florissant, qui devint surtout important après la chute de la prépondérance des Dardaniens, dont il paraît avoir dépendu au temps de leur grande prospérité. Le souvenir de ses richesses est venu jusqu'à nous dans les traditions relatives à Midas, qui changeait en or tout ce qu'il touchait. Cet État précéda immédiatement les Lydiens dans la domination de l'Asie Mineure, et, avant même de devenir conquérant, servit de lien entre la

civilisation du bassin de l'Euphrate et du Tigre et celles de la Lydie, de la Troade et de la Grèce. Malheureusement il ne reste de cette prospérité que quelques légendes entremêlées de données mythologiques, et des monuments funéraires, dont deux avec des inscriptions, taillés dans les rochers de la vallée supérieure du Sangarius. « Leur caractère tout indigène, dit un savant voyageur français, M. Texier, révèle le style architectural des vieux Phrygiens. Rien n'y indique l'influence d'un goût étranger; l'art phrygien s'y produit aussi éloigné des principes de l'art grec que de l'ancien style perse ou assyrien et de la curieuse originalité du style lycien. La langue même des inscriptions y est purement phrygienne; et cette langue, avec l'alphabet qui nous en a conservé les rares débris, reste enfermée dans les limites de l'ancien royaume où régna la dynastie de Midas. Dans toute l'étendue du pays où se trouvent ces restes vénérables du peuple indigène, on ne voit que de très-rares débris de monuments appartenant à l'époque romaine; il semble que les conquérants successifs de la contrée aient ignoré ces vallées solitaires, où plus tard des familles chrétiennes vinrent chercher un refuge contre la persécution du paganisme, peut-être aussi contre l'invasion musulmane. »

Les inscriptions des tombeaux de la vallée du Sangarius sont tracées avec un alphabet très-analogue aux plus anciennes formes de l'alphabet grec. D'après leurs caractères paléographiques, elles doivent être rapportées au VII^e^ ou au VIII^e^ siècle avant l'ère chrétienne. La langue en offre certaines ressemblances avec le grec, mais aussi des éléments d'une nature très-différente. Une de ces inscriptions est l'épitaphe d'un roi du nom de Midas, qui dut être un des derniers princes de la dynastie dont le fondateur, passé dans les légendes grecques

à l'état de personnage purement mythique, s'appelait aussi Midas.

Quant au royaume de Lydie, son histoire, mieux connue, mérite de former un paragraphe spécial.

§ 3. — Le royaume de Lydie et son territoire.

I. — Entre le pied du mont Tmolus et le fleuve Hermus, sur la rive droite du Pactole, s'élève une haute montagne qui domine une plaine large et fertile, dans laquelle s'ouvrent, vers l'est, les vallées de l'Hermus et du Caystre. Au pied de cette montagne était Sardes, aujourd'hui Sortkalé, la capitale des rois Lydiens. Le pays avait été d'abord habité par des Pélasges appelés Méoniens ; mais bientôt une race nouvelle soumit et chassa les anciens habitants, et ses rois régnèrent sur la contrée jusqu'à la conquête persique. Les Lydiens, qui avaient ainsi succédé aux Méoniens dans la possession de Sardes, étaient des Sémites. Le tableau ethnographique du chapitre X de la Genèse en a fait un rameau particulier de cette race, sous le nom de Loud ; tout ce que les écrivains grecs nous ont conservé de mots de leur langue appartient incontestablement à la souche sémitique. Ils eurent trois dynasties successives, que les Grecs désignent sous les noms d'Atyades, Héraclides et Mermnades.

II. — Des Atyades nous ne savons rien, si ce n'est qu'ils durent commencer à régner vers le XVI^e^ siècle avant l'ère chrétienne. Les légendes nationales plaçaient à leur début les deux héros mythiques Lydus et Tyrrhénus, ce dernier personnifiant la colonie lydienne

qui se dirigea par mer vers l'ouest, aborda aux côtes d'Italie et devint l'origine de l'aristocratie de l'Etrurie, en se superposant dans ce pays aux premiers habitants pélasges.

L'avénement de la dynastie des Héraclides eut lieu, d'après les indications d'Hérodote qui avait puisé aux sources indigènes, dans les environs de l'an 1200 avant Jésus-Christ. Les traditions lydiennes, déjà fort précises en ce qui regardait cette dynastie, lui attribuaient une origine assyrienne. On racontait, dit Hérodote, qu'elle avait été fondée par le prince Agron, fils de Belus, fils d'Alcée, fils d'Hercule, venu des rives du Tigre. Nous croyons, avec M. Oppert, que cette tradition repose sur une base historique. *Agron* est un nom tout assyrien qui veut dire « le fugitif; » les appellations qu'Hérodote présente comme celles des trois ancêtres d'Agron, Βῆλος Ἀλκαῖος Ἡρακλῆς sont précisément la traduction du nom et du titre de l'Hercule assyro-chaldéen, surnommé *Samdan,* « le fort, le puissant, » et quelquefois assimilé à Bel, Bel-Adar Samdan. Le fondateur de la dynastie des Héraclides de Lydie se révèle donc clairement dans les traditions recueillies par le père de l'histoire, comme un prince assyrien exilé et fugitif, issu d'une famille qui regardait le dieu Adar comme son auteur ou son protecteur spécial. Si nous nous reportons maintenant aux annales assyriennes, résumées par nous plus haut, nous y voyons que, juste vers l'an 1200, régnait à Ninive le véritable fondateur de la puissance de cette monarchie, appelé Adarpalassar, « Adar protége son fils; » des descendants de ce prince étaient, on le voit par le sens de son nom, très-naturellement appelés en grec Héraclides. Agron, « le fugitif, » nous semble, en conséquence, devoir être regardé comme un fils de Adarpalassar, un frère puîné d'Assourdayan, qui, par suite d'événements à nous inconnus, probablement d'une

compétition avec son frère, se retira en Lydie et s'y empara du pouvoir.

Les relations de l'Asie Mineure et de l'Assyrie remontaient à une époque fort antérieure. Au temps du pharaon Rhamsès II ou Sésostris, nous avons vu les Héthéens de la Syrie septentrionale grouper les Pisidiens, les Lyciens, les Mysiens, les Dardaniens et les Mosynœces dans la même confédération que les Rotennou ou Assyriens, pour résister à l'extension de la puissance égyptienne. La vieille sculpture indigène de l'Asie Mineure, dont nous avons des spécimens sur les rochers de Nymphi, près de Smyrne, et de Giaour-Kalé, ainsi que dans la fameuse Porte des lions de Mycènes, exécutée, disait la tradition, par les Cyclopes de Lycie, est un art directement issu de celui de l'Assyrie. L'influence de ce pays sur la péninsule devint encore plus grande et se changea presque en suzeraineté dans le temps qui s'étendit entre la conquête de l'Arménie par les monarques ninivites et les échecs de la puissance militaire assyrienne qui, au commencement du XIe siècle avant Jésus-Christ, précédèrent l'usurpation de Belkatirassou, c'est-à-dire dans le temps même où la dynastie des Héraclides s'établit en Lydie. Lors du siége de Troie, l'arrivée, positivement historique, de Memnon l'Ethiopien ou le Kouschite d'Asie, à la tête d'un corps de Susiens, pour soutenir Priam, a tous les caractères d'un secours envoyé par le souverain du grand empire mésopotamien à un vassal en danger. Ctésias et Moïse de Khorène affirment que Priam reconnaissait la suzeraineté du roi d'Assyrie et que les annales de Ninive mentionnaient l'expédition dirigée vers la Troade pour lui venir en aide contre les Achéens ; il n'y a aucune raison sérieuse de contester leur témoignage.

III. — Les Héraclides fournirent vingt-deux rois à la

Lydie et occupèrent le trône pendant cinq siècles environ. Candaule, le dernier d'entre eux, fut assassiné à l'instigation de sa femme, par Gygès, qui devint le chef de la dynastie des Mermnades. Tout le monde connaît l'anecdote romanesque et bien peu historique qu'Hérodote raconte au sujet de cette révolution, qui paraît avoir été le résultat d'une réaction du vieil élément pélasgique des Méoniens contre l'élément sémitique des Lydiens proprement dits, d'où la dévotion que les Mermnades témoignèrent dès leurs premiers jours pour les sanctuaires de la Grèce. Les Cariens y avaient prêté un concours actif, tandis qu'une partie de la population lydienne y résistait. L'avénement de Gygès, d'après les données chronologiques fournies par Hérodote, aurait eu lieu en 713 et sa mort en 675. Mais il faut ici forcément rapprocher de nous de dix ans les dates admises par l'historien d'Halicarnasse, car dans les inscriptions du prisme conservé au Musée britanique, Assourbanipal, roi d'Assyrie, mentionne ses relations avec *Gougou, roi des Loudi*, dans lequel il est impossible de méconnaître Gygès, roi des Lydiens, l'ambassade et les présents qu'il en reçut, vers 667 ou 666. La mort de Candaule et le début de la dynastie des Mermnades doivent être placés en 701 et la mort de Gygès en 663. Cette dernière date est formellement donnée par le prisme assyrien.

L'avénement des Mermnades ouvre la période tout à fait historique des annales de la Lydie. Cet État avait alors deux ennemis : les Grecs, qui étaient venus s'établir sur ses côtes et qui lui interceptaient les approches de la mer; les barbares, c'est-à-dire les Thraces, dont les bandes pillardes franchissaient à chaque instant le Bosphore, et les Cimmériens, dernier rameau des Celtes resté en arrière de la migration du reste de la race, qui, acculés au Caucase par les Scythes, en franchissaient de temps en temps les défilés et se jetaient

comme un torrent sur l'Asie Mineure pour la ravager. Longtemps ces peuples remplirent la Lydie d'épouvante par des invasions subites. Ephèse les vit avec terreur camper sur les bords du Caystre; et sous le règne de Candaule, en 700, la ville de Magnésie, non loin de Méandre, fut complétement détruite par les Trères, que l'on dit une tribu des Cimmériens. Sardes même fut prise. Callinos, poëte élégiaque d'Ephèse, essaya d'être le Tyrtée de l'Ionie ; c'est alors qu'il écrivit les admirables vers où, sous la gravité douce du mètre élégiaque, respire un enthousiasme contenu qui n'a pas moins de puissance que l'accent le plus lyrique, une ardeur calme qui rappelle cette marche régulière et terrible dont les Crétois abordaient lentement, au son de la flûte et de la lyre, les bataillons ennemis. « Jusques à quand reste-« rez-vous abattus? Quand aurez-vous un cœur belli-« queux, ô jeunes gens? N'avez-vous pas honte de cette « mollesse devant les peuples voisins? Vous semblez « assis en paix, et la guerre est partout en votre pays.... « Que chacun de vous, en mourant, darde encore son « dernier javelot ! C'est l'honneur et la gloire de l'homme « de combattre pour son pays, ses enfants, sa jeune « épouse, contre l'ennemi. La mort viendra, le jour où « les Parques auront filé l'écheveau. Mais que chacun « marche droit, l'épée haute et le bouclier en avant de « la poitrine, quand la mêlée commence. Il n'est pas « dans la destinée que l'homme échappe à la mort, « quand même il a des immortels pour aïeux. Souvent « celui qui, à travers la bataille et le bruit des traits, a « passé sain et sauf, la mort l'atteint à son foyer. Celui-« là n'est pas cher au peuple ; il n'en est pas regretté ; « mais cet autre, petits et grands le pleurent s'il suc-« combe. L'homme de courage met en deuil le peuple « par sa mort ; et, vivant, il est l'égal des demi-dieux.

« On le contemple des yeux comme un rempart, car « seul il vaut un grand nombre. »

Nous ne savons si Callinos réussit à rendre quelque courage aux Ioniens, amollis déjà par trop de richesses; mais les Lydiens réussirent à se débarrasser des barbares. Le meurtrier de Candaule, Gygès, commença aussitôt, sans être inquiété, la soumission des Grecs de l'Asie Mineure; il s'empara de Colophon, de Magnésie du Sipyle, et ravagea les territoires de Smyrne et de Milet. Il se rendit si bien maître de la Troade, que les Milésiens furent obligés de demander son consentement avant d'y bâtir Abydos.

La fin de son règne fut malheureuse. Pressé par une invasion des Cymmériens, il ne put s'en délivrer qu'en achetant le secours des Assyriens au prix d'une soumission à la suprématie ninivite. Puis en 663, les Cimmériens, appelés par le roi d'Assyrie qui voulait châtier Gygès des secours qu'il avait fournis à l'égyptien Psamétik, ravagèrent toute la Lydie. Gygès mourut pendant cette invasion et son fils Ardys n'obtint la retraite des Cimmériens que par l'entremise du roi d'Assyrie, quand il se fut soumis de nouveau à lui payer tribut.

IV. — Sous le règne d'Ardys (663-624), les Cimmériens revinrent encore une fois, en 634, et s'emparèrent de Sardes, à l'exception de la citadelle. Mais ils se retirèrent bientôt, et ce fut leur dernière invasion. Quelques années après, les Scythes parvinrent enfin à les expulser de la région voisine du Caucase et les rejetèrent dans les steppes du nord du Pont-Euxin, d'où, refoulés graduellement vers l'ouest par la migration des peuples germaniques, ils finirent par arriver à l'extrémité de l'Europe, entre la Baltique et la mer du Nord, dans le Jutland actuel, auquel ils valurent le nom de Chersonèse Cimbrique. C'est de là que, plusieurs siècles après,

unis aux Teutons, avant-garde des Germains, ils se précipitèrent sur la Gaule pour se faire écraser auprès d'Aix par Marius et les Romains, qui les désignaient sous le nom de Cimbres.

Les Cimmériens partis, Ardys poursuivit les projets de son père contre les cités grecques et soumit la ville de Priène. Sadyatte (624-614) et Alyatte (614-558) continuèrent la guerre et dirigèrent leurs attaques principalement contre Milet. Alyatte espéra la réduire par la famine. Pendant cinq années les troupes lydiennes dévastèrent ses campagnes. « Chaque été, dit Hérodote, dès que les fruits et les moissons commençaient à mûrir, le roi partait à la tête de son armée, et la faisait marcher et camper au son des instruments. Arrivé sur le territoire des Milésiens, il respectait les habitations éparses dans les champs, au lieu de les livrer aux flammes, et n'en faisait pas même enlever les portes. Mais s'il les laissait debout, il détruisait entièrement les récoltes et les fruits et se retirait ensuite. Les Milésiens étant maîtres de la mer, il était inutile de tenter un siége régulier de la ville avec une armée de terre. Quant aux maisons de la campagne, en empêchant qu'on ne les abattît, son but était d'y rappeler les habitants, afin qu'ils pussent travailler la terre et l'ensemencer. En revenant l'année suivante, il trouvait toujours quelque chose à ravager. » De toutes les villes ioniennes, Chios seule envoya des secours aux Milésiens.

La guerre se prolongeait ainsi depuis onze ans, lorsque, dans une de ces expéditions, un temple de Minerve fut brûlé par les Lydiens ; presque aussitôt Alyatte tomba gravement malade ; il fit consulter l'oracle de Delphes, qui répondit : « Le roi ne guérira qu'après avoir fait reconstruire le temple de la déesse. » Alyatte envoya demander aux Milésiens une trêve qui lui permît d'exécuter l'ordre de la Pythie, et l'habileté de Thrasybule,

tyran de Milet, sut la transformer en une paix qui laissa à la cité grecque son entière indépendance. Alyatte fut plus heureux contre Smyrne, qu'il prit quelque temps après.

Se tournant ensuite contre les nations indigènes de l'intérieur de l'Asie Mineure, le roi de Lydie subjugua en peu d'années la Phrygie et la Cappadoce. Sa frontière se trouva ainsi toucher celle de l'empire des Mèdes, et bientôt, comme nous l'avons déjà raconté plus haut, une guerre s'engagea entre lui et Cyaxare. Elle dura six ans et se termina par la bataille de l'Éclipse (597) : les Mèdes y gagnèrent une partie de la Cappadoce, et l'Halys devint la limite des deux empires, dont la paix et l'alliance fut cimentée par le mariage d'Aryénis, fille d'Alyatte, avec Astyage, fils de Cyaxare.

V. — Après un règne de cinquante-huit ans, Alyatte laissa, en 558, le trône à son fils Crésus (558-544), qui poursuivit contre les Grecs de l'Asie Mineure les entreprises de ses prédécesseurs. En vain Thalès de Milet conseilla aux Ioniens de nommer un sénat commun qui siégerait à Téos, position centrale, et de là gouvernerait toute l'Ionie comme une seule ville ; ils ne voulurent pas renoncer à leur indépendance municipale et laissèrent leurs villes succomber, les unes après les autres, sous les coups de Crésus. Ephèse, gouvernée par Pindaros, fils de l'une de ses sœurs, tomba la première en son pouvoir, quoique les habitants, pour mettre leur ville sous la protection de Diane, eussent enveloppé leurs murs d'une corde qu'ils avaient attachée à l'autel de la déesse, dont le temple s'élevait non loin de la cité. Crésus fit ensuite la guerre aux Ioniens et aux Eoliens, mais à chaque ville successivement, employant, dit Hérodote, des raisons légitimes lorsqu'il en pouvait donner, ou des prétextes frivoles à défaut de raisons. Quand il

eut subjugué tous les Grecs d'Asie et qu'il les eut forcés à payer un tribut, Crésus voulut équiper une flotte pour attaquer les îles voisines. Mais Bias de Priène ou, selon d'autres, Pittacos de Mitylène, car l'un et l'autre se trouvaient alors à sa cour, parvint à le détourner de ce projet, en lui montrant en perspective la certitude d'un échec.

Cependant Crésus n'avait pas renoncé à faire de nouvelles conquêtes. C'était le moment où Cyrus venait de détruire la monarchie des Mèdes et poursuivait le cours de ses expéditions victorieuses dans tout le vaste pays situé entre l'Indou-Kousch et le fleuve Halys. Crésus, étroitement allié avec Astyage, brûlait de venger son beau-frère. Il ne pouvait, d'ailleurs, voir sans inquiétude l'accroissement si rapide et si menaçant de la puissance perse, et il devait s'attendre à ce que la force même des choses amènerait nécessairement une lutte prochaine entre son empire et celui du jeune conquérant qui venait de surgir en Asie. En prévision de cette éventualité, il voulut se rendre maître de toute l'Asie Mineure jusqu'à l'Halys, afin d'être en état d'opposer à Cyrus les forces d'une monarchie compacte et capable de balancer la puissance, récemment créée, des Perses. Une suite de campagnes heureuses lui permirent de réaliser ce plan, et lui livrèrent tout le territoire compris entre l'Hellespont, le Pont-Euxin, l'Halys et la chaîne du Taurus. Mysiens, Maryandiniens, Bithyniens, Paphlagoniens subirent en très-peu de temps le joug de la Lydie, car Crésus ne régna en tout que quatorze ans. Sur le versant méridional du Taurus, les Cariens et la Pamphylie furent aussi conquis; la Lycie parvint à préserver son indépendance, et Crésus n'osa pas attaquer la Cilicie, qui, possédée antérieurement par les Assyriens, paraît s'être trouvée alors aux mains des Babyloniens, depuis les campagnes de Nabuchodorossor dans la Syrie et les régions voisines.

A cette époque, la guerre était toujours accompagnée de pillage ; aussi l'opulence du conquérant et de son pays devint-elle célèbre, à tel point qu'elle est encore aujourd'hui demeurée proverbiale. La Lydie, d'ailleurs, était riche en métaux précieux. Les lavages des sables du Pactole donnaient de l'or en abondance ; Crésus avait fait ouvrir auprès de Pergame des mines du même métal. Aussi fut-ce lui qui fit frapper la première monnaie d'or qu'ait connue le monde antique, monnaie dont des échantillons sont parvenus jusqu'à nous. Les Lydiens étaient commerçants, industrieux ; ils passaient pour les plus anciens brocanteurs de la Méditerranée ; on vantait leurs onguents parfumés, leurs tapis, dont la tradition s'est conservée dans les fameux tapis de Smyrne, et l'habileté des esclaves tirés de leur pays. Mais la profonde dépravation de leurs mœurs leur avait ôté l'énergie nécessaire pour résister au choc d'un peuple aux habitudes mâles et courageuses comme l'étaient alors les Perses. Vaincus, ils se firent remarquer par leur servile obéissance envers leurs maîtres étrangers. Après Cyrus, les Lydiens et les Phrygiens se montrèrent toujours timides et soumis, à la différence des Mysiens, rudes montagnards qui furent toujours difficiles à tenir dans la dépendance.

§ 4. — Cyrus et Crésus. — Ruine de l'empire de Lydie.

(545-544).

I. — Au milieu de ses prospérités, Crésus eut une grande douleur. Le fils qu'il préférait, Atys, fut tué à la chasse (547). Il le pleura deux ans sans plus vouloir s'occuper des soins du gouvernement. Mais les progrès

de Cyrus dans la partie de l'Asie Mineure au delà de l'Halys, dans la Colchide, chez les Chalybes et leurs voisins, vinrent enfin le tirer de la douleur où il s'absorbait. Le danger se rapprochait de l'empire de Lydie et menaçait presque ses frontières. Crésus songea à prendre l'offensive avant que la puissance du conquérant perse ne fût devenue encore plus formidable, et à ne pas attendre que Cyrus le vînt chercher; mais auparavant il voulut consulter les oracles de la Grèce. Ceux de Delphes et d'Oropus lui prédirent que, s'il entreprenait la guerre, il détruirait un grand empire. Crésus interpréta cette réponse suivant ses espérances et voulut savoir encore si son empire, sans cesse agrandi, aurait une longue durée. La Pythie, dit-on, répondit : « Quand « un mulet sera roi des Mèdes, fuis alors, Lydien effé- « miné, sur les bords de l'Hermus ; garde-toi de résister, « et ne rougis point de ta lâcheté. » Crésus, pensant bien qu'un mulet ne monterait jamais sur le trône des Mèdes, conclut que ni lui ni ses descendants ne seraient privés de la puissance souveraine ; sans crainte alors, il fit une alliance inutile avec les Lacédémoniens et ouvrit les hostilités contre les Perses, malgré les conseils de prudence de son ministre Sandanis.

II. — Crésus franchit l'Halys au moyen d'un canal de dérivation qui fut exécuté par les conseils de Thalès, occupa la partie de la Cappadoce que la chute du royaume de Médie avait mise aux mains de Cyrus, et en transporta les habitants dans diverses parties de l'Asie Mineure. Cyrus, à cette nouvelle, accourut à la tête de toutes ses troupes. Une grande bataille fut livrée entre les Perses et les Lydiens dans le district de la Ptérie. La perte fut très-considérable des deux côtés, et la nuit sépara les combattants sans que la victoire se fût déclarée pour l'un ou l'autre parti.

Crésus pourtant se retira sur sa capitale; il croyait la campagne finie pour cette année, et renvoya ses troupes, tout en pressant ses alliés, les Babyloniens, les Égyptiens et les Lacédémoniens de lui envoyer des secours à Sardes au printemps. Mais Cyrus envahit la Lydie à l'improviste, et parut bientôt sous les murs de Sardes. Crésus n'avait alors à sa disposition que la cavalerie lydienne. Nulle n'était plus brave ni plus habile dans les combats; il sortit de Sardes avec elle pour tenter la fortune. La bataille se livra dans la vaste plaine de Thymbrée, en avant de la ville. « Cyrus, dit Hérodote, redoutant la cavalerie lydienne, suivit le conseil du Mède Harpagus. Il rassembla tous les chameaux qui portaient, à la suite de son armée, les vivres et les bagages, et les fit monter par des hommes équipés en cavaliers, avec ordre de marcher à la tête des troupes. Il commanda en même temps à l'infanterie de suivre les chameaux et posta tous ses cavaliers derrière les fantassins. Cyrus avait ainsi disposé son armée, parce que le cheval ne peut soutenir ni la vue ni l'odeur du chameau [1]. Par ce stratagème il rendait inutile la cavalerie sur laquelle Crésus fondait l'espérance d'une victoire. Les deux armées s'étant avancées pour combattre, les chevaux n'eurent pas plus tôt aperçu et senti les chameaux qu'ils reculèrent, et l'espoir de Crésus fut perdu. Les Lydiens cependant ne se laissèrent pas épouvanter : ils descendirent de cheval et combattirent à pied contre les Perses; mais après une perte considérable de part et d'autre, ils prirent la fuite

1. Hérodote ne parle ici que des chevaux qui, comme ceux des Lydiens, n'ont jamais vu de chameaux et s'effraient alors au premier aspect de cet animal étrange. Autrement, l'éducation et l'habitude réunissent à faire parfaitement vivre et marcher ensemble chevaux et chameaux. Il n'y a pas une caravane de l'Asie où ces deux sortes d'animaux ne se trouvent côte à côte, et c'était aussi le cas dans l'armée de Cyrus.

et se renfermèrent dans leurs murailles, où les Perses les assiégèrent. »

Crésus, espérant que le siége traînerait en longueur, envoya chez ses alliés de nouveaux émissaires, qui devaient demander les plus prompts secours. Déjà les troupes lacédémoniennes étaient prêtes et les vaisseaux équipés, quand un autre courrier apporta la nouvelle que Sardes était pillée et Crésus prisonnier. Cyrus avait promis une récompense considérable à celui qui monterait le premier sur la muraille. Un certain Hydæarnès, Marde de nation, regardant un jour un côté de la citadelle qu'on n'avait pas fortifié, parce qu'il semblait inaccessible, vit un Lydien y descendre pour aller chercher son casque qui avait roulé jusqu'en bas, et remonter par le même chemin. Il suivit ses traces, d'autres Perses montèrent après lui, puis une grande multitude d'hommes; la ville fut ainsi prise, le quatorzième jour du siége. L'empire des Lydiens fut renversé, et le roi devint captif du nouveau maître de l'Asie, qui le traita avec générosité et souvent même le consulta pour ses entreprises.

III. — Mais tant de simplicité dans le récit de la fin d'un grand empire et d'un puissant monarque ne pouvait convenir à l'imagination des Grecs. Il se forma bientôt sur ces événements une légende merveilleuse qu'Hérodote recueillit et que nous allons transcrire. C'est un de ces beaux récits où l'on voit en jeu les oracles de la Grèce, la crédulité des peuples, les dieux sauvant à propos la réputation de leurs prêtres, et la douce moralité de l'harmonieux conteur.

« Crésus avait un fils doué de toutes sortes de belles qualités, mais qui était muet. Au temps de sa prospérité, Crésus avait tout mis en œuvre pour le guérir, et, entre autres moyens, il avait eu recours à l'oracle de Delphes.

La Pythie avait répondu : « Insensé Crésus, ne souhaite « pas d'entendre en ton palais la voix tant désirée de ton « fils; il commencera à parler le jour où commenceront « tes malheurs. » Après la prise de la ville, un Perse allait tuer Crésus sans le connaître. Le roi, accablé du poids de ses malheurs, ne faisait rien pour l'éviter; mais le jeune prince muet, saisi d'effroi à la vue du Perse qui se jetait sur son père, fit un effort qui lui rendit la voix. « Soldat, s'écria-t-il, ne tue pas Crésus ! » Tels furent ses premiers mots, et dès lors il conserva la faculté de parler.

« Crésus était entre les mains des Perses. Il avait régné quatorze ans et détruit un grand empire, suivant la réponse de l'oracle; mais cet empire était le sien. Les Perses qui l'avaient fait prisonnier le menèrent à Cyrus. Celui-ci le fit monter, chargé de fers et entouré de quatorze jeunes Lydiens, sur un grand bûcher dressé exprès, soit pour sacrifier à quelque dieu ces prémices de la victoire, soit pour accomplir un vœu, soit enfin pour éprouver si Crésus, dont on vantait la piété, serait garanti des flammes par quelque divinité. Crésus, sur le bûcher, se rappela les paroles de Solon : « Que nul « homme ne peut se dire heureux tant qu'il respire en- « core, » et il lui vint à l'esprit que ce n'était pas sans la permission des dieux que ce sage les avait proférées. On assure qu'à cette pensée, revenu à lui-même, il sortit par un soupir du long silence qu'il avait gardé, et s'écria par trois fois : « Solon ! » Cyrus, frappé de ce nom, lui fit demander par ses interprètes quel était celui qu'il invoquait. Ils s'approchèrent et l'interrogèrent. Crésus d'abord ne répondit pas; forcé de parler, il dit : « C'est « un homme dont je préférerais l'entretien à toute la « richesse des rois. » Ce discours leur paraissant obscur, ils l'interrogèrent de nouveau. Vaincu par leurs instances et leurs importunités, Crésus reprit : « Un jour,

« Solon d'Athènes vint à ma cour [1]. Il contempla mes « richesses, et n'en fit aucun cas. Tout ce qu'il m'a dit « alors s'est confirmé par l'événement, et les avis de ce « philosophe ne me regardent pas plus que tous les « hommes en général, et surtout ceux qui se croient « heureux. » Ainsi parla Crésus. Le feu était déjà allumé, et le bûcher s'enflammait par les extrémités. Cyrus, apprenant par ses interprètes la réponse du roi, se repentit de l'ordre qu'il avait donné ; il songea qu'il était homme et que cependant il faisait brûler un homme qui n'avait pas été moins heureux que lui. D'ailleurs, il redouta la vengeance des dieux, et, réfléchissant sur l'instabilité des choses humaines, il commanda d'éteindre promptement le bûcher, et d'en faire descendre Crésus, ainsi que ses compagnons d'infortune ; mais les plus grands efforts ne pouvaient surmonter la violence des flammes.

« Dans ce moment, si l'on en croit les Lydiens, Crésus, instruit du changement de Cyrus, à la vue de cette foule empressée à éteindre le feu sans pouvoir y réussir, implore à grand cris Apollon, le conjure, si ses offrandes lui ont été agréables, de le secourir, de le sauver d'un péril si pressant. Ses prières étaient accompagnées de larmes. Soudain, au milieu d'un ciel pur et serein, des nuages se rassemblent, un orage éclate, une pluie abondante éteint le bûcher. Ce prodige apprit à Cyrus combien Crésus était cher aux dieux par sa vertu. Il le fait descendre du bûcher, et lui dit : « Crésus, quel homme « t'a conseillé d'entrer sur mes terres avec une armée, « et de te déclarer mon ennemi au lieu d'être mon ami ? » « — Roi, ton heureux destin et mon infortune m'ont « jeté dans cette malheureuse entreprise. Le dieu des

1. Malheureusement pour toute cette belle histoire, Solon était déjà revenu à Athènes de son grand voyage en Egypte et en Asie antérieurement à l'avénement de Crésus.

« Grecs en est la cause; lui seul m'a persuadé de t'atta-
« quer. Eh ! quel est l'homme assez insensé pour pré-
« férer la guerre à la paix? Dans la paix, les enfants
« ferment les yeux de leurs pères; dans la guerre, les
« pères enterrent leurs enfants. Mais enfin il a plu aux
« dieux que les choses se passassent de la sorte. »

Après ce discours, Cyrus ordonna qu'on lui ôtât ses fers, et le fit asseoir près de lui. Dans le moment, on pillait encore la ville de Sardes. Crésus conseilla au roi vainqueur d'arrêter ses soldats, et lui indiqua un moyen de leur enlever ces richesses qui devaient les corrompre et les porter à la révolte. Cyrus trouva le conseil très-sage, et, pour remercier son captif, il lui promit de lui accorder ce qu'il demanderait. « Maître, répondit Crésus, « la plus grande faveur serait de me permettre d'envoyer « au dieu des Grecs, celui de tous que j'ai le plus hono-« ré, les fers que voici, en lui faisant demander s'il est « permis de tromper ceux qui ont bien mérité de lui. »
..... Mais la Pythie fit cette réponse aux Lydiens qu'on avait envoyés : « Crésus a tort de se plaindre : Apollon « lui avait prédit qu'en faisant la guerre aux Perses, il « détruirait un grand empire; il aurait dû envoyer de-« mander au dieu s'il entendait l'empire des Lydiens ou « celui de Cyrus. Il n'a pas non plus, en dernier lieu, « compris la réponse d'Apollon relativement au mulet. « Cyrus fut ce mulet, les auteurs de ses jours étant de « deux nations différentes. » Crésus, apprenant cette ré-ponse, reconnut qu'il ne devait attribuer ses malheurs qu'à lui seul. »

§ 4. — Soumission des villes grecques de l'Ionie et du reste de l'Asie Mineure.

(544 - 539)

I. — Aussitôt après la soumission de la Lydie, les colonies grecques avaient offert à Cyrus de le reconnaître pour roi aux mêmes conditions que Crésus; mais le vainqueur répondit par le célèbre apologue du pêcheur qui, n'ayant pu attirer les poissons en jouant de la flûte, les prit tous avec son filet. Il fit cependant exception pour Milet. Il n'exigea pas que cette grande ville se soumît sans conditions, mais se contenta du tribut qu'elle payait à Crésus, et la détacha ainsi de la cause de ses frères.

Les autres Ioniens de la côte, car les insulaires étaient à l'abri de toute attaque, fortifièrent leurs villes et se rassemblèrent pour organiser la résistance au Panionion, leur sanctuaire commun, dédié à Neptune Héliconien. Là on résolut unanimement de demander des secours à Sparte. Les Spartiates répondirent par un refus. Mais, voulant se rendre compte des affaires de l'Ionie et pensant que leur nom aurait quelque poids auprès de Cyrus, ils envoyèrent des députés en Asie. Un d'eux alla jusqu'à Sardes pour déclarer au roi de Perse, au nom des Lacédémoniens, qu'il se gardât bien de faire tort à aucune ville de terre grecque, qu'autrement Sparte ne le souffrirait point. Cyrus reçut cette injonction avec mépris et répondit que c'était à Sparte de craindre d'éveiller sa colère. Il donna ensuite le gouvernement de Sardes à un Perse nommé Tabalus, et ayant chargé le Lydien Pactyas de transporter en Perse les trésors de Crésus et de la Lydie, il retourna à Ecbatane, emmenant Crésus avec lui.

II. — Dès qu'il eut le dos tourné, Pactyas insurgea les Lydiens et assiégea Tabalus dans la citadelle de Sardes. Cyrus envoya aussitôt dans le pays le Mède Mazarès avec une forte armée. Mazarès ne trouva pas de résistance, et, pour prévenir toute autre révolte, opéra le désarmement général de la Lydie. Pactyas s'était enfui à Cymé dans l'Éolie ; Mazarès en somma les habitants de le lui livrer. Les Cyméens, craignant la vengeance des Perses et ne voulant pas cependant irriter les dieux en livrant un suppliant, transportèrent Pactyas à Chios, dont les habitants le remirent au général perse, en échange du district d'Atarnée, sur la côte de Lydie, en face de Lesbos.

Mazarès marcha ensuite contre les villes grecques qui avaient fourni des secours aux rebelles. Priène fut prise; il en vendit les habitants comme esclaves, ravagea la vallée du Méandre et le territoire de Magnésie; mais peu de temps après, il tomba malade et mourut.

III. — Harpagus fut envoyé pour le remplacer et continuer la guerre contre les Ioniens. Il prenait leurs villes en élevant contre les murs des terrasses qui en atteignaient le faîte. Phocée fut ainsi assiégée ; mais ses habitants donnèrent un grand exemple. Voyant qu'il leur était impossible de résister, ils prièrent Harpagus de retirer ses troupes pendant qu'ils délibéreraient sur les conditions qu'on leur avait proposées. Ils lancèrent alors leurs vaisseaux à la mer, y firent monter les femmes, les enfants, placèrent au milieu d'eux les statues de leurs divinités, et se dirigèrent vers Chios. Arrivés dans cette ville, ils voulurent acheter aux habitants les îles Œnusses ; mais ceux-ci, redoutant pour leur commerce le voisinage d'un peuple actif et entreprenant, repoussèrent cette demande. Les fugitifs remirent à la voile et se retirèrent, partie à Alalia dans la Corse et partie à

Marseille, deux colonies qu'ils avaient fondées depuis un petit nombre d'années. Avant de s'éloigner pour toujours de l'Asie Mineure, ils revinrent à Phocée, surprirent la garnison perse et l'égorgèrent. Puis, faisant les plus terribles imprécations contre ceux qui se sépareraient de la flotte, ils jetèrent dans la mer une masse de fer rougi au feu, jurant de ne pas retourner à Phocée avant que cette masse ne revînt sur l'eau telle qu'ils l'y avaient jetée. Pourtant, au moment du départ, la moitié du peuple sentit sa constance fléchir et revint dans la ville. Le reste fit voile vers l'occident.

IV. — Les Téiens suivirent l'exemple des Phocéens, et allèrent en Thrace peupler et rebâtir la ville d'Abdère, fondée quelque temps auparavant par Timésias de Clazomène. Les autres villes tombèrent successivement au pouvoir du vainqueur et acceptèrent ses lois; plusieurs insulaires, qui avaient des domaines sur le continent, comme ceux de Chio et de Lesbos, crurent même prudent de désarmer sa colère par une soumission volontaire. Milet seule, qui avait traité avec Cyrus, ne fut pas inquiétée.

La Carie et la Lycie eurent ensuite le même sort que l'Ionie. En Lycie, la ville d'Arina, que les Grecs appelèrent plus tard Xanthus, se signala par une défense indomptable. Les habitants, ne pouvant plus résister, se brûlèrent eux-mêmes dans leurs maisons avec leurs femmes et leurs enfants. Caunus imita cet héroïque désespoir. Harpagus, en récompense de ses services, reçut la satrapie lycienne dans les conditions d'une souveraineté héréditaire, vassale du roi de Perse. Les récentes explorations y ont fait découvrir des monuments très-importants de son fils Kaïas, aujourd'hui conservés au Musée Britannique.

§ 6. — Conquête des pays au delà de l'Hindou-Kousch.

(543 - 540)

I. — Pendant qu'Harpagus domptait l'Asie Mineure, nous dit Hérodote, Cyrus subjuguait en personne toutes les nations de l'Asie Supérieure. C'est à ces quelques mots que se réduisent les renseignements que l'histoire classique nous a légués sur une des parties les plus considérables des conquêtes du fondateur de la monarchie perse, la soumission des nations comprises entre la chaîne de l'Hindou-Kousch au nord, les déserts de la Carmanie à l'ouest, la mer Érythrée au sud, et les monts Parsyens à l'est. Ces nations lointaines n'avaient subi le joug, ni des Assyriens, ni des Mèdes; à partir de Cyrus nous les voyons dépendre de l'empire des Perses. Ce fut leur réduction qui occupa le conquérant dans l'intervalle entre la guerre de Lydie et la guerre de Babylone.

Là se trouvaient les riches provinces de l'Arie, de la Drangiane et de l'Arachosie, qui composent l'Afghanistan actuel. Elles étaient habitées par des tribus aryennes appartenant au même rameau que celles qui avaient fait la conquête de l'Inde. La réforme zoroastrienne n'avait pas été adoptée parmi elles; le brahmanisme, avec son mysticisme panthéistique, et le régime des castes ne s'y étaient pas non plus constitués comme dans l'Inde. Ces nations suivaient donc encore, à peu de chose près, la religion des Vêdas.

La langue que l'on parlait dans cette région était un des idiomes vulgaires dérivés du vieux sanscrit védique, le *pâli*, destiné à devenir plus tard la langue sacrée d'une grande partie des pays boudhistes. On l'écrivait, dans toute cette vaste contrée, spécialement dé-

signée sous le nom d'Ariane par les géographes classiques, avec un alphabet particulier, différent de ceux de l'Inde et d'origine sémitique. Les nations aryennes situées entre l'Hindou-Kousch et les monts Paryens, qui séparent l'Ariane de la vallée de l'Indus, ne paraissent pas, à en juger par le peu de temps que réclama leur conquête, avoir opposé une bien sérieuse résistance à Cyrus.

Les peuples qui habitaient sur les pentes du Caucase indien, Sattagydes et Aparytes (en sanscrit *Parada*), furent aussi compris dans la conquête perse. Enfin cette conquête, dès le temps de Cyrus s'étendit au delà de l'Hindou-Kousch, dans le Caboul actuel, sur toute la vallée du Cophès (*Koubha*) et le pays des Gandariens (*Gandhára*), par lequel l'empire des Achéménides vint dès lors toucher à l'Indus dans son cours supérieur. Les principales villes de ces dernières provinces étaient Kapiçâ, plus tard appelée Alexandrie du Caucase, Kabura, ou Ortospana, aujourd'hui Caboul, Nagara, aujourd'hui Djelalabad, et Puruschapura, aujourd'hui Peschaver.

II. — Au midi de l'Ariane, le long de la côte stérile et dépourvue de bons ports de la mer Érythrée, les Aryas ne s'étaient pas étendus. Là se trouvait la Gédrosie, le Beloutchistan de nos jours, où Hérodote place ses Ethiopiens asiatiques, derniers débris des habitants primitifs de la race de Kousch, refoulés sur ce territoire par l'invasion des tribus japhétiques. Ils étaient pauvres et menaient une vie toute barbare, comme encore aujourd'hui les habitants du même pays, qui semblent devoir être regardés comme leurs descendants. Malgré cette pauvreté, qui paraissait de nature à les mettre à l'abri, Cyrus les soumit à son sceptre.

Le conquérant perse ne changea rien, du reste, aux

divisions et aux coutumes établies avant sa conquête chez les peuples de cette région ; il se contenta d'imposer des tributs permanents, de laisser quelques garnisons dans les points stratégiques les plus importants et de lever des contingents pour ses armées. L'empire qu'il fondait était en effet un empire exclusivement militaire.

§ 7. — Destruction de la monarchie babylonienne.

(539 — 538

I. — Cyrus, marchant de conquêtes en conquêtes, aspirait à la domination de toute l'Asie. Pour réaliser ce rêve dans une proportion bien plus étendue qu'aucun monarque n'avait encore osé le concevoir, il ne lui restait plus qu'à détruire l'empire chaldéen de Babylone, fondé par Nabopolassar et Nabuchodorossor avec les débris de la vieille monarchie assyrienne, mais déjà tombé dans une pleine décadence. Babylone prise et ses provinces passées, par sa chute même, aux mains du chef des Perses, il ne devait plus rester, dans toute l'Asie encore connue, que l'Inde lointaine et les steppes où erraient les Scythes touraniens, au nord de la mer Caspienne, qui n'obéiraient pas aux ordres de Cyrus. Et sans doute il comptait bien un jour les soumettre à leur tour, une fois Babylone vaincue.

La conquête de l'Ariane terminée, il se tourna donc contre les Chaldéens et marcha droit sur leur capitale (539), pensant bien qu'il lui suffirait de s'en rendre maître pour devenir du même coup souverain de tout l'empire. Il partit, à la tête de son armée, d'Ecbatane, où il faisait sa résidence habituelle, n'ayant pas dans la Perse proprement dite de capitale en rapport avec la puissance et l'éclat de sa royauté. Bientôt on arriva sur

les bords du Gyndès, affluent du Tigre. Comme on essayait de le traverser, un de ces chevaux blancs qu'on appelait *sacrés* et que le commerce apportait à grands frais de Nysa dans le nord de l'Inde, entraîné par le courant, disparut. Cyrus, irrité de l'insulte du fleuve, jura qu'il le rendrait si petit et si faible que dans la suite les femmes même pourraient le traverser sans se mouiller les genoux. Aussitôt il suspend l'expédition, partage son armée en deux corps, creuse de chaque côté du fleuve 180 canaux et y détourne le Gyndès. A force de succès, la folie du pouvoir avait fini par saisir Cyrus, et sa puissante intelligence, tout comme plus tard la faible tête de Xerxès, voulait châtier la nature quand elle ne lui obéissait pas comme les hommes. Cette entreprise occupa tout l'été. Au printemps suivant, Cyrus parut devant Babylone, battit une armée sortie de la place, franchit les murailles de l'immense camp retranché de Nabuchodorossor, que leur développement insensé d'exagération rendait impossibles à défendre d'une manière efficace, et commença le siége de la ville elle-même, où Belsarossor (le Balthasar de Daniel), fils du roi, avait pris le commandement de la résistance, tandis que Nabonahid s'enfermait dans Borsippa.

II. — Les Babyloniens, qui depuis longtemps se sentaient menacés, avaient fait de grands préparatifs de défense, rassemblé des vivres, creusé de nouveaux fossés et réparé leurs remparts; aussi le siége ne les effrayait pas. Nous avons déjà dit, dans le livre consacré à Babylone, comment Cyrus réussit à le mener à bonne fin. Il plaça ses meilleures troupes, partie à l'endroit où le fleuve entrait dans la ville, partie à l'endroit où il en sortait; puis, avec le reste, il se rendit au lac de Nitocris, et détourna, à l'exemple de la reine de Babylone, par le canal de communication, le fleuve dans le lac. Les

eaux s'y écoulèrent, et l'ancien lit de l'Euphrate devenant guéable, les Perses entrèrent par là dans la ville. Si les Babyloniens avaient su découvrir à temps le dessein de Cyrus, ils auraient fait aisément périr l'armée tout entière. Ils n'auraient eu pour cela qu'à fermer les portes d'airain qui conduisaient au fleuve et à monter sur le mur qui le bordait, d'où ils eussent accablé les Perses de traits. Mais ceux-ci survinrent dans le moment où on s'y attendait le moins. Les habitants de Babylone célébraient ce jour-là une fête, et, dans l'ivresse du plaisir, ils oubliaient le danger qui les menaçait. C'est ainsi que l'imprévoyance générale livra Babylone; Belsarossor fut tué; Nabonahid, apprenant la chute de sa capitale, n'osa pas résister plus longtemps et se rendit prisonnier. L'empire chaldéen avait vécu; la chute de Babylone, comme l'avaient annoncé les prophètes, vengeait la ruine de Jérusalem. La grande cité prise, toutes les provinces de l'empire se soumirent sans résistance au vainqueur, et furent incorporées à la monarchie perse.

§ 8. — Liberté rendue aux Hébreux.

(536)

I. — Instruits par la voix des prophètes, les Juifs transportés à Babylone, qui constituaient l'élite intellectuelle de la nation, avaient suivi avec une ardente sympathie les progrès de la puissance de Cyrus et avaient appelé de leurs vœux sa victoire définitive sur la monarchie chaldéenne, car ils saluaient d'avance en lui l'*oint de Jéhovah*, qui devait abaisser l'orgueil de Babylone et devenir le libérateur du peuple saint. La Providence avait en effet appelé le conquérant perse à cette

glorieuse mission, dont il était naturellement préparé à être l'instrument. Le mazdéisme avait, en effet, certains points de sympathie avec la loi mosaïque. La religion du Zend-Avesta, dans le véritable esprit de ses principes, est aussi hostile à l'idolâtrie que celle du Pentateuque, quoiqu'elle n'enseigne pas, comme cette dernière, l'unité absolue de Dieu. Cyrus devait donc être attiré par la spiritualité de la religion des Hébreux et témoigner à ceux-ci plus de sympathie qu'aux autres populations du vaste empire babylonien.

Aussi, deux ans seulement après qu'il eut pris Babylone, en 536, faisant droit aux sollicitations que lui adressaient les Hébreux répandus dans ses États, il publia un édit permettant le retour des exilés dans la Palestine et la reconstruction du Temple de Jérusalem, édit dont le texte nous a été conservé dans le livre d'Esdras. « Ainsi dit Cyrus, roi de Perse. Jéhovah[1], le dieu du « ciel, m'a donné tous les royaumes de la terre, et c'est « lui qui m'a ordonné de lui bâtir un temple à Jéru- « salem, qui est en Judée. Quiconque d'entre vous est « de son peuple, que son dieu soit avec lui, qu'il « monte à Jérusalem, qui est en Judée, et qu'il rebâtisse « le temple de Jéhovah, dieu d'Israël; c'est le dieu qui « est à Jérusalem. Et tous ceux qui, faute de moyens, « resteront en arrière dans les endroits où ils sont éta- « blis, les gens de l'endroit les aideront avec de l'argent, « de l'or, du bétail et d'autres biens, outre le don vo- « lontaire pour le temple de Dieu qui est à Jérusalem. »

II. — Un Israélite du nom de Sasbasar fut nommé par le roi gouverneur de Jérusalem et du pays immédiatement environnant; car, malgré la destruction du

1. Il est évident par ses expressions que Cyrus se plaisait à assimiler Jéhovah à Ormuzd.

Temple et tous les ravages de Nabuchodorossor, il était resté un noyau assez considérable de population dans l'antique capitale du royaume de Juda. Par l'ordre de Cyrus, le trésorier Mithradate remit à Sasbasar les vases l'or et d'argent du Temple, enlevés par Nabuchodoros- or et conservés depuis lors comme trophées à Baby- one. Le nouveau gouverneur partit avec une troupe d'exilés et aussitôt après son arrivée à Jérusalem commença les fondations d'un nouveau temple[1]. Mais les travaux ne marchèrent que lentement, entravés par la jalousie des ennemis traditionnels des Juifs, Ammonites, Moabites, Iduméens, auxquels se joignirent les Cuthéens établis à Samarie par les rois Assyriens, et qui ne pouvaient voir sans colère la résurrection d'un peuple qu'ils croyaient à jamais anéanti depuis la prise de Jérusalem. On n'avait encore fait que très-peu de choses au moment de la mort de Cyrus, dont le successeur, circonvenu par les Cuthéens de Samarie, ordonna, presque aussitôt monté sur le trône, que les travaux du Temple fussent suspendus jusqu'à nouvel ordre.

§ 9. — Fin de Cyrus.

(536-529)

I. — Cyrus régna en paix pendant huit ans après la prise de Babylone. En 529, soit passion insatiable de conquêtes, soit vieille haine des peuples de l'Iran contre ceux du Touran, soit désir de châtier les incursions de voisins incommodes, il entreprit une nouvelle guerre contre les Massagètes, dit Hérodote, contre les Derbices, dit Ctésias, mais c'était sans doute une tribu du même

1. Esdras, chapitre I,

peuple. La nation des Massagètes, le Magog de la Bible, de race touranienne ou turque, habitait les steppes au nord de l'Iaxarte. Ce fut dans dans cette guerre que le conquérant perse trouva la mort. Hérodote nous en a conservé un récit, qu'il avait recueilli dans le cours de son voyage en Médie.

II. — Suivant lui, Cyrus profita pour attaquer les Massagètes de ce que le peuple se trouvait gouverné par une femme, dont il espérait avoir plus facilement raison. Il rassembla une nombreuse armée, établit des ponts sur l'Iaxarte et passa sur l'autre rive. La reine Thomyris lui envoya un héraut pour lui proposer une sorte de rencontre en champ clos des deux armées sur le terrain qu'il choisirait, sur l'une ou l'autre rive du fleuve. Il choisit la rive massagète; mais au lieu de venir à un combat loyal, il prépara une embûche, sur le conseil de Crésus, qui l'accompagnait dans cette expédition. Elle consistait à laisser presque sans défense son camp, rempli de provisions de toute nature, de manière à ce que les Massagètes pussent y entrer facilement pour le piller, puis de tomber sur eux à l'improviste avec le gros de l'armée qu'on cacherait à cet effet.

« Cyrus, dit Hérodote, s'étant avancé à une journée de l'Iaxarte, laissa dans son camp ses plus mauvaises troupes et retourna vers le fleuve avec les meilleures. Les Massagètes vinrent attaquer le camp avec le tiers de leurs forces et passèrent au fil de l'épée ceux qui le gardaient. Voyant ensuite toutes choses prêtes pour le repas, ils se mirent à table, et, après avoir mangé et bu avec excès, ils s'endormirent. Les Perses survinrent alors, en tuèrent un grand nombre et firent encore plus de prisonniers, parmi lesquels Spargapithès (« celui qui aide dans le combat, » dans la langue des Touraniens

de la Médie *sbarrak pikti*), leur général, fils de Thomyris.

« Cette reine envoya aussitôt un héraut à Cyrus : « Prince altéré de sang, lui disait-elle, que ce succès « n'enfle point ton orgueil ; tu ne le dois qu'au jus de la « vigne, qu'à cette liqueur qui rend insensé. Tu as rem- « porté la victoire sur mon fils, non dans une bataille « et par tes propres forces, mais par l'appât de ce poison « séducteur. Ecoute et suis un bon conseil. Rends-moi « mon fils, et après avoir défait la plus facile partie de « mon armée, je veux bien encore que tu te retires im- « punément de mes États. Sinon, j'en jure par le Soleil, « le souverain maître des Massagètes, oui, je t'assouvirai « de sang, quelque altéré que tu en sois. »

« Cyrus ne tint aucun compte de ce discours. Quant à Spargapithès, étant revenu de son ivresse, il pria Cyrus de lui faire ôter ses chaînes. Il ne se vit pas plus tôt en liberté qu'il se tua. Thomyris rassembla alors toutes ses forces et livra bataille. Les deux armées étaient à quelque distance l'une de l'autre : on se tira d'abord une multitude de flèches ; les flèches épuisées, on fondit les uns sur les autres à coups de lance, et on se mêla l'épée à la main. On combattit longtemps de pied ferme avec un avantage égal et sans reculer. Enfin la victoire se déclara pour les Massagètes. La plus grande partie de l'armée des Perses périt en cet endroit. Cyrus lui-même fut tué après un règne de vingt-neuf ans accomplis. Thomyris, ayant fait chercher ce prince parmi les morts, maltraita son cadavre et lui fit plonger la tête dans une outre pleine de sang humain, en disant : « Quoique « vivante et victorieuse, tu m'as perdue en faisant périr « mon fils ; mais je t'assouvirai de sang comme je te l'ai « promis. »

III.—Cependant les Perses parvinrent à ravoir le corps

de Cyrus, qui fut somptueusement enseveli à Pasargades. Les restes de son mausolée subsistent encore sur l'emplacement de cette ville. Tout autour se dressent cinq piliers monolithes de très-fortes dimensions, sur lesquels on voit sculptée la figure du roi presque divinisée, telle que les Perses se représentaient les âmes glorifiées dans l'autre vie, admises à siéger avec les Amschaspands et les Yazatas célestes; elle est munie des quatre grandes ailes. Au-dessus de sa tête plane l'image d'Ormuzd. Une courte inscription cunéiforme accompagne la figure royale; elle est ainsi conçue : « Moi, je suis « Cyrus le roi, Achéménide. »

CHAPITRE VI

CAMBYSE. — LE FAUX SMERDIS. — DARIUS FILS D'HYSTASPE.

SOURCES PRINCIPALES :

Écrivains antiques : Hérodote, livres III et IV. — Diodore de Sicile, livres II et IV. — Justin, livres I et II.

Travaux des érudits modernes : Heeren, *Politique et commerce des peuples de l'antiquité*, trad. française, t. I. — Henri Rawlinson, *The persian cuneiform inscription at Behistun*, Londres, 1849. — Oppert, *Les inscriptions des Achéménides*, Paris, 1852. — Spiegel, *Die altpersischen Keilinschriften*, Leipzig, 1862; *Erân*, Berlin. 1863. — Max Duncker, *Geschichte der Arier*, Leipzig, 1867. — George Rawlinson, *The five great monarchies of ancient eastern world*, tome III.

Sur les Scythes d'Europe : Bergmann, *Les Scythes, les ancêtres des peuples germaniques et slaves*, Colmar, 1858; *Les Gètes, ou la Filiation généalogique des Scythes aux Gètes et des Gètes aux Germains et aux Scandinaves*, Strasbourg, 1859.

Sur l'affranchissement des Israélites : La Bible, livres d'*Esdras* et de *Néhémie*, prophéties de *Zacharie* et d'*Aggée*. — De Saulcy, *Étude chronologique des livres d'Esdras et de Néhémie*, Paris, 1868.

§ 1. — Cambyse. — Conquête de l'Égypte.

(529 — 525)

I. — Cyrus, en mourant, laissait deux fils: l'aîné, Cambyse (*Kambujiya*), monta sur le trône ; le plus jeune,

appelé Smerdis par Hérodote, mais qu'il serait plus exact d'appeler Bardias, car la forme originale de son nom était *Bardiya*, eut le gouvernement de la Bactriane, de la Parthie, de la Chorasmie et de la Carmanie, avec l'exemption de tout tribut, mais en reconnaissant la suprématie politique de son frère. A peine en possession de l'empire, dès que les conséquences du désastre subi chez les Massagètes eurent été réparées, Cambyse voulut se signaler, lui aussi, par des conquêtes, et il jeta ses vues sur l'Égypte, dont les richesses avaient toujours excité l'avidité des monarques asiatiques, et qui s'était attiré la rancune des Perses par son alliance avec Crésus. Hérodote assigne encore d'autres motifs à cette expédition, entre autres l'insulte personnelle faite à Cambyse par le roi Ahmès ou Amasis, qui lui avait envoyé en mariage Netiritis, fille de Ouahprahet, au lieu de sa propre fille que Cambyse avait demandée. Ce qui acheva de décider le roi de Perse fut l'arrivée d'un officier des mercenaires grecs du roi d'Égypte, nommé Phanès, qui, ayant eu à se plaindre d'Ahmès, se réfugia à la cour de Cambyse, l'informa de la situation du pays, et lui indiqua les moyens d'exécuter ses projets en toute sûreté. Cambyse, par les conseils de ce Grec, conclut un traité d'alliance avec les Arabes, maîtres des passages qui conduisaient par terre dans la vallée du Nil.

II. — « Il n'y a pas, dit Hérodote, de peuple plus religieux observateur de ses serments que les Arabes. Lorsqu'ils veulent engager leur foi, il faut qu'il y ait un tiers, un médiateur. Celui-ci, debout entre les deux contractants, tient une pierre aiguë et tranchante avec laquelle il leur fait à tous deux une incision à la paume de la main, près des grands doigts. Il prend ensuite un petit morceau de l'habit de chacun, le trempe dans leur sang et en frotte sept pierres qui sont au milieu d'eux,

en invoquant Orotal et Alilat, les seuls dieux qu'ils reconnaissent. Cette cérémonie achevée, celui qui a engagé sa foi donne ses amis pour garants. Lorsque le roi des Arabes eut ainsi conclu un traité avec les ambassadeurs de Cambyse, il fit remplir d'eau des outres de cuir et en fit charger tous les chameaux qu'il avait dans ses États. Cela fait, on les mena dans les lieux arides où il alla attendre l'armée de Cambyse. » Cette armée était très-nombreuse ; sa principale force consistait dans les légions des Perses proprement dits et dans quelques corps de Grecs des villes d'Ionie et d'Eolie, destinés spécialement à être opposés aux mercenaires grecs de l'armée égyptienne. Une grande flotte, équipée dans les ports de la Phénicie et montée par des marins de cette contrée, suivait le long de la côte les mouvements des troupes de terre et se dirigeait vers le littoral du Delta. Les préparatifs avaient duré plusieurs années et on se trouvait alors au commencement de 525.

III. — Ahmès venait de mourir, et son fils Psamétik III, le Psaménite d'Hérodote, lui avait succédé. Il marcha au devant de l'ennemi jusqu'à la branche pélusiaque du Nil. Les Grecs et les Cariens à sa solde voulurent venger la trahison de Phanès sur ses enfants, qu'il avait laissés dans le pays en partant pour la Perse. Ils les menèrent au camp, et ayant placé, à la vue de leur père, un cratère entre les deux armées, ils les égorgèrent. Mêlant ensuite à leur sang du vin et de l'eau dans le cratère, tous les auxiliaires vinrent en boire et s'engagèrent par des serments terribles à ne pas lâcher pied. Le combat s'engagea bientôt après. Suivant une tradition plus fameuse que certaine, Cambyse fit mettre au premier rang de son armée des chats, des éperviers et d'autres animaux tenus pour sacrés par les Egyptiens ; ceux-ci n'osèrent lancer leurs traits contre l'ennemi de peur de les

atteindre et lâchèrent pied au premier choc. Mais les mercenaires grecs et cariens n'avaient pas de semblables scrupules ; ils résistèrent vigoureusement, et la bataille fut longue et sanglante. A la fin, ils furent écrasés par la supériorité du nombre des Perses, et les débris de l'armée de Psamétik se réfugièrent en désordre à Memphis.

« J'ai vu, dit Hérodote, sur le champ de bataille, une chose fort surprenante. Les ossements de ceux qui périrent à cette journée forment deux monceaux séparés : ceux des Egyptiens d'un côté, ceux des Perses de l'autre. Les têtes des Perses sont si tendres qu'on peut les percer en les frappant avec un simple caillou ; celles des Egyptiens, au contraire, sont si dures qu'à peine peut-on les briser à coup de pierres. Les Egyptiens, en effet, commencent dès leur jeune âge à se raser la tête, de sorte que leur crâne durcit au soleil : les Perses, au contraire, ont le crâne faible, parce que dès leur jeunesse ils ont toujours la tête couverte. »

IV. — Cambyse, vainqueur, envoya aux Egyptiens retirés à Memphis un héraut, Perse de nation, pour les engager à traiter avec lui. Ce héraut remonta le fleuve sur un vaisseau de Mitylène. Dès que les Egyptiens le virent entrer dans Memphis, ils sortirent en foule de la citadelle, brisèrent le navire, mirent en pièces ceux qui le montaient et en transportèrent les membres dans la citadelle, en guise de trophées. Les Perses, furieux de cette violation du droit des gens, firent aussitôt le siége de la place, qui fut bientôt emportée.

V. — Le dixième jour après la prise de la citadelle, raconte Hérodote, le roi Psamétik fut conduit, par ordre de Cambyse, devant la ville avec quelques Egyptiens. On les y traita avec la dernière ignominie. Cambyse fit habiller la fille de ce prince en esclave, et l'envoya, une

cruche à la main, chercher de l'eau; elle était accompagnée de plusieurs autres filles de qualité, vêtues de la même façon qu'elle. Ces jeunes filles, passant auprès de leurs pères, fondirent en larmes et jetèrent des cris lamentables. Le roi captif, quoiqu'il les vît et les reconnût, se contenta de baisser les yeux.

Cambyse fit ensuite passer devant Psamétik son fils accompagné de 2000 Egyptiens du même âge que lui, la corde au cou et un frein dans la bouche. On les menait à la mort pour venger les Mytiléniens tués à Memphis; car les juges royaux avaient ordonné que pour chaque homme massacré en cette occasion, on ferait mourir dix Egyptiens des premières familles. Psamétik les vit, et reconnut son fils qu'on menait à la mort; mais tandis que les autres Egyptiens placés autour de lui pleuraient et se lamentaient, il garda la même contenance qu'à la vue de sa fille. Il aperçut ensuite un vieillard qui mangeait ordinairement à sa table, dépouillé de tout, couvert de haillons et mendiant un morceau de pain des soldats de l'armée victorieuse; à ce spectacle, il ne put s'empêcher de verser des larmes, et se frappa la tête, en appelant cet ami par son nom. Etonné de sa conduite, Cambyse lui en fit demander les motifs. « Fils de Cyrus, « répondit Psamétik, les malheurs de ma maison sont « trop grands pour qu'on puisse les pleurer; mais le « triste sort d'un ami qui, au commencement de sa vieil- « lesse, est tombé dans l'indigence après avoir possédé « de grands biens, m'a paru mériter des larmes. »

« Cambyse, ajoute Hérodote, trouva cette réponse sensée. Les Egyptiens disent qu'elle fit verser des larmes, non-seulement à Crésus, qui avait suivi ce prince en Egypte, mais encore à tous les Perses présents. Cambyse fut lui-même si touché de compassion, qu'il commanda sur-le-champ de délivrer le fils de Psamétik et de lui amener le roi. Ceux qui allèrent chercher le jeune

prince le trouvèrent sans vie; on l'avait exécuté le premier. Mais ils amenèrent Psamétik à Cambyse, qui le traita généreusement. Il lui aurait même rendu le gouvernement de l'Egypte si on ne l'eût pas soupçonné de chercher, par ses intrigues, à troubler l'Etat. Ayant, en effet, sollicité les Egyptiens à la révolte, il fut découvert, et Cambyse le condamna à boire du sang de taureau, dont il mourut sur-le-champ. »

VI. — Cambyse alla de Memphis à Saïs pour exercer une indigne vengeance sur le cadavre d'Ahmès. Il fit tirer la momie de son tombeau, la fit déchirer à coups d'aiguillon, livrer à mille outrages, puis jeter dans un bûcher, ce qui était une double insulte à la religion des Perses, qui, regardant le feu comme la chose pure par excellence et comme l'image la plus sainte d'Ormuzd, considéraient comme une chose impie de le souiller en y jetant un cadavre; et à celle des Egyptiens, qui commandait de conserver pieusement les restes des morts.

Cependant Cambyse, dans les premiers temps de sa domination en Egypte, adopta une politique de ménagements envers les susceptibilités nationales des habitants. Il chercha à gagner la bienveillance des Égyptiens par des marques de déférence prodiguées aux plus considérés parmi ceux qu'avait épargnés la fureur de la conquête, et surtout par une protection déclarée pour leur culte. Il prit des titres purement égyptiens, chercha à se faire passer pour descendant des anciens rois d'Egypte, et se fit instruire dans les doctrines religieuses du pays. Sur les remontrances d'un Egyptien admis dans sa faveur, il fit même très-lestement évacuer par les vainqueurs l'enceinte d'un temple de Neit, dont on avait fait le quartier d'un corps d'armée. Cambyse ordonna de maintenir ou rétablir dans toute sa splendeur le culte des dieux de Saïs, et sans doute aussi des autres dieux

de l'Égypte. Il vint accomplir en personne dans cette ville tous les rites du culte, comme l'avait fait jusque-là chacun des rois du pays, et il se fit initier à ses mystères. Tous ces détails nous sont révélés par l'inscription de la statue du personnage même qui l'initia, statue exécutée sous Darius et conservée maintenant à Rome, au Musée du Vatican[1].

§ 2. — Expédition d'Ethiopie. — Folie et mort de Cambyse.

(525-522)

I. — L'Égypte était pacifiée ; on ne voyait plus cette fois, comme lors de la conquête éthiopienne, de guerre de partisans dans le Delta. La conquête de ce pays avait épouvanté les peuples voisins. Les Libyens se soumirent sans combat. Ils s'imposèrent un tribut et envoyèrent des présents. Les Cyrénéens et les Barcéens imitèrent cet exemple. Mais Cambyse se plaignit des premiers, qui ne lui avaient envoyé que 500 mines d'argent, qu'il distribua lui-même à ses troupes. Il résolut ensuite de faire la guerre à trois nations différentes à la fois : aux Carthaginois, aux Ammoniens et aux Ethiopiens, d'abord à ceux de Méroé, puis à ceux de l'Abyssinie, entre autres aux Macrobes, la plus lointaine tribu dont il eût entendu parler. Après avoir délibéré sur ces expéditions, il fut d'avis de diriger sa flotte contre Carthage, un détachement de son armée de terre contre l'oasis d'Ammon, et d'envoyer des espions chez les Ethiopiens, sous prétexte de porter des présents au roi. On alla chercher pour

1. Voy. De Rougé, *Mémoire sur la statue naophore du Vatican*, Paris, 1851.

cette mission des Ichthyophages, gens de tribus à demi sauvages des côtes de la mer Rouge, qui savaient la langue éthiopienne, et pendant ce temps Cambyse ordonna à son armée navale de faire voile pour Carthage. Mais les Phéniciens refusèrent d'obéir, parce qu'ils étaient liés avec les Carthaginois par les plus grands serments, et qu'en combattant contre ce peuple, issu de leurs pères, ils auraient cru violer les droits du sang et de la religion. Sur le refus des Phéniciens, le reste de la flotte ne s'étant pas trouvé assez fort pour une telle expédition, les Carthaginois évitèrent le joug que leur préparaient les Perses. Cambyse n'osa pas, en poursuivant ce projet s'aliéner les cités phéniciennes, qui s'étaient volontairement données à lui et qui fournissaient le meilleur de sa marine.

II. — Cependant les Ichthyophages que l'on devait envoyer comme espions en Ethiopie avaient reçu leurs instructions de Cambyse et étaient partis avec des présents pour le roi de Méroé. Celui-ci ne fut pas un seul instant dupe du prétendu but assigné à leur envoi. « Portez cet arc au roi de Perse, leur dit-il ; le roi d'E- « thiopie lui conseille de venir lui faire la guerre quand « il pourra le bander aussi facilement que lui. En atten- « dant, que Cambyse rende grâce aux dieux de n'avoir « pas inspiré aux Ethiopiens le désir d'agrandir leur « pays par de nouvelles conquêtes, »

Cambyse, transporté de colère quand ses espions lui eurent rapporté ce langage, se mit aussitôt en marche contre les Ethiopiens avec une témérité incroyable, un complet oubli des besoins de son armée et de sa propre sûreté, ainsi qu'une ignorance absolue des lieux où il allait lancer ses soldats. Arrivé à Thèbes, il détacha de son armée 50,000 hommes qu'il chargea d'aller réduire les Ammoniens et de mettre le feu au temple où leur

dieu rendait ses oracles. Pour lui, il continua sa route vers l'Éthiopie avec le reste de l'armée. Voulant abréger le chemin, il quitta les bords du Nil, au premier grand détour du fleuve, et s'avança par le désert. La route qu'il prenait était sans doute celle de Sebouâ à Abou-Hammed, que suivent effectivement bien des caravanes; on y trouve de loin en loin quelques puits qui peuvent suffire à renouveler les provisions d'eau d'un petit nombre de marchands, mais sur lesquels il serait extravagant de compter pour une armée; les caravanes même y sont exposées à des dangers très-réels. Lancés au milieu d'immenses plaines de sables, sans habitants, sans arbres, sans fourrages, sans eau, sans ressources d'aucune espèce, les soldats de Cambyse se virent réduits à la plus affreuse disette et en vinrent à se manger les uns les autres. Il fallut revenir sur ses pas après avoir perdu dans le désert la plus grande partie de l'armée.

Quant aux troupes envoyées contre l'oasis d'Ammon, leur sort précis demeura enveloppé de mystère. Elles ne purent pas parvenir à leur destination, et on n'en vit pas un seul homme revenir en Egypte. Les Ammoniens racontèrent que ce corps d'armée ayant fait, par le milieu du désert, à peu près la moitié du chemin, il s'était élevé du sud un vent impétueux qui les avait ensevelis sous des montagnes de sable.

III. — L'orgueil de Cambyse avait reçu par ces désastres une si cruelle blessure, que sa raison n'y résista pas. Les quinze mois qu'il vécut encore ne furent remplis que par des actes de folie et de cruauté.

En rentrant à Memphis, il trouva la population en fête. Le dieu Apis venait de se manifester, et on célébrait son apparition par de grandes réjouissonces. Cambyse, témoin de cette joie, s'imagina qu'elle venait de ses revers; il appela les magistrats de Memphis, et,

malgré leurs explications, les condamna à mort comme imposteurs. Il manda ensuite les prêtres, les fit battre de verges et ordonna de tuer tous les Egyptiens que l'on trouverait célébrant la fête. Il voulut voir le taureau sacré lui-même et se le fit amener. « Voilà bien un dieu digne des Egyptiens, » dit-il, et en même temps il le frappa de son épée dans la cuisse. Le dieu mourut quelque temps après de sa blessure ; M. Mariette a retrouvé l'épitaphe de cet Apis dans le Sérapéum, et elle est aujourd'hui conservée au Musée du Louvre.

Une tyrannie épouvantable s'abattit alors sur les Egyptiens. L'inscription de la statue du Vatican, bien qu'elle tâche de voiler sous des expressions vagues le souvenir de ces fureurs, avoue qu'il ne se vit jamais, de mémoire d'homme, de semblable calamité depuis le temps des Pasteurs. Le droit de propriété fut partout méconnu, le culte aboli ou entravé, les cérémonies funéraires, auxquelles l'Egypte attachait tant de prix, étaient troublées ou interdites.

IV. — Les Perses eux-mêmes n'étaient pas plus épargnés que les Egyptiens par ce fou furieux. Il ordonna le meurtre de son frère Smerdis ; Prexaspe, un de ses confidents, fut chargé de l'exécution. Bientôt ce fut le tour de la plus jeune de ses sœurs. Il avait voulu épouser cette sœur, contrairement aux coutumes de la Perse. Pour rassurer sa conscience, il avait fait assembler les juges de son empire afin de savoir d'eux s'il n'y avait pas une loi qui permit au frère d'épouser sa sœur. Les juges avaient répondu qu'ils ne connaissaient point de loi qui autorisât un pareil mariage, mais qu'il y en avait une qui permettait aux rois de Perse de faire personnellement tout ce qu'ils voulaient. Mais alors, dégoûté d'elle, il la tua au lieu de l'épouser.

Nombre de Perses de la classe aristocratique périrent

aussi. Un jour Cambyse fit enterrer vifs jusqu'à la tête douze personnages de sa cour. Une autre fois, s'adressant à Prexaspe, il lui demanda ce que les Perses pensaient de lui. « Maître, ils te comblent de louanges; « mais ils croient que tu as un peu trop de penchant « pour le vin. — Les Perses prétendent donc, reprit le « prince transporté de colère, que le vin me fait perdre « la raison? Apprends s'ils disent vrai. Si je frappe au « milieu du cœur de ton fils que tu vois debout dans ce « vestibule, il sera constant que les Perses se trompent. » En disant ces mots, il banda son arc et frappa le fils de Prexaspe. Le jeune homme tomba; Cambyse fit ouvrir son corps pour voir où le coup avait porté, et la flèche se trouva au milieu du cœur. Alors, s'adressant tout joyeux au père : « Tu vois bien que les Perses ont « perdu l'esprit. As-tu vu quelqu'un frapper le but avec « plus de justesse ? » Une autre fois il voulut tuer Crésus.

V. — Pendant que Cambyse se livrait, en Egypte, à ces actes de démence furieuse, une révolution éclata en Perse, et rendit momentanément la souveraineté aux Mèdes. Cette révolution s'exécuta sous la direction et au profit des Mages, auxquels Cyrus avait laissé une grande influence et des positions importantes à sa cour, afin de ménager l'élément médique, dont une portion l'avait aidé à détrôner Astyage et s'était entièrement dévouée à sa cause. Il ne s'agissait pas seulement pour eux de s'emparer de l'autorité, mais bien de rétablir la prépondérance exclusive des Mèdes, et surtout la suprématie de leur religion, ennemie du mazdéisme pur des Perses. L'éloignement de Cambyse, le mécontentement général qui régnait dans l'empire, l'affaiblissement des mœurs et du caractère national des Perses, tout semblait faciliter ce mouvement. Deux Mages qui étaient frères se

chargèrent de l'exécution. Cambyse avait laissé à l'un d'eux l'administration des biens du domaine royal en Médie; ce fut l'auteur de la révolte. Ce Mage n'ignorait pas la mort de Smerdis; il savait qu'on la tenait cachée, qu'elle n'était connue que d'un petit nombre de Perses, et que la plupart croyaient ce prince vivant. Son frère Gaumatès ressemblait d'une manière frappante au fils de Cyrus que Cambyse venait de faire mourir. Il le plaça sur le trône sous le nom de Smerdis, et envoya des hérauts dans toutes les provinces et particulièrement en Egypte, pour défendre à l'armée d'obéir à Cambyse, et lui ordonner de ne reconnaître à l'avenir que Smerdis, fils de Cyrus. Aussitôt qu'il apprit cette révolte, Cambyse voulut partir pour la Perse, à la tête de ses troupes, qui lui demeuraient fidèles. Mais en montant à cheval avec la précipitation d'un fou, il se blessa grièvement avec sa propre épée. Malgré cette blessure, il se fit porter en avant dans une litière; la fatigue de la route envenima la plaie, la gangrène s'y mit, et Cambyse mourut dans un misérable village de la Syrie.

§ 3. — Le règne du faux Smerdis. — Élévation de Darius.

(522—521)

I. — Cambyse mort, le Mage Gaumatès se crut définitivement affermi sur le trône. Il régna paisiblement pendant quelques mois sous le nom de Smerdis, et, pour se rendre populaire, pour contrebalancer la mauvaise impression des entreprises religieuses que les Mages poursuivaient avec activité sous sa protection dans toutes les provinces iraniennes, persécutant les ministres du zo-

roastrisme et renversant ses autels, il exempta ceux de ses sujets qui avaient trois enfants de toute espèce d'impôts et du service militaire.

II. — Cependant, le mystère dont il vivait entouré, afin de n'être pas reconnu, inspira des soupçons. Un Perse du nom d'Otanès (*Utana*), fils de Socrès (*Sukhra*), gouverneur de la Cappadoce méridionale, dont la fille était devenue l'une des femmes du faux Smerdis, put se convaincre que celui-ci était un imposteur. Aussitôt il communiqua sa découverte à quelques-uns des principaux parmi les Perses, irrités comme lui de voir le pouvoir effectif et réel revenu aux Mèdes; ils se réunirent immédiatement et délibérèrent entre eux sur les moyens de renverser l'usurpateur. Les conjurés étaient au nombre de sept, tous de la tribu des Parsagadiens et pour la plupart issus du sang d'Achæménès; c'étaient avec Otanès, Intaphernès (*Vindafrána*), fils d'Œosparès (*Uviçpára*), Hydarnès (*Vidarna*), fils de Dysgarès (*Dujgara*), Gobryas (*Gaubruva*), fils de Mardonius (*Marduniya*), Mégabyze (*Bagamukhsa*), fils de Dadyès (*Daduhyâ*), Ardimanès (*Ardimainyus*), fils d'Ochus, enfin Darius (*Dárayavus*), fils d'Hystaspe (*Vistáçpa*). Tous avaient été établis par Cyrus dans les gouvernements de provinces importantes ou dans les premiers offices de la couronne.

Darius fut d'avis qu'on attaquât aussitôt le Mage dans sa résidence avant que le bruit de la conspiration ne se répandît. Tous se rangèrent à son avis; incontinent ils marchèrent sur le château où se tenait le faux Smerdis et le tuèrent ainsi que les Mages qu'ils y rencontrèrent, en poussant de grands cris et en racontant aux Perses qui accouraient ce qui s'était passé. Aussitôt que la nouvelle en vint à Ecbatane, les Perses habitant la ville coururent aux armes, et, furieux de l'audacieuse usurpation des Mèdes, massacrèrent tous les Mages qu'ils

purent saisir; cet exemple fut suivi dans la plupart des villes de la Perse. Bien plus, une fête annuelle fut établie pour célébrer ce massacre, et on l'observait encore au siècle suivant; Hérodote l'appelle la *Magophonie.*

III. — La révolution ainsi faite, les sept conjurés délibérèrent sur la forme de gouvernement qu'il convenait de donner à la Perse, puisque la lignée directe de Cyrus était éteinte; après une discussion sérieuse sur les avantages et les inconvénients de chacune des trois formes, monarchique, aristocratique et démocratique, on s'arrêta à la première, qui fut jugée la meilleure. Cette délibération, racontée par Hérodote, a été traitée de fable par quelques historiens modernes; mais elle concorde parfaitement avec ce que nous avons dit plus haut des mœurs presque républicaines des Perses encore à cette époque; et dans la délibération des conjurés il ne s'agissait que du gouvernement à établir chez les Perses proprement dits, qui devaient, constitués en république ou en monarchie, continuer à gouverner autocratiquement les autres peuples. Quant à la manière dont il fallait élire le nouveau roi, il fut décidé que le lendemain matin les sept chefs se rendraient à cheval devant la ville, et qu'on proclamerait celui dont le cheval saluerait le premier de ses hennissements le soleil levant. Une ruse de l'écuyer de Darius assura la victoire à son maître (521). Il descendait d'Achæménès à la cinquième génération, par un frère cadet du père de Cyrus, Ariaramnès (*Ariyâramna*). Son père Hystaspe était gouverneur de la Perse, et le demeura après qu'il fut monté sur le trône.

Très-peu de temps après son avénement, Darius trouva le moyen de faire tuer Intaphernès et toute sa famille pour une cause très-futile : il redoutait sans doute en

lui un compétiteur. Les cinq autres conjurés reçurent en souveraineté héréditaire, mais vassale du roi, les provinces dont ils avaient le gouvernement.

IV. — Tel est le récit d'Hérodote. Il est confirmé dans toutes ses parties et complété sur beaucoup de points par un monument d'une importance capitale, qui est venu récemment apporter le plus éclatant hommage à la véracité du père de l'histoire.

A une lieue environ au nord de Kirmanschah, à gauche de la route de Bagdad à Hamadan, dans le Kurdistan persan et sur le territoire de l'ancienne Médie, se trouve le rocher de Behistoun, le mont Bagistan des géographes classiques, qui a une hauteur perpendiculaire de 456 mètres. Sur son flanc est sculpté un bas-relief colossal au-dessus d'une inscription tellement étendue que le voyageur Ker-Porter disait qu'il faudrait deux mois pour la copier. Le bas-relief représente un roi dans une attitude tranquille et recevant des ennemis prisonniers. Il foule à ses pieds le cadavre d'un vaincu, Ce roi est Darius; celui qu'il foule aux pieds, le Mage Gaumatès; les captifs sont les chefs qui, profitant du désordre causé par l'usurpation de ce dernier, se soulevèrent dans presque toutes les provinces. L'inscription, dont on doit la conquête et la publication à M. le général Rawlinson, répète trois fois le même texte, dans les trois langues officielles de la chancellerie des Achéménides. Elle raconte l'avénement de Darius et les faits de son règne jusqu'à l'an 514 av. J.-C. C'est le plus précieux document sur cette époque de l'histoire, et nous y ferons de nombreux emprunts, car ce texte traduit successivement par M. Rawlinson et par M. Oppert, est actuellement à la portée de tous.

Voici d'abord comment l'inscription de Behistoun raconte la mort du faux Smerdis et l'avénement du fils

d'Hystaspe. Il ne faut pas oublier que c'est un récit *officiel*, dans lequel naturellement la conspiration des sept seigneurs perses devait se transformer en une restauration du pouvoir légitime, opérée par Darius avec l'aide « d'hommes fidèles, » qui sont énumérés à la fin de l'inscription, exactement comme dans Hérodote.

« Lorsque Cambyse eut tué Smerdis, le peuple ignora « que Smerdis était mort. Après cela, Cambyse alla en « Egypte. Lorsque Cambyse était en Egypte, le peuple « devint rebelle. Le mensonge était fréquent dans le « pays, et en Perse, et en Médie, et dans les autres pro- « vinces.

« Il y avait alors un Mage nommé Gaumatès. Celui-ci « se leva de Pisiagades; il y a là une montagne nommée « Arcadris; ce fut le 24 du mois de viyakhna (février), « qu'il s'insurgea. Il trompa le peuple par ces paroles : « Je suis Smerdis, le fils de Cyrus, frère de Cambyse. » « Alors le peuple entier devint rebelle, alla vers lui en « abandonnant Cambyse, et la Perse et la Médie et les « autres provinces. Celui-là saisit l'empire.... Après « cela, Cambyse mourut en se blessant lui-même.

« Cet empire que Gaumatès le Mage ravit à Cambyse, « cet empire avait été à notre race dès longtemps. Après « que Gaumatès le Mage eut ravi à Cambyse et la Perse, « et la Médie, et les autres pays, il fit à sa volonté; il fut « roi.

« Le peuple le craignait à cause de sa cruauté. Il au- « rait tué beaucoup de monde qui connaissaient l'ancien « Smerdis, pour cela il aurait tué le peuple : « Afin que « l'on ne reconnaisse pas que je ne suis pas Smerdis, le « fils de Cyrus. » Personne n'osait dire quoi que ce fût à « l'égard de Gaumatès le Mage, jusqu'à ce que je vinsse. « Alors je priai Ormuzd; Ormuzd m'apporta du secours, « C'était le 10 du mois de bâgayâdis (mars), lorsque je « tuai, accompagné d'hommes fidèles, Gaumatès le Mage

« et ses principaux complices. Il y a un château nommé « Sikhtauvatis dans le pays de Nisée en Médie ; c'est là « que je le tuai. Je lui ravis l'empire. Par la volonté « d'Ormuzd je devins roi, Ormuzd me conféra l'empire.

« L'empire qui avait été arraché à notre race, je l'ai « restauré. Je l'ai remis à sa place. Comme il avait été « avant moi, ainsi je l'ai rétabli. Les autels que Gau- « matès le Mage avait renversés, je les ai relevés en « sauveur du peuple ; j'ai rétabli les chants et les saintes « cérémonies. »

Ce dernier paragraphe est capital, car il établit de la manière la plus précise l'antagonisme existant entre la religion des Mages et celle de Zoroastre, ainsi que le caractère essentiellement religieux de la révolution tentée par le faux Smerdis et de la réaction perse qui porta au trône Darius.

§ 4. — Troubles de l'empire perse.

(521-514)

I. — Darius, devenu roi de la manière que nous venons de raconter, se trouva, en prenant possession du pouvoir, placé en face d'une série de formidables insurrections, dont les unes avaient commencé sous le règne passager du faux Smerdis, et dont les autres éclatèrent aussitôt après son propre avénement. Il lui fallut six ans pour les réduire toutes et pour faire reconnaître son autorité dans l'étendue entière de l'empire. Ces mouvements n'étaient pas, en effet, de simples émotions populaires produites par un caprice passager, une vexation locale ou les instigations ambitieuses de quelque grand seigneur. Ils éclatèrent pour la plupart dans les contrées

que des rivalités nationales séparaient profondément de leurs nouveaux maîtres et rappelèrent d'anciens souvenirs d'indépendance. Du reste, presque toutes les parties de l'empire en furent successivement ou simultanément le théâtre; la Susiane et même un instant la Perse en furent témoins; mais il semble que les Mèdes, récemment irrités par la perte de leur prépondérance et le massacre des Mages; les Arméniens, blessés sans doute de se voir traités trop en sujets par ceux dont ils avaient entendu devenir surtout des alliés; enfin les Babyloniens, jaloux d'une indépendance dont ils avaient privé les Hébreux, et qui venaient de perdre à la fois la liberté et l'empire, furent ceux qui opposèrent la plus dangereuse résistance.

Hérodote n'a raconté qu'un petit nombre d'épisodes de ces troubles qui remplirent toute la première partie du règne de Darius, les plus importants, du reste. Mais l'inscription de Behistoun nous en fournit un récit complet, que nous allons reproduire.

II. — « Lorsque j'eus tué le Mage Gaumatès, un « homme nommé Athrinès, fils d'Opadarmès, se révolta « en Susiane. Il disait au peuple : « Je suis roi en Su- « siane..... » Et un homme babylonien nommé Nidin- « tabel, fils d'Ainiri, se révolta, lui aussi, en Babylonie. « Il dit en mentant au peuple : « Je suis Nabuchodoros- « sor, le fils de Nabonahid. » Alors le peuple babylonien « tout entier passa à ce Nidintabel...

« Alors j'envoyai une armée en Susiane; lui, Athrinès, « fut amené enchaîné devant moi. Je le tuai.

« Alors je marchai vers Babylone contre ce Nidintabel, « qui se disait Nabuchodorossor. L'armée de Nidintabel « défendait le Tigre; elle se tenait sur des bateaux..... « Alors je partageai l'armée en deux parties; je fis mon- « ter l'une sur des chameaux, je fis amener des chevaux

« pour l'autre. Ormuzd m'accorda son secours; par sa « volonté je franchis le Tigre. Ensuite je tuai beaucoup « de monde à Nidintabel. Ce fut le 27 du mois d'athriyâ- « dis (décembre) que nous livrâmes cette bataille.

« Alors je marchai contre Babylone. Lorsque je vins « près de Babylone à une ville nommée Zazâna sur « l'Euphrate, ce fut là que Nidintabel, qui se disait « Nabuchodorossor, s'approcha avec son armée pour « livrer bataille. Nous combattîmes, Ormuzd me prêta « son secours; par sa volonté je tuai beaucoup de monde « de l'armée de Nidintabel.... Ce fut le 2 du mois d'a- « nâmaka (décembre) que nous livrâmes la bataille.

« Ensuite je marchai contre Babylone; je pris Baby- « lone et ce Nidintabel en personne, et je le tuai dans sa « capitale. »

Ce résumé officiel ne pouvait renfermer tous les détails qu'Hérodote fournit sur la guerre de Babylone et qui complètent le récit du texte de Behistoun. Darius, suivant ce que rapporte l'historien d'Halycarnasse, fut obligé de rassembler toutes ses forces pour soumettre la cité rebelle. Les Babyloniens avaient fait de grands préparatifs de défense, et, pour avoir moins à craindre de la famine, ils avaient eu la barbarie de tuer presque toutes les femmes de la ville. Le souvenir de la prise de leur cité par Cyrus tenait leur vigilance en éveil, ils repoussèrent toutes les attaques et déjouèrent toutes les ruses. Darius commençait à douter du succès de son entreprise, lorsque, le vingtième mois du siége, un de ses officiers, Dadyès, père du Mégabyze qui avait pris part à la conspiration contre le Mage, s'avisa d'un stratagème qui rendit le roi de Perse maître de la place. Hérodote l'appelle constamment Zopyre (*Dazdaupira*), et l'historien d'Halycarnasse se montre toujours si bien informé qu'il faut admettre que ce personnage portait deux noms

en même temps, chose assez commune chez les Orientaux.

Zopyre proposa à Darius de s'introduire dans Babylone comme transfuge et victime des cruautés de son maître. Pour mieux tromper les Babyloniens, il se coupa le nez et les oreilles, se mit le corps en sang à coups de fouet, et se présenta en cet état au roi de Babylone. Les Babyloniens l'accueillirent volontiers et lui accordèrent le commandement d'un corps de troupes. Quelques jours après son arrivée, il sortit à la tête de l'armée, et, ainsi qu'il avait été convenu avec Darius, il surprit et tailla en pièces un corps de mille hommes que le roi lui avait opposé. Dans une seconde sortie, il défit deux mille ennemis, et dans une troisième quatre mille. Ces succès le rendirent tout-puissant parmi les assiégés, qui lui confièrent la garde des remparts. Ce fut la perte des Babyloniens. Darius ayant, au jour convenu, fait approcher toutes ses forces, Zopyre leur ouvrit deux des portes de la place. Babylone tomba ainsi pour la seconde fois en la puissance des Perses, qui en démantelèrent les remparts et en enlevèrent les portes. Trois mille des principaux parmi les Babyloniens furent mis en croix.

Quant à Zopyre, l'antiquité admira beaucoup son dévouement, que nous appellerions aujourd'hui une trahison odieuse. Il obtint la ville de Babylone pour la gouverner et en percevoir les revenus sa vie durant, et on rapporte que Darius déclarait souvent qu'il eût mieux aimé que Zopyre ne se fût pas traité si cruellement que de devenir maître de vingt autres villes comme Babylone. Si l'on en croit Plutarque, un jour qu'il tenait une grenade et que quelqu'un lui demandait quel bien il voudrait multiplier autant que les grains de ce fruit, il prononça le nom de Zopyre.

En combinant les données du récit d'Hérodote et de celui de l'inscription de Behistoun, on arrive assez faci-

lement à établir la chronologie de ces événements. La révolte de Babylone, et sans doute aussi celle de la Susiane, éclatèrent aussitôt qu'on apprit la mort de Cambyse, en 522. Le faux Smerdis ne fit rien pour les réprimer. Darius, monté sur le trône en 521, commença par envoyer une armée contre Suse, afin d'isoler les Babyloniens; la défaite et la prise d'Athrinès durent avoir lieu au printemps de 520. Alors Darius se mit en marche en personne contre Babylone. Au commencement de décembre 520, il passa le Tigre et livra la première bataille ; à la fin du même mois une seconde bataille enferma Nidintabel dans la ville. Le siége commença en janvier 519 ; il dura plus de vingt mois, et par conséquent dut finir vers septembre 518.

III. — « Pendant que j'étais à Babylone, » continue Darius dans l'inscription de Behistoun, « les provinces « suivantes devinrent rebelles contre moi : la Perse, *la* « Susiane, la Médie, l'Assyrie, l'Arménie, la Parthie, la « Margiane, la Sattagydie, la Scythie.

« Il fut un homme nommé Martiya..... Il se souleva « en Susiane et parla ainsi au peuple : « Je suis Oumman, « roi en Susiane[1]. » Je me mis en marche vers la Susiane ; « puis les Susiens, tremblant devant moi, prirent ce « Martiya, qui était leur chef, et le tuèrent. »

Ceci se passa pendant la durée du siége de Babylone, dont Darius s'écarta peu de temps pour marcher vers Suse, et, suivant toutes les probabilités, dans l'automne de 519.

IV. — « Un homme nommé Phraorte, » lisons-nous dans l'inscription, « se révolta en Médie ; il parla au peu-

1. Il se donnait sans doute pour descendant de l'ancienne dynastie nationale, dont un des derniers rois s'était appelé Téoumman.

« ple ainsi : « Je suis Xathritès, de la race de Cyaxare. »
« Puis le peuple mède devint rebelle contre moi et fit
« défection vers ce Phraorte; il était roi en Médie.

« L'armée perse et mède qui était auprès de moi m'é-
« tait fidèle; j'envoyai cette armée sous le commande-
« ment de mon serviteur, le Perse Hydarnès. Je parlai
« ainsi aux soldats : « Allez, battez cette armée mède
« qui ne m'obéit pas. » Ormuzd m'accorda son secours;
« par sa volonté, l'armée d'Hydarnès battit l'armée re-
« belle. Ce fut le 6 du mois d'anâmaka (décembre) qu'ils
« livrèrent la bataille (519).

« J'envoyai mon serviteur Dadarsès, un Arménien, en
« Arménie. Je lui parlai ainsi : « Marche et bats le peu-
« ple rebelle qui ne m'obéit pas. » Puis Dadarsès marcha
« pour subjuguer l'Arménie..... Ormuzd m'accorda son
« secours; par sa grâce mon armée tua beaucoup de
« monde à l'armée ennemie; ce fut le 6 du mois thu-
« ravâhara (mai) que la bataille fut livrée.

« Pour la deuxième fois les rebelles, se mettant en
« marche, attaquèrent Dadarsès. Il y a un fort en Ar-
« ménie nommé Tigra; c'est là qu'eut lieu le combat....
« Mon armée battit fortement l'armée des rebelles; la
« bataille eut lieu le 18 du mois de thuravâhara (mai).

« Pour la troisième fois les rebelles se mirent en mar-
« che pour attaquer Dadarsès et lui livrer bataille.....
« Par la grâce d'Ormuzd, mon armée tua beaucoup de
« monde de l'armée rebelle. Ce fut le 9 du mois de thâi-
« garçis (octobre) que la bataille fut livrée. Ensuite Da-
« darsès m'attendit longtemps en Arménie, jusqu'à ce
« que j'arrivasse en Médie. »

Ces trois combats, livrés dans le printemps et l'été de 519 (la révolte d'Arménie ayant été contemporaine de celle de Médie), n'avaient été en réalité rien moins que des victoires et n'avaient pu amener la soumission des Arméniens, car il fallut que Darius envoyât contre eux

un nouveau général et une nouvelle armée, qui leur livra bataille deux fois, à la fin de 519 et dans le printemps de 518. Bloquant Dadarsès au cœur de leurs montagnes, les rebelles d'Arménie avaient marché en avant et étaient descendus en Assyrie, fait grave, car la Médie n'était toujours pas domptée.

« Omisès est mon serviteur ; je l'envoyai en Arménie « et lui parlai ainsi : « Marche, anéantis cette armée re- « belle qui ne m'obéit pas. » Puis Omisès marcha pour « se rendre maître de l'Arménie. Les rebelles vinrent « au-devant d'Omisès pour lui livrer bataille. Il y a en « Assyrie une contrée nommée....., c'est là qu'eut lieu « le combat..... Mon armée tua beaucoup de monde à « l'armée des rebelles ; ce fut le 15 du mois d'anâmaka « (janvier) que se donna la bataille.

« Pour la deuxième fois, les ennemis se mirent en « marche contre Omisès pour tenter le combat. Il y a « une contrée en Arménie nommée Autiyârâ ; c'est là « qu'ils combattirent. Par la grâce d'Ormuzd, mon ar- « mée tua beaucoup de monde à l'ennemi ; ce fut vers « la fin du mois de thuravâhara (mai) qu'ils livrèrent « la bataille. Ensuite Omisès m'attendit en Arménie jus- « qu'à ce que j'arrivasse en Médie. »

V. — Tout ceci s'était passé tandis que Darius était retenu devant Babylone, dont le siége paraissait devoir s'éterniser, paralysant le meilleur des forces de la monarchie perse. Babylone ayant enfin succombé, Darius redevint maître de se porter avec le gros de son armée vers les autres provinces insurgées, et bientôt les choses changèrent de face.

« Ensuite, » dit alors l'inscription de Behistoun, continuant à placer le langage dans la bouche du roi, « je « partis de Babylone et je marchai contre la Médie pour « la pacifier. Il y a une ville en Médie nommée Gundu-

« rus; c'est là que Phraorte, qui se nommait roi en Mé-
« die, me rencontra avec son armée pour me livrer ba-
« taille..... Par la grâce d'Ormuzd, je tuai beaucoup de
« monde de cette armée de Phraorte. » La date de la bataille n'est plus lisible dans l'inscription, mais elle dut avoir lieu en novembre ou décembre 518.

« Ensuite ce Phraorte s'enfuit avec quelques cavaliers
« fidèles à Ragæ de Médie. J'envoyai des troupes à sa
« poursuite. Phraorte fut pris et amené devant moi. Je
« lui coupai le nez, les oreilles, la langue..... Il fut tenu
« enchaîné à ma Porte; tout le peuple le voyait. Ensuite
« je le fis crucifier à Ecbatane, lui et les hommes qui
« avaient été ses complices. »

La soumission de la Médie eut pour conséquence immédiate celle de l'Arménie; le récit officiel de Darius ne parle pas de cette dernière, car elle dut être obtenue sans combat, du moment que Phraorte eut été vaincu. En consultant la liste chronologique des rois d'Arménie donnée par Moïse de Khorène, on voit que la révolte de ce pays avait coïncidé avec la mort de Tigrane Ier, le fidèle allié de Cyrus et en général des rois de Perse. Les insurgés, dont on ne connaît pas le chef, voulaient sans doute éloigner du trône son fils Vahakn; la victoire de Darius en Médie eut pour résultat d'asseoir solidement son pouvoir qu'il garda jusqu'à sa mort, en 493.

VI. — Après avoir raconté la mort de Phraorte, l'inscription de Behistoun indique le sort de quelques insurrections qui se rattachaient à celle de la Médie. C'est d'abord celle de la Sagartie, à la tête de laquelle s'était placé un individu du nom de Sithratachmès, qui se prétendait issu de Cyaxare. Le général mède Tachmaspadès le battit et le fit prisonnier vers le même moment où Phraorte était également pris. « Il fut amené devant moi.
« Je lui coupai le nez et les oreilles..... Il fut tenu en-

« chaîné à ma porte, et tout le peuple le voyait. Plus « tard, je le fis crucifier à Arbèles. »

C'est ensuite la révolte de la Parthie et de l'Hyrcanie, qui avaient embrassé le parti de Phraorte. Le prétendant mède étant vaincu et mis à mort, Darius envoya son propre père, Hystaspe, qui vivait encore, contre ces deux provinces, dont le fonds de la population était touranien. Il lui suffit, pour les réduire, de deux batailles, livrées en avril et en juillet 517.

La Margiane s'était également insurgée. Dadarsès, satrape de Bactriane, personnage différent de celui du même nom qui avait conduit une armée en Arménie, marcha contre cette portion rebelle de son gouvernement. En octobre 517, elle rentrait dans l'obéissance à la suite d'une bataille.

VII.—Tandis que les lieutenants de Darius achevaient ainsi de détruire les dernières ramifications de la révolte de Phraorte et que ce roi se trouvait encore en Médie, une des plus dangereuses insurrections que le fils d'Hystaspe ait eu à vaincre éclata dans la Perse même, sur la fidélité de laquelle il croyait pouvoir compter en toute occasion et dans laquelle il avait trouvé jusqu'alors son plus solide appui. Ce soulèvement fut provoqué par un nouveau faux Smerdis, qui s'appelait en réalité Vahyazdate, suivant le monument de Behistoun. C'était encore un des mouvements combinés de manière à coïncider avec celui de Phraorte ; mais il fit long feu, pour nous servir d'une expression vulgaire, et il éclata seulement lorsque le chef mède venait d'être vaincu. Darius envoya contre l'imposteur Vahyazdate un de ses généraux, du nom d'Artavarde, tandis que la guerre se continuait en Parthie et en Margiane. Deux batailles furent livrées sur le territoire de la Perse, en mai et en juillet 517 ; ce furent deux victoires pour le général de Darius, et à la

suite de la dernière Vahyazdate fut fait prisonnier. Darius le traita comme les autres chefs rebelles tombés entre ses mains et le fit mettre en croix.

Mais ce Vahyazdate avait envoyé un de ses partisans soulever l'Arachosie, et cette province, encore mal soumise, avait répondu à ses excitations. Le satrape d'Arachosie, nommé Hyanès (*Vivâna*), fut d'abord battu par les insurgés en décembre 517; mais Darius lui ayant envoyé des secours, il prit sa revanche et anéantit leur armée en avril 516.

VIII. — Darius avait rudement châtié Babylone de sa révolte; il devait penser que la grande cité chaldéenne ne ferait plus de nouvelles tentatives pour recouvrer son indépendance. Mais ce sentiment était trop vif chez elle pour pouvoir être facilement comprimé : en 516, profitant de ce que Darius était absent, occupé de guerres difficiles dans le fond des contrées aryennes, les Babyloniens se soulevèrent de nouveau. Ils se groupèrent autour d'un Arménien du nom d'Arakhou, fils de Haldita, lequel se donnait, lui aussi, pour Nabuchodorossor, fils de Nabonahid. Cette fois Darius n'alla pas en personne à Babylone; il y envoya un général mède du nom d'Intaphrès, qui emporta la ville d'assaut et s'empara de la personne d'Arakhou.

Un nouveau soulèvement de la Susiane accompagna celui de Babylone. Ce fut Gobryas, l'un des sept meurtriers du Mage, que Darius chargea de le réprimer. Il y réussit au printemps de 515.

IX. — On a vu plus haut que le pays des Saces, habitant aux sources de l'Iaxarte, avait été du nombre des provinces qui s'étaient insurgées en 519, pendant le siége de Babylone. Tant que Darius eut affaire à des révoltes sérieuses au cœur même de son empire, il ne

s'occupa pas de cette région si reculée; mais quand il fut parvenu à étouffer toutes les autres rébellions et à asseoir solidement son autorité partout où Cyrus avait également régné, il se retourna vers les Saces. L'expédition étant difficile, il la dirigea en personne et parvint à s'emparer du roi Saroukha. Malheureusement la partie de l'inscription de Behistoun qui contenait le récit détaillé de cette campagne est déplorablement mutilée. Elle paraît avoir eu lieu en 514.

Ce fut la fin des travaux de Darius pour reconquérir pied à pied la totalité des domaines de la monarchie perse, un moment disloquée par les insurrections, et pour en reconstituer l'unité.

X.—Tel est le récit de l'inscription de Behistoun. La majorité des faits qu'il contient étaient absolument inconnus avant qu'on ne possédât cette inscription. Mais, en revanche, Hérodote nous a conservé le souvenir d'un fait de la même époque dont l'inscription ne parle pas : c'est la mort du puissant satrape de Lydie, Orétès, qui affectait l'indépendance, et que Darius fut réduit à faire assassiner, étant trop faible et trop occupé par les révoltes qui ébranlaient tout l'empire pour l'attaquer à force ouverte. Cet Orétès avait tué le gouverneur de Dascylion et son fils, quoiqu'ils fussent tous deux des Perses de distinction. Outre une infinité d'autres crimes, il avait assassiné un courrier de Darius, porteur d'ordres qui ne lui étaient pas agréables. Mais comme il avait une garde de 1,000 Perses et des forces considérables, puisque son gouvernement comprenait la Phrygie, la Lydie et l'Ionie, Darius imagina, pour s'en débarrasser, le moyen suivant. Il réunit les Perses les plus qualifiés et les plus fidèles à sa personne, et leur demanda : « Qui d'entre vous me promettra d'exécuter une chose « où il ne s'agit que d'habileté, et où il n'est pas né-

« cessaire d'employer la force et le grand nombre? » En même temps il leur rappela les crimes d'Orétès et la nécessité de le punir. Aussitôt trente Perses s'offrirent à l'envi à le servir. Darius, ne voulant pas montrer de préférence, ordonna que le sort déciderait. Il tomba sur Bagæus. Voici comment s'y prit celui-ci. Il écrivit plusieurs lettres sur différentes affaires, les scella du sceau de Darius, et partit pour Sardes avec ces dépêches. Aussitôt qu'il y fut arrivé, il alla trouver Orétès et donna les lettres l'une après l'autre au secrétaire du roi dans la satrapie pour en faire lecture. Il avait l'intention de sonder ainsi les gardes. Ayant remarqué qu'ils avaient beaucoup de respect pour ces lettres du roi, il en donna une autre ainsi conçue : « Perses, le roi « Darius vous défend de servir désormais de gardes à « Orétès. » Aussitôt ils mirent bas leurs piques. Encouragé par cette soumission, Bagæus mit entre les mains du secrétaire la dernière lettre qu'il portait : « Le roi « Darius ordonne aux Perses qui sont à Sardes de tuer « Orétès. » A l'instant même les gardes tirèrent leurs épées et tuèrent le satrape.

Un des crimes d'Orétès avait été la mort de Polycrate, tyran de Samos. Il l'avait attiré à Sardes et l'avait fait mettre en croix. Syloson, frère de Polycrate, obtint de Darius, auquel il avait rendu, du temps de Cambyse, quelques services, qu'une armée perse le rétablit dans Samos. Cette île, naguère si puissante, devint ainsi tributaire du Grand Roi.

§ 5. — Organisation du gouvernement de l'empire.

(514-516)

I. — Darius était parvenu à vaincre toutes les révoltes;

il se trouvait maître incontesté désormais de la totalité de l'immense empire de Cyrus; pour donner à son autorité un caractère de légitimité plus complète et se rattacher d'une manière plus étroite au fondateur de la monarchie, il en avait épousé les deux filles, Atossa et Artystone, car les rois de Perse s'étaient mis à pratiquer la polygamie à l'exemple des souverains mèdes et assyriens. Une fois devenu réellement roi, pour donner plus de cohésion à son empire et prévenir le retour de troubles pareils à ceux qu'il avait eus à combattre, il tourna pendant plusieurs années tous ses soins vers l'organisation du gouvernement, qui n'avait été qu'ébauchée par Cyrus. L'empire n'était alors qu'une vaste agglomération de tribus et de peuples différents, qu'un faible lien rattachait au pouvoir central. Les institutions des Perses étaient celles d'un peuple conquérant, obéissant à un chef qui pouvait disposer de la vie et des richesses des sujets acquis par ses armes comme d'un bien qui lui appartenait. « Les Perses, dit Hérodote, considèrent l'Asie comme leur propriété et le domaine du roi régnant. » Une sorte de despotisme militaire était donc la base du gouvernement, et on ne voit pas que les sujets aient eu d'autres garanties contre les vices d'un pareil système que la modération du prince.

Dans les idées des Orientaux, le roi n'est pas seulement le souverain, mais le propriétaire du pays. La division établie chez nous entre les pouvoirs législatif, exécutif et judiciaire, pour garantir l'indépendance de chacun d'eux, est parfaitement inconnue aux peuples asiatiques. Le roi est la source de tout, le centre de tout; et le peuple n'intervient en aucune façon dans les affaires publiques. Il en était ainsi dans l'empire des Achéménides. Les rois de Perse gouvernaient leurs provinces de la même manière et avec le même pouvoir que les anciens rois d'Assyrie. Dans la Perse propre-

ment dite seule, leur pouvoir avait des limites, imposées par ce qui subsistait encore des anciennes institutions nationales et par la tradition de ce vieil esprit de liberté que nous avons fait voir chez la race iranienne.

II. — Le livre d'Esther offre le tableau le plus vivant que l'on puisse chercher de la cour des rois de Perse et nous fait pénétrer, mieux qu'aucun témoignage des écrivains classiques, dans les détails de l'organisation du gouvernement central après les établissements de Darius. Nous y voyons que le roi avait auprès de lui un conseil permanent, dont les membres étaient de véritables ministres. Ils tenaient le premier rang dans l'empire après le roi et administraient conjointement avec lui et sous sa direction les affaires générales.

Au-dessous de ce conseil on voit les sept chefs des eunuques, officiers ordinaires du prince, quelquefois consultés, mais plus ordinairement voués à des fonctions purement domestiques. Ils étaient en général les exécuteurs des volontés royales et jouaient quelquefois dans les provinces un rôle de commissaires extraordinaires assez analogue à celui des *missi dominici* de Charlemagne.

Dans les cas extraordinaires, quand il s'agissait par exemple d'entreprendre une grande expédition et d'appeler aux armes pour une entreprise lointaine la nation privilégiée des Perses, on convoquait une sorte d'assemblée, qui était le dernier reste des vieilles institutions libres et délibératives de cette nation. Elle se composait des satrapes, des commandants des troupes, des principaux officiers de la couronne, enfin de la tête de l'aristocratie militaire de la Perse, c'est-à-dire des premiers dans la tribu des Parsagadiens. Celui dont on adoptait l'avis répondait sur sa tête du succès de l'entreprise, disposition qui eut pour résultat d'enlever

rapidement tout caractère sérieux aux délibérations de l'assemblée et d'y supprimer toute liberté de parole.

Le palais, qui portait chez les Perses, comme aujourd'hui chez les Turcs, le nom de Porte, *duvara*, était inaccessible à la foule, et il était très-difficile d'être admis en présence du monarque, dont une étiquette sévère défendait l'approche. Les ministres, les courtisans employés dans l'intérieur du palais se tenaient, selon leur rang et leurs fonctions, dans les cours extérieures. Le nombre de ces serviteurs, des satellites, des maîtres de cérémonies, était très-considérable. Il fallait s'adresser à eux pour arriver jusqu'au prince, ce qui fit appeler quelques-uns d'entre eux *les oreilles*, *les yeux du roi*, etc. Celui qui pénétrait en la présence du roi sans une audience était puni de mort.

III. — Les pays soumis au sceptre de Darius, en 514, après l'apaisement des dernières révoltes, étaient, d'après l'énumération qu'en donne l'inscription de Behistoun : la Perse, la Médie, la Susiane, la Babylonie, l'Assyrie, l'Arabie (l'Irâk-Araby, à l'occident de l'Euphrate), l'Égypte, les îles de l'Archipel voisines de la côte d'Asie, la Lydie (entendue comme embrassant tout l'ancien royaume de Crésus), l'Ionie, l'Arménie, la Cappadoce, la Sagartie, la Parthie, la Drangiane, l'Arie, la Chorasmie, la Bactriane, la Sogdiane, le Paropamisus, la Sacie, la Sattagydie, l'Arachosie, la Macie, formant en tout vingt-trois provinces.

La Perse était exempte d'impôts, jouissait d'institutions spéciales et privilégiées. Quant aux autres provinces, l'administration était fort simple. Un corps de troupes était établi dans le pays conquis, pour en assurer la possession et y maintenir l'obéissance. A côté étaient placés des fonctionnaires chargés de lever les tributs et de les envoyer au roi. Sous Cyrus et Cambyse

ces tributs n'avaient rien de fixe, et les gouverneurs de provinces prenaient arbitrairement ce qui leur plaisait.

Pour prévenir les inconvénients d'un semblable système, assurer au pouvoir central un revenu invariable et mettre les provinces à l'abri d'exactions qui pouvaient devenir toujours la cause ou le prétexte de nouveaux soulèvements, Darius régla d'une manière définitive le tribut, soit en argent, soit en nature, que chaque province devait payer tous les ans. Ces impôts firent dire aux Perses que Darius était un marchand, Cambyse un maître et Cyrus un père : le premier, parce qu'il faisait argent de tout ; le second parce qu'il était dur et négligent ; le troisième, parce qu'il était doux et avait fait à ses sujets tout le bien qu'il avait pu.

Afin d'assurer la rentrée régulière des impôts, de donner plus de force à l'action du pouvoir central dans toutes les parties de l'Empire et d'égaliser l'importance des grands commandements militaires confiés aux satrapes en même temps que la levée des tributs, Darius procéda à une nouvelle division administrative des contrées soumises à son sceptre. Il les partagea en dix-neuf satrapies, et lorsqu'on en voit le tableau, dressé par Hérodote dans le troisième livre de son histoire, et qu'on le compare à la liste des vingt-trois provinces énumérées dans l'inscription de Behistoun, il en ressort clairement que la pensée dominante qui présida à la nouvelle organisation des satrapies fut la volonté de substituer une division purement artificielle et administrative à l'ancienne division des nations subjuguées, que Cyrus et Cambyse avaient conservée en transformant seulement chaque pays, jadis indépendant, en satrapie. C'était un moyen de rendre plus difficiles les révoltes nationales, dont Darius avait vu tout le danger au début de son règne.

IV.— Voici, du reste, quelles étaient les dix-neuf satrapies établies par Darius, avec le chiffre des tributs fournis par chacune d'elles. La Perse, à cause des conditions spéciales qui la régissaient, n'était pas comprise dans cette organisation.

1° Les Grecs d'Asie Mineure, Ioniens, Magnètes et Eoliens, avec la Carie, la Lycie et la Pamphylie ; tribut annuel : 400 talents d'argent.

2° La Lydie et la Mysie, avec les différentes tribus qui vivaient dans les montagnes entre ces deux contrées, Lasoniens, Cabaliens et Hygenniens ; tribut : 500 talents d'argent.

3° Les bords de l'Hellespont, la Phrygie, la Bithynie, la Paphlagonie et la Cappadoce; tribut: 360 talents d'argent.

4° La Cilicie; tribut: 300 chevaux blancs pour le service de la maison du roi, et 500 talents d'argent, dont 140 formaient la solde des corps de cavalerie cantonnés dans le pays et 360 étaient versés au trésor central.

5° La Phénicie, la Syrie, la Palestine et l'île de Cypre; tribut: 350 talents. Les tribus arabes du désert de Syrie et de la frontière d'Egypte dépendaient de cette satrapie, mais étaient exemptées de tout tribut.

6° L'Egypte, la Libye et la Cyrénaïque ; tribut : 700 talents d'argent, le produit de la pêche du lac Mœris et 700 talents en poids de blé pour l'entretien des garnisons de la satrapie.

7° Les Sattagydes, les Gandariens, les Dadices et les Aparytes, nations situées dans les montagnes du haut Indus; tribut: 170 talents.

8° La Susiane; tribut: 300 talents.

9° La Babylonie et l'Assyrie; tribut : 1000 talents et 500 jeunes eunuques.

10° La Médie ; tribut : 450 talents.

11° L'Hyrcanie, avec ses différentes populations, Caspiens, Pantimathes et Darites ; tribut : 200 talents.

12° La Bactriane ; tribut : 360 talents.

13° L'Arménie, avec les quelques districts que Cyrus y avait ajoutés pour récompenser les services de Tigrane Ier ; tribut : 400 talents.

14° Les Sagartiens, les Sarangéens, les Thamanéens, les Myciens, et les Utiens, qui paraissent avoir été les peuples de la Carmanie et de la Drangiane, ainsi que les habitants des îles situées à l'entrée du golfe Persique ; tribut : 600 talents.

15° Les Saces ; tribut : 200 talents.

16° La Parthie, la Chorasmie, la Sogdiane et l'Arie ; tribut : 300 talents.

17° Les Paricaniens et les Ethiopiens ou Kouschites de la Gédrosie ; tribut : 400 talents.

18° L'Ibérie et l'Albanie, entre l'Araxe et la chaîne du Caucase ; tribut : 200 talents.

19° Le Pont, avec les diverses petites nations qui l'habitaient, Moschiens, Tibaréniens, Macrons et Mosynœques ; tribut : 300 talents.

Lorsque Darius eut joint à ses États la rive droite de l'Indus, il en forma une vingtième satrapie, qui fournissait annuellement, comme tribut, 360 talents de poudre d'or.

Hérodote, réunissant toutes ces sommes, convertissant la valeur des monnaies perses en monnaies attiques et celle des talents d'or ou talents d'argent, évalue le revenu annuel que le gouvernement royal de la Perse tirait des vingt satrapies de ses États à 14,560 talents de la monnaie d'Athènes. Cela fait *en poids* 82 millions 799,866 francs, et, en tenant compte de ce qu'était alors la puissance de l'argent comparée à ce qu'elle est aujourd'hui, une valeur réelle de 662 millions 382,928 francs. Le budget des recettes des

rois Achéménides était, on le voit, déjà fort rond et devait suffire à tous les besoins de l'administration.

V.—Les satrapes étaient égaux entre eux; ils avaient partout les mêmes pouvoirs militaires et financiers, mais le système d'administration intérieure des diverses satrapies n'était pas uniforme; il offrait, au contraire, de l'une à l'autre, de très-grandes différences. Comme dans l'empire assyrien, il fallait distinguer dans l'empire perse les provinces directement administrées par les agents du pouvoir central, et les provinces simplement vassales, conservant leur autonomie intérieure, leurs institutions et leurs chefs nationaux.

Les provinces directement administrées étaient la deuxième, la quatrième, la sixième, la huitième, la neuvième, la dixième, la douzième, la quatorzième, la quinzième et la seizième satrapies. Aux unes, comme à la Lydie, à la Babylonie et à la Médie, c'était la crainte de voir naître des insurrections fréquentes et des aspirations à l'indépendance qui avait valu cet assujettissement plus étroit à l'autorité centrale; à d'autres, comme l'Égypte et la Cilicie, station principale de la flotte de guerre du Grand Roi, c'était leur importance stratégique; d'autres enfin, comme la Bactriane et les contrées voisines, se trouvaient dans cette condition parce qu'elles y avaient été antérieurement sous la monarchie mède: on y continuait les anciennes habitudes.

Dans les provinces de cette classe, le satrape n'avait pas seulement le commandement des troupes et la perception des impôts; il dirigeait toute l'administration, exercée par des agents à lui. Un des objets le plus recommandés à son attention était l'état de l'agriculture. Les Perses attachaient une grande importance à la culture de la terre. La loi de Zoroastre en faisait une obligation sacrée à ses disciples. « Le roi, dit Xénophon,

visite chaque année une partie de l'empire, et il fait visiter par délégués ce qu'il ne peut voir par lui-même. Il honore par des présents les magistrats dont le district est bien cultivé et abonde en fruits et en arbres, et il agrandit leur juridiction. Ceux au contraire dont la province est mal cultivée ou dépeuplée, soit par négligence, soit à cause des vexations, sont punis ou tout au moins destitués. »

VI.—Dans les pays réduits à l'état de simple vasselage, le satrape avait le commandement des troupes royales mises en garnison dans les points les plus importants et levait les tributs, qu'il envoyait au trésor, mais il n'administrait pas; il avait seulement le contrôle et la surveillance des administrations indigènes, qui demeuraient organisées comme avant la conquête; le rôle qu'il jouait auprès d'elles était semblable à celui des résidents que l'Angleterre entretient aujourd'hui auprès de certains rajahs de l'Inde.

Deux satrapies privilégiées formaient des royaumes compacts dont le chef héréditaire était en même temps le satrape et n'avait pas auprès de lui un agent direct du pouvoir royal. C'étaient la treizième et la dix-neuvième: l'Arménie, à laquelle la fidélité de Tigrane Ier et de ses descendants à la monarchie perse avait valu ce privilége extraordinaire; puis le Pont, qui n'était pas, du reste, un ancien royaume, mais au contraire une réunion de peuples indépendants les uns des autres jusqu'à la conquête de Cyrus, et groupés depuis sous l'autorité d'une branche des Achéménides, étroitement apparentée à la maison royale de Darius.

Partout ailleurs l'innovation du système établi par Darius sur ce qui avait existé auparavant consistait à réunir dans une même satrapie plusieurs petits Etats vassaux gouvernés par des princes indigènes, qui por-

taient quelquefois le titre de rois; de cette manière il n'y avait pas à craindre qu'un satrape pût, aussi facilement que s'il n'avait présidé qu'à une seule nation, profiter des tendances de cette nation à secouer le joug étranger pour se rendre lui-même indépendant, en s'identifiant à ses intérêts; en même temps les princes conservés à l'état de vassaux ne demeuraient plus aussi complétement maîtres dans leurs États que sous Cyrus ou Cambyse; ils étaient constamment surveillés par un fonctionnaire perse, agent et représentant de l'autorité centrale, qui leur était supérieur dans la hiérarchie de l'empire.

Ainsi, pour nous borner à quelques exemples, dans la première satrapie, chacune des cités grecques avait son tyran national ou chef unique (car le mot *tyran* n'avait pas alors le même sens outrageant qu'aujourd'hui); la Carie conservait ses rois indigènes, parmi lesquels on remarqua les deux Artémises, Mausole, Pixodare; la Pamphylie était dans le même cas; la Lycie formait aussi un Etat gouverné héréditairement par la descendance d'Harpagus; mais tous ces princes étaient dirigés et surveillés par le satrape qu'envoyait le Grand Roi. La troisième satrapie comprenait deux royaumes, domaines héréditaires de la famille de deux des assassins du mage Gaumatès. Dans la cinquième satrapie, chacune des cités phéniciennes continuait à avoir son roi, les provinces araméennes formaient plusieurs petits royaumes, les Cuthéens de Samarie avaient leur prince, et les Juifs de Jérusalem étaient gouvernés par leur grand-prêtre. Dans la vingtième satrapie, tous les districts des rives de l'Indus gardaient leurs petits rois particuliers.

Chacun des princes vassaux du monarque achéménide, rois ou simples tyrans, exerçait dans ses domaines, sous le contrôle et la surveillance du satrape dans le ressort duquel il était placé, et à condition de payer le tribut, ainsi que de fournir au suzerain les contingents

militaires qu'il réclamerait, toutes les prérogatives de la souveraineté. Il gouvernait comme il voulait et d'après les lois nationales; il avait ses troupes à lui, exclues seulement des forteresses où les Persans tenaient garnison; il levait sur ses sujets les impôts que bon lui semblait; il faisait même des traités avec d'autres princes placés dans les mêmes conditions ou avec des cités étrangères. Les belles recherches de M. Waddington[1] ont prouvé que dans l'empire perse le droit de monnayage était considéré comme un droit essentiellement municipal; on le laissait donc exercer librement, et sans mention du nom du monarque suzerain, par tous ceux des princes vassaux qui voulaient en user, et par les cités grecques demeurées en possession de ces droits d'autonomie locale qui leur étaient si chers. La monnaie du roi de Perse lui-même se frappait seulement dans les provinces directement administrées par ses agents.

Ayant dans sa dépendance beaucoup de princes et même de rois vassaux, le monarque achéménide s'intitulait Roi des rois ou Grand Roi.

VII. — Tel était le système des grandes divisions administratives et financières établies par Darius. Cette organisation fut modifiée dans la suite et perfectionnée sur un grand nombre de points de détail; mais elle subsista, dans ses circonscriptions principales et dans ses principes essentiels, jusqu'à la conquête de l'Asie par Alexandre.

C'était le roi qui nommait et révoquait les satrapes. La moindre désobéissance de leur part était regardée comme une rébellion et entraînait presque toujours la perte du coupable. Le plus simple soupçon suffisait pour perdre un satrape; le roi envoyait un exprès chargé

1. *Mélanges de numismatique*, tom. I.

de ses pleins pouvoirs, qui remettait aux gardes l'ordre de tuer le sujet rebelle, ce qui s'exécutait immédiatement.

Pour établir des communications rapides entre les différentes provinces de l'empire, on établit des courriers répartis par stations, distantes entre elles d'une journée de chemin, qui portaient les ordres du roi aux satrapes, et les dépêches de ceux-ci à la cour. Cette institution, qui favorisait singulièrement l'action du pouvoir central, fut encore une des innovations de Darius.

Mais, quelles que fussent les précautions prises par les rois de Perse pour surveiller les satrapes et les plier à l'obéissance, ils ne purent prévenir les révoltes fréquentes, les guerres intestines qui déchirèrent l'empire dans ses derniers temps. Trop de pouvoirs étaient réunis dans les mains des satrapes, et l'étendue de leurs gouvernements leur donnait trop d'importance personnelle. Ils finirent par se considérer comme de véritables princes souverains, et leurs provinces ne furent plus pour eux des pays confiés à leur administration, mais des domaines à exploiter. Dès lors le pouvoir central s'affaiblit en s'avilissant, et la prompte chute de l'empire, au temps d'Alexandre, montra la faiblesse du lien politique qui en réunissait les différentes parties.

§ 6. — Les constructions de Darius et l'architecture des Perses.

I. — Un des grands vices de la constitution encore imparfaite de l'empire perse sous Cyrus et Cambyse avait été l'absence d'une capitale, d'un siége fixe pour le pouvoir central. Les deux premiers rois avaient mené

une vie pour ainsi dire nomade, résidant tantôt dans une partie, tantôt dans une autre de leurs vastes États. Cyrus avait principalement résidé à Ecbatane, dans le palais bâti par Déjocès ; Cambyse n'était pas sorti de l'Egypte après qu'il en eut fait la conquête. L'usurpation du faux Smerdis avait montré le double danger du séjour trop prolongé du roi à l'une des extrémités de son empire et de la fixation du siége central des administrations dans le pays des Mèdes, qui rêvaient toujours de reprendre la suprématie enlevée à leur nation par les Perses. En réorganisant l'empire de manière à donner plus de force au pouvoir royal, Darius sentit le besoin absolu de doter sa monarchie d'une capitale fixe et dans une position centrale. Pour cela il fit choix de Suse, appuyée à la Perse proprement dite où résidait la force réelle de l'empire, près de la Babylonie à la fois et de la Médie, et à égale distance des deux extrémités de ses immenses domaines à l'orient et à l'occident. Il y construisit donc un magnifique palais, qui devint l'habitation constante des monarques achéménides toutes les fois qu'ils ne se trouvaient pas à la tête de leurs armées pour une expédition lointaine. En même temps il fonda, au cœur de la Perse proprement dite, la ville de Persépolis (*Pârçatakhra*) pour servir de lieu de sépulture à sa dynastie, et il y bâtit aussi un vaste palais.

II.— Le palais de Suse, fouillé il y a quelques années par le général Williams, le défenseur de Kars, et par un voyageur anglais, M. Loftus, n'est plus qu'un amas de décombres, où l'on reconnaît pourtant les caractères essentiels de l'architecture perse [1]. Mais celui de Persépolis, appelée Istakhar par les habitants modernes du

1. Voy. Loftus, *Travels in Chaldæa and Susiana*, Londres.

pays, est encore debout en très-grande partie, et les ruines en font depuis des siècles l'admiration des voyageurs [1].

Une chaîne élevée de rochers en marbre gris, aux lignes de la plus grande beauté, présente une ouverture de forme semi-circulaire, dont les deux bras enveloppent le fond de l'édifice, tandis que le devant avance beaucoup dans la plaine. Le sol est une plate-forme taillée dans le roc et dont les quatre côtés répondent aux quatre points cardinaux; la position et la nature du terrain, utilisées par l'architecte, donnent à l'édifice l'aspect d'un amphithéâtre qui représente trois terrasses élevées les unes au-dessus des autres. Le tout est construit en marbre tiré des montagnes, et dont les blocs énormes sont réunis, sans chaux ni mortier, d'une manière si admirable qu'on a de la peine, avec l'attention la plus forte, à en découvrir les joints.

Des escaliers de marbre conduisent des terrasses inférieures aux terrasses supérieures; ils sont si larges et si commodes, que dix cavaliers, placés sur un même rang, pourraient les monter. L'escalier de la première terrasse conduisait à un portique dont il ne reste que quatre pilastres, qui formaient, deux à deux, l'entrée au nord et au sud. Des taureaux ailés, pareils à ceux des palais assyriens, sont sculptés dans ces pilastres et y accompagnaient de même la porte de chaque côté. Entre les pilastres se trouvent quatre colonnes; tout le reste est en ruines. De cette première terrasse on monte par des escaliers semblables, quoique moins larges, à la seconde terrasse, qui contenait quatre colonnades différentes dont il subsiste encore un certain nombre de colonnes. Elles sont cannelées, hautes de 17 mètres, et

1. Voy. les grands ouvrages de M. Texier et de M. Flandin sur les monuments antiques de la Perse.

si grosses que trois hommes peuvent à peine les embrasser. De doubles têtes d'animaux, réunis par la nuque, surmontent les chapiteaux. Elles laissent entre elles un vide où il y avait probablement des solives qui supportaient un toit plat; de sorte que le tout formait un grand péristyle. Par ce péristyle on arrive enfin à plusieurs édifices isolés les uns des autres; l'un, qui est le plus grand, est sur le même plan; les autres, plus reculés, s'élèvent sur une troisième terrasse. Ils contiennent tous quantité de chambres de diverses grandeurs, qui paraissent avoir été habitées. L'intérieur de ce monument offre une foule de représentations figurées qui ont pour l'antiquaire un intérêt d'autant plus vif qu'elles ont un caractère historique et qu'il s'y développe comme un poëme en l'honneur du roi pour qui a été construit l'édifice. Les parois des escaliers sont couvertes de figures disposées en procession, qui représentent les officiers de la cour, les gardes et les députés des diverses satrapies venant apporter au monarque, comme tribut, les plus remarquables productions de leurs pays respectifs. Les parois et les entrées des édifices du fond ne sont pas moins riches en bas-reliefs. On y voit le roi en costume de cérémonie, entouré de sa suite, des combats d'animaux sauvages ou d'animaux fabuleux, entre eux ou contre des hommes. Commencé par Darius, le palais de Persépolis a été achevé par Xerxès.

Dans le mur de rocher d'où sort la plate-forme qui sert de fondement à l'édifice, on aperçoit deux grands tombeaux. Une façade richement ornementée, considérablement élevée au-dessus du sol, et derrière laquelle se trouve une chambre carrée, est taillée dans le roc. Il a fallu, pour y parvenir, pratiquer une ouverture, et toutes les recherches pour retrouver l'ancienne entrée sont restées sans succès; le roc a été taillé à pic pour

rendre les monuments tout à fait inaccessibles. L'un de ces tombeaux, décoré d'une longue inscription, est celui de Darius; l'autre, sans inscription, doit être celui de Xerxès.

III.— La sculpture perse, telle qu'elle se montre à nous dans ces monuments, est issue directement de celle de l'Assyrie et n'est pas inférieure à son origine; l'exécution même est supérieure, le maniement du ciseau plus libre et plus savant, les proportions respectives des diverses parties du corps humain sont plus exactes et mieux observées. Mais où les Perses se montrent véritablement novateurs, c'est dans l'architecture. Sans doute là encore ils empruntent beaucoup aux féconds exemples de l'art assyrien : le système des terrasses étagées, les grandes sculptures extérieures formant des processions de figures, les portes flanquées de taureaux allés sont des choses qui proviennent de Ninive; mais les Perses créent autant qu'ils imitent. Ils changent absolument le système de la construction: Plus de briques ou de pisé, comme à Babylone et à Ninive, mais le beau marbre des montagnes de la Perse, employé pour les murs et les colonnes à l'exclusion de tous les autres matériaux, taillé avec une grande précision et admirablement appareillé. Quant aux architraves et aux plafonds, ils étaient faits en bois, peints et en partie revêtus de lames métalliques. Mais ce qui est surtout caractéristique de l'architecture perse et n'appartient qu'à elle, c'est sa colonne. Dans les palais de Suse et de Persépolis la colonne est employée avec profusion, et toujours présente le même caractère. N'ayant à porter qu'une charge très-légère, puisqu'il n'y avait jamais plusieurs étages et que les parties supérieures de la construction étaient en bois, elle s'élève avec une légèreté prodigieuse, comme le tronc d'un arbre qui cherche

l'air et le soleil. Chez aucun peuple la colonne n'a été aussi élancée, n'a porté l'élégance aussi loin vers la gracilité. Les colonnes de Persépolis ont en hauteur treize fois leur diamètre à la base; tout y révèle l'imitation en pierre d'une architecture originairement faite avec des bois légers. Ces colonnes se distinguent encore et par dessus tout des systèmes de supports employés par les Égyptiens, les Grecs ou même les Assyriens, par la disposition bizarre et fantastique de leurs chapiteaux, démesurément longs, se développant en plusieurs étages de volutes placées en sens inverse et se terminant par les deux avant-corps de taureaux sur lesquels reposait l'architrave. L'architecture perse est un art à part et un art qui sait unir les deux qualités de l'élégance et de la grandeur.

§ 7. — Les chancelleries de Darius et l'écriture des Perses.

1. — Gouvernant des pays et des nations des races les plus diverses, Darius, dans son organisation de l'empire, fut obligé de reprendre et d'étendre encore l'ancien système déjà mis en pratique par les monarques ninivites, d'avoir plusieurs chancelleries et d'admettre plusieurs idiomes à l'état de langues officielles. Sur la côte de l'Asie Mineure, les actes publics étaient promulgués en grec; dans la Cappadoce, la Cilicie, la Syrie et la Palestine, en araméen; pour le gouvernement de l'Égypte on se servait de la langue du pays et de l'écriture hiéroglyphique, exactement comme au temps des Pharaons; les inscriptions des Achéménides dans les pays de l'Asie centrale, depuis Cyrus jusqu'à Darius Nothus,

sont rédigées en trois langues, écrites toutes trois en caractères cunéiformes : le perse, l'idiome touranien de la Médie, et l'assyrien.

II. — Nous avons parlé plus haut du système d'écriture au moyen duquel ces deux dernières langues sont exprimées. Celui qui sert à écrire l'idiome perse est tout différent, et n'a de commun avec le système graphique de Babylone et de l'Assyrie que le dessin cunéiforme de tous les traits qui composent les caractères[1]. C'est à Grotefend qu'on doit les premiers pas dans son déchiffrement et la constatation des valeurs d'une partie des signes. Les recherches du savant hanovrien furent continuées avec succès par Saint-Martin et par le danois Rask. Mais les travaux qui complétèrent définitivement la découverte et qui lui donnèrent un caractère de certitude définitive furent ceux que firent simultanément, en 1836, Eugène Burnouf et M. Lassen. Le docteur Hincks et sir Henry Rawlinson se sont aussi occupés du système graphique des Perses, et M. Oppert a achevé d'éclaircir les dernières questions qui restaient obscures à son sujet. L'origine de ce système d'écriture paraît devoir être cherchée en Bactriane. Primitivement il paraît avoir été syllabique. Mais dans les inscriptions des Achéménides il a déjà perdu ce caractère. Il est purement alphabétique et se compose de trente-six lettres dont voici le tableau.

1. Sur l'écriture cunéiforme perse, voy. Grotefend, *Prævia de cuneatis quas vocant inscriptionibus Persepolitanis legendis et explicandis relatio*, Gœttingne, 1802. — Eug. Burnouf, *Mémoire sur deux inscriptions cunéiformes trouvées près de Hamadan*, Paris, 1836. — Lassen, *Die altpersischen Keilinschriften von Persepolis*, Bonn, 1836 — Hincks, *On the first and second kinds of Persepolitan writing*, Dublin, 1846.— Oppert, *Das Lautsystem des Altpersischen*, Berlin, 1847. — Ménant, *Les écritures cunéiformes*, 2e édit., Paris, 1864.

A		D devant *i*....	
I		D devant *u*....	
U		TH	
H		P.....	
Y		B.....	
V devant *a*, *u*.		F.....	
V devant *i*....		N devant *a*, *i*.	
K devant *a*, *i*.		N devant *u*....	
K devant *u*....		M devant *a*....	
G devant *a*, *i*.		M devant *i*....	
G devant *u*....		M devant *u*...	
KH.....		R devant *a*, *i*.	
C.....		R devant *u*....	
J devant *a*, *u*..		Ç.....	
J devant *i*.....		S	
T devant *a*, *i*..		Z.....	
T devant *u*....		THR.....	
D devant *a*....		L.....	

§ 8.— Darius et les Hébreux. Construction du nouveau temple de Jérusalem.

I. — Nous avons raconté plus haut comment Cyrus, presque aussitôt après être devenu maître de Babylone, s'était montré sympathique aux Hébreux, avait permis à ceux d'entre les captifs relégués dans les diverses provinces de la monarchie chaldéenne qui voudraient retourner à Jérusalem de le faire librement et avait confié le gouvernement du pays à Sasbasar, avec l'autorisation de reconstruire le Temple détruit par Nabuchodorossor. Nous avons aussi raconté l'opposition que Sasbasar rencontra dans l'accomplissement de son œuvre de la part des populations voisines, opposition qui se traduisit par des attaques à main armée et par des dénonciations auprès de la cour de Perse. Tant que Cyrus vécut, ces dénonciations ne trouvèrent pas de créance ; mais quand il fut mort et que son fils Cambyse lui eut succédé, les Cuthéens de Samarie, que les Juifs avaient repoussés avec mépris, comme étrangers, quand ils leur avaient demandé de prendre part à l'érection du temple de Jéhovah, se vengèrent en adressant au roi deux mémoires successifs dans lesquels ils prétendaient que le chef établi à Jérusalem relevait les remparts de la ville au lieu du temple et préparait une insurrection qui le rendrait indépendant. Cambyse, naturellement soupçonneux, accueillit la dénonciation, qui eut un succès complet ; le roi ordonna que les travaux des Juifs fussent suspendus jusqu'à nouvel ordre, et les autorités de Samarie, munies du firman royal, se hâtèrent d'aller à Jérusalem, où elles forcèrent à interrompre la construction du temple, à peine commencée du reste.

II. — Cambyse était mort, le faux Smerdis, puis Darius lui avait succédé sans que les Juifs osassent contrevenir à la défense qui leur avait été faite. La longue interruption des travaux du temple avait découragé même les hommes les plus zélés; on se disait que le moment fixé par la Providence pour le rétablissement du sanctuaire de Jéhovah n'était sans doute pas arrivé. Chacun dans Jérusalem s'occupait de ses intérêts particuliers; on construisait des maisons, et, négligeant le Temple, chacun employait ses moyens à augmenter son bien-être matériel. Cependant au milieu des troubles qui remplirent les premières années du règne de Darius, un grand mouvement de réveil national et d'esprit de retour vers la cité sainte se manifesta chez les Juifs de Babylone et des contrées voisines, sans qu'il soit possible de déterminer la cause qui en amena le développement. Un descendant de David, le prince Zorobabel, petit-fils de Salathiel, fils du roi Jéchonias, se joignit à Josué, petit-fils du grand-prêtre Séraïas et héritier du souverain pontificat. Se prévalant des termes de l'édit de Cyrus ils organisèrent une grande caravane de plus de cinquante mille personnes appartenant aux tribus de Juda et de Benjamin, avec plusieurs centaines de prêtres, de lévites et de serviteurs du sanctuaire appelés *nethinim*. Cette troupe d'exilés se mit en marche vers Jérusalem, où elle parvint au bout de quatre mois de voyage. On était alors dans la deuxième année de Darius (520).

Dès l'arrivée de la nouvelle colonie sur le sol de la Judée, Zorobabel et Josué s'occupèrent à organiser la nouvelle communauté conformément aux lois mosaïques, autant que les circonstances le permettaient. Un culte provisoire fut organisé, mais Zorobabel, par crainte des conflits avec les voisins malveillants, n'osa pas se mettre aux travaux du temple. Les choses restèrent en

suspens de cette manière pendant deux ans. Mais en 518 un prophète, nommé Aggée, se présenta devant Zorobabel et le grand-prêtre Josué pour presser enfin la restauration du sanctuaire auquel était attachée l'unité de la nation comme l'unité de la foi. L'année avait été stérile, et le prophète représentait cette stérilité comme un châtiment céleste mérité par ceux qui laissaient en ruines la maison de Dieu pour ne penser qu'à leurs propres maisons. Ces paroles firent une telle impression que les travaux furent repris au bout de quelques jours à peine. Dans le courant de la même année, Aggée revint à deux reprises encourager les chefs de la colonie, leur annonçant que la gloire du nouveau temple surpasserait celle de l'ancien. C'est aussi dans ce temps que Zacharie commença à prophétiser, excitant également les Hébreux au rétablissement complet du culte légal, des prescriptions mosaïques et surtout de l'esprit véritablement religieux.

III. — Les travaux, poursuivis avec zèle, ne tardèrent pas à éveiller l'attention de Tatthénaï, satrape de la province de Syrie, Phénicie et Palestine. Il se rendit à Jérusalem, accompagné des autres autorités de la province, et demanda aux Juifs qui les avait autorisés à exécuter ces travaux. Les Hébreux invoquèrent l'édit de Cyrus ; mais ils n'en avaient pas de copie officielle, et le satrape ne le connaissait pas. Cependant Tatthénaï ne leur était pas défavorable; sans ordonner la suspension des travaux, il fit un rapport à Darius et le pria de faire faire des recherches dans les archives du royaume afin de voir s'il existait réellement un décret de Cyrus en faveur des Juifs. L'édit fut retrouvé dans les archives d'Ecbatane, et Darius ordonna qu'on se conformât strictement à la volonté manifestée par Cyrus, en accordant aux Hébreux tous les secours dont ils pour-

raient avoir besoin. La construction du temple avança donc avec rapidité, et dans la sixième année de Darius (516), au troisième jour du douzième mois (février-mars), tous les travaux se trouvant achevés, on procéda solennellement à l'inauguration du nouveau sanctuaire. De toutes parts le peuple se rendit à Jérusalem pour assister à cette solennité; on offrit un grand sacrifice composé de cent taureaux, deux cents béliers et quatre cents agneaux. En outre, un sacrifice expiatoire de douze boucs fut offert au nom des douze tribus d'Israël, et le temple fut ainsi consacré symboliquement par toute la nation des Hébreux.

IV. — Nous ne possédons aucune description du temple construit par Zorobabel, et nous en ignorons même les dimensions. D'après le décret de Cyrus, il devait être plus vaste que celui de Salomon; mais les circonstances ne permirent pas de suivre à la lettre ces projets ambitieux, et il est certain que le second temple était, en dimensions comme en magnificence, très-inférieur au premier. S'il faut en croire Hécatée d'Abdère[1] contemporain d'Alexandre, qui visita Jérusalem, toute l'enceinte, au milieu de laquelle se trouvait le temple, avait environ cinq plèthres (500 pieds grecs) de longueur et cent coudées de largeur. Suivant un discours que Josèphe met dans la bouche d'Hérode, l'édifice de Zorobabel était beaucoup moins élevé que celui de Salomon. Au-dessus de la porte orientale de l'enceinte extérieure, on voyait, selon une tradition juive, la ville de Suse représentée en bas-relief, ce qui était un hommage rendu aux rois de Perse. Le grand autel du parvis était bâti en pierres blanches non polies; il avait, suivant Hécatée, vingt coudées en long et en large, et une

1. Cité par Josèphe (*Contr. Apion.* I, 22).

hauteur de douze coudées. Dans l'intérieur du sanctuaire, il n'y avait que les objets prescrits pour le tabernacle de Moïse, l'autel des parfums, le chandelier et la table des pains de proposition, qui étaient en or. Le Saint des Saints était vide, car l'Arche d'alliance avait disparu lors de la destruction de Jérusalem par Nabuchodorossor. On racontait qu'elle avait été mise en sûreté par le prophète Jérémie dans une caverne du mont Nébo, mais qu'on n'avait pu en retrouver la cachette.

§ 9. — Les Scythes d'Europe.

I. — Après avoir étouffé toutes les révoltes et donné à son empire, ainsi que nous l'avons raconté, une organisation nouvelle, Darius crut qu'il était d'une habile politique, pour conserver la paix à l'intérieur, d'occuper à l'extérieur l'activité guerrière de ses peuples et particulièrement des Perses. Son orgueil l'invitait d'ailleurs à entrer dans la voie des conquêtes, pour ne pas demeurer en arrière de ses prédécesseurs. Cyrus avait conquis l'Asie, Cambyse porté ses armes en Afrique; Darius résolut de devenir le maître de l'Europe. C'est dans cette intention que, sous le double prétexte d'empêcher à l'avenir des invasions toujours menaçantes et de tirer vengeance de la suprématie que des hordes scythiques avaient exercée pendant dix-huit ans sur toute l'Asie antérieure au temps de Cyaxare, le roi de Perse entreprit une grande expédition contre les Scythes.

II. — Le nom de *Scythes* chez les Grecs et celui de *Çakas* chez les Perses, exactement synonymes, étaient des appellations vagues et générales, qui désignaient toutes les tribus vivant à l'état nomade dans les steppes

immenses au nord de la mer Noire, du Caucase, de la mer Caspienne et du lac d'Aral, ainsi que plus loin encore à l'est, à quelque race, du reste, qu'elles appartinssent; aussi ces noms s'appliquaient-ils à des populations des origines les plus diverses. Les Scythes d'Asie, ceux auxquels l'appellation perse *Çaka* avait d'abord appartenu, ceux qui, sous Cyaxare, avaient pénétré jusque dans la Palestine, en dévastant tout sur leur passage, étaient incontestablement de race touranienne ou ougro-finnoise, et il faut reconnaître en eux les ancêtres des hordes dévastatrices de Gengis et de Timour. C'est eux que Cyrus avait été chercher au delà de l'Iaxarte et sous les coups desquels il avait trouvé la mort. Les Scythes d'Europe, au contraire, la science est en droit de l'affirmer aujourd'hui d'après l'étude des nombreux monuments d'art grec retraçant leurs traits, que l'on a trouvés dans la Russie méridionale [1], appartenaient à la race japhétique ou indo-européenne, et semblent dans cette race s'être particulièrement rattachés au rameau germanique. Ce sont eux que connurent d'abord les Grecs, et que désignait exclusivement à l'origine le nom hellénique de *Scythes*, étendu plus tard aux Touraniens, car il serait difficile de méconnaître dans ce nom le vieux mot gothique *skiatha*, signifiant « archer. »

La longue et si curieuse description qu'Hérodote donne des mœurs et du pays des Scythes ne s'applique qu'à ces derniers, aux Scythes proprement dits, aux tribus d'origine aryenne des steppes de la Russie, dont la masse principale habitait entre le Borysthène (le Dniéper de nos jours) et le Tanaïs (le Don). Grâce aux récits du

1. Voy. Ch. Lenormant, *Mémoire sur les antiquités du Bosphore Cimmérien*, dans le tome XXIV des *Mémoires de l'Académie des Inscriptions*.

père de l'histoire et aux monuments archéologiques auxquels nous venons de faire allusion, ils nous sont connus d'une manière assez complète. Leur puissance était à son apogée au temps où ils furent attaqués par Darius et où Hérodote peignait leurs mœurs; elle déclina bientôt après; les tribus émigrèrent graduellement dans la direction de l'est, et au temps de Mithridate, les Scythes ne comptaient plus sérieusement dans les affaires du littoral du Pont-Euxin, leur race avait presque disparu de cette région, leur pays était demeuré désert ou avait été occupé par les Sarmates.

III.—Au temps de leur grande force, les Scythes d'Europe formaient une vaste confédération composée de plusieurs tribus indépendantes, qui avaient chacune son chef séparé, son culte et ses coutumes particulières. Mais parmi ces tribus il en était une privilégiée, comme plus tard les Amales parmi les Goths et les Saliens parmi les Francs, qui exerçait sur le reste de la nation une sorte de suprématie et fournissait le roi par lequel l'unité religieuse et politique de la race était maintenue, le chef sous le commandement duquel toutes les forces de la Scythie se groupaient dans le cas d'un danger national; c'était celle des Scolotes (les hommes au bouclier : gothique *skildus :* norse *skiœldr*) que les Grecs appelaient Scythes Royaux, à cause de leur privilége.

Nous n'avons pas de renseignements précis sur les tribus scythiques qui habitaient entre l'Ister ou Danube et le Tyras (le Dniester), dans la Bessarabie actuelle; elles devaient être nomades et clair-semées, car Hérodote n'en dit rien. Entre le Tyras et l'Hypanis (le Boug), le littoral était habité par une population mixte composée de colons grecs et d'indigènes, que l'on appelait Tyrites; l'intérieur des terres appartenait aux Neures (les loups : norse *narfi*), puissante tribu de race scythi-

que pure, qui dans la partie septentrionale de son territoire occupait les deux rives de l'Hypanis; elle s'étendait au nord jusqu'au point où la steppe devenait stérile et déserte, et après quelques journées de ce désert on rencontrait un nouveau pays habité, où se trouvait la sauvage population des Androphages ou « mangeurs d'hommes, » d'une tout autre origine que les Scythes, sans doute une population de Finnois, qui s'étendait assez loin vers l'est. Au delà de l'Hypanis, entre ce fleuve et le Borysthène, on rencontrait d'abord sur la rive du *liman* où tous deux se déchargent, les Callipides (les laboureurs; polonais, *chllop*), Scythes presque entièrement civilisés par le contact de la colonie milésienne d'Olbia, établie au milieu de leur territoire; ils avaient, comme plus tard, une portion des Scolotes autour de Panticapée (aujourd'hui Kertch), adopté en grande partie les mœurs grecques. Au-dessus d'eux, dans l'intérieur, habitaient les Alazones, moins profondément hellénisés, mais pourtant devenus sédentaires, agriculteurs et faisant avec la Grèce un grand commerce du blé de leurs plaines fertiles. Les Alazones étaient bornés au nord par les Neures. C'étaient encore des Scythes sédentaires et agriculteurs qui occupaient au delà du Borysthène et de la forêt d'Hylæa le pays jusqu'au fleuve Panticapès, à trois journées de marche vers l'orient; la traversée de leur territoire dans la direction du nord demandait 11 jours de marche en ligne directe et 14 jours de navigation en remontant le Borysthène, à cause des détours de ce fleuve. On arrivait alors à une localité nommée Gerrhus, où se trouvaient les tombes des monarques suprêmes de toute la Scythie et où, disait-on, le fleuve Gerrhus communiquait avec le Borysthène avant de se diriger ensuite vers l'orient et d'aller se jeter dans le Palus Méotide (la mer d'Azof).

Au Panticapès commençait le territoire des Scythes

nomades, demeurés fidèles aux vieilles mœurs de la nation, qui s'étendaient jusqu'au Tanaïs. Ces peuples vivaient de chair de cheval et du lait de leurs juments, trait par des esclaves auxquels ils crevaient les yeux pour les empêcher de s'enfuir. Ils ne cultivaient pas la terre, et, comme encore aujourd'hui certaines hordes tartares, habitaient sur des chariots qui les transportaient incessamment d'une partie à l'autre des steppes où ils avaient leurs pâturages. On comptait parmi eux deux tribus principales : l'une, dont Hérodote ne nous fait pas connaître le nom national, entre le Panticapès et le Gerrhus; puis les Scolotes ou Scythes royaux entre le Gerrhus et le Tanaïs; le territoire de ces derniers, qui touchait au sud le Palus Méotide, s'étendait vers le nord jusqu'à vingt jours de marche de cette mer. Alors commençait le pays des Mélanchlænes ou « hommes aux vêtements noirs, » qui suivaient les usages des Scythes, mais parlaient une langue différente et appartenaient probablement à la souche finnoïse. Les tribus nomades se regardaient comme plus nobles que les autres et considéraient avec mépris ceux des Scythes qui avaient abandonné la libre vie des steppes pour se fixer et devenir agriculteurs. C'est en eux que reposait la principale force guerrière de la nation.

IV. — « Les Scythes, dit Hérodote, n'ont qu'un petit nombre de dieux... Ils appellent Vesta (le feu) *Taviti* (sanscrit *dhavitâ*); Jupiter *Papæos* (l'aïeul : grec πάππος; arménien *pap*); la terre *Apia;* Apollon (le soleil) *Œtosyros* (dans certaines inscriptions grecques du Bosphore Cimmérien nous trouvons la forme *Œtoscyros*); la Vénus Céleste *Artimpasa* (la noble dame; 1er élément : sanscrit *arthin*, gothique *arteins*, « noble; » 2e élément : sanscrit *patî*, gothique *faths*, « seigneur »); Neptune *Thamimasadas*. Ce dernier dieu n'est adoré que par les

Scythes Royaux... Ils sacrifient à tous leurs dieux, mais ils n'élèvent de sanctuaire permanent et d'autel qu'au seul Mars (le *Zio* des Suèves, le *Ty* des Frisons, le *Tyr* des chants scandinaves de l'Edda, le *Saxnot* ou « dieu porte-glaive » des Saxons, que les Quades et les Alains à l'époque romaine adoraient sous la forme d'une épée nue). Ce sanctuaire que l'on trouve au lieu de réunion des magistrats de chaque tribu, est ainsi construit : on entasse des fagots de menu bois et on en fait une pile de trois stades en longueur et en largeur, mais moins haute. Sur cette pile on pratique une espèce de plate-forme carrée dont trois côtés sont inaccessibles; le quatrième va en pente, de manière qu'on puisse y monter. Tous les ans on y jette cent cinquante charretées de menu bois pour réparer l'affaissement produit par les injures des saisons. Au haut de la pile on plante un glaive de fer, qui tient lieu de simulacre de Mars. Ils offrent chaque année à ce glaive des sacrifices de moutons et de chevaux, et lui immolent plus de victimes qu'au reste des dieux. Ils lui sacrifient aussi le centième de leurs prisonniers, mais non de la même manière que les animaux; ils font d'abord des libations de vin sur la tête des victimes humaines, les égorgent ensuite au-dessus d'un vase, portent ce vase au sommet de la pile de bois et arrosent du sang le glaive sacré. Pendant qu'on porte ce sang au haut de la pile, ceux qui sont au bas coupent le bras droit avec l'épaule à tous ceux qu'ils ont immolés, et le jettent en l'air. Après avoir achevé le sacrifice de toutes les autres victimes, ils se retirent, le bras reste où il est tombé, et le corps demeure étendu dans un autre endroit.

V. — « Voici les usages qu'ils observent à la guerre : un Scythe boit du sang du premier homme qu'il renverse, coupe la tête à tous ceux qu'il tue dans les com-

bats, et la porte au roi. Quand il lui a présenté la tête d'un ennemi, il a part au butin; sans cela il en serait privé. Pour écorcher une tête, le Scythe fait d'abord une incision à l'entour, vers les oreilles, et, la prenant par le bout, il en arrache la peau en la secouant. Il pétrit ensuite cette peau entre ses mains, après en avoir enlevé toute la chair avec une côte de bœuf, et quand il l'a bien amollie, il s'en sert comme d'une serviette. Il la suspend à la bride du cheval qu'il monte et s'en fait honneur; car, plus un Scythe peut avoir de ces sortes de serviettes, plus il est estimé vaillant et courageux. Il s'en trouvent beaucoup qui cousent ensemble des peaux humaines à la façon des capes de bergers et qui s'en font des vêtements. Plusieurs aussi écorchent jusqu'aux ongles inclusivement la main droite des ennemis qu'ils ont tués, et en font des couvercles à leurs carquois. La peau d'homme est, en effet, épaisse, et de toutes les peaux c'est la plus brillante par sa blancheur. D'autres enfin écorchent les hommes depuis les pieds jusqu'à la tête, et lorsqu'ils ont étendu leurs peaux sur des morceaux de bois, ils en font des couvertures pour les chevaux.

« Les Scythes n'emploient pas à l'usage que je vais dire toutes sortes de têtes indifféremment, mais seulement celles de leurs plus redoutables ennemis. Ils scient le crâne à la hauteur des sourcils et le nettoient. Les pauvres se contentent de le revêtir par dehors d'un cuir de bœuf sans apprêt. Les riches non-seulement le couvrent d'un morceau de peau de bœuf, mais ils le dorent aussi en dedans et s'en servent, tant les pauvres que les riches, comme d'une coupe à boire. Ils font la même chose des têtes de leurs compatriotes, si, à la suite d'une querelle, ils ont remporté sur eux la victoire dans le combat réglé en présence du roi. S'il vient chez eux quelque étranger dont ils fassent cas, ils lui présentent

ces têtes, lui content comment ceux à qui elles appartenaient les ont attaqués et comment ils les ont vaincus. Ils en tirent vanité, et appellent cela des marques de valeur.

« Chaque chef donne tous les ans un festin où l'on sert le vin dans un grand cratère. Tous ceux qui ont tué des ennemis en boivent; mais ceux qui ne peuvent pas se vanter de semblables exploits n'en goûtent point. Ils sont honteusement assis à part, et c'est pour eux une grande ignominie. Ceux qui ont tué un grand nombre d'ennemis boivent en même temps dans deux coupes jointes ensemble.» Ce dernier trait de mœurs est représenté sur une plaque d'or de travail grec découverte dans un tombeau de Panticapée.

« Lorsque les Scythes font un traité, continue Hérodote, ils versent du vin dans une grande coupe de terre, et les contractants y mêlent de leur sang en se faisant de légères incisions au corps avec une épée. Après quoi ils trempent dans cette coupe une épée, des flèches, une hache et un javelot. Ces cérémonies achevées, ils prononcent une longue formule de prières et boivent ensuite une partie de ce qui est dans la coupe, et après eux les personnes les plus distinguées de leur suite.

VI. — « Quand le roi vient à mourir, ils enduisent le corps de cire, lui fendent le ventre, et après l'avoir rempli de souchet broyé, de parfums, de graines de fenouil et d'anis, ils le recousent. On porte le corps à travers toutes les tribus; les habitants témoignent leur douleur en suivant le convoi d'un territoire à l'autre, et en se faisant à eux-mêmes de cruelles incisions. Quand le cadavre est parvenu à Gerrhus, à l'extrémité du pays habité par les Scythes (auprès de la première cataracte que l'on rencontrait en remontant le Borysthène), on le place au lieu de sa sépulture, sur un lit de branchages

et de feuilles entassées. Autour de lui on met, après les avoir préalablement étranglés, une de ses femmes, son échanson, son cuisinier, son écuyer, son valet, son courrier, ses chevaux et les prémices de toutes les choses à son usage. Cela fait, on amoncèle de la terre, de manière à former un tumulus aussi grand que possible. L'année révolue, ils prennent encore cinquante jeunes Scythes des serviteurs du roi, les étranglent avec pareil nombre de ses plus beaux chevaux, leur ôtent les entrailles et mettent de la paille à la place. Ils font subir aux chevaux la même opération et les disposent sur des pieux autour du tombeau royal, avec un mors et une bride. Puis ils prennent les cinquante jeunes gens qu'ils ont étranglés, les placent chacun sur un cheval, après leur avoir fait passer, le long de l'épine du dos jusqu'au col, une perche dont l'extrémité inférieure s'emboîte dans le pieu horizontal qui traverse le corps du cheval. Lorsqu'ils ont arrangé les cinquante cavaliers autour du tombeau, ils se retirent. »

VII. — Au temps de l'expédition de Darius et un peu plus tard, lorsqu'écrivait Hérodote, les Scythes étaient séparés, au sud, par le Danube, d'une population thrace appelée les Gètes, qui habitait le pays nommé plus tard sous les Romains la Mœsie, c'est-à-dire la Bulgarie actuelle, entre la chaîne des Balkans et le fleuve. « Les Gètes, dit Hérodote, se croient immortels et pensent que celui d'entre eux qui meurt va rejoindre leur dieu Zamolxis. Tous les cinq ans ils tirent au sort quelqu'un de leur nation et l'envoient porter de leurs nouvelles à Zamolxis, avec ordre de lui représenter leurs besoins. Voici comment se fait cette députation. Trois Gètes tiennent chacun une pique la pointe en haut; d'autres prennent alors par les pieds et par les mains celui qu'on envoie à Zamolxis, le balancent et le jettent de façon à ce qu'il

retombe sur la pointe des piques. S'il meurt de ses blessures, ils croient que le dieu leur est propice; s'il n'en meurt pas, ils accusent la victime d'être un méchant. Alors ils en députent un autre et lui donnent leurs ordres tandis qu'il est encore en vie. Ces mêmes Thraces tirent des flèches contre le ciel quand il tonne et qu'il éclaire. »

A l'ouest des Scythes, dans la partie montueuse de la Valachie actuelle et la Transylvanie, était une autre nation thrace, les Agathyrses (les très-hardis), habituellement alliés à la confédération scythique. Hérodote signale chez eux l'étrange coutume de la communauté des femmes et dit qu'autrement les mœurs étaient celles de tous les Thraces. Au nord-ouest, la population limitrophe était celle des Neures, dont nous avons déjà parlé et qui, bien que d'origine scythe, avaient leur roi à part, indépendant de l'autorité du roi des Scolotes. Ils occupaient le sol de la Podolie et de la Wolhynie. Les Scythes agriculteurs et nomades des rives du Borysthène et de la région qui s'étendait de ce fleuve au Tanaïs touchaient, du côté du nord, aux deux nations des Androphages et des Mélanchlænes, auxquelles nous avons cru pouvoir assigner une origine finnoise. Les premiers habitaient la Petite Russie et le gouvernement de Tchernigoff, les seconds l'Ukraine et les gouvernements de Koursk et de Voronèje. On les disait adonnés à la magie, et les Scythes faisaient sur leur compte les mêmes récits étranges que les Scandinaves firent plus tard sur le compte des Finnois qu'ils combattaient au bord de la Baltique.

Du côté de l'est, le Tanaïs séparait les Scythes Royaux des Sarmates, « les hommes (norse *máðr*) du nord (russe *siever*; norse *skúr*, ancien allemand *schauer*, « frisson »), » qui s'avancèrent de proche en proche dans les siècles suivants, d'abord sur le territoire de l'ancienne Scythie, puis jusque dans la Lithuanie et sur la côte mé-

ridionale de la Baltique, mais qui alors se trouvaient concentrés dans la contrée qu'enferment au nord le Tanaïs et le Rha (le Volga de nos jours), à l'ouest le Palus Méotide, à l'est la mer Caspienne, et au sud la chaîne du Caucase. Pour Hérodote et Hippocrate, les Sarmates étaient une branche des Scythes, parlant un dialecte peu différent de leur langue et distingués surtout de leurs voisins par les habitudes guerrières de leurs femmes, dans lesquelles les Grecs croyaient reconnaître les fabuleuses Amazones. On n'a pas émis moins de conjectures contradictoires sur la question de savoir ce qu'étaient les Sarmates que sur celle des Scythes. Mais l'opinion la plus vraisemblable, celle qui a pour elle les meilleures autorités et à laquelle se sont rattachés la plupart des savants, les regarde comme une nation d'origine aryenne et comme les ancêtres des Slaves du moyen âge et de nos jours. En effet, quand on suit leur histoire dans les siècles postérieurs et leur longue migration vers l'occident, on voit sortir d'eux les Wendes ou Slaves de la Prusse et du Mecklembourg, les Lygiens de Tacite, c'est-à-dire les Lèches ou Polonais, enfin les Serbes ou Slaves de l'Illyrie et du Danube.

Au nord des Sarmates, et toujours entre le Tanaïs et le Rha, le Don et le Volga, dans les gouvernements actuels de Tamboff et de Saratoff, on trouvait les Budins, « peuple nombreux, dit Hérodote, aux yeux bleu clair, aux cheveux blonds, au teint coloré. » Ce peuple avait une grande importance religieuse au milieu des nations voisines; ses temples, son culte, ses fêtes, étaient célèbres. La majorité d'entre eux menait la vie pastorale; mais il y avait pourtant dans leur pays des agriculteurs sédentaires et même une grande ville, Gélonus, bâtie entièrement en bois, comme le sont encore aujourd'hui les villes de la même région, entre autres Astrakhan. Aux Budins était en effet mêlée une population d'une

autre race, les Gélons, qui prétendaient descendre de colons grecs des rivages du Palus Méotide forcés d'émigrer vers l'intérieur. Le nom des Budins paraît les caractériser comme des adorateurs de Woden ou Odin, et la description qu'Hérodote donne de leurs traits concorde avec un grand nombre d'arguments puissants pour faire reconnaître en eux les ancêtres des Scandinaves, qui ne vinrent se fixer dans la péninsule septentrionale de l'Europe que peu de temps avant l'ère chrétienne. Les traditions de l'Edda et des Sagas de la Scandinavie indiquent toutes comme berceau de la nation une contrée voisine du Palus Méotide, dans laquelle les Ases, — c'est le nom que ces traditions donnent aux Scandinaves primitifs, — adorateurs d'Odin, avaient atteint déjà un certain degré de civilisation et possédaient une grande ville, métropole religieuse de leur culte, comme le fut plus tard Upsal en Scandinavie, Asgard, « la cité des Ases, » à laquelle nous serions fort tentés d'assimiler la Gélonus d'Hérodote.

Au nord et au nord-est des Budins, on entrait en plein dans le domaine exclusif des populations touraniennes, ouraliennes ou ougro-finnoises, que nous avons vu tout à l'heure s'être étendues au nord des Scythes nomades et royaux, et qui constituaient le grand ensemble des peuples que les écrivains russes et scandinaves du commencement du moyen âge appellent les Thoudes. C'étaient d'abord les Thyssagètes, nombreuse tribu de chasseurs, à la frontière méridionale desquels les principaux affluents du Tanaïs prenaient leur source; ils occupaient par conséquent les gouvernements actuels de Pensa, de Simbirsk et de Kazan. A l'est de ceux-ci, dans le pays qui est aujourd'hui le gouvernement d'Orembourg, jusqu'au pied de la chaîne de l'Oural, se trouvait une autre population pour le nom de laquelle on a deux formes diverses, qui toutes deux la caracté-

risent d'une manière particulièrement marquée comme touranienne, car l'une, *Tyrcæ*, est le nom même des Turks, et l'autre, *Iyrcæ*, celui des Ouigours. La partie méridionale des montagnes mêmes de l'Oural, celle qu'on appelle de nos jours Oural baschkique, était habitée par les Argippéens, qu'Hérodote décrit sous des traits exactement semblables à ceux des Kalmouks et des Baschkirs contemporains. C'était une tribu d'un caractère sacré, qui paraît avoir été en possession du privilége de fournir les *chamans* de toutes les populations voisines de la même race. Les négociants grecs de Panticapée se rendaient jusque sur leur territoire pour chercher l'or recueilli plus au nord, dans le gouvernement actuel de Perm, par les Arimaspes ou « hommes à un seul œil, » chez lesquels les commerçants ne pénétraient pas, et sur le compte desquels on racontait mille fables. Au delà de la chaîne de l'Oural, entre le Tobol et l'Irtisch, dans la Sibérie méridionale, étaient les Issédons, qui voyaient aussi des marchands de Panticapée fréquenter leurs campements pour se procurer l'or des mines de l'Altaï. « Quand un Issédon a perdu son père, raconte Hérodote, tous ses parents lui amènent du bétail; ils l'égorgent, et l'ayant coupé par morceaux, ils dépècent de même le cadavre du père de celui qui les reçoit dans sa maison; mêlant ensuite toutes ces chairs ensemble, ils en font un festin. Ils ôtent les cheveux de la tête, et après l'avoir parfaitement nettoyée, ils la dorent et s'en servent comme d'un vase précieux dans les sacrifices solennels qu'ils offrent tous les ans. »

Plus au sud, immédiatement auprès de la mer Caspienne, le Rha ou Volga formait la limite occidentale des Scythes d'Asie ou Scythes touraniens, que les Sarmates et les Budins séparaient ainsi des Scythes d'Europe ou Scythes aryens. Hérodote les appelle Sacès,

adoptant et hellénisant le nom perse *Çaka*. Ils s'étendaient bien loin dans l'est, et leur nation la plus puissante était celle des Massagètes, entre le lac Oxien, aujourd'hui le lac d'Aral, et la chaîne de l'Imaüs.

VIII. — Pour terminer ce qui se rapporte aux nations limitrophes des Scythes, que nous verrons jouer un grand rôle dans les événements de l'expédition de Darius, il nous reste à dire deux mots de quelques populations peu nombreuses qui habitaient, au midi des Scythes, dans la Crimée et sur les rives du Bosphore Cimmérien. La Crimée était alors appelée Chersonèse Taurique; sa portion orientale et septentrionale était occupée par les Scythes royaux ou Scolotes; quant à la moitié occidentale ou méridionale, elle avait pour maîtres les Taures, nation du même sang que les Thraces. Ce sont eux qui avaient à la pointe extrême de la péninsule, là où s'élève aujourd'hui le monastère de Saint-Georges occupé par nos troupes pendant le siége de Sébastopol, le fameux temple d'une déesse vierge et guerrière, assimilée par les Grecs à leur Diane, où ils immolaient les étrangers naufragés, et où la légende mythologique plaçait la reconnaissance d'Oreste et d'Iphigénie. Tout auprès de là des colons grecs élevèrent un peu plus tard la ville de Chersonèse, sur l'emplacement même de Sébastopol.

Le Bosphore Cimmérien devait son nom à la population celto-cimmérienne qui y avait fait pendant un certain temps sa résidence, et dont nous avons raconté plus haut les incursions en Asie Mineure. L'importante ville grecque de Panticapée, marché principal du commerce de l'or de l'Oural et de l'Altaï, située sur ce détroit, était la capitale d'un petit royaume assez florissant, gouverné par des princes scythes helléniséś. Le territoire de cette cité, comprenant toute la péninsule actuelle de Kertch,

était habitée par une population mixte, gréco-scythe, et couvert par un rempart continu, dont on voit encore les vestiges, contre les incursions des Scythes Scolotes. Deux petites nations, dont on ignore l'origine précise et la véritable place ethnographique, dépendaient du royaume du Bosphore, sur l'autre côté du détroit. C'étaient, dans les îles que les alluvions du Kouban ont aujourd'hui réunies à la terre ferme, les Sindes, mêlés à quelques faibles debris des Cimmériens; puis, sur la côte occidentale du Palus Méotide, auquel ils avaient valu son nom, tout à côté des Sarmates, les Méotes ou Maïtes.

§ 10. — Expédition de Darius contre les Scythes.

(508.)

Conquête de la Thrace.

(506.)

I. — Darius avait donc résolu de porter ses armes dans le pays des Scythes d'Europe et de les soumettre à son sceptre, comptant sans doute revenir par le pays des Scythes d'Asie et les réduire à l'obéissance. En vain Artaban, son frère, chercha à le détourner de cette expédition, en lui représentant la pauvreté des Scythes et les difficultés de l'entreprise. Darius partit de Suse avec 700,000 hommes. Dans cette armée étaient les trois fils d'un Perse nommé Œobaze. Le père pria Darius de lui laisser un de ses enfants. Ce vœu était un doute sur sa fortune ou une hésitation à le servir qui offensèrent le despote. Il répondit à Œobaze qu'il lui rendrait ses trois fils. Il les fit tuer sur l'heure et laissa leurs cadavres sur la route.

Cependant, par ses ordres, un pont de bateaux avait été jeté sur le Bosphore de Thrace au-dessus de Byzance, par Mandroclès de Samos. Arrivé là, il chargea les Ioniens de faire voile par l'Euxin jusqu'à l'Ister et de construire un autre pont sur ce fleuve; sa flotte était de 600 navires.

Les Thraces de Salmydessus, ceux des environs d'Apollonia et de Mésembrie, se rendirent sans combat au roi de Perse. Les Gètes, au contraire, voulurent se défendre; mais ils furent réduits sur-le-champ en esclavage. L'Ister franchi sans peine, Darius laissa aux Ioniens la garde du pont qu'ils avaient construit.

II. — Cependant l'arrivée des Perses avait jeté un grand trouble parmi les Scythes et les peuples de leur voisinage. Les rois des Taures, des Agathyrses, des Neures, des Androphages, des Mélanchlænes, des Budins et des Sarmates se réunirent en assemblée avec le roi et les chefs des Scythes. Ces derniers voulaient que toutes les nations rassemblassent leurs forces et attendissent les Perses de pied ferme pour les écraser dans une bataille décisive où l'on mettrait en ligne plus de monde encore qu'ils n'en amenaient. Les Budins et les Sarmates déclarèrent qu'ils feraient cause commune avec eux, quelle que pût être la fortune de la guerre. Les Agathyrses, les Neures, les Androphages, les Mélanchlænes et les Taures se retranchèrent au contraire dans une neutralité absolue, espérant éviter ainsi les maux de l'invasion. Les Scythes et leurs alliés décidèrent alors qu'au lieu de présenter la bataille aux Perses, on leur céderait peu à peu le terrain, en comblant les puits et les fontaines et en détruisant toutes les productions de la terre, de manière à les emmener aussi loin que possible de leur base d'opérations, puis qu'on les attirerait droit sur les terres de ceux qui avaient refusé

d'entrer dans la confédération pour forcer ceux-ci à combattre.

III. — Ce plan réussit complétement. Les Perses ne rencontrèrent devant eux que le désert et souffrirent prodigieusement dans leur marche. Mais Darius s'obstina à poursuivre les Scythes qui se retiraient toujours devant lui, en ayant soin de se tenir à une journée seulement de distance de son armée. Il arriva ainsi jusqu'aux embouchures du Tanaïs. Les Sarmates se montraient en armes sur l'autre rive du fleuve; le roi de Perse le franchit. Mais alors les Sarmates se mirent à suivre la même tactique que les Scythes, et, se repliant vers le nord, attirèrent Darius sur le territoire des Budins, qui évitèrent aussi le combat, en faisant le désert dans leur pays. Darius furieux incendia leur ville de Gélonus, évacuée par ses habitants. Il parvint de cette manière jusqu'au fleuve Oaros, un des affluents du Tanaïs, que nous croyons reconnaître dans le Vorona de nos jours. Sur les rives de ce fleuve il fit construire, dans les environs de la ville actuelle de Borissoglewsk, huit grands châteaux forts, à soixante stades les uns des autres, dans lesquels il comptait laisser des garnisons.

Mais tandis qu'il était occupé à diriger cette construction, ses éclaireurs vinrent lui annoncer que la grande armée des Scythes, qui avait disparu depuis les bords du Tanaïs, se montrait de nouveau à une journée de distance dans l'ouest. Laissant alors ses travaux inachevés, Darius se remit à la poursuite des ennemis, qui reprirent leur système de lente retraite. Entraînant le roi de Perse, dont l'armée se fondait graduellement par les fatigues de ces marches interminables, dans la direction contraire à celle qu'ils lui avaient fait suivre jusqu'alors, les Scythes le firent pénétrer après eux sur le territoire

des nations finnoises qui avaient voulu demeurer neutres, et les contraignirent ainsi à prendre les armes devant les envahisseurs. Darius, toujours à la poursuite de ses insaisissables adversaires, traversa ainsi dans toute leur largeur les pays des Mélanchlænes et des Androphages et parvint jusqu'au cœur de celui des Neures. Les Scythes comptaient l'attirer ensuite chez les Agathyrses et sans doute l'écraser alors dans les défilés des montagnes de la Transylvanie ; mais il fallut renoncer à ce projet, les Agathyrses ayant menacé de se ranger du côté des Perses si on faisait arriver l'invasion dans leur pays. Redescendant alors vers le sud, les hordes commandées par Indathyrse, roi des Scolotes, s'acheminèrent de manière à ramener les Perses au cœur de la Scythie.

IV. — Mais arrivé dans les environs du Borysthène, Darius se lassa enfin de cette poursuite inutile ; il s'arrêta, établit ses troupes dans un camp retranché et provoqua le roi Indathyrse au combat. Le Scythe répondit en ces termes : « Je vais te dire pourquoi nous ne t'avons pas combattu sur-le-champ. Comme nous ne craignons ni qu'on nous prenne nos villes, puisque nous n'en avons point, ni qu'on fasse du dégât sur nos terres, puique nous ne les cultivons pas, nous n'avons pas de motif pour livrer bataille. Si cependant tu veux nous y forcer, nous avons les tombeaux de nos pères ; trouve-les, et essaye de les renverser ; tu connaîtras alors si nous combattrons pour les défendre. Au lieu de la terre et de l'eau que tu me demandes, je t'enverrai des présents plus convenables. » Ces présents consistaient en un rat, une grenouille, un oiseau et cinq flèches. Personne ne pouvait pénétrer le sens de cette singulière offrande. Darius voulut y voir un gage de soumission, l'abandon que les Scythes lui faisaient de la terre, de

l'eau et de l'air. Mais Gobryas, un des sept qui avaient tué le faux Smerdis, donna une autre interprétation : « Perses, dit-il, ces présents signifient que si vous ne vous envolez pas dans les airs comme les oiseaux, ou si vous ne vous cachez pas sous terre comme des rats, ou si vous ne sautez pas dans les marais comme des grenouilles, vous ne reverrez jamais votre patrie, et que vous périrez par ces flèches. »

V. — Cependant le nombre de jours fixé par Darius pour son retour sur l'Ister était passé. Un parti de Scythes, à qui on avait confié la garde des environs du Palus Méotide, se raprocha de ce fleuve, et, s'étant abouché avec les Ioniens, les engagea fortement à rompre le pont qu'ils étaient chargés de garder et à retourner dans leur patrie, dont la perte du roi de Perse et de son armée assurerait la liberté. L'affaire fut mise en délibération. Miltiade d'Athènes, celui qui peu d'années après s'immortalisa à Marathon, et qui était alors tyran ou chef viager de la ville de Chersonèse sur l'Hellespont, fut d'avis de suivre le conseil des Scythes et de délivrer ainsi l'Ionie ; mais Histiée, tyran de Milet, s'y opposa. Il représenta aux autres tyrans des cités ioniennes qu'ils ne régnaient dans leurs villes que par Darius ; que si la puissance de ce prince était détruite, ils perdraient eux-mêmes l'autorité, les villes préférant toutes la démocratie à la tyrannie. Le sentiment d'Histiée prévalut et les Perses échappèrent à une perte certaine.

VI. — Les Scythes espéraient pourtant toujours que ni Darius ni aucun de ses soldats ne sortiraient vivants de leur pays ; pour achever de détruire les Perses, épuisés déjà par une campagne énorme et sans résultats dans un pays désert, ils comptaient sur l'hiver, cet éternel et invincible auxiliaire des habitants de la Russie. L'ex-

pédition perse avait commencé au printemps, mais déjà bien des mois s'étaient écoulés à poursuivre pendant près de 500 lieues dans les steppes l'insaisissable armée des Scythes. On touchait au commencement de la saison froide; pour avoir facilement raison de ce qui restait des légions de Darius, les soldats d'Indathyrse n'avaient plus qu'à gagner encore quelques semaines jusqu'à l'arrivée des grandes gelées. Aussi depuis que l'armée perse s'était arrêtée et demeurait enfermée dans son camp retranché, les Scythes faisaient tout ce qu'ils pouvaient pour lui rendre confiance, lui faire espérer un succès qu'elle avait fini par croire impossible et la retenir ainsi dans le pays quelque temps encore, en l'empêchant de battre en retraite sur l'Ister. Dans cette intention, ils lui laissèrent remporter quelques succès partiels dans des escarmouches de cavalerie et faire quelques razzias heureuses de bétail.

Mais Darius finit par voir sa situation telle qu'elle était en réalité; il comprit que persister plus longtemps était se vouer à un désastre certain et incalculable. Une nuit, trompant la vigilance des Scythes, il décampa dans la direction de l'Ister, abandonnant ses tentes, ses bagages et ses malades en grand nombre. Les Scythes s'élancèrent à sa poursuite et taillèrent en pièces dans la retraite la plus grande partie de l'infanterie perse. Mais le roi lui-même avec sa cavalerie parvint à gagner le pont de l'Ister, qu'il fit rompre après son passage, sans plus s'inquiéter de ce qu'il pouvait laisser de troupes en arrière. Honteux et furieux de son désastre, il traversa la Thrace et s'embarqua à Sestos pour regagner l'Asie, après avoir confié à Mégabyze fils de Zopyre, l'un des sept conspirateurs qui avaient pris part au renversement et au meurtre du mage Gaumatès, le commandement de 80,000 hommes qu'il laissa en Europe.

VII. — Mégabyze, renonçant à toute nouvelle entreprise contre les Scythes, tourna ses efforts contre les Thraces, qu'il subjugua entièrement en un peu plus d'une année. Il attaqua ensuite la Macédoine et demanda à son roi, Amyntas Ier, la terre et l'eau, signe de soumission que ce prince accorda sans résistance. Mégabyze occupa aussi Périnthe et Byzance, la clef du Bosphore de Thrace, ainsi que les îles d'Imbros et de Lemnos dans la mer Egée. Ces conquêtes achevées, il passa en Asie et vint à Sardes, où Darius se trouvait momentanément, pour lui rendre compte du succès de sa mission.

§ 11.—Expéditions dans la Cyrénaïque et dans l'Inde.

I. — Tandis que Mégabyze soumettait ainsi la Thrace et la Macédoine, deux expéditions considérables avaient lieu simultanément aux deux extrémités de l'empire de Darius, et leur succès consolait l'orgueilleux monarque de son échec chez les Scythes.

La première eut lieu en Cyrénaïque. Ce pays, entièrement habité par des colons grecs d'origine dorienne, venait d'être le théâtre de troubles graves au milieu desquels le roi Arcésilas avait été obligé de prendre la fuite. Réintégré quelque temps après avec le secours des Samiens, il punit sévèrement ceux qui avaient pris part à la révolution, condamna les uns à mort et exila les autres. Mais il ne tarda pas lui-même à périr, dans Barcé, victime de la vengeance des exilés. Sa mère Phérétime, qui jouissait d'une grande considération à Cyrène, où elle assistait même aux délibérations du sénat, s'enfuit en Égypte, et supplia le satrape de ce pays, Aryandès, de venger son fils, sous prétexte qu'il

n'avait été assassiné que parce qu'il favorisait le parti des Perses.

Aryandès lui donna une armée considérable. Son intention n'était pas seulement de punir les Barcéens, mais de subjuguer la Libye tout entière. D'abord les Perses vinrent mettre le siége devant Barcé, et, au bout de neuf mois, forcèrent les habitants à promettre de payer tribu au roi. Le serment prêté, les Barcéens, comptant sur la foi du traité, ouvrirent leurs portes, sortirent de leur ville et y laissèrent entrer l'ennemi. Les Perses déclarèrent alors que le traité n'existait plus et s'emparèrent de la place. Ils livrèrent à Phérétime ceux d'entre les Barcéens qui avaient eu la plus grande part à l'assassinat de son fils; aussitôt elle ordonna qu'on les mît en croix autour des murailles, et ayant fait couper les seins à leurs femmes, elle en fit border le mur. Les Perses réduisirent le reste des habitants en esclavage. Ces captifs, envoyés au roi Darius, reçurent des terres en Bactriane, avec une bourgade à laquelle ils donnèrent le nom de Barcé.

Le reste de la Cyrénaïque se soumit aussitôt à la suzeraineté du roi de Perse, qu'elle avait déjà, du reste, reconnu pour son maître sous Cambyse. Carthage, terrifiée par le sort de Barcé et craignant qu'Aryandès ne voulût l'attaquer à son tour, se hâta de détourner ce danger en envoyant un tribut qu'elle paya pendant quelques années. Aussi Darius put-il, dans l'orgueilleuse inscription de son tombeau qui subsiste encore de nos jours sur un rocher de Persépolis, compter la grande cité phénicienne de la côte d'Afrique au nombre des États soumis à son sceptre.

II. — L'autre expédition fut dirigée contre les Indiens. Une armée partie de la province de Gandarie soumit les nations qui habitaient la partie de l'Himalaya que le

haut Indus traverse avant d'entrer dans le Pendjâb, Campyliens (en sanscrit *Kámpilya*), Derdes (*Darada*), chez qui une vieille légende plaçait les fabuleuses fourmis qui recueillaient l'or des montagnes, Dyrbéens (*Dárva*), Abissares (*Abhisára*), enfin le pays de Cachmir (*Kaçmîra*). Ces peuples conservèrent leurs rois nationaux et furent réunis à la septième satrapie. Alors une flotte fut construite sur l'Indus, vers la hauteur de Peucéla (*Puschkalavatî*), par les ordres de Darius, avec des bois tirés du pays de Caspapyra, c'est-à-dire du Cachmir dont la capitale s'appelait en sanscrit *Kaçyapapûra*. Le commandement en fut donné à l'habile amiral grec Scylax de Caryanda, que la navigation qu'il fit alors a rendu célèbre. Sa flotte descendit l'Indus jusqu'à la mer ; ensuite faisant voile vers le couchant, elle arriva, après trente mois de navigation, à l'extrémité de la mer Rouge, dans le même port d'où le roi d'Égypte Néchao avait fait partir les Phéniciens pour entreprendre le tour de l'Afrique. A la suite de l'expédition de Scylax, l'autorité de Darius fut établie sur tout le pays situé entre la rive droite de l'Indus et les monts Parsyens ; il forma la vingtième satrapie, désignée par le nom d'Inde. Les peuples que cette satrapie contenait étaient, en descendant du nord au sud, les Xathres (en sanscrit *Kchatri*), les Abastaniens (*Ambastha*), une partie des Sydres (*Çûdra*), les Musicaniens (*Mûschika*) et les Sambiens (*Samba*). Le district formé par le delta du Gange était appelé le Pattalène, du nom de sa capitale Pattala (*Pótala*), située au point où le fleuve se divise en plusieurs branches. Mais les Perses ne s'aventurèrent pas sur la rive gauche du fleuve et surtout dans le Pays des cinq fleuves, le Pendjâb actuel, habité par des populations belliqueuses qu'Alexandre devait avoir la gloire de vaincre le premier.

III. — Darius ne devait pas se contenter de ces nou-

veaux agrandissements de ses domaines. Il avait touché la terre d'Europe, rêvait de ce côté des conquêtes plus étendues et surtout plus éclatantes que celle de la Thrace et de la Macédoine. Soumettre la Grèce elle-même était devenu le but de son ambition. Le prétexte pour l'attaquer lui fut bientôt fourni par la révolte de l'Ionie, révolte dont un tyran menacé de disgrâce prit l'initiative et que les Athéniens soutinrent un instant, mais sans résolution et sans vigueur. Dès lors la Grèce devint le premier objet des préocupations du monarque perse et il engagea cette grande lutte qui par les armes, par la politique et par les armes encore se prolongea presque constamment pendant un siècle et demi, jusqu'à ce qu'elle eût amené la ruine de l'empire asiatique et la transformation de l'Asie occidentale sous l'action des arts, de la civilisation et de la langue des Grecs. C'est à ce moment que nous nous arrêtons, car, à dater du commencement des guerres médiques, l'histoire de l'Orient cesse à proprement parler et n'est plus qu'un épisode de l'histoire grecque, devenue celle de la civilisation.

FIN DU DEUXIÈME VOLUME.

TABLE DES MATIÈRES

LIVRE QUATRIÈME

Les Assyriens et les Babyloniens.

CHAPITRE PREMIER

L'EMPIRE PRIMITIF DE LA CHALDÉE

1. Le bassin de l'Euphrate et du Tibre..... 2
2. Population primitive de la Chaldée..... 6
3. Origine des États d'Assyrie et de Chaldée. — Nemrod. — Premier empire kouschite..... 16
4. Dynasties de l'empire chaldéen suivant Bérose..... 21
5. Noms royaux fournis par les inscriptions..... 25
6. Monuments de l'empire de Chaldée..... 32
7. Époque de la prépondérance égyptienne et des rois arabes..... 37

CHAPITRE II

LE PREMIER EMPIRE ASSYRIEN

1. Fondation du premier empire assyrien. — Fables sur cet empire. — Ninus et Sémiramis..... 44
2. Première dynastie assyrienne (XVe-XIe siècles)..... 55
3. Premiers princes de la dynastie de Bélitaras. — Assournazirpal (1070-905)..... 64
4. De Salmanassar IV à Binlikhous et Sammouramit (905-828)..... 68
5. Assourlikhous ou Sardanapale. — Chute du premier empire d'Assyrie (828-789)..... 77

CHAPITRE III

LE SECOND EMPIRE ASSYRIEN

1. Règne de Phul. — Rétablissement de l'empire assyrien (789-721) 83
2. Saryukin (721-704)..... 88
3. Sennachérib (704-681)..... 98
4. Assarahaddon et Assourbanipal (681-647)..... 108
5. Fin du second empire d'Assyrie. — Ruine définitive de Ninive (647-606) 126

CHAPITRE IV

CIVILISATION, MŒURS ET MONUMENTS DE L'ASSYRIE

1. Organisation politique et sociale..... 130
2. Mœurs et coutumes..... 144
3. Écriture..... 153
4. Littérature et sciences..... 169
5. Religion 180
6. Arts..... 187

CHAPITRE V

LE NOUVEL EMPIRE CHALDÉEN

1. Coup d'œil sur l'histoire de Babylone sous la suzeraineté des Assyriens (1314-625)..... 209
2. Nabopolassar (625-604)..... 214
3. Nabuchodorossor (604-561)..... 221
4. Les successeurs de Nabuchodorossor, — Chute de l'empire de Babylone (561-533)..... 238

CHAPITRE VI

MŒURS ET RELIGION DE BABYLONE

1. Mœurs..... 247
2. La caste des Chaldéens..... 249
3. Commerce de Babylone..... 253
4. Religion 257
5. Cosmogonie 261
6. Arts..... 268

LIVRE CINQUIÈME

Les Mèdes et les Perses.

CHAPITRE PREMIER

LES ARYAS PRIMITIFS

1. Divisions et lieu de séjour des plus antiques ancêtres de la race aryenne 273
2. Mœurs et degré de civilisation 278
3. La famille et la société 282
4. La religion 287
5. Traditions cosmogoniques 264

CHAPITRE II

SEPARATION DES NATIONS ARYENNES. — ZOROASTRE ET SA RELIGION

1. Les Aryas après l'émigration des tribus occidentales.. 300
2. Zoroastre 306
3. La religion de Zoroastre 309
4. Séparation des Aryas 324

CHAPITRE III

LES MÈDES ET LEUR EMPIRE

1. Les Mèdes aryens et touraniens. — Le Magisme..... 331
2. Arbace et la république aryenne de Médie (788-710).. 340
3. Déjocès. — Établissement de la royauté chez les Mèdes (710-657)..... 343
4. Phraorte et Cyaxare. — Grand développement de l'empire médique (657-595)..... 347

CHAPITRE IV

JEUNESSE DE CYRUS. — DESTRUCTION DE L'EMPIRE DES MÈDES

1. Règne d'Astyage et enfance de Cyrus (595-560)..... 254
2. Les Perses et Cyrus..... 358
3. Coup d'œil sur l'histoire ancienne de l'Arménie. — Tigrane Ier et Astyage..... 363
4. Défaite d'Astyage et chute de l'empire de Médie (559). 369

CHAPITRE V

CONQUÊTES DE CYRUS. — FONDATION DE LA PUISSANCE DE L'EMPIRE PERSE

1. Cyrus et les peuples Aryens (559-545) 373
2. Les populations de l'Asie Mineure..... 376
3. Le royaume de Lydie et son territoire..... 383
4. Cyrus et Crésus. — Ruine de l'empire de Lydie (545-544) 393
5. Soumission des villes grecques de l'Ionie et du reste de l'Asie Mineure (544-539) 999
6. Conquête des pays au delà de l'Hindou-Kousch (543-540) 402
7. Destruction de la monarchie babylonienne (539-(538)... 404
8. Liberté rendue aux Hébreux (536)..... 406
9. Fin de Cyrus (536-529)..... 408

CHAPITRE VI

CAMBYSE. — LE FAUX SMERDIS. — DARIUS FILS D'HYSTASPE

1. Cambyse. — Conquête de l'Égypte (529-525)..... 412
2. Expédition d'Éthiopie. — Folie et mort de Cambyse (525-522)..... 418
3. Le règne du faux Smerdis. — Élévation de Darius (522-521)..... 423
4. Troubles de l'empire perse (521-514)..... 428
5. Organisation du gouvernement de Darius (514-516)..... 439
6. Les constructions de Darius et l'architecture des Perses 450
7. Les chancelleries de Darius et l'écriture des Perses.... 455
8. Darius et les Hébreux. Construction du nouveau temple de Jérusalem..... 458
9. Les Scythes d'Europe..... 462
10. Expédition de Darius contre les Scythes (508). — Conquête de la Thrace (506) 476
11. Expéditions dans la Cyrénaïque et dans l'Inde..... 482

ERRATA

Page 40, ligne 24, *au lieu de :* 1555, *lisez :* 1559.

Page 60, ligne 5, *au lieu de* : Adar a donné un fils, *lisez :* Adar favorise son fils.

Page 69, ligne 6, *au lieu de :* Salmanassar V, *lisez* : Salmanassar IV.

Page 79, ligne 21, *au lieu de :* Paix dans le pays, *lisez simplement :* Dans le pays.

Paris. — JULES BONAVENTURE, imprimeur,
quai des Grands-Augustins, 55.